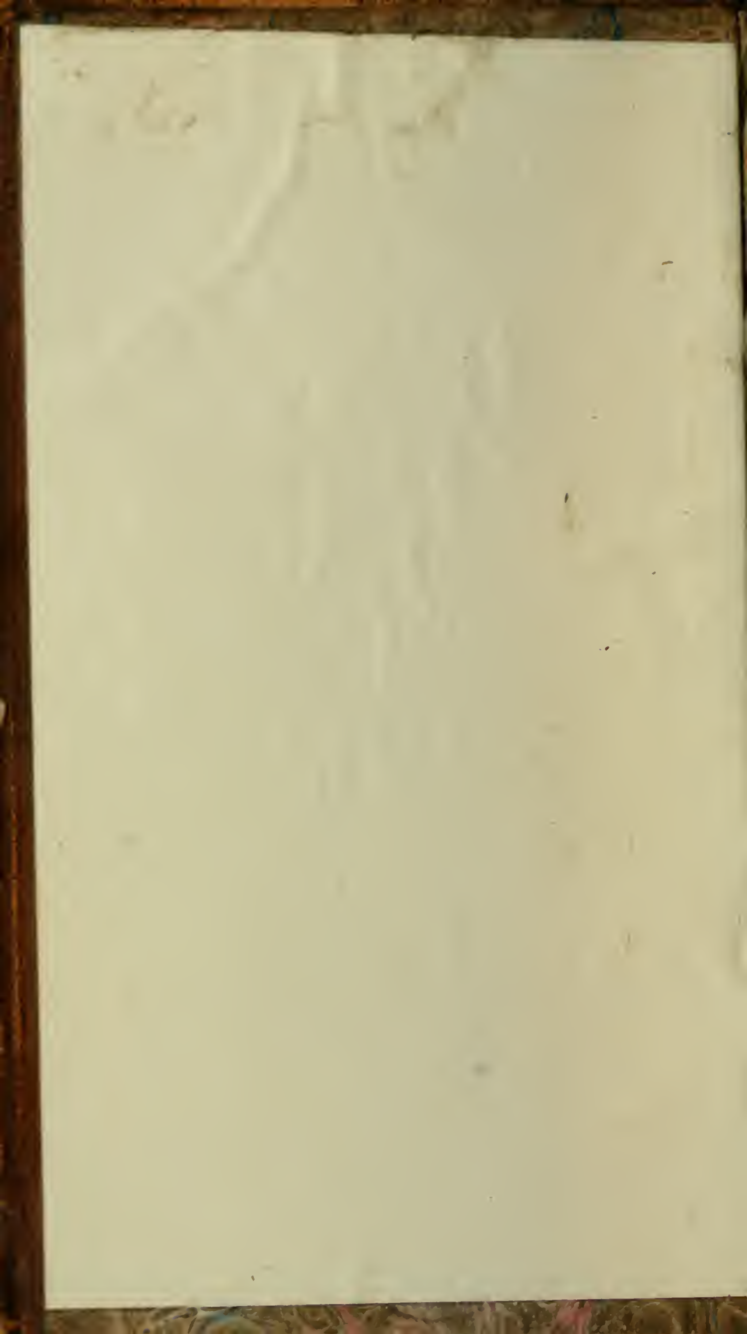
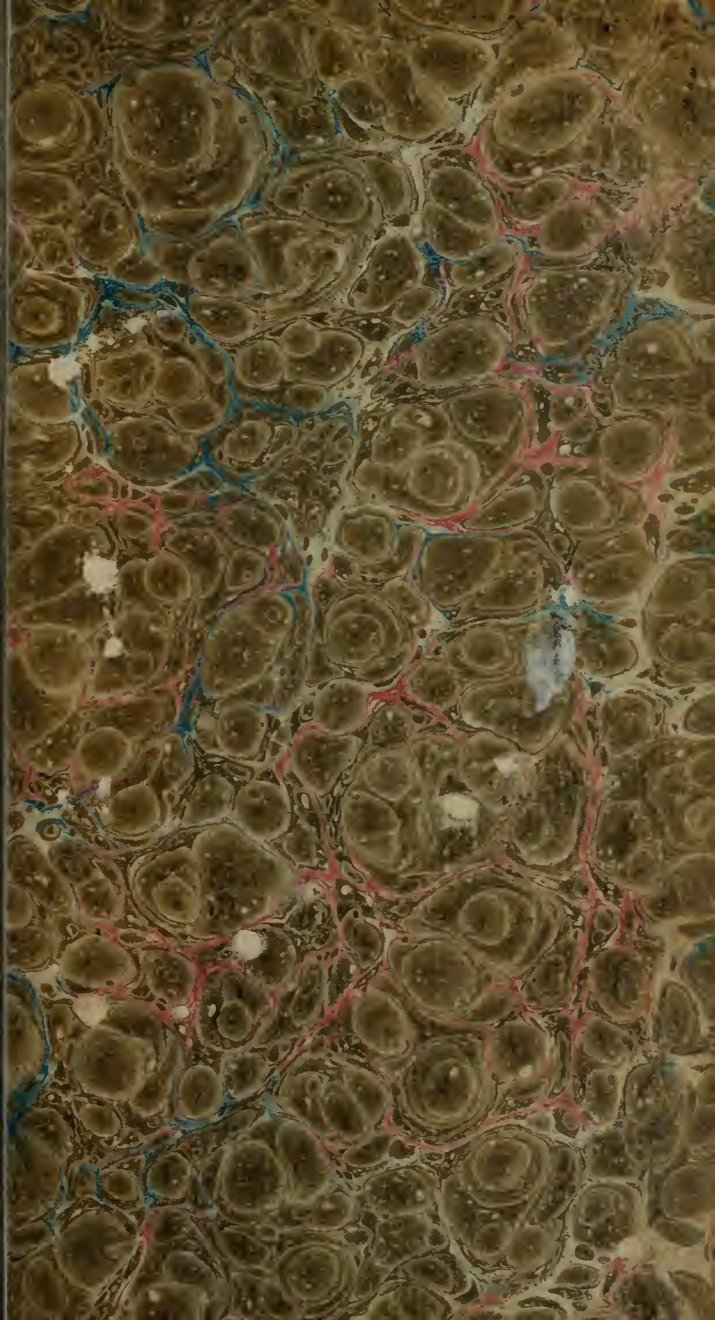
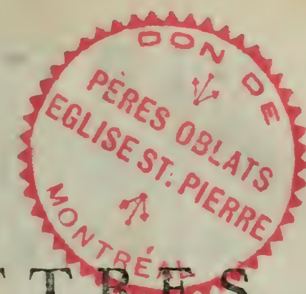








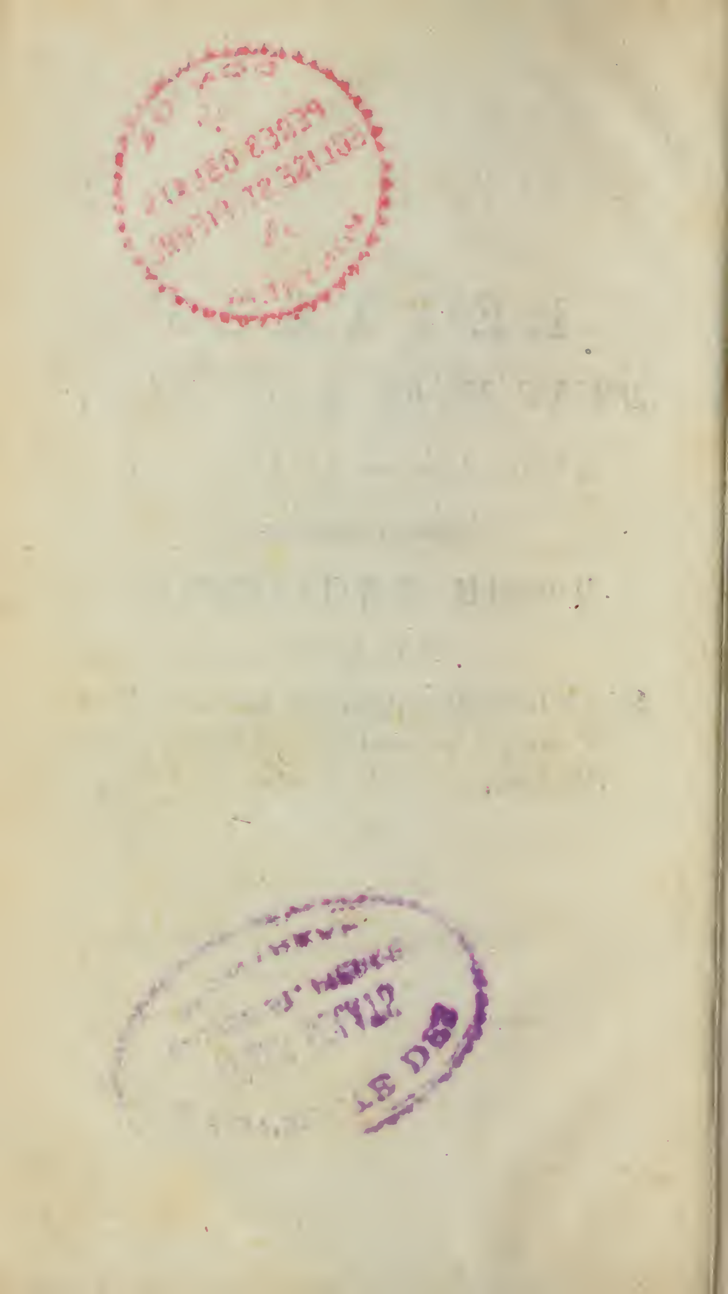
LETTRES
D'UNE MERE A SON FILS, SUR LA RELIGION.

TOME TROISIEME,

CONTENANT

Suite de *la Religion prouvée par les contradictions de ceux qui la combattent* : ou *Réponses aux Objections.*





LETTRES D'UNE MERE A SON FILS,

POUR LUI PROUVER LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,

1°. *Par la Raison ;*

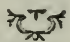
2°. *Par la Révélation ;*

3°. *Par les contradictions dans lesquelles tombent ceux qui la combattent.*

(Dieu choisit les Foibles dans le monde, pour confondre les Forts, *I, Cor.* 2, 27.)

Troisiéme Edition.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez NYON ainé, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



LETTRES D'UNE MERE A SON FILS SUR LA RELIGION.

SUITE DE LA TROISIEME PARTIE.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS.

VIII. LETTRE.

II. OBJECTION.

Impossibilité d'acquérir les preuves de la Révélation.

RÉPONSE.

LE second coup, mon fils, que Rousseau porte à la révélation, c'est de multiplier avec mauvaise foi les difficultés qu'il y a dans l'étude des preuves de la révéla-

tion, afin d'en conclure que presque tous ceux qui sont profession de la Religion chrétienne sont des idiots qui ont embrassé un parti par préjugé, mais sans connoissance de cause.

Voici comme il expose sa difficulté.
Emil t. 3, p. 158. « Parmi tant de Religions diverses, qui se » proscrivent & s'excluent mutuellement, » une seule est la bonne, s'il est vrai qu'el- » le le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit » pas d'en examiner une, il faut les exami- » ner toutes; & dans quelque matiere que » ce soit, on ne doit pas condamner sans » entendre: il faut comparer les objections » aux preuves: il faut savoir ce que chacun » oppose aux autres, & ce qu'il leur ré- » pond. Plus un sentiment nous paroît dé- » montré, plus nous devons chercher sur » quoi tant d'hommes se fondent pour ne » pas le trouver tel. Il faudroit être bien » simple pour croire qu'il suffit d'entendre » les docteurs de son parti, pour s'instruire » des raisons du parti contraire ». Il conclut de ces difficultés, que l'examen de la Religion est impossible. « Car, dit-il, vou- » lez-vous vous instruire dans les livres? » quelle érudition ne faut-il pas acquérir! » que de langues il faut apprendre! que de » bibliotheques il faut feuilleter! Pour bien » juger d'une Religion, il ne suffit pas de

» l'étudier dans les livres de ſes ſectateurs :
» il faut l'aller apprendre chez eux ; cela eſt
» fort différent : chacun a ſes traditions,
» ſon ſens, ſes coutumes, ſes préjugés, qui
» font l'eſprit de ſa croyance, & qu'il faut
» y joindre pour en juger ».

Remarquez d'abord l'aveu que fait ce Philoſophe : *une ſeule Religion*, dit-il, *eſt bonne.* Pourquoi donc demande-t-il qu'on les tolere toutes ? Nous avons prouvé que la Religion révélée eſt la ſeule bonne : donc les autres ſont fauſſes : donc la vérité les condamne, & nous devons les condamner avec elle.

Ce grand légiſlateur fait encore un raiſonnement qui va ſervir à le confondre : il conclut de la prétendue difficulté à s'inſtruire de la Religion chrétienne, qu'il faut s'en tenir à la Religion naturelle. Mais comment ne voit-il pas que nous pouvons lui faire le même raiſonnement pour l'obliger à renoncer à ſa Religion naturelle ?

Pour reconnoître, lui dirons-nous, ſi votre prétendue Religion naturelle eſt ſuffiſante, il faut *les examiner toutes, car dans quelque matiere que ce ſoit, on ne doit pas condamner ſans entendre.* Il faut ſavoir *toutes les raiſons que les Chrétiens oppoſent à ceux qui veulent qu'on s'en tienne à la Religion naturelle, & ce que les Philoſophes*

leur répondent. Plus ceux-ci croient leur ſentiment raiſonnable, plus l'on doit chercher ſur quoi tant de perſonnes ſe fondent pour ne le pas trouver tel.

Dès-lors, quelle érudition ne faut-il pas acquérir! que de langues il faut apprendre! que de bibliotheques il faut feuilleter! Il ne ſuffira pas de lire un Philoſophe, il faudra les lire tous, pour ſavoir dans quelle claſſe il faudra entrer. J'abrege tout le raiſonnement de Rouſſeau, & je conclus hardiment que toute la vie de l'homme ne ſuffira jamais pour faire un tel examen : donc il eſt impoſſible d'embraſſer même la Religion naturelle avec connoiſſance de cauſe; donc le ſeul parti qui reſte, c'eſt de n'en point avoir du tout. Mais pour demeurer ſans Religion, il faut connoître les raiſons qui ont déterminé tous les hommes à en prendre une : il faudra donc étudier toutes les Religions différentes, écouter tous les docteurs de ces différentes Religions. Nouvel embarras, nouvelle recherche à laquelle la vie entiere ne ſuffira pas; comment donc faire? Demeurer ſans Religion, cela eſt impoſſible; en embraſſer une, il n'y a pas moyen, ſi on ne peut l'embraſſer ſans un ſi grand travail. Je défie tous nos Philoſophes de nous tirer de ce labyrinthe & de dire rien qui puiſſe contenter un homme

ſenſé. Mais ce que le Philoſophe ne pourra jamais, le Chrétien le fera aiſément, vous allez en juger.

Rouſſeau, aveuglé par ſa haine contre la Religion, ne voit pas que la difficulté qu'il vient de propoſer contre la Religion chrétienne, eſt toute à notre avantage, qu'elle eſt une démonſtration complette de la néceſſité d'une révélation : il s'eſt enfilé lui-même, & eſt tombé dans la foſſe qu'il a creuſée : il ne m'échappera pas. Voici comme je raiſonne, ſuivez-moi.

La véritable Religion doit être à la portée des plus ſimples, il faut que ſa certitude ſoit ſaiſie ſans étude, ſans qu'il ſoit beſoin de feuilleter les bibliotheques. Or, tel eſt le privilege excluſif de la Religion chrétienne; donc elle eſt la ſeule vraie.

La majeure de cet argument eſt établie par Rouſſeau, ainſi il ne peut la nier. Elle lui paroît d'une ſi grande évidence, que c'eſt delà qu'il part, pour dire qu'on ne doit point parler de Religion à un jeune homme avant dix-huit ans. Et en effet, ſi, pour connoître une Religion, il faut, ſelon qu'il le dit, les *examiner toutes ;* s'il faut *comparer les objections aux preuves ; s'il faut ſavoir ce que chacun oppoſe aux autres, & ce qu'il leur répond*, convenons de bonne foi que juſqu'à l'âge de dix-huit ans un

jeune homme n'eſt pas en état de faire cette recherche. Son ignorance ne lui permet pas de lire tous les livres qui traitent de cette matiere pour & contre. Les langues différentes dans leſquelles les auteurs ont écrit lui ſont inconnues. Cette étude eſt donc au-deſſus de ſes forces, elle eſt au-deſſus de la portée de nous autres femmes : auſſi Rouſſeau a-t-il la bonté de nous diſpenſer d'avoir aucune Religion. Tous les gens d'un travail rude ſont auſſi hors d'état de s'adonner à une telle étude. Remontons plus haut : toutes les perſonnes obligées de gagner leur vie par leur travail, doivent auſſi en être diſpenſées, c'eſt-à-dire; *en bon François*, qu'il faut laiſſer là toutes les Religions, ou qu'il en faut une qu'on puiſſe embraſſer ſans entrer dans un examen, qui demande tant de travail. Or la Religion chrétienne eſt la ſeule qui diſpenſe de cette recherche. C'eſt la mineure de mon argument, qu'on ne peut me nier ſi on eſt de bonne foi, je le prouve.

On ne peut s'en tenir à la Religion naturelle, ni embraſſer le déiſme, comme je viens de le faire voir, ſans s'abîmer dans toutes ces recherches, dont Rouſſeau nous a fait le détail : donc il faut y renoncer. Il n'en eſt pas de même de la Religion chrétienne; il eſt faux qu'il faille feuilleter les

bibliotheques, apprendre les langues, pour en connoître la certitude. Je prétens qu'il n'a fallu aux gens ſenſés, pour l'embraſſer, que des yeux & des oreilles : car c'eſt par des faits publics que Dieu en a atteſté la vérité.

Jeſus-Chriſt ſe trouve au milieu de la Synagogue, il dit à un paralytique : *vos péchés vous ſont remis.* Voilà le point capital de la Religion : c'eſt-là, en derniere analyſe, à quoi l'on peut reduire toute la queſtion. *Jeſus-Chriſt eſt le fils de Dieu, envoyé ſur la terre pour remettre les péchés.* Il s'éleve là-deſſus une conteſtation, le docteur de la loi rejette & condamne la propoſition de Jeſus-Chriſt comme impie & blaſphématoire. Il a pour lui la raiſon & la loi, ſi Jeſus-Chriſt n'eſt pas Dieu. Que répond Jeſus-Chriſt ? cite-t-il des autorités ? renvoie-t-il aux bibliotheques ? nullement. *Afin que vous ſachiez*, répond-il, *que j'ai ce pouvoir*, *emportez*, *dit-il au paralytique*, *votre lit & marchez.* Voilà qui coupe court à la difficulté, & qui la réſout entiérement. Que faut-il pour voir que Jeſus-Chriſt a raiſon ? il ne faut que des yeux & des oreilles. Le peuple en a, & le peuple demeure convaincu, parce que le bon ſens lui dit qu'un homme ne peut faire un tel prodige, ſi Dieu n'eſt avec lui.

L'Evangile, dont la certitude, ſelon Rouſſeau lui-même, ne peut être conteſtée par perſonne, renferme une multitude d'autres miracles, qui ſont autant de preuves de la miſſion divine de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres.

C'eſt la vue de ſes miracles qui a converti tout le monde. Il n'a fallu pour cela ni étude des langues, ni recherche de bibliotheques, ni examen de tous les raiſonnemens des Philoſophes. L'aveugle-né, qui ne ſavoit rien, a dit le mot déciſif. *Jeſus-Chriſt eſt le Prophete, il eſt l'envoyé de Dieu, puiſqu'il m'a ouvert les yeux avec de la boue*, & qu'il *eſt impoſſible que Dieu opere de tels miracles par un méchant.*

Voilà donc la miſſion de Jeſus-Chriſt prouvée aux plus ſimples par ce ſeul fait, & par une multitude d'autres. Or il n'y a aucune autre Religion qui produiſe les mêmes preuves. Elles demandent toutes, la Religion naturelle comme les autres, une érudition, dont l'eſprit humain eſt incapable; donc elles ſont toutes hors de la portée de preſque tous les hommes; donc il en faut néceſſairement revenir à la Religion révélée ſurnaturellement.

Reconnoiſſez, mon fils, la vérité de ce que je vous ai dit, que nos ennemis nous ſervent ſans le vouloir, & qu'on tire de

leurs raiſonnemens des argumens contr'eux, qui ſont ſans réplique.

Tout cet amas de difficultés qu'entaſſe Rouſſeau, n'a pour objet que d'étourdir ceux qui n'approfondiſſent rien : dans le fond ſon objection eſt pitoyable.

Depuis quand ne connoît-on la lumiere que par oppoſition aux ténebres ; la vérité que par comparaiſon avec toutes les erreurs qui la combattent? la vraie Religion doit porter des traits de lumiere qui frappent & convainquent tout homme ſenſé, elle n'a beſoin que de ſe montrer pour ſe faire ſuivre. Je rencontre un frere que je croyois perdu depuis long-tems ; il ſe jette à mon col, je l'embraſſe tendrement. Que faites-vous, me dit un paſſant qui ſe croit un perſonnage fort ſenſé? que ſavez-vous ſi c'eſt votre frere? avez-vous examiné les viſages de tous les hommes? votre frere voyage depuis pluſieurs années, il faut que vous parcouriez les deux hémiſpheres pour vous aſſurer que c'eſt ici votre frere & non pas un autre homme qui a quelque reſſemblance avec lui. Mépriſer ce diſcoureur, c'eſt ſans doute le ſeul parti que vous me conſeillez. Croyez-moi, faites-en autant de ce raiſonneur, qui convient dans ſa premiere Lettre de la Montagne, qu'il faut *ſe défier de ſon jugement*. On ne termineroit jamais Page 8.

aucune affaire, on ne prendroit jamais aucun parti, s'il falloit écouter toutes les difficultés que peuvent oppoſer tous les hommes de l'univers. Il faudroit paſſer ſa vie dans un ſcepticiſme univerſel, & une inaction totale. Quand une vérité eſt démontrée, on laiſſe là les difficultés, qui ne viennent que des bornes étroites de notre eſprit. On peut former des difficultés contre les axiomes même de géométrie ; en ſont-ils moins certains pour cela ? non, ſans doute. Il en eſt de même de la certitude de la Religion chrétienne. Quand une fois elle eſt démontrée, il faut s'en tenir là, & mépriſer les difficultés, quoiqu'inſolubles. Je vous ai montré les traits de lumiere qui caractériſent la Religion chrétienne; elle ſeule les a ; donc elle ſeule eſt la vraie. Un cœur droit, un eſprit ami de la vérité ne s'y trompera jamais : l'éclat du ſoleil n'eſt pas plus grand que celui de la vérité de notre Religion. L'idolâtrie, le Mahométiſme ne ſont au tableau que des ombres qui relevent ſa beauté. Le premier coup-d'œil ſuffit pour en juger. Son antiquité, ſa ſainteté, la pureté de ſa morale, la puiſſance de ſon fondateur atteſtée par les plus étonnans miracles, la certitude des faits, qui dépoſent tous en ſa faveur, doivent réduire au ſilence tous les impies.

Je me flatte de vous avoir prouvé d'une maniere ſi démonſtrative la certitude de la révélation, qu'il ne doit plus vous reſter de difficultés. Croyez-moi, laiſſez-là ces oiſeaux nocturnes croaſſer contre la lumiere & la fuir. Aimez la vérité, & elle ſe montrera à vous avec tous ſes appas; vous vous attacherez à elle, & vous trouverez dans ſon ſein un lait qui vous nourrira. Qu'elle ſoit votre mere, mon fils; toute la gloire que j'ambitionne, c'eſt de lui être aſſociée, pour vous donner une véritable vie. Je, &c.



IX. LETTRE.

III. OBJECTION.

La Révélation est inutile.

RÉPONSE.

RELISEZ, mon fils, les lettres que je vous ai écrites sur la nécessité d'une révélation, & vous verrez que je pourrois me dispenser de répondre à cette objection. Cependant comme je ne veux pas qu'on m'accuse d'éluder les difficultés, je vais exposer les raisonnemens de ce Philosophe : ils sont si frivoles, & ses reproches sont si puériles que la vérité ne peut que gagner dans ce combat : c'est toujours de sa propre épée que je veux le percer.

Emil. t. 3, p. 121 « Par où connoîtrai-je, dit Rousseau, » cette nécessité de la révélation ? De quoi » puis-je être coupable en servant Dieu » suivant les lumieres qu'il donne à mon » esprit, & les sentimens qu'il inspire à » mon cœur » ?

La difficulé de connoître le besoin d'une révélation n'est pas grande. Philosophe, c'est à vos propres lumieres que j'en appelle. N'avez-vous pas dit que ce *n'est pas une*

petite affaire que de connoître l'exiſtence de Dieu? N'avez-vous pas avoué que *lorſque vous êtes parvenu à cette connoiſſance, votre eſprit ſe confond & s'égare, quand il ſe demande à lui même ce qu'eſt Dieu?* N'avez-vous pas dit qu'*un eſprit borné ne conçoit pas l'infini?* N'avez vous pas écrit que *Dieu ſe dérobe à vos ſens, à votre entendement*, que *vous n'aviez aucune idée abſolue des attributs de Dieu?* Pourquoi vous plaignez-vous de ce que Dieu ſupplée à ce qui vous manque? Un priſonnier dans un noir cachot ſe plaint-il de ce qu'on l'en tire pour lui faire voir la lumiere? *Tom. 1, p. 313. Tom. 3, p. 80. Tom. 3, p. 58.*

Mais je veux qu'un homme tel que vous, qui croit que ſa lumiere va de pair avec celle de Dieu, n'en ait pas beſoin; les autres mortels, que vous mépriſez tant, n'en ont-ils pas beſoin? Vous croyez-vous donc un être ſi important dans le monde, que Dieu doive ne penſer qu'à vous? Vous êtes comme ces riches inſolens, qui, lorſqu'ils ſortent d'un grand repas où ils ſe ſont raſſaſiés, croient que perſonne ne doit avoir faim. N'avez-vous pas ſoutenu que c'eſt *une vérité démontrée, qu'un Sauvage ne peut jamais élever ſes reflexions juſqu'à la connoiſſance de Dieu?* Convenez donc que la révélation étoit néceſſaire au moins pour cet homme-là, ſi elle ne l'étoit pas pour vous. *Tom. 1, p. 326.*

N'allez pas cependant conclure de ce principe, que Dieu devoit à l'homme cette révélation; c'eſt une conſéquence fauſſe & que je déſavoue: Dieu ne doit à l'homme pécheur que la punition de ſon péché. Concluez ſeulement que l'homme, bleſſé dans ſon entendement par l'ignorance, & dans ſa volonté par la concupiſcence, ne pouvoit ſortir de cet état que par les ſoins du charitable Samaritain, qui ſeul pouvoit verſer dans ſes plaies le vin de la vérité, & l'huile de la charité: que Dieu ne pouvoit donc exécuter le deſſein qu'il avoit de tirer pluſieurs de la maſſe de corruption, qu'en éclairant leur eſprit par ſa lumiere, & en convertiſſant leur cœur par ſa grace; ce qui eſt l'objet de la révélation.

Voilà, mon fils, des vérités qui ne plairont pas à Rouſſeau. Il eſt trop orgueilleux pour croire qu'il ait beſoin d'une grace qui guériſſe la perverſité de ſon cœur. Il a déclaré hautement qu'il n'avoit rien à demander à Dieu, & je ſuis sûre que s'il avoit quelque priere à lui faire, ce ſeroit celle d'Horace: que *Dieu me donne la vie & les richeſſes, je ſaurai bien me donner la droiture du cœur.*

Ce ſuperbe Pélagien ne veut point entendre parler de perverſité originelle dans le cœur de l'homme, ainſi il n'eſt pas éton-

nant qu'il repouſſe la main qui lui en préſente le remede. « Le principe fondamen- *Lettre à M. l'Arch. p. 15.*
» tal, dit-il, de toute morale, eſt que
» l'homme eſt un être naturellement bon,
» aimant la juſtice & l'ordre; qu'il n'y a
» point de *perverſité originelle* dans le cœur
» humain, & que les premiers mouvemens
» de la nature ſont toujours droits ».

Rouſſeau prétend avoir démontré *ſon opinion;* pour moi, je prétends avoir démontré le contraire. J'oſe dire que cette perverſité originelle de l'homme eſt ſi ſenſible, qu'il faut être en léthargie pour ne la pas ſentir, ou avoir pour principe, comme la plupart de nos Philoſophes, que *tout eſt bien dans l'homme*, que ſes mauvais penchans, que ſes inclinations les plus corrompues ſont bonnes, que tout eſt dans l'ordre. Il n'eſt donc pas étonnant que d'après ce principe, notre Philoſophe s'égare, & qu'il rejette Jeſus-Chriſt. Pour nous, nos penſées ſont bien différentes : convaincus par une funeſte expérience que nous ſommes environnés de ténebres, ſujets aux égaremens, enclins au péché, nous regardons le bienfait de la révélation comme un ſujet perpétuel des plus vives actions de graces envers Dieu; nous plaignons ceux qui croient n'en avoir pas beſoin; & nous croyons que c'eſt le plus grand des crimes,

que d'attaquer cette révélation comme *inutile*, puiſque c'eſt anéantir, autant qu'on le peut, la bonté de Dieu, qui nous a donné ſon Fils pour être notre rédemption, notre juſtice, notre ſanctification; que c'eſt détruire la miſſion de J. C. ſe rendre coupable de la perte d'une infinité d'ames, qu'on empêche de recourir à ce divin Sauveur; prêter les mains à l'ennemi de notre ſalut, qui n'eſt occupé qu'à nous faire perdre le fruit de la rédemption de Jeſus-Chriſt.

Rouſſeau demande de quoi il peut être coupable, en ſervant Dieu ſuivant les lumieres qu'il a données à ſon eſprit? Mais oſera-t-il dire qu'il le ſerve ainſi? S'il oſe le dire, je réponds qu'il ſe connoît bien peu. D'ailleurs il eſt évident que les lumieres de l'eſprit ne ſuffiſent pas. Il faut à l'homme pécheur, pour aller à Dieu, une nouvelle voie? il lui faut, comme je l'ai prouvé, un Médiateur qui le réconcilie à Dieu, un Légiſlateur qui l'inſtruiſe, un Médecin qui le guériſſe. Il ne peut le connoître que par la révélation : elle lui eſt donc néceſſaire.

Notre Philoſophe propoſe une nouvelle difficulté, mais tout auſſi frivole que la premiere. *Quelle pureté de morale*, dit-il, *quel dogme utile à l'homme & honorable à ſon auteur, peut-on tirer d'une doctrine poſitive, qu'on ne puiſſe tirer du bon uſage de*

Emil t. 3, p. 122.

ſes facultés? C'eſt vous-même, Philoſophe préſomptueux, qui allez répondre à votre objection. *Je vous avoue*, dites-vous ailleurs, *que la majeſté des Ecritures m'étonne! la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur: voyez les livres des Philoſophes avec toute leur pompe, qu'ils ſont petits près de celui-là!* Vous reconnoiſſez-vous dans ce langage? Oui ſans doute. Hé bien! ſi la ſainteté de l'Evangile parle à votre cœur, ſi les livres des Philoſophes qui ont le mieux traité de la morale, ne ſont rien auprès de celui-là, ſi Jeſus-Chriſt eſt le ſeul qui ait donné, comme vous dites, les leçons & les exemples d'une morale pure & élevée; pourquoi dites-vous à préſent que ſa doctrine ne vous apprend rien de plus que ce que vous pouviez apprendre par le bon uſage de vos facultés?

Emil. t. 3, p. 163.

Cet ennemi de la révélation inſiſte, & demande quelle utilité l'homme, & quelle gloire Dieu peut tirer des dogmes que la Religion nous preſcrit de croire. Son ignorance ſur des points ſi importans me fait craindre qu'il ne ſoit de ceux dont Jeſus-Chriſt parle, lorſqu'il dit: *je vous rends graces, mon Pere, de ce que vous avez caché ces myſteres aux ſages & aux ſavans, & de ce que vous les avez révélés aux petits.* Il a un bandeau ſur les yeux: eſt-il

Luc, 10. v. 21.

étonnant qu'il ne voie pas ce que nos enfans savent ? Je crois avoir suffisamment expliqué dans mes lettres précédentes, quels sont les avantages que l'homme tire de la profession de ces dogmes, & la gloire qui en revient à Dieu : je desire, mon fils, que le souvenir en soit gravé dans votre cœur. N'oubliez donc jamais que c'est la foi de ces dogmes précieux qui vous fait entrer en société avec Dieu, qui vous rend participant de la nature Divine; que c'est par la foi que vous avez Dieu pour Pere, Jesus-Christ pour Chef, le Saint-Esprit pour Docteur. N'oubliez jamais que par l'incarnation de son Verbe, Dieu s'est donné un adorateur digne de lui, un adorateur qui lui rend une gloire proportionnée à sa majesté infinie; & que nous-mêmes, tout vils & méprisables que nous sommes, nous devenons, par notre union avec Jesus-Christ, des adorateurs dignes de Dieu, des *adorateurs en esprit & en vérité*, tels qu'il les demande. Fermez donc les oreilles à ces discoureurs, pour qui la Religion chrétienne est un livre scellé de sept sceaux, à ces hommes de chair & de sang, qui ne connoissent rien aux fruits précieux que nous tirons de la sainteté de nos dogmes. L'ignorance où ils sont de la nécessité de la foi en Jesus-Christ, est le germe de leur impiété.

Ils se sont persuadés, qu'il suffisoit pour être sauvé, de pratiquer les loix morales; sur ce principe, ils mettent les grands Philosophes au rang des Saints; dès lors la révélation leur paroît superflue, la mission de Jesus-Christ inutile, sa loi outrée, ses mysteres sans vraisemblance; & ils renoncent hautement à Jesus-Christ. Voilà ce que j'appelle une apostasie complette: les progrès qu'elle fait parmi nous doivent nous faire trembler. Le moyen de nous en préserver, c'est de connoître les biens infinis que nous recevons de Jesus-Christ, sans lequel personne ne peut être sauvé. Appliquez-vous-y, mon fils, c'est l'objet continuel de mes vœux pour vous. Je, &c.



X. LETTRE.

IV. OBJECTION.

La Religion chrétienne eſt inſociable.

RÉPONSE.

RIEN, mon fils, ne montre plus le délire de Rouſſeau que la maniere dont il préſente ſon objection ſur l'inſociabilité prétendue de la Religion chrétienne. On a peine à le croire, c'eſt de la perfection même du Chriſtianiſme, qu'il conclut qu'il eſt inſociable.

Ce Philoſophe avance dans ſon Contrat Social (p. 307,) que la Loi chrétienne eſt au fond plus nuiſible qu'utile à la forte conſtitution de l'Etat. Voici ſa preuve : *La Religion chrétienne n'a aucune relation particuliere avec le corps politique de l'Etat, & elle ne donne aucune force aux Loix.*

Contrat ſocial, p. 307. p. 311.

C'eſt ici une ignorance affectée ; il n'eſt pas poſſible que Rouſſeau ignore, que la Religion nous fait un devoir d'obéir aux Loix de l'Etat ; que c'eſt elle qui donne la *ſanction* aux Loix, en faiſant voir qu'elles émanent toutes de la Loi éternelle, qui eſt Dieu même. Ouvrez les Livres ſaints, vous

vous y verrez à chaque page l'obéiſſance aux Princes, aux Magiſtrats, aux Loix. Les Rois ont-ils jamais eu de plus fideles ſujets que les vrais Chrétiens ? Rappellez-vous le tems des perſécutions, je vous défie de trouver jamais un Chrétien qui ait penſé à repouſſer la force par la force. Ils ſe laiſſoient égorger comme des agneaux, lors même qu'ils auroient pu ſe défendre. Liſez les apologies des Chrétiens par Tertulien ; vous verrez qu'ils ſe faiſoient gloire d'obéir, par conſcience, aux Loix de l'Etat, qui n'étoient pas contraires à celles de Dieu. Ils abandonnoient leurs biens, leur liberté, leur vie, & ne conſervoient que leur foi. Y a-t-il une obéiſſance plus parfaite que celle qu'on rend par conſcience, & ſous les yeux de Dieu ? L'obéiſſance d'un Chrétien aux Loix du Prince coule de ſource, parce qu'il honore Dieu dans ſon image. Un Chrétien ſait que c'eſt à Dieu même qu'il obéit quand il obéit au Roi, & que Dieu ſera le vengeur de tous les violemens des Loix, même civiles : il n'eſt point de motif plus puiſſant pour nous tenir dans le devoir. Comment donc cet accuſateur des élus de Dieu oſe-t-il dire que la Religion chrétienne, loin d'attacher *les cœurs des citoyens à l'Etat, les en détache, comme de toutes les choſes de la terre ?* Ibidem.

Il faut, pour parler ainſi, ou ne point connoître la Religion, ou la déteſter, pour la calomnier ſi atrocement. Jeſus-Chriſt nous recommande de ne nous attacher à rien de ce monde par une affection déréglée; mais il nous recommande en même tems d'aimer tous ceux avec qui nous vivons par une charité pure & déſintéreſſée. Or, c'eſt l'amour déréglé qui eſt contraire à l'eſprit ſocial. Celui qui aime ainſi les autres ne s'aime que lui-même, & ne cherche que ſes intérêts : il eſt ennemi, par principe, de ſes concitoyens; s'il en aime quelqu'un, c'eſt parce qu'il y trouve ſes intérêts; il le haïra également, auſſi-tôt que ſon bien propre le demandera. L'eſprit de la Religion chrétienne eſt bien différent. Il aime conſtamment, & ne change jamais. Comme le Chrétien aime pour Dieu, il aime ceux même qui lui font du mal : il ne cherche que l'intérêt public, & y ſacrifie volontiers le ſien. Peut-il y avoir un eſprit plus ſocial? Toutes les affections du Chrétien ſont réglées, il aime chaque choſe ſelon l'ordre. Comme il eſt dans l'ordre d'aimer ſa patrie, ſon Roi & l'Etat où Dieu nous a fait naître; un Chrétien les aime véritablement, parce que c'eſt la vérité même qui le lui preſcrit, & qu'il n'y a d'amour véritable que celui qui découle de l'amour de

Dieu même. L'amour des choſes de la terre, dira-t-on, vous eſt défendu; donc vous ne devez pas aimer votre patrie. Belle conſéquence ! la Religion nous défend d'en faire notre fin derniere, d'y mettre notre bonheur, de les aimer pour elles-mêmes, mais non de les aimer dans l'ordre.

Rouſſeau inſiſte ſur cette objection. « On » nous dit (c'eſt lui qui parle) qu'un peu» ple de vrais Chrétiens formeroit la plus » parfaite ſociété que l'on puiſſe imaginer. » Je ne vois à cette ſuppoſition qu'une » grande difficulté. C'eſt qu'une ſociété de » vrais Chrétiens, ne ſeroit plus une ſo» ciété d'hommes ». Ce Philoſophe y penſe-t-il ? Il ne pouvoit faire un plus grand éloge de la Religion. Ce ſeroient donc des Anges, c'eſt-à-dire, des hommes qui ſeroient ſans paſſions, & par conſéquent ſans diviſion, ſans eſprit d'intérêt, ſans injuſtice, ſans mauvaiſe foi. Eſt-ce là ce qu'il appelle n'avoir point un eſprit ſocial ? *Ibidem.*

« Je dis même, pourſuit ce raiſonneur » ſubtil, que cette ſociété ſuppoſée ne ſeroit » avec toute ſa perfection, ni la plus forte, ni » la plus durable. A force d'être parfaite, elle » manqueroit de liaiſon : ſon vice deſtructeur » ſeroit dans ſa perfection même. Chacun » rempliroit ſon devoir, le peuple ſeroit » ſoumis, les Chefs ſeroient juſtes & mo- *P. 310.*

» dérés, les Magiſtrats integres, incorrup-
» tibles, les ſoldats mépriſeroient la mort,
» il n'y auroit ni vanité, ni luxe. Tout cela
» eſt fort bien ».

Rouſſeau eſt-il donc dans le délire? Quoi! il n'y auroit pas de force dans un Etat où les Chefs ſeroient juſtes & modérés, où les ſoldats, comme autant de Machabées, ſeroient prêts à ſacrifier leur vie au bien de la Patrie! Quoi! l'exacte obſervation des Loix ſeroit un principe deſtructeur d'un Etat? Parce qu'il n'y auroit ni luxe, ni vanité dans un Etat, il ne pourroit ſubſiſter? J'en appelle au bon ſens. Ce ſeroit faire trop d'honneur à de pareilles difficultés, que d'y répondre.

Ibid. « Le Chriſtianiſme eſt une Religion » toute ſpirituelle, qui n'eſt occupée que » des choſes du ciel ». Le Chriſtianiſme n'a pas pour objet de faire des contemplateurs oiſifs; il recommande à chacun de remplir les devoirs de l'état où il eſt appellé. Il ne trouble point l'ordre de la ſociété; il veut que chacun ſe tienne dans ſon poſte, & qu'il y ſoit fidele. Il eſt vrai que le Chrétien agit par des vues ſupérieures; mais il n'en remplit qu'avec plus de zele tous ſes devoirs. Enfin, comme Rouſſeau le dit, il eſt chef juſte & modéré, Magiſtrat integre & incorruptible, fidele époux,

pere tendre & vigilant, fils obéiſſant, ami ſincere, marchand plein de probité & d'honneur. Et voilà ce que ce Cenſeur appelle avoir un eſprit inſociable, s'eſt-il flatté d'être cru ?

Rouſſeau pourſuit. « La patrie d'un Chré- *Ibid.*
» tien n'eſt pas de ce monde : il fait ſon de-
» voir, il eſt vrai; mais il le fait avec une
» profonde indifférence ſur le bon ou le
» mauvais ſuccès de ſes ſoins ». Il eſt faux qu'un Chrétien ſoit indifférent ſur la réuſſite de ſes ſoins : comme tout ce qu'il fait c'eſt pour la gloire de Dieu qu'il le fait, il y prend un vif intérêt, & n'épargne rien pour le ſuccès : il joint la priere au travail; s'il ne réuſſit pas, il adore en ſilence la volonté de Dieu, & lui fait un ſacrifice de la peine qu'il a que ſes deſirs ne ſoient pas accomplis. « Pourvu, dit ce Philoſophe, P. 313.
» qu'il n'ait rien à ſe reprocher, peu lui im-
» porte que tout aille bien ou mal ». Prenons toujours acte des aveux de cet artificieux calomniateur. *Le Chrétien fait tout ce qu'il peut pour procurer le bien public, en ſorte qu'il n'a rien à ſe reprocher :* Que demande-t-on de plus? Mais *peu lui importe que tout aille bien ou mal.* Où Rouſſeau a-t-il pris cela ? Dès qu'un Chrétien aime ſincérement ſon Roi, ſa patrie, ſon cœur ne peut être inſenſible au bien ou au mal qui leur arrive; mais

il adore Dieu en tout. Il se réjouit quand l'Etat est florissant, & sans s'élever d'orgueil de la gloire de sa patrie, il en bénit l'auteur de tout bien.

Ibid. « Pour que la société des Chrétiens fût » possible, continue notre aveugle Censeur, & que l'harmonie se maintînt, il » faudroit que tous les Chrétiens, sans exception, fussent également bons chrétiens; mais si malheureusement il s'y trouve un seul ambitieux, un Catilina, celui-là certainement aura bon marché de ses » pieux concitoyens ».

Si le mal ne venoit que de ce que tous ne seroient pas *également bons chrétiens*, c'est donc un malheur qu'ils ne le soient pas tous. Le Christianisme est donc un grand avantage pour l'Etat. S'ils étoient tous également fideles observateurs de leur loi, un Etat seroit heureux, florissant; mais de ce qu'ils ne le sont pas tous, faut-il en conclure que c'est un malheur qu'il y en ait quelques-uns ? Rousseau voudroit l'insinuer; mais c'est le comble de l'extravagance. Ce petit nombre de vrais Chrétiens est un levain excellent qui peut faire fermenter la pâte, c'est une seve précieuse, qui peut donner la vie à ce qui paroît mort. Ces vrais Chrétiens élevent des enfans dans la crainte de Dieu; ils leur impriment l'amour

de la loi; ils prêchent par leur exemple; ils édifient, ils consolent, ils soulagent les misérables; en un mot, les vrais Chrétiens ont toujours fait, & feront toujours le bonheur de toute société raisonnable.

Un Etat, un Roi n'ont donc rien à craindre d'eux? Et ce Philosophe nous dira après cela que le Christianisme est nuisible à l'Etat. S'il avoit eu envie de plaider notre cause, il ne pouvoit pas mieux s'y prendre. L'iniquité se confond toujours elle-même.

Il est donc démontré par les aveux de cet adversaire, que plus il y aura de vrais Chrétiens dans un Etat, moins il y aura d'ennemis à craindre; que plus il y aura de gens sans Religion, plus un séditieux trouvera à se faire des complices. Mais *l'usurpateur*, dit-il, *aura bon marché de ses pieux concitoyens*. C'est-à-dire, qu'ils se laisseront immoler plutôt que de manquer de fidélité à leur Prince. Mais le feront-ils sans combattre pour leur Prince? Non, sans doute, & ils le feront avec d'autant plus d'intrépidité, qu'en mourant pour la patrie, ils croiront mourir pour la gloire de Dieu.

C'est à vous maintenant, ô Rois de la terre, que j'adresse la parole. Décidez lesquels vous aimez mieux pour sujets, ou de ces Chrétiens incapables de jamais se révolter, & prêts à donner leur vie pour vous,

ou de ces ennemis du nom chrétien, gens ambitieux, qui ne connoissent d'autre regle de leurs devoirs que leur intérêt propre.

Vous venez de voir, mon fils, que l'ennemi le plus ardent contre la Religion est forcé de lui rendre hommage; & qu'il la justifie, lors même qu'il veut la combattre. En voulez-vous de nouvelles preuves? écoutez encore ce Balaam bénir malgré lui
Emil. t. 3, p. 182. le Peuple de Dieu. *Par ses principes*, dit-il, *la Philosophie ne peut faire aucun bien, que la Religion ne le fasse encore mieux; & la Religion en fait beaucoup, que la Philosophie ne sauroit faire.* Peut-on appeller insociable une Religion qui produit le bien d'un Etat, bien que la Philosophie ne sauroit jamais produire? *Il est aisé*, dit encore Rousseau en parlant aux Philosophes, *d'étaler de belles maximes; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, & si elles en découlent nécessairement; c'est ce qui n'a point paru jusqu'à présent.*

Je conviens avec ce Philosophe qu'on trouve de belles maximes dans quelques Moralistes, mais elles n'ont dans leur bouche aucune *sanction*, parce qu'elles ne découlent pas nécessairement de leur doctrine, comme il le dit très-bien. Elles n'y tiennent par aucun lien. Elles sont le patri-

moine des Chrétiens, & s'identifient avec leur doctrine; au lieu que la Religion chrétienne les revendique & prouve qu'elles émanent du même principe qu'elle. C'est ce qui lui donne droit d'apprendre aux hommes l'obligation qu'ils ont de les observer, les moyens de vaincre tous les obstacles, & enfin la récompense promise à ceux qui lui seront fideles. Comment notre Censeur ose-t-il dire, après cela, que la Religion chrétienne n'a aucune relation avec le corps politique? La paix, le bonheur & la gloire d'un Etat ne dépendent-ils pas de l'observation des Loix? Dès qu'il n'y a que la Religion chrétienne qui puisse les faire observer, en les faisant aimer, disons hardiment que cette Religion est le plus ferme fondement de l'Etat.

Rousseau reconnoît si bien cette vérité, qu'il dit que: « Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes. Il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires. Cela se prouve par le fait, en les comparant avec les gouvernemens anciens. La Religion mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs. Ce changement n'est pas l'ouvrage des Lettres, car par tout où

Note de la p. 200 du tom. 3.

» elles ont brillé, l'humanité n'a pas été » plus respectée. Les cruautés des Athé» niens, des Egyptiens, des Empereurs Ro» mains, des Chinois, en font foi. Que de » restitutions, que de réparations la con» fession ne fait-elle pas faire chez les Catho» liques? chez nous (chez les Protestans) » combien les approches des tems de com» munion n'operent-elles point de récon» ciliations, d'aumônes»? Comment, avec de tels aveux, ose-t-on dire que le Christianisme est insociable? Si ce qui est le principe de toutes les vertus nuit à la société, il faut donc que le vice soit plus utile que la vertu.

La virginité, qui est honorée dans l'Eglise comme une vertu, donne lieu à Rousseau & aux incrédules, d'accuser la Religion d'être ennemie de la population, & par conséquent, de n'être propre qu'à détruire un Etat par sa perfection même. Mais où est la bonne foi? La Religion honore cette vertu, mais en fait elle un précepte à quelqu'un? Jesus-Christ ne dit-il pas au contraire que peu de personnes sont capables d'atteindre à ce haut point de perfection? S. Paul n'applaudit-il pas à un pere qui a soin de marier sa fille jeune? N'exhorte-t il pas les jeunes veuves à se marier & à avoir des enfans, afin de les élever dans

la crainte du Seigneur? Il parle à la vérité des embarras des personnes engagées dans le mariage; mais il veut que chacun consulte le don qu'il a reçu de Dieu, & qu'on ne s'engage pas dans le célibat sans bien examiner ses forces. Que l'on ne craigne donc pas : le Christianisme bien entendu ne dépeuplera pas les Etats. Il veut que le célibat ne soit embrassé que par ceux que Dieu y appelle; & J. C. nous apprend que le nombre en est très-petit. Il ordonne aux époux de se garder la plus exacte fidélité, & ce précepte est le principe le plus certain de la population. Le libertinage, au contraire, en est la cause la plus destructive, & par conséquent, la nouvelle Philosophie qui favorise le libertinage, est la meurtriere des mœurs.

Je conclus de toutes les objections contre la sociabilité des Chrétiens, que notre adversaire est notre apologiste, & qu'au lieu de montrer, comme il le vouloit, que la Religion chrétienne est nuisible à l'Etat, il a prouvé, au contraire, qu'elle en est le plus bel ornement & le plus fort rempart; qu'elle y porte la paix & la fécondité, l'abondance & la sûreté, qu'elle est la gardienne des loix, le lien le plus doux de la société, la plus sûre garde des Rois, & qu'elle produit une harmonie admirable dans toutes les parties de l'Etat. Je, &c.

XI. LETTRE.

V. OBJECTION.

La Religion chrétienne fait profession de croire des mysteres qui révoltent la raison.

RÉPONSE.

L'OBJECTION, mon fils, que font les incrédules contre la Religion, de proposer à notre foi des dogmes incroyables, parce qu'ils sont inaccessibles à la raison, est aussi ancienne que la Religion même. Rousseau a su la rajeunir par le coloris de son pinceau : mais elle n'en est pas plus solide.

Emil. t. 3, p. 138. « La meilleure de toutes les Religions, » dit-il, est infailliblement la plus claire. » Celui qui charge de mysteres & de con- » tradictions le culte qu'il me prêche, » m'apprend par cela même à m'en défier. » Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu » de ténebres ; il ne m'a pas doué d'un en- » tendement pour m'en interdire l'usage. » Me dire de soumettre ma raison, c'est » outrager son auteur. Le ministre de la vé- » rité ne tyrannise pas ma raison, il l'éclaire.

« Si la Religion naturelle, dit-il plus » haut, eſt inſuffiſante, c'eſt par l'obſcu» rité qu'elle laiſſe dans les grandes vérités » qu'elle nous enſeigne. C'eſt à la révéla» tion de nous enſeigner ces vérités d'une » maniere ſenſible à l'eſprit de l'homme, » de les mettre à ſa portée, de les lui faire » concevoir, afin qu'il les croie.

Admettons, j'y conſens, le principe de Rouſſeau, ſavoir que la meilleure de toutes les Religions eſt infailliblement la plus claire. J'en conclus que la Religion chrétienne étant la ſeule claire, eſt, je ne dis pas la meilleure (ce ſeroit abſurde, puiſque cela ſuppoſeroit que les autres ſont bonnes), mais la ſeule qu'on puiſſe ſuivre raiſonnablement.

La Religion chrétienne eſt la plus claire! me direz-vous, c'eſt un paradoxe : car on convient qu'elle eſt chargée de myſteres. Or qui dit une Religion pleine de myſteres, dit une Religion pleine d'obſcurités. Suivez-moi, mon fils, & vous verrez que je n'avance rien que je ne ſois en état de prouver.

Soyez d'abord bien convaincu qu'il n'y a aucune Religion ſans myſtere. Ainſi, j'appelle une Religion bien claire, non celle qui n'en renferme point, ce qui eſt impoſſible, mais celle qui propoſe clairement

ſes dogmes ; & qui ſupplée par l'autorité de la révélation, à l'évidence qu'elle ne donne pas ſur les dogmes qu'elle enſeigne.

Parcourez toutes les Religions, & je vous défie de m'en montrer une ſans myſteres. L'idolatrie même avoit les ſiens: c'eſt un vrai myſtere que de croire qu'il y a pluſieurs dieux : Diſons mieux, c'eſt une abſurdité ſi grande, qu'un enfant de huit ans un peu inſtruit, vous dira qu'admettre pluſieurs dieux, c'eſt n'en admettre aucun. L'idolatrie avoit des myſteres que l'on cachoit aux peuples.

Je penſe que nos Philoſophes paſſeront auſſi condamnation ſur les folies de Mahomet. Il n'y a pas de conte de vieilles qui renferme des extravagances pareilles à celles de ſon bœuf.

Venons-en donc à la Religion naturelle. Voilà, nous dit-on, la Religion la plus claire, parce qu'elle n'eſt chargée d'aucuns myſteres. On vous trompe, mon fils, en vous diſant cela, il faudroit d'abord commencer par fixer les dogmes qu'elle propoſe, les établir ſans ambiguité, & c'eſt ce que nos Philoſophes n'ont point encore fait.

Je ſuppoſe qu'ils croient que Dieu eſt immuable & ſouverainement libre ; com-

prennent-ils bien comment on peut concilier l'immutabilité avec la liberté ? Ils croient encore, ſans doute, que l'Etre divin eſt un & ſimple; comment accordent-ils cet attribut avec l'immenſité. Voilà donc des myſteres dans la Religion naturelle. Il y en a encore bien d'autres, dont la Philoſophie *charge le culte qu'elle prêche*, par où elle *m'apprend à me défier d'elle.*

Interrogez cet homme qui prétend tenir la balance de toutes les Religions, & vous verrez que cet Apôtre ſi zélé de la Religion naturelle, la charge de contradictions. Il reconnoît l'Etre des êtres. Voilà ſon premier dogme. Or qui dit l'Etre des êtres, dit l'Etre qui eſt le principe de tout être, celui qui a donné l'être à ce qui ne l'a pas néceſſairement. Vous jugez delà qu'il doit admettre un Dieu Créateur; mais nullement. Selon lui on ne peut concevoir la création, il prétend que tout homme de bonne foi doit la regarder comme impoſſible. Voilà donc un premier myſtere qui implique contradiction. Il faut croire un Etre des êtres, dont néanmoins tous les êtres ſont indépendans, puiſqu'ils ſont éternels comme lui, & qu'ils exiſtent par eux-mêmes comme lui. C'eſt faire autant de dieux qu'il y a d'êtres, puiſque ce qui conſtitue eſſentiellement la Divinité, c'eſt d'être

néceſſairement, d'être par ſoi-même, d'être éternel.

Emil. t. 3, p. 43. Le ſecond dogme de Rouſſeau, c'eſt de croire que Dieu eſt un *Etre incompréhenſible.* Il avoue que *ſon entendement ne conçoit rien ſans des bornes, & que tout ce qu'on appelle infini lui échappe.* Or croire ce que l'on ne comprend pas, n'eſt-ce pas croire un myſtere? Que Rouſſeau ne diſe donc plus que la Religion naturelle n'en renferme point.

Le troiſiéme dogme admis par ce Philoſophe, c'eſt que Dieu récompenſe la vertu & punit le vice. Mais ce dogme eſt-il bien clair dans l'eſprit de nos Philoſophes? Croyent-ils que Dieu punira ſelon ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, en Dieu infiniment juſte? ne diſent-ils pas tous les jours que c'eſt faire Dieu cruel, que de dire qu'il punira éternellement une faute paſſagere? Rouſſeau va juſqu'à enſeigner qu'il n'y a point de peines à craindre pour les méchans après cette vie, parce qu'il n'y a point de perverſité dans l'ame, quand une fois elle eſt ſéparée du corps: idée abſurde, car la perverſité n'eſt pas dans le corps, qui n'a point de ſentiment, elle eſt dans les affections déréglées de l'ame.

Ainſi ce dogme d'un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur du crime, eſt donc

encore un dogme plein d'obſcurité & de myſtere pour nos Philoſophes. Ils croyent que Dieu eſt bon, qu'il eſt juſte, & ils ne peuvent allier en Dieu ces deux attributs, qui ſont inſéparables. Ils n'établiſſent la bonté qu'aux dépens de la juſtice; & pour conſerver les droits de l'une, ils anéantiſſent les droits de l'autre, en lui ôtant ſon action.

Rouſſeau a bien raiſon de dire que quand il veut parler de Dieu, *ſon eſprit s'égare, ſe confond*, & ne ſait *que penſer*. S'il vouloit parler ſincérement, il avoueroit de même que la nature humaine n'eſt pas moins pleine de myſteres que la nature divine, pour tout homme qui en veut juger par ſes ſeules lumieres.

Quel eſt, en effet, le Philoſophe qui nous expliquera l'union qui eſt entre l'ame & le corps, la cauſe de la miſere dans laquelle nous naiſſons, & de l'arrêt de notre mort? Quel eſt le Philoſophe qui nous expliquera les contradictions qui ſe trouvent dans l'homme, & dont je vous ai déja tant parlé dans la premiere partie de mes lettres? Voilà donc encore des myſteres que la Religion naturelle voit ſans les comprendre. Pour ſe débarraſſer entiérement des myſteres, les Philoſophes, qui ſont conſéquens, ont pris le parti de ſe jetter les yeux

bandés dans l'abîme du Pyrrhonisme. Mais ils ont beau faire, le mystere les suit partout. Douter si Dieu existe, c'est croire qu'il pourroit ne pas exister; or c'est croire un mystere, ou plutôt l'absurdité la plus inconcevable : c'est croire qu'il peut y avoir des effets sans cause, des créatures sans créateur, un monde gouverné avec une sagesse admirable sans sagesse qui y préside : en un mot, c'est penser que *l'Être* par essence pourroit n'être pas; ce qui implique contradiction.

Si le Pyrrhonien, chassé du fort de son scepticisme, vient à dire qu'il ne peut douter qu'il n'y ait des êtres, puisqu'il sait lui-même qu'il existe; mais qu'il n'admet pas d'autre Dieu que ce grand Tout; je le vois écrasé sous le poids des mysteres, ou pour mieux dire, sous une montagne de contradictions & d'absurdités. Car tels sont leurs mysteres : il faut qu'ils admettent une matiere qui pense, un Dieu qui est matiere, un Dieu divisé en mille millions de parties, un Dieu fou & sage, heureux & malheureux, bon & méchant. Si ce ne sont pas là des mysteres, il faut changer la définition des mots, & dire que ce n'est pas croire des mysteres, que de croire des choses qu'on ne comprend pas.

Vous voyez, mon fils, que je ne vous ai

pas trompé, lorſque je vous ai dit que quelque parti qu'on embraſſe, il faut néceſſairement admettre des myſteres. Ainſi la Religion la plus claire n'eſt pas celle qui n'en admet point, c'eſt celle qui explique clairement les vérités qu'elle propoſe, qui ne varie jamais dans ſes dogmes, qui part toujours de principes sûrs & inconteſtables ; & qui ſupplée à ce qui lui manque du côté de l'évidence, par une autorité infaillible qui en garantit la vérité.

Voilà ce que fait la Religion chrétienne. Elle enſeigne des myſteres, mais 1°. elle fixe avec préciſion & clarté les objets qu'elle propoſe à notre foi. 2°. Elle ne varie jamais dans ſa doctrine. 3°. Elle nous montre les titres en vertu deſquels elle exige notre ſoumiſſion à ſon enſeignement. C'eſt ce que vous ne trouverez dans aucune Religion.

Maintenant pour vous faire voir qu'on ne doit pas faire un reproche à la Religion chrétienne d'enſeigner des myſteres, ſuivez, je vous prie, mes réflexions.

1°. Il ne peut pas y avoir de Religion ſans myſtere. Cela eſt démontré par le fait, vous venez de le voir : mais ce point l'eſt auſſi par le droit ; la raiſon en eſt toute ſimple. Le grand objet de notre foi, c'eſt Dieu ; or Dieu eſt un Etre *incompréhenſi-*

ble, soit dans sa nature, soit dans ses ouvrages : donc nous ne devons pas nous plaindre des mystérieuses ténebres qui dérobent Dieu à nos yeux & ne nous permettent pas de le voir face à face : lui seul se connoît, lui seul peut donc nous apprendre ce qu'il est : je ne vois rien de si sensé que de s'en rapporter à lui-même, sur ce qu'il veut bien nous en apprendre; le contredire en quelque point, c'est rendre les ténebres juges de la lumiere. Un paysan qui se moqueroit d'un astronome qui lui diroit qu'il a mesuré la distance qu'il y a d'ici à la lune, seroit infiniment plus raisonnable, que le Philosophe qui ne veut pas croire ce que Dieu lui revele de ses perfections, parce qu'il ne les comprend pas.

2°. La révélation a certainement éclairci les notions du grand Etre : je crois vous l'avoir démontré dans mes premieres lettres.

3°. Les mysteres que la Religion nous enseigne, ne sont point des objets de pure spéculation : Dieu, en nous les proposant, n'a pas eu dessein de *tyranniser notre esprit*, comme le dit Rousseau : il ne nous les a enseignés que parce que notre salut est lié à la connoissance de ces mysteres. Ainsi, s'il nous a révélé le mystere d'un Dieu en trois personnes, c'est parce qu'il nous est absolument essentiel de connoître la bonté

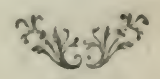
infinie de Dieu dans l'œuvre de notre ſalut, qui conſiſte en ce que Dieu le Pere nous a aimés juſqu'à nous donner ſon propre Fils, pour être notre rédemption ; que ce Fils de Dieu a donné ſa vie pour nous, & que le Saint-Eſprit nous ſanctifie, en nous appliquant les mérites de Jeſus-Chriſt.

Ne nous plaignons pas non plus de ce que la Religion chrétienne nous oblige de croire le myſtere du péché originel. Sa connoiſſance nous étoit encore néceſſaire, puiſque, ſelon M. Paſchal, ſans cette révélation, la dégradation de l'homme eſt un myſtere encore plus incompréhenſible que ce péché même. Ainſi l'un eſt l'explication de l'autre. Il eſt vrai que nous ne comprenons pas comment nous ſommes enveloppés dans la condamnation de notre premier pere; mais notre état prouve que nous le ſommes, & la raiſon nous convainc que Dieu, étant la juſtice même, ne peut nous punir, ſi nous ne le méritons. Cela doit nous ſuffire. Ainſi bien loin de nous révolter contre la révélation qui nous l'apprend; comprenons l'avantage qu'il y a pour nous d'être inſtruits d'une vérité qui doit produire en nous les vertus d'humilité, de crainte, d'amour, de reconnoiſſance, de fidélité, de vigilance, de priere, de gémiſſement, de fuite du monde, &c. L'obſcurité

qui reste sur ce mystere, n'est donc point une raison de le rejetter. Il faudroit, pour le pénétrer, connoître toute l'étendue de la justice de Dieu : pourrions-nous soutenir cette vue? C'est donc sagesse & bonté en Dieu de nous voiler une partie de ce mystere : il est de notre avantage que cela soit ainsi, puisque c'est à la foi des mysteres que Dieu a attaché notre salut éternel. Cette foi devient en nous un mérite, parce qu'elle est un hommage que nous rendons à la véracité de Dieu.

4°. La révélation de ces mysteres est appuyée sur des preuves sans replique : vous l'avez avoué vous-même d'après l'exposition que je vous en ai faite. Concluez avec moi, que la Religion chrétienne est la plus claire, parce qu'elle soumet notre raison, ou par l'évidence, ou par l'autorité infaillible de Dieu.

C'est ce que je m'étois proposé de vous montrer. J'ai encore à répondre aux chicanes de Rousseau sur ces mysteres : Je le ferai dans la lettre suivante.



XII. LETTRE.

Autorité de Dieu sur la raison humaine, combattue par Rousseau.

Les plaintes, mon fils, que fait nôtre Philosophe sur les mysteres que la foi nous enseigne, attaquent la toute-puissance de Dieu. *Nous obliger à croire des mysteres*, c'est, selon lui, *captiver notre raison*, c'est *nous interdire l'usage de nôtre entendement.* Il prétend qu'il ne doit croire que ce qu'il conçoit; & que s'il y a une Religion révélée, *elle doit lever les obscurités que la Religion naturelle laisse sur les grandes vérités qu'elle nous apprend; elle doit les enseigner d'une maniere sensible à l'esprit de l'homme, les mettre à sa portée, & les lui faire concevoir, afin qu'il les croye.* *Emil. t. 3, p. 149.*

C'est bien dommage que J. J. Rousseau ne soit point entré dans le conseil du Très-Haut! tout eut été bien mieux réglé. Quoi! un vermisseau qui n'étoit pas hier, ose s'ériger en juge de ce que Dieu doit ou ne doit pas faire! il prétend traiter d'égal à égal avec son Dieu! il ne rougit pas de dire qu'il n'est pas obligé de croire Dieu sur sa parole, que c'est à sa raison à juger de tout ce

que Dieu lui dit. Il ose avancer que lui dire de soumettre sa raison à son auteur, c'est outrager Dieu même. Ainsi, selon ce grand docteur, Dieu sera déshonoré, parce que l'homme joindra le sacrifice de son esprit à celui de son cœur, parce qu'il fera profession de reconnoître Dieu pour véritable dans tout ce qu'il dit, comme saint & juste dans tout ce qu'il fait.

Il faut que cet insolent Philosophe ait un front d'airain, pour oser déclarer que le ministere de la Religion *tyranniseroit* sa raison, s'il l'obligeoit de se soumettre à celui qui l'a créé. *Tyranniser*, c'est usurper une autorité, un droit qu'on n'a pas. Dieu n'a donc pas le droit d'exiger de sa créature, qu'elle soumette son entendement sous le joug de la foi, à sa parole & à sa véracité? Quel blasphême, quel orgueil! C'est disputer à Dieu son souverain domaine sur ses créatures, le mettre de niveau avec les êtres bornés, qui peuvent se tromper & nous tromper, & prétendre que nous pouvons lui devoir le sacrifice de notre cœur, mais non pas celui de notre esprit.

Quel risque courons-nous en nous soumettant à l'éternelle & immuable vérité? Craint-on que notre entendement n'étant pas éclairé, notre raison soit *tyrannisée?* C'est

C'eſt une vaine terreur : les dogmes de la foi ne ſont pas, à la vérité, ſoumis au jugement de la raiſon; mais ils ne la contrediſent pas : *la Foi*, ſelon M. Paſchal, *dit bien ce que la raiſon & les ſens ne diſent pas, mais jamais le contraire; elle eſt au-deſſus, mais non pas contre.* La droite raiſon ne ſe plaindra jamais de ce que Dieu exige d'elle cette ſoumiſſion.

Notre raiſon ſait qu'elle eſt ſubordonnée à Dieu ; que toutes les connoiſſances qu'elle a, ne peuvent venir que de celui qui eſt la lumiere par eſſence. Que Dieu l'inſtruiſe par la révélation ou par l'évidence, c'eſt toujours Dieu qui parle. Mais diſent nos grands génies, exiger de la raiſon qu'elle ſe ſoumette ſans être éclairée, c'eſt la traiter comme un automate, comme une imbécille; c'eſt la priver de ſa plus noble fonction, qui eſt de voir, de comprendre & de juger. Cette plainte ſeroit fondée, ſi un autre que Dieu exigeoit le ſacrifice de nos lumieres; mais la raiſon ſeroit-elle raiſon, ſi elle ſe plaignoit de ce que celui qui l'a faite ce qu'elle eſt, exige un tel ſacrifice? Ne lui eſt-il pas glorieux de s'anéantir devant cette ſageſſe infinie dont elle n'eſt qu'une très-foible émanation? Ne voit-elle pas que Dieu n'exige d'elle cette ſoumiſſion que pour lui faire mériter le bonheur de

voir un jour à découvert la ſouveraine vérité, & d'y déſaltérer pleinement la ſoif qu'elle a de connoître toutes vérités. On n'auroit aucun mérite de conſentir à des vérités évidentes; mais croire ſur l'autorité de Dieu, des vérités qu'on ne conçoit pas, c'eſt honorer la véracité de Dieu, c'eſt faire un acte d'adoration qui lui eſt agréable, & qui ne peut manquer de nous attirer ſes graces. C'eſt donc un horrible blaſphême de dire que Dieu *tyranniſe* notre raiſon par la foi : s'il l'exigeoit, cette foi, ſans donner des preuves que c'eſt lui qui parle, à la bonne heure, mais quand il a mis le ſceau de ſon autorité ſur la miſſion de ceux qui nous parlent de ſa part, le refus de le croire ſeroit une révolte manifeſte, non contre la tyrannie, mais contre une autorité ſouverainement légitime ; contre l'autorité du Créateur ſur ſes créatures, de l'Auteur de notre raiſon ſur notre raiſon.

Dieu, nous dit Rouſſeau, n'eſt point un Dieu de *ténebres*, j'en conviens; mais il eſt un Dieu *caché* pour les ſuperbes. Il ſe montre ſuffiſamment à ceux qui le cherchent avec ſincérité; mais il ſe cache à ceux qui ne le cherchent que pour le combattre. Ses myſteres ſont, pour ces derniers, un ſujet de ſcandale, & pour nous, un objet d'adoration : ils n'y voient que folie, & nous n'y

voyons que ſageſſe; c'eſt ainſi qu'ils ſe perdent, & que nous nous ſauvons.

La déciſion du procès que nos Philoſophes ſoutiennent en faveur de la raiſon contre l'autorité de Dieu, dépend de trois principes inconteſtables. Le premier, c'eſt que notre raiſon eſt eſſentiellement dépendante de Dieu. Le ſecond, c'eſt que notre raiſon ſe trompe & s'égare ſouvent, en prenant de fauſſes pour de vraies lumieres. Le troiſiéme, c'eſt que notre raiſon eſt trop bornée pour pouvoir juger des choſes de Dieu.

Ces vérités ſe prouvent par elles-mêmes; mais il eſt bon de les confirmer par l'autorité même de nos Philoſophes, afin de les forcer à convenir des conſéquences qui en réſultent.

Dieu, ſelon Rouſſeau, *eſt l'Auteur de la raiſon :* elle dépend donc de lui comme tout ouvrage de ſon ouvrier. Pour nous convaincre de cette vérité, faiſons attention à la nature de notre entendement. Il n'eſt autre choſe qu'une faculté de voir, de comprendre & de juger. Il n'eſt pas la lumiere par lui-même; mais il reçoit comme un miroir les rayons de lumiere. La raiſon eſt pour l'ame, ce que l'œil eſt pour le corps. Que peut l'œil ſans lumiere ? Que peut la raiſon, ſi elle n'eſt éclairée du ſoleil de vérité ? Notre raiſon eſt donc pleinement dé-

pendante de Dieu ; & c'eſt ſa gloire. Ainſi, que Dieu lui parle, ou par l'évidence, ou par la révélation, cela eſt égal, dès que c'eſt Dieu qui parle. La raiſon ne perd aucun de ſes droits, en ſe ſoumettant à lui ? Elle ne reconnoît que Dieu au-deſſus d'elle ; & dans cette dépendance même, elle conſerve toute ſa dignité. C'eſt elle-même qui examine les preuves de la révélation, & qui en décide ; c'eſt elle qui prononce qu'elle voit évidemment qu'elle doit ſe ſoumettre. Les preuves certaines que Dieu lui donne, que c'eſt lui qui parle, ſuppléent à l'évidence qui n'accompagne pas l'objet qu'il lui eſt ordonné de croire. La raiſon démeure alors convaincue qu'elle eſt plus ſûre de ce qui lui eſt révélé, que des choſes qu'elle voit avec évidence.

L'expérience que nous faiſons journellement de la foibleſſe de notre raiſon, nous conduit à un ſecond principe, ſavoir que notre raiſon eſt ſujette à s'égarer, parce qu'elle croit voir évidemment des objets qu'elle n'a conſidérés que ſuperficiellement. Je ne veux, pour vous le prouver, que l'aveu qu'en fait Rouſſeau. *Trop ſouvent*, dit-il, *la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la recuſer.*

Emil. t. 3, p. 23.

Ce Philoſophe, auſſi grand raiſonneur que mauvais logicien, prouve encore plus

par ſes perpétuelles contradictions que par ſes aveux, la foibleſſe de la raiſon; car il dit preſque toujours le pour & le contre ſur chaque choſe. Vous venez de voir qu'il convient que ſa raiſon s'égare, mais dès qu'il s'agit d'attaquer la Religion, il oublie ce qu'il a avancé & établit d'autres principes aſſortis à ſes vues. Ainſi lorſqu'il veut défendre les droits de la raiſon contre la révélation, il la repréſente comme une regle certaine de vérité. « M'apprendre, fait-il » dire à ſon incrédule, que ma raiſon me » trompe, n'eſt-ce pas recuſer ce qu'elle » m'aura dit pour vous? Quiconque veut » recuſer la raiſon, doit convaincre ſans ſe » ſervir d'elle. Car ſuppoſons qu'en raiſon» nant vous m'ayez convaincu, comment » ſaurai-je ſi ce n'eſt pas ma raiſon corrom» pue par le péché, qui me fait acquieſcer » à ce que vous dites »? Si l'on n'eſt ſur ſes gardes, on eſt aiſément ſéduit par le clinquant des raiſonnemens de ce Philoſophe; mais rien de plus abſurde que ce qu'il avance ici. S'il avoit raiſon, il faudroit que tout homme ſe regardât comme infaillible, & il ſeroit fondé à tenir le même langage à quiconque entreprendroit de lui prouver qu'il ſe trompe.

Emil. t. 3, p. 142.

La lumiere de la raiſon ſouveraine qui nous éclaire, eſt toujours pure en elle-

même; mais elle n'eſt pas toujours égale-ment apperçue par les hommes. Les ténebres de l'ignorance, des préjugés, des paſſions offuſquent notre eſprit, & l'empêchent de voir cette lumiere dans toute ſa beauté. Voilà le principe de nos égaremens; nous jugeons précipitamment ſans un mûr examen. Nous ne ſavons pas combiner enſemble pluſieurs idées, & en tirer les juſtes conſéquences; c'eſt ce qui fait que nous diſons, que *la raiſon nous trompe*, ou plutôt, c'eſt nous qui nous trompons, parce que nous ne la conſultons pas bien. Ainſi la raiſon, éclairée par des principes certains, nous fait *recuſer* une raiſon aveugle; & en développant ces principes, nous convainquons de faux une *raiſon corrompue.*

Quand nos Philoſophes ne ſont point dans le délire de l'incrédulité, ils conviennent avec nous de la foibleſſe de la raiſon; témoin Bayle, un des plus célebres Docteurs de l'impiété. « La raiſon, dit-il, eſt » un principe de deſtruction, & non d'édi» fication. Elle n'eſt propre qu'à former des » doutes à droit & à gauche pour éterniſer » les diſputes, à faire connoître à l'homme » ſes ténebres & ſon impuiſſance, & la né» ceſſité d'une autre révélation, qui eſt celle » des Ecritures ».

Voy. Manich. pag. 2026.

Je paſſe, mon fils, au troiſiéme principe;

c'est que la raison est trop foible pour juger de la grandeur de Dieu & de ses perfections, de la justice, de la sainteté de ses loix, & de la sagesse de ses œuvres. Je ne crois pas que Rousseau s'avise de nier ce principe, lui qui dit que *l'Etre incompréhensible se dérobe également à ses sens, à son entendement; que plus il y pense, plus il se confond*. Et lorsqu'il ne combat pas contre Dieu, il confesse hautement les bornes de son esprit. *Comment*, dit-il, *ma volonté produit-elle une action physique & corporelle? Je n'en sais rien; mais j'éprouve en moi, qu'elle veut agir, & j'agis. Je veux mouvoir mon corps, & mon corps se meut. Mais il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sentimens affectent mon ame. Le moyen d'union de ces deux substances me paroît incompréhensible.*

Emil. t. 3, p. 58.

Ibid. p. 49 & 50.

Idem.

Je ne conçois pas comment après de tels aveux, on ose encore plaider la cause de la raison contre l'autorité de Dieu.

Pourquoi traite-t-il de *tyrannie* l'autorité que Dieu exerce sur nos esprits, en exigeant notre soumission, tandis qu'il ne se plaint pas que sa raison soit tyrannisée, en se soumettant au sentiment intérieur qui l'oblige de croire l'union en lui de deux substances, dont il ne comprend pas le

Ibid. p. 39. moyen ? Il dit même que sa regle de *se livrer au sentiment plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même.* Et il nous fera un crime de dire, que *notre regle de nous fier au témoignage de Dieu plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même*? Le sentiment intérieur est-il donc plus sûr, plus infaillible que la parole de Dieu ?

Il est bien singulier que notre Philosophe ne soit jaloux des droits de sa raison, que quand il s'agit de la soumettre à Dieu. « Il convient que le monde intellectuel, » sans en excepter la Géométrie, est plein » de vérités incompréhensibles, & pour- » tant incontestables, parce que la raison, » qui les démontre existantes, ne peut les » toucher à travers les bornes qui l'arrê- » tent, mais seulement les appercevoir ». Et il s'éleve insolemment contre Dieu de ce qu'il exige que sur sa parole nous fassions profession de croire des vérités *incompréhensibles*, & que *notre esprit ne peut toucher à travers les bornes qui l'arrêtent.*

De tels raisonnemens font pitié, & ne mériteroient pas d'être réfutés, si la réputation mal fondée du Philosophe ne lui avoit pas fait tant de partisans.

Faisons-nous gloire, mon fils, de *faire taire notre raison, de captiver notre entendement sous l'obéissance de la foi, de ne*

jamais disputer sur les choses révélées. Bayle, qui le croiroit ! nous y exhorte dans ses éclaircissemens sur le Pyrrhonisme ; & la raison qu'il en donne, c'est que *leur grandeur & leur sublimité ne leur permettent pas de le subir* ; *que leur caractere essentiel est d'être un objet de foi, & non un objet de science ; qu'ils ne seroient plus des mysteres divins, si la raison en pouvoit résoudre toutes les difficultés.*

Si les partisans de la raison continuent à disputer, dit le même Auteur dans ses remarques sur les Pauliciens, *il faut les laisser parler seuls, ils se tairont bientôt.* Rousseau lui-même, quand il n'est pas dans le délire de sa révolte contre Dieu, convient de la nécessité de soumettre sa raison à l'autorité divine. *Etre des êtres*, dit-il, *le plus digne usage de ma raison, c'est de s'anéantir devant toi, c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur.* Accordez, si vous le pouvez, ces paroles avec celles par lesquelles il se plaint que c'est *tyranniser* sa raison, que d'exiger qu'elle se soumette à Dieu dans les choses révélées.

Emil. t. 3, p. 96.

Je, &c.



XIII. LETTRE.

VII. OBJECTION.

La Révélation dégrade Dieu & nuit à l'homme.

RÉPONSE.

Emil. t. 3, p. 123. « LES révélations des hommes, dit » Rousseau, ne font que dégrader Dieu, » en lui donnant des passions humaines. » Loin d'éclaircir les notions du grand » Etre, je vois que les dogmes particuliers » les embrouillent; que loin de les ennoblir, ils les avilissent; qu'aux mysteres » inconcevables qui l'environnent, ils » ajoutent des contradictions absurdes, » qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel ».

Il seroit difficile d'accumuler plus d'injures contre la Religion, qu'il ne s'en trouve dans cette derniere page.

La révélation est injurieuse à Dieu, elle le *dégrade*, elle l'*avilit*, elle est pleine de *contradictions*, *d'absurdités*, elle inspire à l'homme l'*orgueil* & la *cruauté*.

Quel portrait! Que penser après cela de Jesus-Christ son fondateur, sinon que

c'étoit un imposteur, un ennemi de Dieu, & un perturbateur du repos public: Comment accorder toutes ces horribles accusations avec le portrait que Rousseau lui-même fait de Jesus-Christ? Peut-on des contradictions plus absurdes?

Jusqu'à quand, ô mon Dieu, l'impie s'élevera-t-il contre vous & contre votre Christ? Jusqu'à quand blasphémera-t-il votre saint Nom? Levez-vous, Seigneur, jugez vous-même votre cause, & qu'il soit couvert de confusion.

Ce raisonneur pitoyable ne s'en tient pas là. Sa bouche, comme un sépulcre ouvert, va vomir bien d'autres impiétés. Si la foi n'étoit pas éteinte parmi nous, on feroit un deuil universel, comme dans une calamité publique; on se couvriroit la tête de poussiere, & l'on conjureroit le Seigneur, par l'humiliation & la pénitence, de détourner de dessus nos têtes le feu de sa colere, que de tels blasphêmes doivent allumer.

« Qu'une Vierge, dit-il, soit la mere » de son Créateur; qu'elle ait enfanté un » Dieu, ou seulement un homme, auquel » Dieu s'est joint; que la substance du Fils » soit la même, ou qu'elle soit semblable; » que l'esprit procede de l'un des deux, ou » de tous deux conjointement: je ne crois

Emil. t. 4, p. 91.

» pas que la décision de ces questions im-
» porte plus à l'espece humaine, que de sa-
» voir quel jour de la lune on doit célébrer
» la Pâque ; s'il faut dire le Chapelet, jeû-
» ner, faire maigre, parler latin ou fran-
» çois à l'Eglise, orner les murs d'images,
» dire, ou entendre la Messe, & n'avoir
» point de femme en propre. Que cha-
» cun pense là-dessus comme il lui plaira.
» J'ignore en quoi cela peut intéresser les
» autres ; quant à moi, cela ne m'intéresse
» point du tout ».

Je ne m'arrêterai point à faire voir la malignité de l'exposition que fait ici Rousseau de nos mysteres. On voit qu'il cherche exprès à y mettre des contradictions. Peut-on attendre autre chose d'un ennemi décidé ? Mais ce qui mérite des larmes de sang, c'est de voir ce blasphémateur dire hautement que les mysteres adorables de la Trinité, de l'Incarnation & de la Rédemption ne sont pas plus nécessaires à connoître, que de savoir s'il faut dire son *Chapelet*.

Quoi ! il est indifférent à l'homme de connoître la grandeur du Dieu qu'il adore, & tout ce qu'il a fait pour lui ? Quoi ! il est indifférent à l'homme de savoir les rapports qu'il a avec les trois personnes de la Trinité ? Avec le Pere qui l'a créé, avec le Fils

qui l'a racheté, & le Saint-Esprit qui le sanctifie? N'est-ce pas de cette connoissance que naît celle de notre origine, de notre nature, de notre fin derniere, & de nos devoirs? N'est ce pas à cette connoissance qu'est attachée la félicité éternelle de notre être, qui fait tout l'objet de nos desirs? Il n'y a donc rien de plus intéressant pour *l'espece humaine* que d'être instruite de ces vérités.

Que ce Philosophe ne comprenne rien aux voies de Dieu, je n'en suis point surprise : un aveugle ne voit pas la lumiere, quelqu'éclatante qu'elle soit. Je lui dirai ce que saint Pierre disoit à Simon : *Vous n'avez point de part à la grace de Jesus-Christ, vous êtes dans un fiel amer, & dans les liens de l'iniquité.* Il n'est pas étonnant que connoissant si peu le mystere de Jesus-Christ, & le besoin que nous avons de lui, vous y renonciez hautement, en disant que tous ces mysteres ne vous intéressent point. Ce superbe Philosophe devroit se contenter au moins de renoncer au salut pour lui-même, puisqu'il est assez malheureux pour n'en pas connoître le prix; mais quelle fureur le transporte de travailler à séparer de Jesus-Christ une multitude d'ames, en leur persuadant que les *révélations dégradent Dieu*, & sont plus nuisibles qu'utiles à l'homme?

Act. ch. 8, *v.* 23.

D'abord, pourquoi les appelle-t-il des *révélations des hommes?* Dieu s'eſt ſervi, à la vérité, des hommes pour les annoncer, mais ces hommes ont prouvé leur miſſion. Ce ſont donc des révélations divines. Or en quoi ces révélations dégradent-elles le grand Etre? Elles lui donnent, dit-il, *des paſſions humaines.* Mais quelles ſont ces paſſions humaines? C'eſt, ſans doute, parce qu'elles repréſentent Dieu comme le vengeur du crime. La vengeance que Dieu exerce eſt-elle donc l'effet d'une paſſion baſſe, ſemblable à celle qui ſe trouve dans les hommes? Dieu ſeroit-il Dieu, s'il n'étoit la Juſtice ſouveraine? Et ſeroit-il la Juſtice, s'il ne puniſſoit le crime? L'impie tremble, malgré lui, à la vue de cette Juſtice divine. Il voudroit ſe perſuader qu'il n'a rien à craindre; mais il a beau faire; elle le pourſuit par-tout. Il eſt donc abſurde de dire que la révélation dégrade Dieu, parce qu'elle le repréſente comme terrible aux méchans: je vois au contraire que la révélation me donne de Dieu les plus grandes idées, & qu'elle me fait appercevoir un accord admirable dans toutes ſes perfections. Je vois comment ſa ſageſſe ſait concilier les droits de ſa juſtice avec ceux de ſa bonté; comment ſa puiſſance ſait élever ce qu'il y a de plus bas, à ce qu'il y a de

plus grand. J'y vois sa sainteté, qui, comme un feu dévorant, consume les épines de nos iniquités sans nous consumer nous-mêmes. Je vois toutes les créatures sanctifiées par la présence d'un Dieu, & consacrées toutes à sa gloire, & l'homme élevé à une telle dignité, qu'il entre en société avec Dieu, & ne fait plus qu'un avec lui.

Je parle à un sourd, quand je tiens un tel langage à un homme plein du fiel amer de l'iniquité, & incapable par-là de goûter de telles vérités; ainsi ne soyez pas surpris de l'entendre traiter de *contradictions absurdes* des mysteres qu'il ne comprend pas.

Ecoutez encore ses raisonnemens contre la révélation, & vous y reconnoîtrez la plus insigne mauvaise foi, jointe à la contradiction la plus palpable.

« On dit (c'est Rousseau qui parle) qu'il » falloit une révélation pour apprendre aux » hommes la maniere dont Dieu vouloit » être servi. On assigne en preuve la diver- » sité des cultes bizarres qu'ils ont institués, » & l'on ne voit pas que cette diversité » même vient de la fantaisie des révéla- » tions. Dès que les hommes se sont avisés » de faire parler Dieu, chacun l'a fait par- » ler à sa mode, & lui a fait dire ce qu'il » a voulu. Si l'on n'eût jamais écouté que

Emil. t. 3, p. 123.

» ce que Dieu dit au cœur, il n'y auroit
» jamais eu qu'une Religion ſur la terre ».

C'eſt bien peu reſpecter la vérité que d'avancer hardiment, comme fait ce docteur d'impiété, que *la diverſité des cultes bizarres vient de la fantaiſie des révélations?* Eſt-ce la révélation qui avoit appris aux Egyptiens à adorer la vache; aux Babyloniens, le Soleil; aux Grecs & aux Romains, un Jupiter, une Venus? Eſt-ce la révélation qui a fait élever toutes ces idoles de pierre & de bois, que les hommes ont adorées? Eſt-ce la révélation qui a fait transférer à des animaux immondes le culte qui n'eſt dû qu'au vrai Dieu?

Rouſſeau doit ſe ſouvenir qu'il a dit que *le Polythéiſme étoit la premiere Religion, & l'Idolâtrie le premier culte.* Il ne dira pas que c'eſt la révélation qui l'a établie. Qu'il convienne donc que la diverſité des cultes bizarres ne vient pas de la fantaiſie des révélations; mais au contraire de ce que la révélation n'étoit pas connue de tout le monde. Il ajoute que dès que les hommes ſe ſont aviſés de faire *parler Dieu*, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu.

Il y a eu, j'en conviens, quelques Légiſlateurs, qui, pour faire reſpecter leurs loix, les ont attribuées à quelque divinité

tutélaire; mais parce qu'il y a eu des imposteurs, faut-il mettre Moyse & Jesus-Christ de ce nombre, & dire qu'ils ont fait parler Dieu? Non, ils n'ont point fait parler Dieu, mais c'est Dieu qui les a fait parler.

Si le peuple Juif eut voulu faire parler Dieu à sa mode, auroit-il imaginé de se charger de loix aussi pénibles, aussi gênantes? On voit dans ce peuple une inclination violente à imiter toutes les autres nations, une pente marquée à l'idolâtrie; pourquoi donc se sera-t-il fait défendre, sous peine de mort, d'avoir seulement une image taillée?

Cette accusation tombe donc d'elle-même. Elle ne montre, dans celui qui la fait, qu'une haine aveugle contre la Religion.

La conclusion que tire notre Philosophe est trop avantageuse à la Religion pour la négliger. Elle est une des plus fortes preuves de la nécessité de la révélation. La voici.

Si l'on n'eut jamais écouté que ce que Dieu dit au cœur, remarque ce Philosophe, *il n'y auroit jamais eu qu'une Religion sur la terre.*

J'en conviens: mais convenez aussi avec moi que personne n'a écouté cette voix, & que c'est delà que sont venues toutes les

folies de l'idolâtrie, & les bizarres systêmes des Philosophes. Convenez qu'un égarement si prodigieux & si universel n'a pu venir que de la dégradation de la nature de l'homme, & qu'enfin cette dégradation ne peut avoir d'autre principe que le péché. Convenez enfin que le mal étoit si général, qu'il falloit nécessairement une révélation pour rappeller l'homme à son propre cœur, & lui remettre devant les yeux les grandes idées de la Divinité, qui étoient comme effacées de l'esprit humain.

Or c'est précisément ce qu'a fait la révélation. Elle rappelle tous les hommes à l'unité d'un seul culte. Ouvrez le Livre de la Loi donnée aux Juifs, & vous y verrez que la Religion enseignée de Dieu, n'est en derniere analyse, & dans son point essentiel & capital, autre chose que la Religion gravée dans le cœur, qu'elle n'a pour objet que de nous apprendre à reconnoître un seul & unique Dieu, & à le servir par amour. Tout ce qu'il y a de plus, n'est qu'accessoire, mais un accessoire devenu nécessaire depuis le péché. Ce sont des moyens établis de Dieu même, pour nous conduire à cette fin : or pourquoi refuserons-nous de faire, pour honorer Dieu, ce que lui-même nous a prescrit?

« Je ne vois point, dit insolemment

» Rousseau, qu'il importe à l'espece hu-
» maine d'honorer Dieu par la foi des myſ-
» teres qu'il nous a révélés. *Qu'une Vier-
» ge, &c.* » Je craindrois de souiller ma main en écrivant de nouveau de tels blasphêmes. Ainsi, selon lui, croire ou ne pas croire nos mysteres, cela est fort indifférent, parce qu'il ne voit pas l'intérêt que nous y avons.

Mais ce que ce Philosophe, aveuglé par son orgueil, ne voit pas, les Chrétiens éclairés par la lumiere de Dieu le voient, & publient que leur salut est attaché à ces mysteres. La consubstantialité du Verbe, son Incarnation dans le sein d'une Vierge, & enfin la procession du Saint-Esprit, du Fils comme du Pere, ne sont point à leurs yeux des objets de pure spéculation; c'est par ces mysteres qu'ils rendent à Dieu un culte digne de lui, & proportionné à sa majesté *infinie.* C'est de ces mysteres que découle la grace qui les sanctifie; enfin, c'est par la vertu *infinie* de ces mysteres qu'ils entrent en société avec Dieu, & qu'ils seront éternellement consommés dans son unité. Ils savent, ces Chrétiens, qu'ils n'ont d'accès auprès de Dieu que par Jesus-Christ, qui est le Verbe incarné; qu'ils ne peuvent satisfaire à sa justice que par lui, & que c'est de sa plénitude qu'ils reçoivent les graces

néceſſaires au ſalut. Auſſi ſont-ils de ces myſteres l'objet continuel de leur amour, de leur reconnoiſſance & de leur adoration. Pour Rouſſeau, il ne ſe contente pas de renoncer aux mérites de Jeſus-Chriſt, il joint l'ironie la plus inſolente au mépris le plus caractériſé. La déciſion de ces queſtions, dit-il, n'importe pas plus à l'homme que de ſavoir s'il faut *avoir une femme en propre*. Peut-on une comparaiſon plus indécente ? C'eſt affecter de joindre le libertinage à l'impiété. N'eſt-ce pas une loi divine, humaine & civile, qu'un homme ne doit s'unir à une femme, que par le lien ſacré & indiſſoluble du mariage, enſorte que cette ſociété ſoit ferme & permanente.

Vous me direz peut-être, mon fils, que ce qui révolte Rouſſeau, c'eſt la profondeur infinie de nos myſteres, que l'eſprit humain ne peut ſonder. Je le ſais ; mais comment peut-il s'en plaindre après l'aveu qu'il fait des bornes de l'eſprit humain ?
Emil. t. 4, p. 91. Ecoutez-le, & vous en jugerez. *L'inſuffiſance de l'eſprit humain*, dit-il, *eſt la premiere cauſe de la prodigieuſe diverſité des ſentimens, qui ſe trouve parmi les hommes ſur la Religion, & l'orgueil la ſeconde.*

Remarquez en paſſant la contradiction dans laquelle tombe ce ſubtil raiſonneur. Ce n'eſt plus la diverſité des révélations

qui cauſe la bizarrerie des cultes ; c'eſt *l'inſuffiſance de l'eſprit humain*, c'eſt *l'orgueil*. Paſſons-lui cette bévue, *il eſt ſi coutumier du fait*, qu'on n'y doit point faire attention.

« Nous n'avons pas, continue ce Philo-» ſophe, les meſures de cette machine im-» menſe, nous n'en pouvons calculer les » rapports, nous n'en connoiſſons ni les » loix, ni la cauſe finale. Nous nous igno-» rons nous-mêmes, nous ne connoiſſons » ni notre nature, ni notre principe actif. » A peine ſavons-nous ſi l'homme eſt un » être ſimple ou compoſé. Des myſteres im-» pénétrables nous environnent de toutes » parts. Ils ſont au-deſſus de la région ſen-» ſible, & pour les percer, nous croyons » avoir de l'intelligence, & nous n'avons » que de l'imagination ».

Il ſemble qu'après un tel aveu, on de-vroit attendre d'un homme ſenſé une con-feſſion humble du beſoin que nous avons que Dieu nous conduiſe lui-même. Il con-vient que des myſteres impénétrables nous environnent de toutes parts; que nous ne connoiſſons pas les rapports qu'il y a entre les créatures; que nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes; & il veut cependant ju-ger de Dieu, de ſa nature, de ſes œuvres, & refuſe de le ſervir ſelon qu'il le deman-

de, à moins qu'il ne voie évidemment les rapports qu'il y a entre Dieu & lui. Enfin il rejette tout moyen d'adorer Dieu, qui n'eſt pas aſſorti à l'idée qu'il s'eſt faite de ſa propre utilité. Ainſi Dieu ne doit exiger de culte de l'homme que celui qui convient à l'homme. Ce n'eſt plus ſa gloire qu'il doit conſulter, mais l'utilité de ſes créatures. Il a tort d'exiger de nous un culte, où il demande le ſacrifice de nos lumieres, parce que cela ne s'accorde pas avec l'indépendance dans laquelle nous voulons être de lui. Pour moi, mon fils, qui me fais gloire de n'être point Philoſophe, j'aime à m'humilier ſous la main de Dieu, & voici comme je raiſonne ſur la profondeur de nos myſteres : la Religion chrétienne eſt l'ouvrage de l'Etre *infini*; elle n'eſt établie que pour honorer cet Etre *infini* ; il faut donc qu'elle porte l'empreinte, le chiffre de l'Etre *infini ;* il faut, puiſqu'elle a Dieu pour objet, qu'elle propoſe à notre eſprit des perfections *infinies* ; il faut, pour nous conduire à Dieu, qu'une ſageſſe *infinie* en regle la voie. En un mot, l'*infini* doit ſe trouver par-tout, afin que l'ouvrage annonce l'ouvrier. Si la Religion n'avoit pas ce caractere, dès-lors elle devroit nous être ſuſpecte. Ainſi ce qui révolte l'impie doit affermir le fidele. Celui-ci donc embraſſe de

tout ſon cœur une Religion qui lui propoſe pour unique objet de ſon amour un Dieu infiniment parfait, qui renferme dans l'unité de ſa nature trois perſonnes égales entre elles, & qui ont toutes trois les mêmes perfections *divines ;* il adore la puiſſance *infinie* de ce Dieu, qui a tout fait de rien par ſa ſeule volonté; il contemple avec admiration ſa ſageſſe *infinie*, qui gouverne cet univers, & qui en régle & diſpoſe tous les événemens dans la profondeur impénétrable de ſes conſeils.

Il bénit ſa bonté *infinie*, qui a créé l'homme pour lui, & qui l'a fait à ſon image.

Il s'anéantit devant ſa juſtice *infinie*, qui a prononcé contre l'homme prévaricateur, & contre toute ſa poſtérité, l'arrêt d'une mort éternelle.

Il entre dans les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance envers ſa miſéricorde *infinie*, qui, ſans bleſſer les droits de ſa juſtice a procuré à l'homme un remede d'un prix *infini*.

Il travaille avec ſoin à recueillir les fruits admirables de l'abaiſſement *infini* du Verbe de Dieu, qui n'a pris notre nature que pour nous communiquer la ſienne, & qui par des ſouffrances d'un mérite *infini* a réparé l'outrage que le péché avoit fait à une Majeſté infinie.

Il a ſans ceſſe les yeux fixés vers ce myſtere du Verbe incarné, qui eſt le chef-d'œuvre de toutes les perfections *infinies* de Dieu réunies pour l'opérer.

Il ne ſoupire qu'après les biens *infinis* que Dieu deſtine à ſes fideles ſerviteurs.

Il fait ſes délices d'accomplir la loi, dont la ſainteté eſt *infinie*.

Il entre dans les ſentimens d'une juſte frayeur à la vue des ſupplices *infinis*, dont la juſtice *infinie* punira éternellement les violateurs de la loi.

Il ſe porte vers ce Dieu, qui eſt le bien *infini*, par un amour qui tient en quelque ſorte de l'*infini*, puiſque la meſure de l'aimer, c'eſt de l'aimer ſans meſure; & il croit ne pouvoir mieux honorer la grandeur *infinie* de Dieu que par une foi ſans borne, une confiance ſans limites, une eſpérance ſans héſitation, une obéiſſance ſans retardement, une adoration ſans interruption, & une action de grace, qui n'aura jamais de fin.

Voyez, après ce court expoſé que je vous ai fait de la diſpoſition des Chrétiens, ſi la profeſſion que nous faiſons d'une Religion ſi ſainte & ſi ſublime eſt un fanatiſme, ſi nos myſteres ſont des abſurdités, ſi les notions que nous avons de l'Etre *infini* le dégradent & l'aviliſſent.

Je le répete, mon fils, c'eſt parce que notre Religion eſt l'ouvrage de l'Etre *infini*, qu'elle en porte les caracteres. Il y a de la folie à nos ſages de vouloir juger d'un ouvrage *infini* dans toutes ſes parties, par une raiſon bornée de ſa nature, dégradée, aveuglée par le péché. La Religion eſt le miroir où Dieu ſe peint; il faut donc, ſi le miroir eſt fidele, qu'elle le repréſente tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire, *infini* dans lui-même & dans ſes ouvrages.

Je, &c.



XIV. LETTRE.

VIII. OBJECTION.

La Religion est au-dessus de la portée des enfans, des femmes & des filles.

RÉPONSE.

ROUSSEAU, après avoir attaqué la révélation par tous les moyens que sa haine a pu lui suggérer, fait encore un dernier effort pour en détourner les hommes, pour la faire perdre de vue, & pour l'anéantir, s'il étoit possible. Son conseil, je l'avoue, mon fils, est profond en malice, & digne de Julien l'Apostat. Le moyen qu'il a imaginé est simple : c'est de défendre qu'on éleve la jeunesse dans la connoissance de cette révélation, & d'attendre qu'un jeune homme ait une vingtaine d'années pour lui parler de Religion ; c'est-à-dire, d'attendre que le torrent des passions soit débordé, pour y mettre une digue ; de lui parler d'une morale sévere, lorsqu'il n'aura d'oreilles que pour entendre parler des plaisirs du monde ; de lui donner un maître austere, lorsqu'il s'applaudira de n'en avoir

plus; & de tenter de lui mettre des chaînes, lorſqu'il commencera à goûter le plaiſir de les avoir rompues.

Savez-vous ce qu'il ſubſtitue à une connoiſſance ſi néceſſaire? Ce ſont les danſes, les jeux, & tous les amuſemens frivoles & dangereux, qui ne ſont propres qu'à inſpirer à la jeuneſſe le goût de la diſſipation & du libertinage. C'eſt-à-dire, que ce ſingulier légiſlateur, après avoir attaqué le dogme, veut auſſi renverſer la morale de l'Evangile. Ne vous en étonnez pas, il en a fait l'éloge par reſpect humain; mais conduit par ſon eſprit corrompu, il a dit qu'elle étoit *outrée*. Cependant ce même homme affecte par-tout de porter les hommes à la vertu, il s'en dit ami, & s'érige en cenſeur des vices. N'en ſoyons pas la dupe : vous allez voir, mon fils, que ce n'eſt pas à une telle école que vous apprendrez vos devoirs.

Il commence d'abord par exhorter les peres & meres à mépriſer la connoiſſance des dogmes de la foi. « Négligez, dit-il, tous » ces dogmes myſtérieux, qui ne ſont pour » vous que des mots ſans idées; toutes ces » doctrines bizarres, dont la vaine étude » tient lieu de vertu à ceux qui s'y livrent, » & ſert plutôt à les rendre foux, que bons. » Maintenez toujours vos enfans dans le » cercle étroit des dogmes qui tiennent à

Emil. t. 4, p. 91.

» à la morale. Perſuadez-leur bien qu'il n'y
» a rien pour nous d'utile à ſavoir, que ce
» qui apprend à bien faire ».

Que d'inſultes cet homme fait à Dieu & à la Religion! & quelle inſolence dans ces extravagantes déciſions! Nos dogmes myſtérieux ſont *des mots ſans idees, notre doctrine eſt bizarre.* Ceux qui s'appliquent à cette vaine étude *deviennent plutôt foux que bons.* Cette ſcience *tient lieu de vertu à ceux qui s'y livrent.*

Avouez, mon fils, que de tels blaſphêmes mériteroient des larmes de ſang; mais ce qui me révolte le plus, c'eſt de voir qu'il termine toutes ces invectives contre la Religion, en faiſant le moraliſte, en quoi il en eſt plus dangereux, comme le dit très-bien *Jacob Vernes*, Paſteur de l'Egliſe de *Céligni*, dans la cinquiéme lettre qu'il a écrite contre les impiétés de ce Philoſophe.

« Si l'Auteur d'Emile, dit-il, ſe fut mon-
» tré ennemi ouvert de la Religion chré-
» tienne, s'il n'eut rien dit qui parût lui
» être favorable, il auroit été moins à re-
» douter; ſon ouvrage auroit porté avec
» lui-même ſa réfutation, parce que dans
» le fond il ne renferme que des objections
» ſouvent répétées, & auſſi ſouvent détrui-
» tes. Mais je ne connois rien de plus dan-
» gereux qu'un mêlange d'un peu de bien

» avec beaucoup de mal. L'un passe à la fa» veur de l'autre. Le poison agit plus sour» dement, mais ses effets ne sont pas moins » funestes. Un ennemi n'est jamais plus à » craindre que dans les momens où on le » croit ami. Ses coups n'en sont que plus » assurés, la plaie n'en est que plus profon» de ». Profitez de cet avis, mon fils, ne vous laissez pas surprendre, quand vous entendrez Rousseau louer la vertu, & dire à M. l'Archevêque : *je suis Chrétien, & sincérement Chrétien selon la doctrine de l'Evangile.* Jugez-le par ses discours. Vous en allez voir un bel échantillon.

Pour former l'homme à la vertu, la Religion & la raison sont d'accord de le prendre dès le berceau. Son ame alors est comme une cire molle, susceptible des meilleures impressions. La vanité avec tous ses funestes agrémens n'a pas ébloui ses yeux : la volupté, avec tous ses charmes trompeurs, n'a pas perverti son cœur. La vérité & la justice peuvent donc se présenter à lui, lui faire goûter les douceurs de leur société, & le prémunir contre toutes les attaques de l'erreur & du vice. Le tems de la jeunesse est le tems de semer, si on veut recueillir une excellente moisson. Les auteurs Payens établissent ce principe ainsi que les Chrétiens.

Rouſſeau tient un tout autre langage. Il veut qu'on laiſſe un jeune homme ſe développer tout ſeul, qu'on lui laiſſe la liberté de ſe décider lui-même, & ſur-tout il ne veut point que la Religion entre dans le plan d'éducation qu'on ſe propoſe de lui donner. « Je prévois, nous dit-il, combien » de lecteurs ſeront ſurpris de me voir ſui» vre tout le premier âge de mon éleve, » ſans lui parler de Religion. A quinze ans » il ne ſavoit s'il avoit une ame, & peut» être à dix huit ans n'eſt-il pas encore tems » qu'il l'apprenne; car s'il l'apprend plutôt » qu'il ne faut, il court riſque de ne le ſa» voir jamais ».

Tom. 3, p. 148.

Vous avez tort, miſérable, de croire qu'on ſera ſurpris de vous entendre prononcer de pareilles extravagances : on s'attend à tout de la part d'un ennemi auſſi déclaré de la Religion, & qui n'a pour objet que de la détruire entiérement. Ainſi ceux qui vous connoiſſent bien, trouveront votre plan très-analogue à votre deſſein. Dès que la Religion ne ſera plus enſeignée, elle ne ſera point connue, & dès qu'elle ne ſera pas connue, elle ſera détruite. Votre conſeil eſt admirable, l'enfer ne pouvoit pas en inventer un plus digne de lui.

Que dites-vous, mon fils, d'un pareil

début? Si vous aviez un enfant, n'exigeriez-vous pas de lui qu'il vous connût, qu'il vous aimât, qu'il fût reconnoiſſant de vos bontés? Ne ſeriez-vous pas charmé qu'il vous exposât avec une aimable ſimplicité, ſes beſoins? Trouveriez-vous mauvais qu'un maître lui remît devant les yeux ſes devoirs, s'il y manquoit? Et pourquoi Dieu ne ſeroit-il pas en droit d'exiger les mêmes devoirs? L'enfant n'eſt pas capable, dit Rouſſeau, de concevoir l'idée de Dieu. Pourquoi ne pourroit-on pas élever l'eſprit de l'enfant à connoître la grandeur de Dieu par la beauté de ſes ouvrages, le faire lire, comme il le dit lui-même dans le livre du ſpectacle de la nature, pour y voir la puiſſance de Dieu & ſa bonté? Ce raiſonneur ne dit-il pas lui-même que les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raiſon? Pourquoi ne veut-il pas que la raiſon de ce jeune homme de quinze ans puiſſe commencer à appercevoir ces idées ſi grandes de la Divinité? Il n'eſt queſtion que de les réveiller dans les enfans, & d'y rendre leur eſprit attentif; car la lumiere du Verbe éternel, qui éclaire tout homme qui vient au monde, luit auſſi à leurs yeux, & leur découvre les perfections infinies de Dieu avec une telle évidence, qu'il n'y a pas d'enfant de huit ans qui ne ſoit

intérieurement convaincu que l'idée de Dieu renferme l'idée d'un Etre tout-puissant, infiniment bon, infiniment sage. Or, où puisent-ils ces idées, sinon dans le sein de celui qui est la lumiere de tous les esprits? Ils sont donc capables d'y lire, c'est donc un devoir de les aider à y lire, en leur faisant faire des réflexions, qui développent leurs idées, & les mettent en état de les produire : ces idées de Dieu ne sont pas plus abstraites que celles de l'algebre & la géométrie, dans lesquelles on voit tous les jours des enfans pénétrer. Les raisons que notre Législateur apporte pour détourner l'esprit des enfans d'une pareille application sont absurdes. « Tout enfant, » dit il, qui croit en Dieu, est nécessaire- » ment idolâtre, ou du moins, antropo- » morphite. Et quand une fois l'imagina- » tion a vu Dieu, il est bien rare que l'en- » tendement le conçoive ».

Tom 2, p. 346.

C'est précisément parce que les hommes conçoivent plus aisément ce qui tombe sous les sens, & qu'ils se représentent Dieu comme ayant un corps, qu'il faut de bonne heure les accoutumer à saisir par la pensée les choses spirituelles, & à bannir de l'idée de Dieu toute matiere. On ne peut commencer trop tôt à profiter des premieres étincelles de leur esprit pour les élever

vers les objets ſpirituels. Plus on tardera, plus les ſens ſeront épaiſſis, & plus auſſi l'eſprit aura de peine à ſe dégager de la matiere. L'eſprit ne s'aiguiſe que par les réflexions. Abandonnez-le à lui-même, il s'émouſſe, & devient incapable de percer à travers les corps qui l'environnent pour arriver juſqu'à la région des eſprits. Tout Philoſophe doit ſavoir que les habitudes ne ſe contractent que par les actes réitérés, & que les ames comme les corps, ne ſont flexibles que quand elles ſont encore foibles. Prenez un payſan de vingt ans, élevé, comme le propoſe ce faiſeur de ſyſtêmes, dans une ignorance parfaite de Dieu, de ſa nature, de ſes perfections & de ſes attributs, auquel on n'a jamais appris à diſtinguer ſon ame de ſon corps. Prenez en même tems un jeune homme formé dès l'enfance par les mains d'un habile maître, qui l'ait accoutumé à réfléchir, qui ait réveillé en lui les grandes idées que la raiſon nous donne du grand Etre. Je demande à ce réformateur, lequel des deux ſera idolâtre ou antropomorphite? C'eſt préciſément afin que l'on voie Dieu par l'entendement & non par l'imagination, que le maître doit avoir ſoin de détourner de l'eſprit de ſon éleve toutes les idées de la matiere, que l'imagination laiſſée à elle-même

pourroit enfanter. Mais, dit ce Philoſophe, s'il apprend plutôt qu'il ne faut à connoître Dieu, il court riſque de ne le connoître jamais. Nouveau paradoxe. Oui, s'il le connoît mal dans ſon enfance, il ne le connoîtra jamais bien ; mais la difficulté c'eſt de ſavoir ſi n'en point entendre parler du tout, eſt un meilleur moyen pour le bien connoître, que d'en entendre toujours parler ſuivant les lumieres d'une saine raiſon.

Tom. 2, p. 348. « Si je voulois rendre un enfant fou, » pourſuit-il, je l'obligerois d'expliquer ce » qu'il dit en diſant ſon Catéchiſme ». Ce n'eſt pas à l'enfant à expliquer ſon Catéchiſme ; c'eſt au Maître à lui en développer le ſens ; & on ne le rendra pas fou, en le formant à la ſageſſe. Le Catéchiſme renferme des dogmes & de la morale ; des vérités qui ſont l'objet de la foi, & des vérités de pratique. L'enfant bien inſtruit vous dira clairement quelles ſont les vérités qu'il comprend, & celles qu'il croit ſans les comprendre ; mais en avouant qu'il ne les comprend pas, il vous dira en même tems les motifs qu'il a de croire ; &, ſuivant ſa portée, il vous expoſera avec ſimplicité les preuves qu'il a que Dieu les a révélées à ſon Egliſe, preuves d'autant plus aiſées à ſaiſir, qu'elles ſont toutes des vérités de

fait. Auſſi j'avance comme une choſe certaine, qu'un enfant, dont le cœur ne ſera point gâté, comprendra plus aiſément les principes ſur leſquels la Religion eſt appuyée, que les raiſonnemens que l'impie emploie pour la renverſer. Je parle ici des enfans qui ont reçu une bonne éducation; car ceux qui n'ont appris leur Catéchiſme que comme des ſanſonets, je crois bien qu'ils ne ſauront comment répondre à vos queſtions. Mais tout cela prouve que bien loin qu'on ne doive leur donner aucune inſtruction, on ne peut au contraire trop s'appliquer à leur en donner une bonne, à leur inſpirer la crainte de Dieu, l'amour de ſa loi, à leur apprendre leur origine, leur nature, leur derniere fin & leurs devoirs; c'eſt-là le ſeul moyen de préſerver la jeuneſſe des égaremens inſenſés où elle ſe précipite aujourd'hui, en ſuivant les déteſtables principes de nos Philoſophes.

Je le dis & je le répete, l'unique but de Rouſſeau, c'eſt, non pas d'engager la jeuneſſe à embraſſer la Religion avec réflexion & maturité, mais de la détourner de l'étudier jamais, pour ne ſuivre que la prétendue Religion naturelle, dont il eſt devenu l'Apôtre. Auſſi a-t-il bien ſoin de prévenir ſon jeune éleve contre la Religion chrétienne, en lui diſant qu'elle ne renferme

Tom. 4, p. 161. *que des contradictions absurdes dans ses dogmes, & que la morale, à force d'outrer les devoirs, les rend impraticables & vains.* Quelle impudence d'accuser l'Evangile d'outrer les devoirs, & de les rendre impraticables !

Que substitue t on à cette sainte morale? Ecoutez, mon fils, les belles leçons que ce réformateur va donner au genre humain : Tom. 4, p. 63. « Je sais, dit-il, que les séveres instituteurs » veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles, ni chant, ni danse. Cela me paroît » plaisant. Les chansons profanes sont autant de crimes, selon eux, la danse est » une invention du démon.... Pour moi, » (l'autorité n'est-elle pas bien grande?) » j'estime qu'une jeune fille doit être vive, » enjouée, folâtre, chanter, danser autant » qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaisirs de son âge. Le tems ne viendra que trop d'être posée, & de prendre P. 136. » un maintien sérieux. Le bal, les festins, » les jeux mêmes, le théatre, tout ce qui » fait le charme d'une *imprudente jeunesse*, » peut être offert sans risque à des yeux » sains ».

Quelle morale, bon Dieu ! quel Docteur ! je ne veux que Rousseau lui-même pour se condamner. Il a écrit une lettre à M. d'Alembert, où il prouve d'une ma-

niere victorieuſe, que les ſpectacles ſont dangereux pour la jeuneſſe, & voilà aujourd'hui qu'il les conſeille. Peut-on connoître la pente du cœur au mal & la foibleſſe de la nature, & exhorter ainſi les meres à livrer leurs filles à tous les caprices d'une nature corrompue?

Si le feu des paſſions vient à s'allumer, une mere croira-t-elle l'étouffer par quelques paroles? Pourquoi le libertinage eſt-il aujourd'hui ſi univerſel, ſinon parce que l'on ne met que trop en pratique les avis de ce légiſlateur? Vous êtes, mon fils, répandu dans le monde, quelle eſtime faites-vous d'une fille hardie dans ſes regards, libre dans ſes diſcours, qui ne demande qu'à jouer, à chanter, à danſer? En feriez-vous volontiers votre épouſe? C'eſt avoir déja perdu la vertu que de s'expoſer viſiblement à la perdre; car, comme dit Rouſſeau dans un autre ouvrage, *le crime commence toujours par l'orgueil, qui fait mépriſer la tentation.*

Vous voyez par ce dernier trait, que Rouſſeau parlant conformément à la raiſon, établit lui-même des principes qui le condamnent. On trouve par-tout dans ſes livres des contradictions pareilles; en ſorte que l'on peut dire: je vous condamne par votre propre bouche, méchant ſerviteur.

« Le prestige des passions, dit-il, fascine la
» raison, trompe la sagesse, & change la
» nature avant qu'on s'en apperçoive. On
» s'écarte un seul moment de la voie, on
» se détourne un seul moment de la droite
» route, aussi-tôt une pente inévitable nous
» entraîne & nous perd : on tombe enfin
» dans le gouffre, & on se réveille épou-
» vanté de se voir couvert de crimes avec
» un cœur né pour la vertu.

Tom. 2, p. 253. » Généralement, dit-il encore, on ap-
» perçoit plus de vigueur dans les hommes
» dont les premieres années ont été préser-
» vées d'une corruption prématurée, que
» dans ceux dont le désordre a commencé
» avec le pouvoir de s'y livrer : les maîtres
» se plaignent que le feu de cet âge rend
» la jeunesse indisciplinable, & je le vois ;
» mais n'est-ce pas leur faute ? si-tôt qu'ils
» ont laissé prendre à ce feu son cours par les
» sens, ignorent-ils qu'on ne peut plus lui
» en donner un autre ? Les longs & froids
» sermons d'un pédant, effaceront-ils dans
» l'esprit de son éleve, l'image des plaisirs
» qu'il a conçue ? banniront-ils de son cœur,
» les desirs qui le tourmentent ? amorti-
» ront-ils l'ardeur d'un tempérament dont
» il fait l'usage » ?

Comment ce discoureur conciliera-t-il ces sages réflexions avec le plan d'éduca-

tion qu'il a tracé pour les jeunes filles? On
voit par la ſuite, qu'il veut qu'on prenne
tant de précautions pour préſerver la jeu-
neſſe de la corruption, qu'il conſeille d'é-
loigner les jeunes gens des *grandes villes*, 257.
*où la parure & l'immodeſtie des femmes hâte
& prévient les leçons de la nature, & où
tout préſente à leurs yeux des plaiſirs, qu'ils
ne doivent connoître que quand ils ſauront
les choiſir.*

Tout ce que je conclus de ces contradictions ſi palpables, c'eſt qu'il y a dans Rouſſeau deux hommes : l'un plein de bon ſens, quand il conſulte la raiſon, & d'une énergie admirable pour exprimer nos devoirs; & l'autre, un frénétique, qui, dans la haine qu'il a conçue contre la Religion, ſe laiſſe aller à toute ſorte d'excès.

Je ne le ſuivrai pas dans tous ſes autres écarts ſur la morale, je ne finirois pas. Quel principe plus déteſtable, par exemple, que de dire que la regle de nos devoirs, c'eſt toujours notre conſcience, ſans diſtinguer une conſcience droite d'une conſcience erronée? *Je n'ai*, dit-il, *qu'à me conſulter ſur ce que je veux faire. Tout ce que je ſens être bien, eſt bien. Tout ce que je ſens être mal, eſt mal.* Rouſſeau donne ici la main aux Caſuiſtes les plus relâchés, & ſuivant ce principe, il doit approuver un fanatique qui

ſe perſuade qu'il fera bien de tuer ſon ami, ſon pere. Que de gens qui ſe perſuadent qu'ils font bien en faiſant mal ! Les Juifs croyoient obéir à Dieu & l'honorer en perſécutant ſes ſerviteurs. La loi de Dieu, mon fils, la loi de Dieu, voilà notre regle, tenons-nous-en là. La Religion chrétienne eſt la ſeule qui nous la préſente dans toute ſa ſainteté : elle ſeule mérite donc d'être écoutée. Aimez-la, & elle fera le plus doux agrément de votre vie, par la paix qu'elle répandra dans votre cœur. Je le ſouhaite pour vous & pour moi. Je, &c.



XV. LETTRE.

Suite de la VIII. OBJECTION.

La connoiſſance de la Religion eſt au-deſſus de la portée des femmes; abſurdité d'une telle aſſertion.

NE ſoyez pas ſurpris, mon fils, de voir Rouſſeau interdire la connoiſſance de la Religion chrétienne aux enfans; ce grand légiſlateur l'interdit entiérement aux femmes & aux filles, comme étant au-deſſus de leur conception. Il veut bien que les hommes faſſent uſage de leur raiſon dans l'étude de la Religion; mais il prive les femmes de ce même droit, comme étant incapables de ſuivre un raiſonnement. Ne nous fait-il pas bien de l'honneur? En parlant des jeunes gens; il dit qu'il ne veut pas qu'on leur apprenne, avant l'âge de dix-huit ans, une Religion, dont leur jugement ne ſeroit point en état de ſentir la vérité; mais en parlant de l'éducation des filles, « Je voudrois, dit-il, leur en parler de » meilleure heure; car s'il falloit attendre » qu'elles fuſſent en état de diſcuter mé- » thodiquement ces queſtions profondes,

Emil. t. 4, p. 72.

» on courroit risque de ne leur en parler
» jamais. Leur croyance est asservie à l'au-
» torité : toute fille doit avoir la Religion
» de sa mere, & toute femme celle de son
» mari. Hors d'état d'être juges elles-mê-
» mes, elles doivent recevoir la décision
» des peres & des maris, comme celle de
» l'Eglise, puisque l'autorité doit régler la
» Religion des femmes. Il ne s'agit pas tant
» de leur expliquer les raisons qu'on a de
» croire, que de leur exposer nettement ce
» que l'on croit ». Ainsi ce n'est point l'évidence & la raison qui doit régler notre foi, à nous autres femmes; pour croire en Dieu, il faut que les femmes renoncent au jugement qu'elles ont reçu de lui.

Vous le voyez, mon fils, nous ne sommes, au jugement de ce grand Philosophe, de ce génie sublime, de ce contemplatif superbe, que des automates, que des brutes, qu'il faut conduire comme des animaux sans raison : défense à nous d'en faire usage. Mais comment en ferions-nous usage? en avons-nous? Rousseau ne dit pas cruement que non; mais il veut qu'on nous traite comme n'en ayant point. Quand il s'agit des hommes, il faut qu'ils soient juges de tout : ils ne doivent pas même croire à Dieu parlant par des Ministres, quelqu'autorisés qu'ils soient par les miracles:

leur raiſon eſt ſeule juge. Si Dieu s'aviſoit de parler à l'homme ſans lui expliquer clairement ce qu'il lui propoſe, l'on ne ſeroit pas obligé de le croire : car, dit-il, Dieu me donne (à moi qui ſuis homme) la raiſon pour me guider ; s'il m'obligeoit de la contredire, il ſe contrediroit lui-même. Il n'en eſt pas ainſi des femmes : ou elles n'ont pas de raiſon, ou elles n'en doivent pas faire uſage. Ainſi on peut leur apprendre dès leur bas âge la Religion : peu importe, parce qu'elles ne ſont pas capables de diſcuſſion. Elles doivent croire ſottement & bêtement tout ce qu'on leur enſeigne, ſans rien comprendre. Une fille doit croire ce que ſa mere lui dit de croire, & la mere ne doit avoir d'autre foi que celle de ſon mari. Les femmes, étant hors d'état d'être juges elles mêmes, doivent recevoir la déciſion des peres & des maris avec autant de reſpect que les Chrétiens reçoivent celle de l'Egliſe. Qu'elles ne s'aviſent pas même de demander aucune preuve de la foi qu'on exige d'elles : car il faudroit raiſonner pour le comprendre, & elles en ſont incapables. Comme il faut qu'elles s'y attachent ſans raiſon, il faut qu'elles ſoient prêtes à la quitter de même. Une fille, tant qu'elle eſt ſous l'obéiſſance de ſa mere, doit faire profeſſion de croire ce que ſa mere croit. Elle

passe sous l'autorité d'un mari, il faut qu'elle conforme sa foi à celle de son mari. Mais si le mari ne croit rien, s'il est athée, s'il a renoncé à la Religion naturelle? Il faudra qu'elle fasse comme lui. C'est l'autorité maritale qui doit seule régler la Religion des femmes. Il n'est pas tant question avec elles de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur exposer nettement ce qu'on croit. Sans doute que Rousseau est garant qu'il n'y a rien à craindre pour elles dans l'autre vie, en ne croyant rien, & qu'elles ne seront pas privées de la vue de Dieu, malgré leur incrédulité. Eh! comment le seroient-elles! leur incrédulité est un acte d'obéissance à une autorité divine, elles auroient tort de ne pas s'y conformer; ainsi Dieu ne peut manquer de les récompenser de n'avoir rien cru. Si elles avoient fait profession de croire un Dieu contre la volonté de leurs maris, elles auroient été coupables. Oh! la sublime doctrine! que ces idées sont neuves! qu'elles sont belles! qu'elles sont profondes!

Je voudrois bien pouvoir me transporter pour quelques heures dans le cercle de ces petites maitresses, qui lisent avec complaisance les songes de ce rêveur, & qui lui applaudissent à cause de son impiété; leur vanité est-elle bien flattée du jugement qu'il

porte d'elles ? Il faut avouer qu'elles ont bien peu de cœur, de lui donner leurs suffrages. Elles ne s'apperçoivent pas que ce docteur condamne ici la lecture qu'elles font de ses livres : hors d'état de juger elles-mêmes de ce qu'il dit, elles doivent s'interdire toute pensée à ce sujet. Elles courent risque de prendre d'autres sentimens que ceux de leurs maris, & dès-lors elles résistent à l'autorité, qui leur défend de penser d'elles-mêmes sur des objets aussi essentiels. Oh ! quel sort que celui des femmes, au jugement de ce rêveur ! les voilà réduites au rang des pies & des sansonets. Qu'elles répetent les paroles de la croyance de leurs maris, mais qu'elles ne s'avisent pas d'y joindre aucunes idées ? Il faudroit raisonner, cela est au-dessus de leur portée. Qu'elles prennent garde, en croyant, de trop croire ; car si le mari vient à changer, elles auroient de la peine à renoncer à ce qu'elles auroient cru ; & alors malheur à elles ! les voilà désobéissantes à l'autorité divine. Tout ce qu'on doit exiger d'une femme, c'est de répéter certaines paroles sans y ajouter aucune idée. Que d'obligations n'avons-nous pas à un tel législateur ! nous voilà assurées du salut à bon marché ; mais comme il le dit lui-même, autant peupler le ciel de pies & de sansonets. Vous

Emil. t. 2, p. 350.

me dispenserez sans doute de répondre sérieusement aux folles idées de cet Auteur. Dans l'insulte que ce superbe Philosophe fait ici à notre sexe, il a moins en vue de nous humilier, que de couvrir d'opprobre la Religion chrétienne, en faisant accroire qu'elle exige de ses enfans une foi qui ne soit que dans la bouche, & qui ne soit pas dans le cœur. C'est comme s'il disoit : la foi chrétienne n'est bonne que pour les femmes qui ne savent pas raisonner, & qui se contentent de mots sans idées. A la bonne heure, que ce sexe imbécille, qui n'approfondit rien, croie par obéissance des mysteres absurdes, qu'il professe une doctrine bizarre, qu'il s'amuse à pratiquer des cérémonies qui lui tiennent lieu de vertu, cela est sans conséquence. Une fille en se conformant à la volonté de sa mere, gagne ses bonnes graces. Une femme, captivant son entendement sous la loi de son mari, vit en paix; c'est-là tout ce que les Ministres de la Religion peuvent exiger d'elles.

Dire que l'on croit, quoique dans le fond on ne croie rien, publier que l'on comprend, quoiqu'on ne comprenne rien; c'est-là en derniere analyse à quoi se réduit la foi des Chrétiens. En vérité, est-ce là l'idée que l'on doit avoir de la Religion? Y a-t-il de la droiture & de l'équité à peindre

ainſi l'humble ſoumiſſion des Fideles à la parole de Dieu? Je vous ai prouvé, mon fils, que rien n'étoit plus raiſonnable que de croire les vérités que la foi nous enſeigne; que le culte que nous rendons à Dieu n'a rien de bizarre; que nos dogmes myſtérieux ne ſont pas des mots ſans idées. On pourroit, au contraire, élever ces difficultés contre la Religion naturelle que Rouſſeau veut que nous embraſſions : car, de ſon aveu, elle renferme de grandes obſcurités, & des myſteres inconcevables. Comment ne l'avoueroit-il pas, lui qui dit que quand il affirme les attributs de Dieu, il n'affirme rien, parce qu'il les affirme ſans les comprendre. Il eſt viſible que le ſeul but qu'il s'eſt propoſé dans ſon ouvrage, c'eſt de porter les hommes à laiſſer le Chriſtianiſme, comme étant fondé *ſur l'erreur & le menſonge, s'étant établi par le fanatiſme, & ſe ſoutenant par l'hypocriſie.* S'il nous permet à nous autres femmes de nous y attacher, c'eſt parce qu'il nous croit plus ſuſceptibles d'embraſſer l'erreur & le menſonge, de donner dans le fanatiſme, & de faire le perſonnage d'hypocrites : ne lui avons-nous pas bien de l'obligation? Et encore quand il nous permet de ſuivre cette Religion, c'eſt en ſuppoſant que nous en avons permiſſion de nos maris, au-

Rép. à M. l'Arc. p. 76.

trement nous ſerions rebelles à l'autorité.

Toute cette doctrine ſuppoſe donc trois choſes : 1°. que la Religion chrétienne n'eſt que pour les ſots ; 2°. que nous ſommes de ce nombre ; 3°. que tous ceux qui font profeſſion de la Religion, ſont ou des impoſteurs, ou des imbécilles. Ainſi, Jeſus-Chriſt & les Apôtres, & tous les Prédicateurs de la Religion, n'ont été que des ſéducteurs ; & quand ils ont donné leur vie pour l'atteſter, c'étoit pour mieux jouer leur perſonnage. Les miracles qu'ils ont faits n'ont été par conſéquent que des tours de gibeciere. Tant de milliers de perſonnes qui ont vu ces prodiges, qui les ont crus, & qui, en conſéquence, ont embraſſé la foi, étoient des idiots, des dupes, & c'eſt M. J. J. Rouſſeau qui prononce une pareille déciſion. Eſt-il poſſible, mon fils, de lire ſans indignation de pareilles impertinences, & d'en parler de ſang-froid ?

Avant que de finir cet article, remarquez avec moi que ce Philoſophe ſe contredit à chaque inſtant. Je ne crois pas qu'on trouve dans tous ſes livres un ſeul principe qui ne ſoit renverſé par un autre. C'eſt l'ordinaire de l'erreur.

Il paroît avoir pour but de combattre les Athées & les Matérialiſtes ; il voudroit même, tant il eſt intolérant, qu'on les

chaſsât

chaſsât de l'Etat, pour y faire regner la paix; il eſt ſi zélé pour la Religion naturelle, qu'il eſt prêt de joindre la qualité de Martyr à celle d'Apôtre; & ce même homme ordonne à une fille de n'avoir d'autre Religion que celle de ſa mere, & à une femme d'autre croyance que celle de ſon mari, c'eſt-à-dire, d'être matérialiſtes l'une & l'autre, ſi l'autorité qui les régit l'exige. Où eſt en ce moment ſon zele pour la Religion naturelle? Ce n'étoit pas la peine d'écrire tant de volumes pour appeller tout le monde à cette prétendue Religion. Voilà les femmes & les filles diſpenſées de la ſuivre. Cela dépendra du caprice de ceux qui ont autorité ſur elles. Il y auroit de l'inhumanité à y obliger tout ce qu'on appelle peuple, & qui ne fait guère plus que les femmes uſage de ſon eſprit pour les choſes abſtraites & ſpirituelles. Les enfans juſqu'à l'âge de vingt ans ne doivent point en entendre parler. Quand ils ont paſſé cet âge, ils n'ont guère le tems de s'y appliquer. Ainſi le nombre des perſonnes obligées à profeſſer la Religion naturelle ſe réduira preſqu'à rien. Concluez de toutes ces contradictions, que Rouſſeau eſt un écrivain ſans jugement, ſi amoureux de lui-même, qu'il prend pour des vérités toutes les folles productions de ſon imagina-

tion : il haſarde les plus faux principes ſans en voir les conſéquences. Un tel homme ne mérite donc point d'être écouté. Je me flatte, mon fils, que vous ne me regarderez comme un automate, quoi qu'il en diſe. Les ſentimens de mon cœur pour vous, & le ſoin que je prends de vous inſtruire, doivent vous en convaincre.

Je, &c.



XVI. LETTRE.

IX. OBJECTION.

La Révélation n'est point faite à chacun de nous : donc nous ne sommes pas obligés de la croire.

RÉPONSE.

ROUSSEAU, après avoir attaqué la révélation comme étant appuyée, à ce qu'il dit, sur des preuves qu'il est presque impossible à tout homme d'acquérir ; après l'avoir attaquée comme insociable, comme dégradant la Divinité, comme inutile à l'homme, comme plus propre à embrouiller son esprit qu'à l'éclairer, entreprend de lui porter un dernier coup, en affoiblissant les preuves les plus décisives, & toujours avec autant de mauvaise foi que de malice. C'est ainsi qu'il comble la mesure de ses iniquités. Suivez-le avec moi, mon fils, & vous verrez de quoi est capable un prétendu bel esprit, abandonné à son orgueil.

Il se plaint de ce que la révélation n'est pas faite à lui-même : « Pourquoi faut-il des » intermédiaires, dit-il, entre Dieu & moi ? *Lettre à M. l'Archevêque, p. 100.*

» pourquoi en faut-il de si éloignés, qui
» en ont besoin de tant d'autres? est-il sim-
» ple, est il naturel que Dieu ait été chercher
» Moyse pour parler à J. J. Rousseau »?

Je n'y tiens pas : l'orgueil de ce Philosophe surpasse celui de Lucifer. Comment, homme pétri de boue, vous avez l'insolence de dire à Dieu, que vous ne l'écouterez pas, à moins qu'il ne vous parle lui-même? Mais si le Roi vous envoyoit quelque Prince pour vous prier de venir à sa Cour, vous formaliseriez-vous de ce qu'il ne seroit pas venu lui-même en personne vous prier? Si son ambassadeur portoit avec lui les preuves de sa mission, ne les recevriez-vous pas? Vous plaindriez-vous de ce qu'il y auroit des intermédiaires entre le Roi & vous? Pourquoi osez-vous donc exiger de Dieu, ce que vous n'oseriez exiger d'un homme? Qu'avez-vous donné à Dieu, pour qu'il vous doive quelque chose? Ignorez-vous qu'il est libre dans ses dons? Ne savez-vous pas que nous ne sommes dans ses mains que des vases d'argille; qu'il est maître de faire du même limon des vases d'honneur & des vases d'ignominie? Dieu s'est manifesté à Moyse, parce qu'il l'a voulu, & il laisse Rousseau dans sa malice & dans sa perversité, parce qu'il le mérite. Dans l'un il fait éclater sa miséricorde, & dans l'autre

ſa juſtice. Il a mis dans Moyſe la fidélité qui l'a rendu fidele, & il laiſſe dans Rouſſeau l'orgueil qui l'endurcit. Cette doctrine révoltera ſans doute ce Philoſophe, mais laiſſons-le, c'eſt un aveugle, & il eſt bien à craindre qu'il ne ſoit de ceux dont Jeſus-Chriſt a dit : *Toute plante que mon Pere n'a point plantée ſera arrachée & jettée au feu.* Matt. 15, 13.
Bouchez-vous les oreilles, mon fils, aux diſcours pleins d'impiété de cet inſenſé, il vous entraîneroit dans le précipice : commencez par faire un humble aveu de votre indignité, mais en même-tems rendez graces à Dieu, qui, dans ſa grande miſéricorde, nous a manifeſté des vérités qu'il a laiſſé ignorer à tant d'autres.

La plainte que fait J. J. Rouſſeau de ce que Dieu a parlé à Moyſe, & de ce qu'il ne lui a pas parlé, eſt non-ſeulement pleine d'orgueil & d'inſolence, mais j'oſe dire qu'elle eſt injuſte, puiſqu'il eſt certain que Dieu en parlant à Moyſe, nous a parlé à tous; & que le moyen qu'il a pris pour inſtruire tous les hommes de ſes oracles, eſt plein de ſageſſe, parce que c'eſt le plus ſimple, le plus naturel, le plus à la portée du peuple, le plus convaincant, & enfin le moins ſujet à l'illuſion.

Il eſt faux d'abord que Dieu n'ait parlé qu'à Moyſe ; il a parlé à tout le peuple

d'Iſraël, c'eſt-à-dire, à près de trois millions de perſonnes, qui ont été témoins des prodiges opérés dans la terre de Chanaan, & dans le deſert. Iſraël, à la vérité, ne voyoit pas Dieu, parce que Dieu ne peut être apperçu des yeux du corps; mais il voyoit les opérations de ſon Miniſtre, & ces opérations étoient de nature à ne laiſſer aucun doute qu'il ne fût l'homme de Dieu, & qu'il ne parlât en ſon nom.

Dieu a continué à parler au peuple d'Iſraël ſous Joſué, ſous les Juges, ſous les Rois, pendant la captivité & depuis. Enfin il nous a parlé par Jeſus-Chriſt, par ſes Apôtres, par ſon Egliſe, & par toutes les merveilles qu'il n'a ceſſé d'opérer juſqu'à nos jours. C'eſt donc calomnier la ſageſſe de Dieu, que de faire entendre que Dieu ne nous a parlé que par le ſeul Moyſe.

C'eſt par des intermédiaires, dit cet Auteur, que Dieu nous a parlé, & je voudrois que Dieu me parlât lui-même.

Je ſerois fort curieux d'apprendre de la bouche de ce Philoſophe, de quelle maniere il ſouhaite que Dieu lui parle, pour qu'il ſoit content: je juge qu'il n'eſt pas aiſé à ſatisfaire. Il auroit été aux pieds de la montagne de Sinaï; il auroit vu les feux & les éclairs; il auroit entendu le bruit éclatant du tonnerre & des trompettes, qu'il ne ſe

ſeroit pas proſterné aux pieds de la Majeſté divine. Il auroit raiſonné ſur ces ſignes, & n'auroit pas manqué d'attribuer tout cet appareil à des météores, à des exhalaiſons de la terre, à des feux boréaux, car avec de l'eſprit on répond à tout. Si quelqu'un lui eut dit: proſternez-vous donc avec nous pour adorer la Majeſté divine, qui ſe rend ſenſible par ces prodiges: Que ſavez-vous, auroit-il dit, ſi c'eſt le Seigneur qui les opere? Connoiſſez-vous toutes les loix de la nature, pour oſer aſſurer que ces effets ſont ſurnaturels? Qu'il ſe montre à moi face à face, qu'il me parle lui-même, afin que je ſois sûr de n'être pas trompé.

Réponds-moi, Philoſophe, faut-il que Dieu ſe montre à toi dans ſa propre ſubſtance? Mais Dieu eſt un eſprit qui ne peut être vu des yeux du corps. S'il ſe montroit ſous une figure corporelle, tu ne manquerois pas de dire: ce n'eſt pas là Dieu, car il n'a pas de corps, c'eſt quelque ſpectre que mon imagination a formé.

Qu'il envoie un Ange, diras-tu? un Ange! y penſes-tu? & voilà un intermédiaire entre Dieu & toi, & tu as déclaré que tu n'en voulois pas. Un Ange! mais y en a-t-il? ſous quelle forme paroîtra cet Ange? s'il ſe montre à tes yeux ſous une figure humaine, ne te défieras-tu pas du témoignage de tes

ſens, toi qui dis que des faits divins ne peuvent point être appuyés ſur des témoignages humains? mais ſi Dieu te doit parler ſans intermédiaire, il le doit également à tous les hommes, & alors il faudra donc des révélations ſpéciales pour chaque homme en particulier; il faudra les répéter tous les jours. Alors où ſera la foi? Il eſt viſible que Rouſſeau n'entaſſe toutes ces difficultés que par la crainte de ſoumettre ſon eſprit ſuperbe à la révélation.

La voix de Dieu, c'eſt le miracle revêtu de circonſtances dignes de Dieu. Quiconque l'opere ſous mes yeux eſt le repréſentant de la Divinité. C'eſt elle que je vois en lui; car Dieu ſeul peut opérer des miracles marqués du ſceau de la toute-puiſſance; & quand je vois un homme les opérer au nom de Dieu, je dis hardiment qu'il eſt l'homme de Dieu, & je crois, en l'entendant, entendre Dieu. C'eſt le Seigneur lui-même qui m'apprend à juger ainſi, puiſqu'il dit à Moyſe: *Je vous ai établi le Dieu de Pharaon*. C'eſt comme s'il diſoit: je veux qu'il ne voie que moi en vous. Quand le ſoleil eſt derriere un nuage, doute-t-on que la lumiere qui nous éclaire ne vienne du ſoleil? il en eſt de même. Le Miniſtre n'eſt que le nuage, la lumiere qui en ſort vient de Dieu; le nuage ne fait que tempérer

cette lumiere, & nous empêcher d'être éblouis.

L'on dira sans doute que cette faveur n'est faite qu'à ceux qui sont témoins des prodiges, mais que ceux qui ne le voient pas, ont lieu de se plaindre de ce qu'ils ne jouissent pas des mêmes avantages, & qu'il faut qu'ils s'en rapportent au témoignage des autres, qui sont alors des intermédiaires entre Dieu & eux. Mais il est aisé de prouver que cette plainte est encore injuste : car si nous sommes aussi sûrs de la vérité de ces prodiges que si nous les voyions de nos propres yeux, nous devons reconnoître que Dieu nous parle par ces prodiges, comme il a parlé à ceux qui les ont vus, & la certitude qu'il nous donne du miracle, doit faire disparoître les intermédiaires qui sont entre lui & nous.

Niera-t-on qu'il y ait des faits, dont nous sommes aussi sûrs par le témoignage des autres que si nous les avions vus de nos yeux ? non, sans doute, si on est de bonne foi. Prenons pour exemple des faits éloignés de nous, dont nous ne doutons nullement, quoique nous ne les sachions que par des intermédiaires.

Il n'y a peut-être pas deux ou trois personnes à Paris qui aient été présentes à la Martinique, au mois d'Août 1766, lors-

qu'est arrivé ce terrible ouragant, qui a fait tant de ravages dans cette isle : personne cependant n'en doute. Entendre parler d'un fait, ou le voir, c'est donc la même chose pour la certitude, quand il est appuyé sur des témoignages qu'on ne peut recuser. Or tels sont tous les faits sur lesquels pose la révélation, ils sont aussi certains pour ceux qui ont le cœur droit, que l'ouragant de la Martinique l'est pour nous. Donc il est vrai de dire que Dieu en nous parlant par Moyse, par les Prophetes, par les Apôtres, nous parle lui-même, dès que les faits qui constatent sa révélation nous sont aussi constans que s'ils s'étoient passés sous nos yeux.

Je ne crains pas de dire que la force du témoignage est telle, qu'elle équivaut quelquefois à des démonstrations de géométrie. Ainsi je suis aussi sûr que Lisbonne a été renversée par un tremblement de terre, que je suis sûr que le tout est plus grand que sa partie. Les motifs de certitude sont différens, mais la conviction est dans un degré égal. Il y a donc des circonstances où la force du témoignage équivaut à des démonstrations. Tels sont les témoignages que Dieu nous a donnés pour preuves de la révélation : ce sont des faits qui ont deux caracteres : le premier, d'être divins dans

leur être physique; le second, d'être publics & incontestables. Leur publicité en établit la certitude, & leur surnaturel montre qu'il faut les attribuer au maître de la nature. Dès lors il n'y a plus d'excuse à l'incrédulité.

On ne peut révoquer en doute leur existence, puisqu'ils sont démontrés certains par toutes les circonstances qui les accompagnent. On ne peut non plus les attribuer à un autre agent qu'à Dieu, puisqu'ils portent le sceau de sa toute-puissance & de sa sagesse. On est donc sûr que c'est Dieu qui a parlé par Moyse aux Israélites. Or en parlant aux Israélites, il a parlé à tous les hommes de tous les siecles, il a parlé à chacun de nous, il a parlé à Rousseau, & s'il ne l'entend pas, c'est sa surdité volontaire qui en est cause. Plaignons-le, & remercions Dieu de ce qu'il nous a donné des oreilles pour l'entendre. Je, &c.



XVII. LETTRE.

X. OBJECTION.

Les miracles qui ſervent de preuves à la Revélation ne ſont d'aucune autorité.

RÉPONSE.

VOUS devez bien vous attendre, mon fils, que Rouſſeau n'oubliera rien pour détruire les miracles & les prophéties, qui ſont les preuves les plus inconteſtables de la révélation, & qui font le déſeſpoir de la Philoſophie nouvelle : ſes Sectateurs réuniſſent toutes leurs forces pour les attaquer. Pluſieurs ont pris le parti de nier la poſſibilité des miracles, ſous prétexte que Dieu étant immuable, il ne peut pas changer les loix de la nature. Ces Meſſieurs ne voient pas que raiſonner ainſi, c'eſt ôter à Dieu ſa liberté & ſa toute-puiſſance. Autant vaudroit-il dire qu'il n'exiſte pas.

Dieu a établi des loix générales pour le gouvernement du monde phyſique, je le ſais, mais ces loix ſont-elles pour lui des entraves ? Ce qui eſt une loi pour la créa-

ture, l'eſt-il pour le Créateur ? la condition de l'une eſt-elle celle de l'autre? Sa volonté, diſent-ils, ne doit pas changer. Qui leur a dit qu'elle changeoit? Sa volonté a tout réglé dès le commencement, & il eſt écrit dans les decrets de ſa volonté, que tel effet arriveroit, qui ne ſeroit pas dans le cours de la nature. Ainſi c'eſt par rapport à nous que les choſes changent, mais elles ne changent point par rapport à Dieu. Il demeure toujours le même, ſon plan ne change jamais. Le dérangement dans les loix de la nature entre dans le plan primitif, qui eſt le ſalut des élus. Ce dérangement nous eſt utile, puiſqu'il nous avertit d'élever notre eſprit vers l'Auteur de la Nature, & qu'il ſert à nous manifeſter ſa puiſſance, à atteſter ſa parole, & à ſceller la miſſion de ſes envoyés.

Le pouvoir qu'a Dieu de faire des miracles, en dérogeant aux loix de la nature, eſt ſi certain, que Rouſſeau traite de folie le ſentiment de ceux qui le lui refuſent. Voici comment il s'en explique :

« Dieu peut-il faire des miracles, dit-il, » c'eſt-à-dire, peut-il déroger aux loix qu'il » a établies? Cette queſtion ſérieuſement » traitée ſeroit impie, ſi elle n'étoit abſur- » de. Ce ſeroit faire trop d'honneur à celui » qui la réſoudroit négativement que de le

3. Lettre de la Mont. p. 132.

» punir ; il suffiroit de l'enfermer. Mais
» aussi quel homme a jamais nié que Dieu
» pût faire des miracles? Il falloit être Hé-
» breu pour demander si Dieu pouvoit dres-
» ser des Tables dans le desert » ?

Voilà un beau début ; mais attendez, vous le verrez bientôt résoudre cette question négativement, & donner des armes à ceux qui soutiennent que Dieu ne peut déroger aux loix de la nature : il va épuiser tout ce que l'esprit de chicane peut imaginer de difficultés pour combattre les miracles, & déployer tout ce qu'il a d'artifice & de subtilité, pour enlever à la Religion chrétienne la plus forte preuve de sa divinité & de sa vérité. Mais auparavant, il faut rapporter un second aveu que fait ce Philosophe, & qui n'est pas moins important que le premier.

Il convient que rien n'est plus fort que les miracles pour prouver la révélation.

3. Lettre, p. 110. « Le troisiéme caractere des envoyés de
» Dieu, dit-il, est une émanation de sa
» puissance divine, qui peut interrompre
» & changer le cours de la nature à la vo-
» lonté de ceux qui reçoivent cette émana-
» tion. Ce caractere est, sans contredit, le
» plus brillant de tous, le plus frappant, le
» plus prompt à sauter aux yeux, celui qui
» se marquant par un effet subit & sensible,

» semble exiger le moins d'examen & de » discussion. Par-là ce caractere est aussi » celui qui saisit spécialement le peuple in» capable de raisonnemens suivis, d'obser» vations lentes & sûres, & en toutes choses » esclave de ses sens ».

Cet aveu, comme on voit, est important. Le miracle est, selon lui, la preuve la plus complette d'une mission divine, & en même tems la plus simple & le plus à la portée du peuple. Donc, dira tout homme sensé, c'est celle que la divine Providence doit choisir préférablement à tous.

C'est cette conséquence que Rousseau combat; & voici comme il s'y prend. Il se demande à lui-même, si Dieu veut faire des miracles? Et il décide que « les plus » grandes idées que nous puissions avoir de » la Sagesse & de la Majesté divine seroient » pour la négative. Il n'y a que l'orgueil » humain, dit-il, qui soit contre ».

Premiere impiété, p. 132.

C'est donc l'orgueil qui nous porte à croire que Dieu veut bien faire des miracles en notre faveur. Selon ce Philosophe, l'orgueil consiste à croire que Dieu se mêle de nous, qu'il s'intéresse à ce qui se passe sur la terre; qu'il est assez bon pour jetter un regard de miséricorde sur nous, & écouter nos prieres. Quelle extravagance!

Mais, j'ai une difficulté à proposer: Si la

ſageſſe & la majeſté de Dieu ne lui permettent pas de faire des miracles, ceux qui diſent que Dieu ne le peut pas ont donc raiſon : car Dieu ne peut jamais aller contre ſa ſageſſe & contre ſa dignité, il ſe renonceroit lui-même.

Rouſſeau, s'il eſt conſéquent, doit penſer de même, & ſoutenir le ſentiment qu'il regarde comme impie & abſurde. Le voilà donc condamné par ſa propre bouche : & ſelon l'arrêt qu'il a prononcé, ce ſeroit *lui faire trop d'honneur que de le punir, il mérite d'être enfermé.*

2 *Impiété.* Une conſéquence naturelle de cette premiere impiété, ſavoir, que Dieu ne doit pas vouloir faire des miracles, c'eſt que Jeſus-Chriſt ne doit point avoir fait de miracles en preuve de ſa miſſion, puiſqu'autrement il auroit été oppoſé à la majeſté & à la ſageſſe de Dieu. Notre Philoſophe tire cette conſéquence avec une hardieſſe & une impudence qu'on auroit peine à imaginer. « Les miracles, dit-il, ſont une preu» ve, que non ſeulement Jeſus n'a pas don» née, mais qu'il a refuſée expreſſément ». (3. *Lettre*, p. 115.)

Je ne m'arrêterai pas à ſuivre ce raiſonneur dans le dédale tortueux de ſa logique ; je me contenterai, pour lui donner un démenti bien net, de rapporter quelques paſſages déciſifs, où Jeſus Chriſt donne le

miracle comme une preuve néceſſaire, & en même tems certaine de ſa miſſion.

Saint Jean, après avoir rapporté le miracle que fit Jeſus-Chriſt à Cana en Galilée, ajoute *qu'il y manifeſta ſa gloire; & que ſes Diſciples crurent en lui.* Que ſignifient ces expreſſions: *manifeſter ſa gloire*, ſinon qu'il fit voir par ce miracle qu'il étoit le Meſſie? Et la conſéquence qu'il en tire, c'eſt que ſes Diſciples demeurerent convaincus par ce ſigne qu'il étoit l'envoyé de Dieu.

Les Juifs ſe ſcandaliſent de ce que Jeſus-Chriſt dit au Paralytique: vos péchés vous ſont remis. Pour vous faire voir, leur dit notre divin Maître, que le Fils de l'Homme a ſur la terre le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, dit-il au Paralytique, emportez votre lit & retournez chez vous. Si on oſe nier après cela que Jeſus-Chriſt ait donné le miracle pour preuve de ſa miſſion, il eſt inutile de diſputer.

Autre paſſage: Saint Jean envoie ſes diſciples à Jeſus-Chriſt pour lui demander s'il étoit le Chriſt, ou ſi l'on devoit en attendre un autre. Quelle réponſe fait J. C. « *Allez*, » leur dit-il, *annoncez à Jean ce que vous* » *avez vu: les aveugles voient, les boiteux* » *marchent, les lépreux ſont guéris, les ſourds* » *entendent, & les morts reſſuſcitent* ». *Matth. 11, v. 4.*

Voilà qui eſt poſitif. C'eſt donc combat-

tre de gaieté de cœur l'évidence, que de nous dire, que non-seulement Jesus-Christ n'a pas donné le *miracle pour preuve de sa mission, mais qu'il l'a refusé expressément*; & cela parce que Jesus-Christ, pour punir l'incrédulité & la mauvaise foi des Phariſiens, refusa de faire un miracle dans le ciel.

Il est si certain que Jesus-Christ vouloit qu'on jugeât de sa mission par ses miracles, qu'il dit lui-même aux Juifs : « *Vous avez* » *envoyé à Jean, il a rendu témoignage à* » *la vérité*, (par la confession qu'il a faite » que j'étois le Messie) *son témoignage est* » *véritable. Mais je n'ai pas besoin du té-* » *moignage des hommes. J'ai un témoigna-* » *ge plus grand que celui de Jean : car les* » *œuvres que mon Pere m'a donné le pou-* » *voir de faire, les œuvres, dis-je, que je* » *fais, rendent témoignage pour moi, que* » *c'est mon Pere qui m'a envoyé* ».

Jean, 5, *v.* 33.

Jesus-Christ, avant que de mourir, parle encore plus clairement : « *Ne croyez-vous* » *pas que je suis en mon Pere, & que mon* » *Pere est en moi? croyez-le au moins à* » *cause des œuvres que je fais* ».

Jean, 15, *v.* 11.

Enfin il attache tellement au miracle le sceau d'une mission divine, qu'il déclare que les Juifs, témoins de sa conduite irréprochable, & de sa doctrine *pure*, *seroient sans péché, s'il n'avoient pas fait les œu-*

Ibid. 1, *v.* 24.

vres qu'il a faites, & que nul autre que lui n'a faites.

Il faut être résolu d'afficher l'incrédulité la plus obstinée, pour oser dire que Jesus-Christ n'a jamais donné le miracle pour preuve de sa mission.

Vous n'êtes pas encore au bout. Dieu ne veut point faire de miracles; Jesus Christ n'en a jamais fait en preuve de sa mission: cependant il a su profiter habilement de l'ignorance des peuples, pour les attirer par des prodiges, qui *n'avoient rien de réel.*

C'est ici le troisiéme blasphême prononcé par Rousseau.

« Jesus, dit ce Philosophe, éclairé de » l'esprit de Dieu, avoit des lumieres si su- » périeures à celles de ses Disciples, qu'il » n'est pas étonnant qu'il ait opéré des mul- » titudes de choses extraordinaires, où l'i- » gnorance a vu le prodige qui n'y étoit » pas. A quel point, en vertu de ces lumie- » res, pouvoit-il agir par des voies natu- » relles, inconnues à eux & à nous ». *3. Lettre de la Mont.*

Jesus-Christ n'étoit donc, selon lui, qu'un joueur de gobelets, qui en savoit plus que le peuple, & qui se faisoit suivre comme exerçant la puissance de Dieu, quoiqu'il n'agît que naturellement, mais supérieurement aux lumieres du peuple, & Dieu étoit de connivence avec lui pour au-

toriser cette tromperie. Notre Philosophe ne rougit pas de le dire.

3. Impiété. Ibid. « La bonté divine se prête, dit-il, aux » foiblesses du vulgaire, & veut bien lui » donner des preuves qui fassent pour lui ». Il avoit dit plus haut : « Pourvu que le pro» dige frappe ceux auxquels il est destiné, » qu'importe qu'il soit apparent ou réel ». Ainsi Dieu ne faisoit que profiter de l'ignorance des peuples pour les attirer à Jesus-Christ. Il les amenoit par l'erreur à la vérité, & se servoit de faux signes pour prouver la mission de son Fils. Disons-le, il faisoit le métier d'un charlatan, d'un joueur de gobelets pour éblouir les peuples.

Telles sont les sublimes idées que ce Philosophe nous donne de la sagesse & de la bonté de Dieu. Selon lui, le Très-haut ne fera pas de vrais miracles pour attester sa parole ; mais il se servira habilement de la science & de l'adresse de quelque Physicien pour attirer les peuples. Jesus-Christ n'étoit qu'un Physicien, qui donnoit les merveilles qu'il opéroit naturellement pour des merveilles divines, & la sagesse divine étoit de concert avec lui. C'est ainsi qu'elle *se prêtoit aux foiblesses du vulgaire.* Peut-on blasphémer plus ouvertement ?

Si ce n'est pas là faire le portrait d'un imposteur, je ne m'y connois pas. Faut-il

que ma main écrive de pareilles horreurs ! Seigneur, donnez à tous ceux qui les liront, de les détester !

Le blasphémateur des œuvres de Dieu a bien senti que la grandeur des œuvres de Jesus-Christ annonçoit un surnaturel divin, qui frappoit tout le monde. Vous allez voir l'artifice infernal qu'il emploie pour affoiblir l'autorité des miracles de Jesus-Christ. Il commence d'abord par jetter des soupçons sur la fidélité des Historiens. *4. Impiété.*

« Les spectateurs des choses merveilleuses sont, dit-il, naturellement portés à les décrire avec exagération. Là-dessus on peut de très-bonne foi s'abuser soi-même, en abusant les autres. Pour peu qu'un fait soit au-dessus de nos lumieres, nous le supposons au-dessus de la raison, & l'esprit voit enfin du prodige où le cœur nous fait desirer fortement d'en voir. *3. Lettre, p. 146.*

» Que devons-nous donc penser de tant de miracles rapportés par des auteurs véridiques, je n'en doute pas, mais d'une si crasse ignorance, & si pleins d'ardeur pour la gloire de leur Maître ? Faut-il rejetter tous ces faits ? non : faut-il les admettre ? je l'ignore ».

Ainsi, d'après ce jugement, on ne peut faire aucun fond sur le récit des Evangélistes ; ils ne méritent, selon ce critique,

aucune croyance. *Leur ignorance crasse, leur ardeur pour la gloire de leur Maître*, doivent les faire soupçonner d'exagération.

3. Lettre, p. 158. Rousseau, dans une note, pousse encore plus loin le mépris des Auteurs sacrés. Il expose, avec le tour le plus malin, le miracle des pourceaux qui allerent se précipiter dans la mer, & d'un air moqueur il nous dit : « Ce sont là les augustes preuves de la » mission du Rédempteur du genre hu- » main, les preuves qui doivent l'attester à » tous les peuples de tous les âges, & dont » nul ne sauroit douter sous peine de dam- » nation. Juste Dieu ! la tête tourne, & on » ne sait où l'on en est. Ce sont donc là, » Messieurs, les fondemens de votre foi? la » mienne en a de plus sûrs, ce me semble ».

J'aimerois autant dire nettement que toute l'histoire de Jesus-Christ n'est qu'une fable absurde & ridicule.

Dans un autre endroit, après avoir dit que plusieurs miracles rapportés dans la Bible paroissent avoir des caracteres de vérité, & que d'autres paroissent ne les avoir pas, il éleve sa voix, & d'un ton magistral

P. 145. il dit : « Réponds-moi donc, Théologien, » prétends-tu donc que je passe tout en » bloc, ou si tu me permets le triage? » Quand tu m'auras décidé ce point, nous » verrons après ».

C'eſt-à-dire, quand il ſeroit démontré qu'il n'y a point d'exagération dans les faits, j'ai de quoi me défendre ſur le divin que tu prétends y trouver.

Il tient parole. Voici comme il s'y prend : il ſoutient que l'on n'a aucun moyen pour s'aſſurer que les œuvres de Jeſus-Chriſt fuſſent des miracles divins. C'eſt-là le cinquiéme blaſphême. 5. *Impiété.*

« Un miracle, dit-il, eſt, dans un fait particulier, un acte immédiat de la puiſſance divine, un changement ſenſible dans l'ordre de la nature, une exception réelle & viſible à ſes loix. *P. 131.*

» Or, puiſqu'un miracle eſt une exception aux loix de la nature, pour en juger il faut connoître ces loix, & pour en juger ſûrement, il faut les connoître toutes; car une ſeule qu'on ne connoîtroit pas, pourroit, en certains cas inconnus aux ſpectateurs, changer l'effet de celles qu'on connoîtroit ». *P. 135.*

La concluſion qu'il tire de ce principe, c'eſt que, « comme perſonne ne connoît toutes les loix de la nature, nul homme ſage ſur la terre n'affirmera jamais qu'un fait, quelqu'étonnant qu'il puiſſe être, ſoit un miracle. Car comment peut-il le ſavoir » ? *Ibid.*

Ainſi, à l'entendre, perſonne ne peut

décider ſi un miracle eſt vraiment un miracle; donc il eſt inutile. Ce principe déteſtable, qui va à renverſer toute la Religion, & à taxer d'idiotiſme tous ceux qui ont cru à Jeſus-Chriſt, en voyant les miracles qu'il a opérés, eſt étayé dans Rouſſeau par une multitude de ſuppoſitions abſurdes.

Ibid. « L'étude de la nature, dit-il, fait faire » tous les jours de nouvelles découvertes. » L'induſtrie humaine ſe perfectionne tous » les jours. Jadis les Prophetes faiſoient » deſcendre à leur voix le feu du ciel; au» jourd'hui les enfans en font autant avec » un petit morceau de verre. Joſué fit ar» rêter le ſoleil, un faiſeur d'almanach va » le faire éclipſer. Le prodige eſt encore » plus ſenſible. Les foires fourmillent de » miracles; les Briochés n'y ſont pas ra» res ».

Quel indigne langage! quel mépris affecté de l'Ecriture ſainte, de comparer les merveilles qu'elle rapporte aux tours de la foire, & aux jeux des marionnettes! Annoncer une éclipſe, c'eſt, ſelon lui, un plus grand prodige que d'arrêter le ſoleil! Rouſſeau a raiſon de dire que la tête lui tourne quand il parle de miracles.

Le principe qu'il établit eſt ſi abſurde, qu'il feroit douter de ſon eſprit, ſi l'on n'étoit convaincu que c'eſt ſa fureur contre

tre la Religion chrétienne qui l'aveugle au point de lui ôter le ſens commun.

« Puiſqu'un miracle, dit-il, eſt une ex-
» ception aux loix de la nature, pour en
» juger il faut connoître ces loix, & pour
» en juger ſûrement il faut les connoître
» toutes ».

Quoi! pour juger qu'un fait eſt une exception aux loix de la nature, il faut les connoître toutes? Ainſi je ne puis pas aſſurer qu'un bloc de marbre ne s'élevera pas de lui-même en l'air, ſi je ne connois toutes les loix du Mouvement, de la Statique, de l'Aſtronomie, &c. Admettre un tel principe, c'eſt détruire tout l'ordre de la nature, & jetter les hommes dans une cruelle incertitude ſur l'uſage des créatures.

Juſqu'ici on a cru que le pain étoit une nourriture très-propre à l'homme; écouterons-nous un Philoſophe qui viendra nous dire: vous mangez ce pain; mais que ſavez-vous s'il n'y a pas un poiſon lent & ſecret, qui vous donnera la mort? Connoiſſez-vous toutes les loix de la nature pour juger ſûrement que ce pain eſt bon pour vous? Il en ſera de même de toutes les autres actions de la vie. Vous marchez, dira ce Philoſophe; mais que ſavez-vous ſi en mettant un pied devant l'autre, vous conſerverez votre équilibre? Connoiſſez-vous

tout le méchanisme de votre corps pour hasarder une telle démarche ? Un pareil raisonneur auroit un droit acquis aux Petites Maisons.

Il est donc certain que Dieu a donné à tous les hommes une Physique naturelle, qui les fait juger sûrement, & sans autre étude que l'expérience journaliere, d'une multitude de choses qui intéressent nécessairement la conservation de leur être. Il n'est pas besoin d'aller aux leçons de M. l'Abbé Nollet, pour savoir qu'une pierre de taille mise sur l'eau, couleroit à fond ; & le paysan le plus grossier, sans savoir que tout corps dont le volume est plus pèsant qu'un pareil volume d'eau, coule à fond, ne s'exposera pas à marcher sur les eaux. En vain pour l'engager à le faire, on lui citeroit l'exemple de saint Pierre qui y a marché; il prononceroit hardiment, sans crainte de se tromper, que la loi de la pesanteur n'a été suspendue que par une volonté particuliere de l'Etre suprême, qui change à son gré l'effet des loix générales ; & il dira que c'est un miracle.

Que Rousseau vienne lui dire, vous êtes bien hardi d'en décider ainsi ? Que savez-vous s'il n'y a pas des loix inconnues dans la nature, qui peuvent produire cet effet ? M. le Physicien, dira-t-il, faisons-en l'ex-

périence ſur vous : permettez que nous vous jettions dans l'eau. Je ſuis bien convaincu que s'il ſe mettoit en devoir de le faire, notre Philoſophe gagneroit bien vîte aux pieds, & oublieroit ſa Logique.

Perſonne au monde ne connoît toutes les loix de la nature; cependant, ſoit par une ſcience naturelle, qui n'a point d'autre maître que le Créateur, ſoit par une ſcience acquiſe par l'étude, on aſſure que tel effet doit arriver, & qu'un tel autre n'arrivera pas. Je ſuis sûr que ſi je mets le feu à des bottes de paille, elles brûleront; & que ſi je jette de l'eau ſur le feu, je l'éteindrai. De même, je ſuis certain qu'un homme ne peut arrêter le cours du ſoleil par une parole, ni reſſuſciter un corps mort depuis quatre jours, en lui diſant : ſortez de votre tombeau. Il eſt extravagant de venir nous dire pour établir le contraire, que l'étude de la nature fait faire tous les jours de nouvelles découvertes. Je le veux. On a découvert les effets de l'aimant & de la poudre, qui ont été long-tems inconnus. Quand on n'en connoîtroit pas la cauſe, on verroit toujours bien clairement qu'il y en a une, qui entre dans les loix générales établies par le Créateur. Elle n'eſt pas une exception à ces loix; & la preuve, c'eſt que ſa marche eſt toujours conſtante & uniforme :

au lieu que le miracle déroge visiblement aux loix de la nature par des effets sensibles, palpables, & dont la cause n'a ni rapport, ni analogie avec les loix de la nature. Ainsi qu'on essaie tant qu'on voudra de mettre de la boue sur les yeux d'un aveugle-né, jamais on ne lui rendra la vue. La mode ne viendra pas de marcher sur les eaux, parce que saint Pierre y a marché. Il faut avoir pour Dieu & pour ses œuvres une opposition bien marquée, pour avancer de tels paradoxes. Le bon sens suffit donc pour juger que tel effet est au-dessus des loix de la nature, & il n'est nullement nécessaire de les connoître toutes pour en juger.

Tous les miracles de J. C. portent ce caractere frappant de ne pouvoir se combiner avec aucunes loix générales; & la preuve, c'est que personne ne fera ces mêmes œuvres, à moins qu'il ne soit revêtu de la même puissance.

Notre Philosophe apporte pour autoriser son absurde hypothèse, des exemples qui ne montrent pas une grande Logique dans sa tête.

Ibidem, p. 142. « On vient de découvrir le secret de ressusciter des noyés, dit-il, on a déja cherché celui de ressusciter les pendus. Qui » sait si dans d'autres genres de mort on » ne parviendra pas à rendre la vie à des

» corps qu'on en avoit cru privés » ?

Réponds-moi, Philoſophe, eſt-ce de bonne foi que tu diſputes ici ? Mépriſes-tu aſſez les lecteurs pour croire qu'ils ſeront la dupe de ton verbiage ? *On a trouvé le ſecret de reſſuſciter des noyés*, dis-tu, apprends-nous ce ſecret ? la Patrie t'érigera une ſtatue. Je ſais qu'on a fait revenir des perſonnes qui étoient tombées dans l'eau, en qui la reſpiration n'étoit qu'arrêtée ; mais il eſt fou de dire qu'on a reſſuſcité des perſonnes mortes dans l'eau. On a cherché *le ſecret de reſſuſciter des pendus* ; que s'enſuit-il ? l'a-t-on trouvé ? Ce Philoſophe tire de cette recherche une concluſion bien ſinguliere. *Qui ſait ſi dans d'autres genres de mort on ne parviendra pas à rendre la vie à des corps qu'on en avoit cru privés ?* C'eſt-à-dire, qu'on rendra la vie à ceux qui l'auront encore. Quel ſubtil raiſonneur ! & c'eſt avec de pareilles objections que cet homme en impoſe à des lecteurs ſtupides. Quelle honte pour notre ſiecle d'avoir marqué de l'eſtime pour un tel homme !

Je ne m'arrête, mon fils, que pour prendre haleine ; car je continuerai dans la lettre ſuivante, à pourſuivre cet ennemi déclaré de Dieu. La guerre qu'il fait aux miracles eſt trop importante, pour ne pas achever de le déſarmer entiérement. Je, &c.

XVIII. LETTRE.

Suite des blaſphêmes de Rouſſeau contre les Miracles.

NE perdez point de vue, mon fils, la marche de Rouſſeau dans l'attaque qu'il fait aux miracles. Il ſoutient 1°. que les grandes idées de la ſageſſe divine ne nous permettent pas de ſuppoſer que Dieu veuille en faire : 2°. Que Jeſus-Chriſt n'en a jamais fait pour prouver ſa miſſion, qu'il les a même refuſés ; car ils auroient fait tort à ſa miſſion. C'eſt le jugement qu'il en porte: *ôtez les miracles*, dit-il, & *tout le monde ſera aux pieds de Jeſus-Chriſt.* 3°. Il avance que Jeſus-Chriſt n'a point voulu faire des miracles, & cependant qu'il a été bien aiſe qu'on crût qu'il en faiſoit, & a profité de la ſimplicité du vulgaire pour leur faire accroire que les choſes extraordinaires qu'il opéroit étoient des miracles. 4°. Il prétend que tous les récits que l'Evangile fait des miracles de J. C. doivent être ſuſpects *d'exagération à cauſe de l'ignorance craſſe des Auteurs*, & *de leur ardeur pour la gloire de leur Maître.* Ainſi il ne faut rien croire de tous ces faits, « quoique l'Evangile d'ail-

» leurs ait des caracteres de vérité si frap- *Emil. t. 1, p. 165.*
» pans, si grands, si inimitables, que l'in-
» venteur en seroit plus grand que le héros,
» & que les faits de Socrate, dont personne
» ne doute, soient moins attestés que ceux
» de Jesus-Christ ». 5°. Il avance que quand on admettroit la vérité des faits, un homme sage ne devroit jamais les regarder comme miraculeux; parce que « pour en juger
» ainsi, il faudroit connoître toutes les loix
» de la nature, afin de juger si ces faits sont
» une dérogation à ces loix ».

Vous voyez qu'on ne peut attaquer la cause des miracles avec plus de fureur; cependant nous ne sommes pas à la fin. L'impiété de cet homme va toujours croissant. Il attaque avec la plus insigne mauvaise foi la résurrection de Lazare; miracle qui est peut-être de tous les faits rapportés dans l'Evangile, le plus incontestable, puisque c'est celui qui a mis à bout la fureur des Pharisiens, qui a attiré à Jesus-Christ l'admiration du peuple, & ses applaudissemens dans son entrée à Jérusalem; qu'il a été opéré à la vue d'une foule de personnes; qu'il n'a jamais été contesté depuis tant de siecles; & qu'enfin il est impossible d'y soupçonner du faux. *6 Impiété.*

Ecoutez, mon fils, les puissantes raisons qu'il va donner pour dévoiler la fausseté

de ce miracle : l'entreprise est digne d'un homme qui ne respecte rien, qui ne rougit de rien.

Après avoir dit les raisons qu'il a de douter qu'un miracle soit un miracle, à cause des ressources de la nature, il est arrêté, parce qu'il ne voit pas de ressources dans la nature pour expliquer la résurrection d'un mort. Que fait-il ? Il franchit d'un plein saut cette barriere. *Un mort*, dit-il, *peut n'être pas mort*. Mais s'il l'est, que fera-t-il ? Il déclare qu'il deviendra *plutôt fou* que de se rendre.

Je crois qu'il dit vrai ; car la maniere dont il combat le miracle de Lazare, prouve que la *tête lui tourne*. Jugez-en, voici comme il en parle dans une note, p. 141. « *Lazare étoit dans la terre*. Seroit-il le » premier homme qu'on auroit enterré tout » vivant ? Il y étoit *depuis quatre jours*. Qui » les a comptés ? Ce n'est pas Jesus, qui » étoit absent. *Il puoit déja*. Qu'en savez- » vous ? Sa sœur l'a dit, voilà toute la preu- » ve. L'effroi, le dégoût en eût fait dire au- » tant à toute autre femme, quand même » cela n'auroit pas été vrai. *Jesus n'a fait* » *que l'appeller*, *& il sort*. Ceci peut être » une exagération ».

Je crois, mon fils, que vous avez de la peine à retenir votre indignation, en voyant

l'insolence sacrilege avec laquelle cet impie ose nier un fait qui intéresse l'honneur de Jesus-Christ & toute la Religion; mais observons la malignité renfermée dans ce peu de paroles.

Mon objet n'est pas de justifier l'Evangile qui a rapporté ce fait; je manquerois de respect à ce Livre divin, si je croyois qu'il eût besoin de ma plume pour le défendre. Il se suffit seul; mais je suis bien aise d'opposer encore une fois Rousseau à lui-même, & de prouver que le fanatisme de l'impiété l'aveugle à un tel point, qu'il dit perpétuellement le pour & le contre, & qu'en un mot il écrit sans réflexion & sans jugement.

Il a dit dans son éloge de Jesus-Christ, « *qu'il est impossible que l'Histoire de l'E-* » *vangile soit inventée à plaisir, que ce n'est* » *pas ainsi qu'on invente, & que les faits* » *de Socrate, dont personne ne doute, sont* » *moint attestés que ceux de Jesus-Christ* ». Il a dit « *qu'il seroit plus inconcevable que* » *plusieurs hommes d'accord eussent fabri-* » *qué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en* » *ait fourni le sujet.* Il a dit, *que l'Evan-* » *gile a des caracteres de vérité si grands,* » *si frappans, si parfaitement inimitables,* » *que l'inventeur en seroit plus grand que* » *le héros* ».

Et voici qu'il veut qu'on rejette le fait le plus grand, le plus frappant de l'Evangile, celui qui porte le plus de caracteres de vérité, & parfaitement inimitables. Si ce fait étoit faux, que faudroit-il penser de tous les autres? Si les Evangélistes l'ont inventé, ou si même ils l'ont exagéré, comme dit ce nouveau docteur, ils ne méritent plus aucune croyance dans le récit qu'ils font des autres miracles. Or ôtez de l'Evangile tous les miracles, que reste-t-il? quelle autorité a-t-il?

Sa morale doit le rendre respectable, dira Rousseau. Il n'y pense pas. A-t-il oublié qu'il a dit que la morale en étoit outrée? Selon lui, l'Evangile est vrai en gros, & faux en détail. Quelle folie!

C'est en vain que pour pallier son impiété, il dit seulement qu'il y a de l'*exagération*. Mauvaise défaite. Il n'y a point de milieu ici : le miracle de la résurrection est faux entiérement, ou vrai dans toutes ses parties : il n'est pas question ici d'exagération; ou Lazare étoit mort, ou il ne l'étoit pas : s'il étoit mort, le miracle est certain; s'il ne l'étoit pas, Jesus Christ nous a trompés, il a abusé de notre crédulité.

Mais voyons s'il y a lieu ici de soupçonner de la fausseté; & confondons de nouveau ce Philosophe par les raisonnemens les plus simples.

Ce cenſeur des œuvres de Dieu commence par demander ſi *Lazare ſeroit le premier homme qui auroit été enterré tout vivant?* Non, ſans doute; mais il ſeroit le premier qui, après avoir été quatre jours enfermé dans un ſépulcre, y ſeroit demeuré vivant.

Il fait une ſeconde objection qui n'eſt pas moins abſurde: « *Lazare*, dit-on, *y « a été quatre jours. Qui les a comptés* »?

C'eſt l'Hiſtorien dont il reconnoît la fidélité, & qui en étoit bien informé, comme de tous les autres faits. *Qui les a comptés?* C'eſt Jeſus-Chriſt. *Il étoit abſent*, dit ce ſubtil raiſonneur. Belle raiſon! Jeſus-Chriſt, à qui tout eſt préſent, ignoroit-il donc un fait de cette nature?

Quelle idée notre Philoſophe a-t-il donc de Jeſus-Chriſt? qu'il le diſe une bonne fois pour toutes. Qu'eſt-il, s'il n'eſt pas le Fils de Dieu, & Dieu lui-même?

Jeſus-Chriſt étoit ſi inſtruit de la mort de Lazare, qu'il l'apprit à ſes Diſciples. *Lazare eſt mort*, leur dit-il, & il leur annonça en même-tems qu'il alloit partir pour le réveiller.

L'Evangile dit clairement que quand Jeſus arriva, il y avoit déja quatre jours que Lazare étoit dans le tombeau.

Quand il ne le diroit pas, on devroit le

penſer ; car Jeſus étoit éloigné de vingt lieues, quand on vint lui dire que Lazare étoit malade, puiſqu'il étoit au-delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avoit baptiſé. Il ne partit pas ſur le champ, mais il différa exprès deux jours, afin de n'arriver, comme il le déclare lui-même, qu'après la mort de Lazare. *Je me réjouis*, dit-il, *pour vous autres, de ce que je n'étois pas là, afin que vous croyiez*. C'eſt-à-dire, afin d'affermir votre foi par un miracle, qui ne laiſſe aucun doute dans l'eſprit.

Une preuve que Lazare étoit depuis pluſieurs jours dans le tombeau, & qu'il étoit réellement mort, c'eſt la putréfaction. Ce ſigne n'eſt point équivoque; mais l'incrédule réſolu de ne ſe rendre à rien, nous dit hardiment : *il puoit déja : & qu'en ſavez-vous ? Sa ſœur l'a dit, voilà toute la preuve. L'effroi, le dégoût en eût fait dire autant à toute autre femme.*

L'athée que Rouſſeau combat, lui fera la même queſtion ſur l'Evangile. *Qu'en ſavez-vous*, dira-t-il ? Vous me demandez comment je le ſais ? Je le ſais, comme je ſais les faits de Socrate, dont perſonne ne doute. Je le ſais, parce que la ſœur de Lazare l'a dit en préſence de grand nombre de témoins qui auroient pu la démentir.

Mais c'eſt perdre le tems que de s'amu-

ſer à réfuter de pareilles ſubtilités. Venons au fond. Notre incrédule, pour nier le miracle, doit ſuppoſer néceſſairement de deux choſes l'une, ou que Lazare étoit en léthargie, ou qu'il y avoit un complot entre Jeſus-Chriſt & lui, pour tromper les peuples par un faux miracle.

L'idée d'une léthargie n'eſt pas admiſſible. Elle eſt démentie par l'infection qui ſortoit du corps. Et de plus, je demande à Rouſſeau de m'apprendre comment Jeſus-Chriſt ſavoit que l'état de Lazare n'étoit qu'une léthargie, puiſqu'il étoit abſent? Auroit-il été prudent à lui, dans ce doute, d'annoncer à ſes Diſciples qu'il alloit le faire ſortir du tombeau, tandis qu'il pouvoit être réellement mort? De plus, que ſavoit-il ſi la léthargie ceſſeroit au moment qu'il l'appelleroit du tombeau? Enfin que faut-il penſer de Jeſus-Chriſt, s'il a voulu profiter de cette léthargie pour faire croire que Lazare étoit mort, & donner plus d'éclat à ſon action? Peut-être dira-t-on que l'état de Lazare n'étoit pas une léthargie, & que tout ſimplement il contrefaiſoit le mort pour complaire à Jeſus-Chriſt. Une telle penſée pourroit-elle entrer dans une tête ſenſée? Lazare contrefaire d'abord le malade, & enſuite le mort! Conſentir à être lié, enveloppé, enfermé dans un tom-

beau, ſans ſavoir le tems qu'il y reſteroit! Peut-on le ſuppoſer? Et à quel deſſein contrefaire le mort, & s'expoſer au péril de la mort la plus cruelle? Pour favoriſer un impoſteur, qui auroit voulu ſe ſervir de ſa prétendue réſurrection pour ſe faire ſuivre. Il faut auſſi ſuppoſer que les ſœurs de Lazare & toutes les perſonnes de la maiſon ſont entrées dans ce complot. Mais quel avantage Lazare pouvoit il eſpérer de J. C. en ſe prêtant ainſi à une fourberie auſſi noire, où il riſquoit de mourir en déſeſpéré? J'ai honte de réfuter férieuſement une pareille idée.

Quoi donc! ce contradicteur des œuvres de Dieu ne dira-t-il jamais rien de ſenſé? & ne rougira-t-il pas de l'inſulte qu'il fait à Jeſus-Chriſt, en voulant le faire paſſer pour l'impoſteur le plus inſigne qui fût jamais?

Comment s'y prendroit-il pour accorder ce ſoupçon qu'il cherche à faire naître, avec ce qu'il dit ailleurs de la perſonne de Jeſus-Chriſt? Eſt-ce donc là, dira l'athée, cet homme dont vous avez dit que « du ſein » du plus furieux fanatiſme, la plus haute » ſageſſe ſe fit entendre, & que la ſimpli- » cité des plus héroïques vertus honora le » plus vil des peuples »?

La contradiction ne peut être plus ſen-

ſible. Il n'y a pas de milieu : ſi le miracle eſt faux, s'il y a eu un complot entre Lazare & Jeſus-Chriſt, l'Evangile eſt un Roman, Jeſus-Chriſt un ſéducteur. Si le miracle eſt certain, comme il eſt impoſſible d'en douter, Jeſus-Chriſt eſt Dieu, & il mérite toutes nos adorations. Rouſſeau en attaquant la vérité du miracle, attaque donc l'honneur de Jeſus-Chriſt même, il nous le donne pour un impoſteur.

Toute l'eau de la mer ne ſuffiroit pas pour effacer une telle impiété. Se plaindra-t il encore que nous cherchons à le décrier, & que nous lui en impoſons, en le repréſentant comme un docteur aſſis dans la chaire de peſtilence ?

Il eſt comme cette proſtituée dont parle l'Ecriture, qui, après s'être livrée à l'iniquité, demande quel mal elle a fait.

Ecoutez les plaintes de cet homme, qui déclare une guerre ſi ouverte à Jeſus-Chriſt. *3e Lettre de la Mont.*

« Nos hommes de Dieu, dit-il, veulent *Not. p.* 146.
» à toute force que j'aie fait de Jeſus un
» impoſteur. Ils s'échauffent pour répandre
» cette indigne accuſation, afin qu'on pen-
» ſe que je l'ai faite. Ils le ſuppoſent avec
» un air de certitude ; ils y inſiſtent & y
» reviennent affectueuſement. Ah ! ſi ces
» doux Chrétiens pouvoient m'arracher à
» la fin quelque blaſphême, quel triomphe,

» quel contentement, quelle édification
» pour leurs charitables ames! »

Hélas! miférable, vous voir *blafphémer*, c'eft pour les hommes de Dieu un fujet, non de triomphe, mais de larmes & de gémiffemens. Loin de vouloir vous arracher des blafphêmes, ils les étoufferoient bien volontiers dans votre bouche facrilege, d'où ils femblent couler comme de leur fource. Lorfqu'ils vous reprochent de traiter Jefus-Chrift d'*impofteur*, ils voudroient effacer de leur fang les raifonnemens impies que vous faites, & qui portent néceffairement avec eux cette horrible idée. Ils n'ont aucun intérêt à vous rendre coupable, mais ils en ont un bien grand à défendre notre divin Sauveur, & à vous couvrir de confufion, en dévoilant vos extravagances dans les attaques que vous lui portez. Puiffiez-vous profiter de l'avis que l'Auteur de la Lettre à M. d'Al.... donne à tous ceux qui, comme vous, font la guerre à la Religion. Il vous permet d'écrire, à deux conditions, qui vous paroîtront difficiles à remplir: la premiere, c'eft que vous prouverez ce que vous aurez avancé: la feconde, c'eft que vous écrirez fenfément. Il eft vifible que vous n'avez encore fatisfait ni à l'une ni à l'autre de ces conditions. Je doute que vous le faffiez mieux dans la fuite.

1°. Vous ne prouvez rien dans tout ce que vous avancez contre le miracle de Lazare. 2°. Vous ne hasardez que des conjectures extravagantes pour infirmer un fait avoué des ennemis mêmes de Jesus Christ, puisque c'est ce fait qui les a décidés à le faire mourir. Donc vous n'écrivez pas sensément. Je vais continuer à le faire voir.

Voici, mon fils, une autre objection que fait ce Philosophe, laquelle, je crois, n'est venue dans l'esprit de personne avant lui, & qu'un homme sensé n'adoptera jamais.

« Les miracles, dit-il, étant des faits » qui n'ont jamais été soumis à notre ex» périence & à notre observation, sont, » par-là même, de nature à n'être pas prou» vés, & par conséquent nous ne devons » pas les croire sur quelque témoignage » humain que ce puisse être ».

Vain sophisme! nous n'avons pas, à la vérité, l'expérience de morts ressuscités à la voix d'un homme; mais nous pouvons dire hardiment que nous avons l'expérience du contraire; savoir, qu'aucun homme ne peut, par sa puissance, faire sortir du tombeau un mort qui y étoit depuis quatre jours. C'est cette impuissance qui est soumise à notre expérience & à nos observations. Ainsi dès que je sais certainement

par le témoignage humain que le fait eſt arrivé, j'ai droit de croire au miracle, parce qu'il eſt démontré que Dieu ſeul peut opérer un tel prodige.

Cet Auteur fécond en chicanes expoſe encore une autre difficulté, qui ne fait pas plus d'honneur à ſon jugement. « Je laiſſe » à part, dit-il, le groſſier ſophiſme d'em» ployer la preuve morale à conſtater des » faits naturellement impoſſibles, puiſqu'a» lors le principe même de la crédibilité, » fondé ſur la poſſibilité naturelle, eſt en » défaut ».

Ce raiſonnement tourne contre lui. Il eſt impoſſible à toute créature d'opérer un tel fait, j'en conviens; mais l'eſt-il également à Dieu? Non, ſelon lui-même. Donc s'il arrive, je conclurai hautement qu'il n'y a que Dieu qui ait pu l'opérer. Il n'y a pas là de ſophiſme. Le principe de ma crédibilité n'eſt pas en défaut, puiſque nous ſavons tous que ce qui eſt impoſſible à l'homme eſt poſſible à Dieu. Il s'agit donc de ſavoir s'il l'a opéré. La preuve gît en fait, & c'eſt le témoignage des hommes qui en décide.

Lettre à M. de Beaum. p. 104. « Non, dit Rouſſeau, les miracles étant » des faits ſurnaturels, ne peuvent être at» teſtés par aucun témoignage humain ».

« Selon vous, dit-il à M. de Beaumont,

» & ſelon tout homme ſage, les preuves
» morales ſuffiſent pour conſtater des faits
» qui ſont dans l'ordre des poſſibilités mo-
» rales : mais elles ne ſuffiſent pas pour
» conſtater des faits d'un autre ordre, &
» purement ſurnaturels ».

On a honte de répondre ſérieuſement à de pareilles chicanes. Les miracles ſont à la vérité d'un autre ordre que les faits ordinaires, quant à la cauſe qui les produit; mais ils ſont dans l'ordre des choſes morales, quant à l'effet. Nos ſens en jugent comme ils jugent de tous les autres faits dont nous ſommes témoins, & nous pouvons en rendre compte & les atteſter, comme nous atteſterions un fait ordinaire & naturel.

On amene à Jeſus-Chriſt un paralytique, il le guérit : on lui préſente un aveugle, & il lui rend la vue : on le conduit au tombeau de Lazare, & il le reſſuſcite. Voilà des faits dont nous pouvons être témoins, comme d'une guériſon naturelle opérée par les remedes. Je ſuis auſſi croyable quand je dis que j'ai vu un mort reſſuſciter, & que j'en rapporte les preuves, que ſi je diſois que j'ai vu un homme tomber mort à mes pieds.

La vertu toute-puiſſante qui a reſſuſcité le mort ne s'apperçoit point des yeux du

corps; mais je juge sûrement qu'elle a agi, parce qu'il n'y a qu'elle qui pouvoit opérer un si grand miracle. Ainsi le fait que je raconte a pour juges mes sens, & c'est ma raison qui m'apprend que c'est la puissance divine qui a ressuscité ce mort, parce qu'il n'y a qu'elle qui ait pu le faire. Il est donc ridicule & absurde de dire que des faits surnaturels ne peuvent être attestés par des témoignages humains.

Voici une objection plus capable d'en imposer à ceux qui n'approfondissent point.

3. Lettre de la Mont. p. 351.

« Accordons, dit ce Philosophe, qu'il » y ait de vrais miracles, de quoi nous ser- » viront-ils, s'il y a aussi de faux miracles, » dès qu'il est impossible de les discerner ? »

« La même autorité, ajoute-t-il, qui at- » teste les miracles, atteste aussi les presti- » ges, & cette autorité prouve encore que » l'apparence des prestiges ne differe en » rien de celle des miracles. Comment » donc distinguer les uns des autres ? Et que » peut prouver le miracle, si celui qui le » voit ne peut discerner par aucune voie » assurée, & tirée de la chose même, si » c'est l'œuvre de Dieu, ou si c'est l'œuvre » du démon ? Il faudroit un second mira- » cle pour certifier le premier. Quoi! Dieu, » maître du choix de ses preuves, quand il » veut parler aux hommes, choisit par pré-

» férence celles qui ſuppoſent des connoiſ-
» ſances qu'il ſait qu'ils n'ont pas? Il prend
» pour les inſtruire la même voie qu'il ſait
» que le démon prendra pour les tromper?
» Cette marche ſeroit-elle donc celle de
» la Divinité : ſe pourroit-il que Dieu & le
» diable ſuiviſſent la même route? voilà ce
» que je ne puis concevoir. Je ſais bièn que
» nos gens ainſi preſſés reviennent à la
» doctrine; mais ils oublient que ſi la doc-
» trine eſt établie, le miracle eſt ſuperflu;
» & que ſi elle ne l'eſt pas, elle ne peut
» rien prouver ».

Cette objection n'a pas le mérite de la nouveauté : elle fut propoſée par Celſe dès les commencemens du Chriſtianiſme, & réfutée par Origene avec une ſupériorité qui auroit dû ôter toute envie à Rouſſeau de la renouveller. Je ſais que les Théologiens de nos jours ſe ſont diviſés ſur les principes d'où doit partir la réponſe à cette difficulté; mais je n'ai garde d'entrer ici dans cette diſcuſſion : elle ſeroit déplacée, puiſque je n'en ai pas beſoin, & qu'en admettant le ſentiment le plus favorable à la ſuppoſition de notre Philoſophe, je puis renverſer de fond-en-comble le coloſſe qu'il paroît élever avec tant de confiance.

Je conviens avec Rouſſeau, qu'il y a de faux comme de vrais miracles; que la même

autorité, c'est-à-dire, l'Ecriture & la Tradition, qui atteste les uns & les autres, prouve encore que l'apparence des prestiges ne differe en rien de celle des miracles; qu'il peut arriver qu'on ne puisse discerner par aucune voie *tirée de la chose même*, si un miracle est l'œuvre de Dieu, ou s'il est l'œuvre du démon. Mais s'ensuit-il de cette supposition, que les vrais miracles ne servent à rien? C'est la plus fausse de toutes les conséquences. Je vous ai prouvé, mon fils, que Dieu avoit choisi la voie des miracles pour faire connoître aux hommes la vraie Religion, parce qu'il falloit que les preuves en fussent à la portée de tous les hommes, même des plus simples & des plus grossiers; & que les faits miraculeux étoient seuls de ce genre. Par la même raison, Dieu permettant, par des desseins de sagesse qu'il ne nous est pas donné de pénétrer, qu'il y eût de faux miracles, il devoit établir, pour pouvoir discerner les vrais d'avec les faux, non une voie *tirée de la chose même*, qui demanderoit des connoissances que le plus grand nombre n'a pas, mais une voie tirée des circonstances, qui fût à la portée de tout le monde, & qui fût aussi certaine, aussi évidente, aussi infaillible que facile. Je m'explique.

S'il n'y avoit d'autre moyen pour discer-

ner le vrai d'avec le faux miracle, que la nature même de l'œuvre miraculeuſe, j'avoue que très-peu de perſonnes ſeroient capables de faire ce diſcernement; que les plus habiles pourroient s'y tromper; & qu'il ſeroit étonnant que *Dieu, maître de ſes preuves*, eût *choiſi par préférence celle* des miracles *pour parler aux hommes*. Il faudroit connoître parfaitement tous les divers phénomenes qui peuvent réſulter dans la nature, des divers mouvemens dont les corps ſont ſuſceptibles en vertu des loix que le Créateur a établies: ſans cela on riſqueroit de prendre ces phénomenes, quelquefois très-étonnans, pour des miracles, qui doivent ſurpaſſer toutes les forces de la nature. Il faudroit connoître juſqu'à quel degré de force va le pouvoir que Dieu a donné aux Anges dès leur création, & que les mauvais n'ont pas perdu par leur chûte, d'imprimer à la matiere des mouvemens extraordinaires, & de lui donner par-là une force productrice qu'elle n'a pas d'elle-même, & très-ſupérieure à celle que l'art des hommes lui communique tous les jours. Je vais plus loin. Il faudroit être certain que Dieu ne puiſſe pas, par un juſte jugement, produire, par l'opération du démon ſur la matiere, un effet contraire aux loix qu'il a établies dans la nature, & ſupérieur au pou-

voir naturel des Anges, c'eſt-à-dire, un effet véritablement miraculeux, ou quant à la maniere, ou même quant à la ſubſtance; & qui néanmoins tendroient à induire en erreur ceux qui le verroient, loin de les conduire à la connoiſſance de la vérité. Or il faut avouer au moins qu'il ne ſauroit y avoir certitude proprement dite que Dieu ne puiſſe pas le faire. Un grand nombre d'excellens Théologiens penſent le contraire; & ils appuient leur ſentiment ſur des textes de l'Ecriture & de la Tradition, & ſur des monumens de l'Hiſtoire, auxquels on ne donnera jamais de réponſes péremptoires. Rien donc de plus difficile, pour ne pas dire impoſſible, que de diſcerner le vrai d'avec le faux miracle par la nature même de l'effet miraculeux. (Vous devez vous appercevoir, mon fils, & je vous prie de vous en ſouvenir, que j'entends ici par *vrai* miracle, celui qui non ſeulement ſurpaſſe la puiſſance naturelle de tous les êtres créés, mais qui eſt fait pour nous conduire à la connoiſſance de la vérité).

Mais plus il eſt difficile de faire ce diſcernement *par une voie tirée de la nature même de la choſe*, plus il eſt aiſé de le faire par la *voie des circonſtances* qui précedent, ou accompagnent ou ſuivent le miracle. Comme notre Philoſophe n'attaque ici que les

les miracles qui ont été faits par Moïse & par Jesus-Christ, c'est à ceux-là principalement que je ferai l'application de la regle: une plus longue discussion me feroit sortir de mon sujet; je ne me suis proposé que de combattre Rousseau.

Je suppose d'abord, mon fils, une vérité qui ne peut être contestée, qui est, que les hommes accoutumés à faire usage de leur raison, n'ont pas adopté, comme des automates, sans réflexions, sans raisonnemens, une doctrine qui leur étoit prêchée, & confirmée par des miracles: ils ont nécessairement pesé & examiné, avant que de se rendre, la nature de la doctrine qu'ils entendoient, les faits qu'ils voyoient, les qualités des personnes qui leur parloient. Cela posé, les Israélites ont-ils pu hésiter entre les miracles de Moïse & ceux des Magiciens de Pharaon? Moïse sort du desert, où il menoit la vie la plus tranquille, vient en Egypte où toute sa nation étoit réduite à l'esclavage le plus dur: il assemble tous les Anciens, & leur déclare que *celui qui est*, le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob lui a apparu, l'a envoyé pour les délivrer de la servitude, les mener dans le desert pour lui rendre le culte qui lui est dû, & delà les conduire dans la terre de Chanaan, dont ils savent

que ce Dieu avoit promis à leurs peres de les mettre en possession; qu'il l'a armé de toute sa puissance, pour forcer Pharaon à les laisser sortir de ses Etats, malgré son endurcissement, par les prodiges les plus étonnans, qu'il opérera avec un instrument aussi foible que la verge qu'il tient en sa main. Quel est l'homme qui parle ainsi aux Hébreux? peut-il être suspecté de fourberie ou d'imposture? Nullement: il a fait ses preuves de la vertu la plus éminente, du détachement, de la patience, de la douceur les plus héroïques, de la foi la plus vive, du zele le plus pur. Quelle est la fin qu'il dit avoir? De faire rendre à Dieu le culte qui lui est dû, de servir à l'accomplissement des promesses faites à son peuple: y avoit-il rien en tout cela qui ne fût digne de celui dont il se dit l'envoyé? Non-seulement Dieu ne réclame point contre la mission que Moïse s'attribue, mais il la confirme par une multitude de prodiges qui s'operent dans l'instant, sans aucune préparation, à la seule parole de son serviteur, & qu'il fait cesser aussi subitement dès que Moïse le demande. Il est vrai que Dieu, qui a résolu d'endurcir le cœur de Pharaon, & de faire éclater sa gloire & sa puissance, permet qu'aux enchantemens des Magiciens il s'opere des prestiges sem-

blables. Mais qu'eſt-ce que ces Magiciens? des hommes notoirement vicieux, qui adorent & prêchent l'adoration de pluſieurs dieux. Quelle eſt la fin de leurs preſtiges? d'autoriſer & de perpétuer l'eſclavage auſſi injuſte que cruel, dans lequel Pharaon tient une nation qui avoit été reçue dans l'Egypte à titre d'hoſpitalité, & en reconnoiſſance des biens immenſes dont Joſeph avoit comblé le Roi & ſes ſujets. Leurs preſtiges égalent-ils en tout les prodiges de Moïſe? Quelle différence! Le ſerpent de Moïſe dévore ceux des Magiciens. Ils ne peuvent produire un ſeul des moucherons dont Moïſe a rempli l'Egypte en excitant la pouſſiere de la terre avec ſa verge. Ils ne peuvent ſe garantir eux-mêmes des ulceres enflammés que Moïſe a fait venir à tous les Egyptiens, tandis que les Iſraélites ne reſſentent aucune des plaies dont ce peuple eſt frappé, & que les preſtiges des Magiciens ne peuvent leur faire aucun mal. Ces Magiciens ſont forcés de reconnoître eux-mêmes devant Pharaon, que *le doigt de Dieu eſt là :* comment les Iſraélites auroient-ils pu s'y méprendre, en conſidérant la Religion & la ſainteté de leur Thaumaturge, l'idolâtrie & les vices des Magiciens, la juſtice & la pureté de la fin que ſe propoſe le premier, l'injuſtice criante des

vues qu'ont les seconds; enfin la supériorité palpable des prodiges de Moïse sur les prestiges des Magiciens ?

S'il n'a pas été possible de méconnoître la voix de Dieu dans les prodiges de Moïse, combien s'est-elle fait entendre plus clairement par les miracles de Jesus-Christ, à en juger également par les circonstances ? Lorsque l'Homme-Dieu vint sur la terre, c'étoit un sentiment universellement répandu chez les Juifs, que le tems de la venue du Messie prédit par Daniel étoit arrivé, & ils étoient dans l'attente de le voir paroître parmi eux. Jesus-Christ se montre, & dit qu'il est ce Messie attendu. Apperçoit-on en lui quelque trace de ces passions qui trahissent l'imposteur, quelque soin qu'il prenne pour se cacher; de cette ambition qui le transporte, de cette folle vanité qui fait son idole, de cette cupidité des biens de ce monde, au moins comme moyen de parvenir à ses fins ? Rien de tout cela. Il se retire dans les deserts ou sur les montagnes, pour se soustraire à un peuple qui veut l'enlever & le faire Roi. Il ne craint pas de dire hautement : *Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur.* Il est si pauvre, qu'il n'a pas où reposer sa tête. Sa sainteté est si éminente, que l'envie la plus envenimée ne trouve aucune prise

à la calomnie, & qu'il défie ſes ennemis de le *convaincre d'aucun péché.* Sa charité eſt ſi ardente, que *ſa nourriture eſt de faire la volonté de celui qui l'a envoyé,* & qu'*il fait du bien* par-tout où il paſſe, *guériſſant tous ceux qui ſont ſous l'oppreſſion du diable, parce que Dieu eſt avec lui.*

Il montre une ſageſſe ſi profonde dans ſa conduite, dans ſes diſcours & dans ſes réponſes, qu'elle ravit d'admiration ceux qui l'écoutent. Sa doctrine ſur le dogme n'eſt que le développement de celle que les Juifs croyoient & avoient toujours crue plus ou moins diſtinctement, & que les Prophetes avoient enſeignée, comme il le prouve en particulier de ſa divinité, dont l'aſſertion révoltoit ſi fort les Phariſiens. Les myſteres qu'il annonce ſont au-deſſus de la raiſon, mais nullement contre la raiſon. Sa morale, qui n'eſt que l'extenſion de celle que nous trouvons gravée dans notre ame, eſt ſi pure, que Rouſſeau lui-même eſt forcé d'avouer, que la ſainteté de l'Evangile parle à ſon cœur, & que les livres des Philoſophes ſont très-petits près de celui-là. Les miracles ſi multipliés & ſi éclatans qu'opéra un tel Thaumaturge en confirmation de ſa miſſion & de ſa doctrine étoient-ils équivoques? Pouvoit-on raiſonnablement mettre en problême, s'ils

étoient l'œuvre de Dieu ou celle de ſatan ? N'eût-ce pas été le comble de l'extravagance & de l'impiété ? Les Phariſiens oſerent dire de l'expulſion des démons ſeulement, qu'elle étoit l'effet de la colluſion de Béelzébut avec lui, pour l'aider à ſéduire le peuple : & Jeſus-Chriſt démontra le ridicule de cette calomnie, de maniere à les couvrir de confuſion. En effet, il faudroit ne ſuppoſer en Dieu ni ſageſſe, ni bonté, ni providence, pour dire qu'il peut permettre que les hommes ſoient précipités dans l'erreur par de faux miracles qu'opéreroit un impoſteur, qui ſe diroit envoyé de lui, en qui on verroit tous les caracteres d'un ambaſſadeur du ciel, lorſqu'en un mot la prudence la plus conſommée n'auroit aucun moyen de ſe garantir de la ſéduction. « Ah ! Seigneur, pourroit on dire en pareil » cas, ſi nous avons embraſſé l'erreur, c'eſt » vous-même qui nous avez trompés. »

A entendre J. J. Rouſſeau, on diroit que Dieu & le démon ſont deux puiſſances abſolument indépendantes l'une de l'autre, & que le démon, malgré le Tout-Puiſſant, peut faire, pour tromper les hommes, tout ce que Dieu peut faire pour les éclairer. Ignoreroit-il que s'il s'agit de prodiges qui ſurpaſſent les forces de la nature, qui ſont une interverſion des loix établies dès la

création, Dieu ſeul peut les opérer immédiatement, lors même qu'ils s'opéreroient au gré de cet eſprit malin, dont Dieu ſait faire tourner la malice à ſa propre gloire? que s'il s'agit de prodiges qui ne ſurpaſſent point le pouvoir très-étendu que Dieu en créant les Anges, leur a donné ſur la matiere; ils ne peuvent encore exercer ce pouvoir qu'autant que Dieu le leur permet? qu'il l'a lié dans les mauvais Anges, afin qu'ils ne puiſſent nuire aux hommes qu'autant qu'il voudra le délier en certaines occaſions, par des jugemens de juſtice contre les méchans, ou de miſéricorde envers les juſtes? Or il répugne évidemment à tous les attributs de Dieu, qu'il permette à ſatan d'opérer des prodiges, ni de l'une, ni de l'autre eſpece, pour jetter les hommes dans l'erreur, dans des cas où rien ne pourroit leur faire appercevoir l'illuſion.

Ces principes peuvent s'appliquer aiſément aux miracles des Apôtres, & à tous ceux qui ont été faits dans tous les ſiecles en confirmation de la doctrine de Jeſus-Chriſt, ainſi qu'à ceux que Dieu, ſelon les ſecrets impénétrables de ſa juſtice, donneroit à des hommes pervers ou ſéduits, le pouvoir d'opérer, en vue d'autoriſer les faux dogmes ou les maximes erronées qu'ils débitent. Mais vous concevez, mon fils,

que si je voulois faire ici cette application; elle me meneroit trop loin, & me feroit sortir de mon sujet. Il me suffit d'avoir prouvé, qu'en partant d'après la supposition la plus favorable à Rousseau, qui est; qu'entre les miracles divins & les prestiges du démon, on ne puisse faire le discernement par une voie *tirée de la chose même*; il y a néanmoins des moyens certains de distinguer les uns d'avec les autres; qu'il est faux par conséquent que les miracles ne prouvent rien, & qu'ils ne puissent servir à discerner la vérité d'avec l'erreur.

Ce Philosophe objecte, que si c'est par la doctrine que nous prétendons juger le miracle, la doctrine est donc déja établie, & alors le miracle est superflu. Vaine équivoque. D'abord, la doctrine n'est pas le seul moyen, vous l'avez vu, de faire ce discernement. Quand il s'est agi de l'établissement de la doctrine par Jesus-Christ, ce n'est pas par sa doctrine en elle-même qu'on a jugé de ses miracles, mais par l'analogie & la parfaite conformité de sa doctrine avec celle qui avoit toujours été crue, & qui étoit déja révélée, & avec les principes gravés dans le fond de notre cœur. La doctrine de Jesus-Christ une fois établie, il n'est pas douteux qu'on a pu & dû juger par cette doctrine, tous les miracles

ou les prestiges qui ont été faits, pour la confirmer ou pour la combattre, sans que l'on puisse dire qu'il y ait aucun cercle vicieux dans cette méthode. M. l'Archevêque de Paris en donne très-nettement la raison dans son Mandement contre ce Philosophe : je ne peux mieux finir qu'en rapportant son texte.

« Quand une doctrine, dit-il, est re» connue vraie, divine, fondée sur une » révélation certaine, on s'en sert pour » juger le miracle; c'est-à-dire, pour re» jetter les prétendus prodiges que des » imposteurs voudroient opposer à cette » doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine » nouvelle, qu'on annonce comme éma» née du sein de Dieu, les miracles sont » produits en preuves, c'est-à-dire, que » celui qui prend la qualité d'envoyé du » Très-haut, confirme sa mission, sa pré» dication par des miracles, qui sont le » témoignage même de la divinité. Ainsi » la doctrine & les miracles sont des ar» gumens respectifs, dont ont fait usage » selon les différens points de vue où l'on » se place dans l'étude & dans l'enseigne» ment de la Religion. Il ne se trouve là » ni abus du raisonnement, ni sophisme » ridicule, ni cercle vicieux ».

C'est assez, mon fils, vous entretenir

ſur cette matiere. La néceſſité de débrouiller toutes les fauſſes ſubtilités de Rouſſeau, m'a engagée dans une diſcuſſion un peu longue, je n'y ai marché que guidée & éclairée par mon Mentor.

Je, &c.



XIX. LETTRE.

Attaque portée par Rouſſeau à toutes les autres preuves de la Révélation.

LE ſoulevement général, mon fils, qu'a excité contre Rouſſeau ſa doctrine impie ſur les miracles, ne l'a rendu que plus hardi à la ſoutenir dans ſes lettres écrites de la montagne. Pour pallier ſon impiété, il dit qu'il eſt Chrétien, mais que ſa foi eſt appuyée ſur d'autres preuves plus ſolides, & crie à l'injuſtice de ce qu'il a été proſcrit par le Conſeil de la République de Geneve. « Ces Meſſieurs, dit-il, (en parlant de ceux qui l'ont condamné) déterminés à me faire, malgré moi, rejetter la révélation, comptent pour rien que je l'admette ſur des preuves qui me convainquent, ſi je ne l'admets auſſi ſur les preuves qui ne me convainquent pas; & parce que je ne le puis, ils diſent que je la rejette. Peut-on concevoir rien de plus injuſte & de plus extravagant »? P. 114.

Vous allez voir, mon fils, qu'il n'y a nulle droiture dans cette belle proteſta-

tion. L'intérêt seul de la vérité m'oblige de dévoiler sa mauvaise foi ; car il ne se couvre du manteau de l'hypocrisie, que pour séduire plus aisément. Il ne respecte pas plus les autres preuves de la mission de Jesus-Christ que les miracles. Donc il faut conclure qu'il rejette la révélation ; car on ne le soupçonnera pas de croire sans preuves.

3. Lettre, p. 108. « Le premier, dit il, le plus important, » le plus certain des caracteres des envoyés » de Dieu se tire de la nature de la doc- » trine, c'est à dire, de son utilité, de sa » beauté, de sa sainteté, de sa vérité, de sa » profondeur, & de toutes les autres qua- » lités, qui peuvent annoncer aux hommes » les instructions de la suprême sagesse, & » les préceptes de la suprême bonté. Ce » caractere est, comme je l'ai dit, le plus » sûr, le plus infaillible. Il porte en lui- » même une preuve qui dispense de toute » autre ; mais il est moins facile à consta- » ter, il exige, pour être senti, de l'étude, » de la réflexion, des connoissances, des » discussions, qui ne conviennent qu'aux » hommes sages, qui sont instruits, & qui » savent raisonner ».

On ne peut mieux parler. Une doctrine pure, sainte, utile, annonce les instructions de la suprême sagesse, & de la su-

prême bonté. La question maintenant, c'est de savoir si la doctrine de Jesus Christ est telle. Oh! dit-il, c'est au jugement des Philosophes qu'il faut s'en rapporter; c'est à nous, qui sommes des hommes sages, & qui savons raisonner, à décider cette question. Or comment la décide-t-il? Le voici:

Les mysteres, que la révélation nous enseigne sont *absurdes, révoltent la raison*, *dégradent l'idée que nous avons du souverain Etre*. Le culte que Jesus-Christ a établi est *insociable*, *inutile*, *impraticable*, *mêlé de superstitions*. Il doit sa naissance au *fanatisme*, *se maintient par l'hypocrisie*, & *ne mene point à la vertu*. Enfin *sa morale est outrée*.

La conséquence est aisée à tirer; donc Jesus-Christ n'a pas le caractere le plus certain des envoyés de Dieu; donc sa révélation doit être rejettée.

Comment, me direz-vous, accorder ce langage avec les éloges que ce Philosophe fait de Jesus-Christ & de son Evangile? Je ne me charge pas de concilier cet homme avec lui-même, l'entreprise seroit difficile. Tantôt il vous dit « qu'il croit à Jesus-Christ, qu'il reconnoît l'Evangile, » que l'Esprit divin qui brille dans la morale & dans la doctrine de l'Evangile, » rend à ce livre toute la force qui manque

Lettre à M. l'Archevêque, pag. 114.

» au témoignage des hommes » : tantôt il s'en moque comme d'un livre plein de choſes incroyables.

Ne ſoyez donc pas la dupe de ſon langage ; le voile qui le couvre eſt tranſparent, & on le pénetre aiſément. Voulez-vous ſavoir ce qu'il entend par ces belles paroles : *l'Eſprit divin brille dans cette morale?* Cela eſt ſimple. Jeſus Chriſt étoit un grand Philoſophe, au deſſus de *Socrate & de Platon ;* il a inſtruit les hommes par des préceptes ſublimes, puiſés dans l'étude qu'il avoit faite de la loi ; mais il n'eſt pas ſans défaut ; il a outré la matiere, & cela n'eſt pas étonnant : la ſublimité de ſon génie devoit l'entraîner dans cette erreur. Car « qui ſait, nous dit-il, juſqu'où les médi» tations ſur la divinité, juſqu'où l'enthou» ſiaſme de la vertu peut, dans une ſubli» me tête, troubler l'ordre didactique & » rampant des idées vulgaires ? Dans une » trop grande élévation la tête tourne, & » l'on ne voit pas les choſes comme elles » ſont ».

Paſſons donc au ſecond caractere, qui peut nous apprendre à connoître un envoyé de Dieu, & voyons ſi notre Philoſophe ſera plus indulgent ſur celui-ci.

Lettre de la Mont. pag. 109. « Le ſecond caractere des hommes choi» ſis de Dieu pour annoncer ſa parole, eſt

» leur sainteté, leur véracité, leur justice,
» leurs mœurs pures & sans tache, leurs
» vertus inaccessibles aux passions humai-
» nes; elles sont, avec les qualités de l'en-
» tendement, la raison, l'esprit, le savoir,
» la prudence, autant d'indices respecta-
» bles, dont la réunion, quand rien ne s'y
» dément, forme une preuve complette en
» leur faveur, & dit qu'ils sont plus que des
» hommes. Ceci est le signe, qui frappe
» par préférence les gens bons & droits,
» qui voient la vérité par-tout où ils voient
» la justice, & n'entendent la voix de Dieu
» que dans la bouche de la vertu : ce ca-
» ractere a sa certitude encore; mais il n'est
» pas impossible qu'il trompe, & ce n'est
» pas un prodige qu'un imposteur abuse
» les gens de bien, ni qu'un homme de
» bien s'abuse lui-même, entraîné par l'ar-
» deur d'un saint zele, qu'il prendra pour
» l'inspiration ».

Oh! pour le coup, me direz-vous, l'éloge que fait ce Philosophe de la sainteté de Jesus-Christ, ne permet pas de douter qu'il ne le reconnoisse *pour l'homme choisi de Dieu pour annoncer sa parole.*

Allons doucement, connoissez un peu le personnage, & vous allez voir que vous ne tenez rien.

Après ce bel éloge, il s'arrête tout court

& il s'enveloppe dans un ſcepticiſme volontaire, ne ſachant trop que penſer de Jeſus-Chriſt à cauſe qu'il a enſeigné des choſes qu'il *eſt impoſſible à tout homme ſenſé de recevoir & d'admettre.*

La ſainteté de Jeſus-Chriſt ne lui en impoſe pas. Ce n'eſt pas un prodige, dit-il, qu'un *impoſteur abuſe les gens de bien par les dehors de ſainteté, ou qu'un homme de bien s'abuſe lui-même.* Choiſiſſez.

Rouſſeau criera-t-il encore à la calomnie, ſi je l'accuſe de traiter Jeſus-Chriſt d'impoſteur? Que ſignifient donc les paroles que je viens de rapporter, ſur-tout ſi nous y joignons le raiſonnement qu'il a fait ſur la réſurrection de Lazare? Car, encore une fois, donner pour miracle ce qui ne l'eſt pas, ſe ſervir des connoiſſances ſupérieures que l'on a des loix de la nature, pour abuſer les peuples, c'eſt certainement le caractere de l'impoſteur, & Rouſſeau ne craint pas de le donner à Jeſus-Chriſt.

Il eſt donc viſible qu'il ne croit point en lui. Il n'admet aucune des preuves qui atteſtent la divinité de ſa miſſion: comment pourroit-il recevoir l'Evangile? Il y croit, comme je crois à l'Alcoran. Il croit qu'il y a un Evangile, c'eſt là toute ſa foi. « Je reconnois, dit-il, l'anthenticité de l'Evangile, en conſéquence de la ſublimité que

Lettre à M. l'Archevêque, page 112.

» j'y vois, sans qu'on me l'atteste. Je n'ai » pas besoin qu'on m'affirme qu'il y a un » Evangile, lorsque je le tiens. L'Evangile » est la piece qui décide, & cette piece est » entre mes mains; de quelque maniere » qu'elle y soit venue, & quelqu'auteur » qui l'ait écrite, j'y reconnois l'Esprit di» vin ». C'est-à-dire, j'y reconnois un esprit élevé, profond dans quelques préceptes; mais pour ce qui est des faits, ils me paroissent incroyables.

Je vous le demande, est-ce là croire à l'Evangile? Il n'y a pas d'incrédule qui n'en dît autant. Ce Philosophe assure cependant qu'il est Chrétien, qu'il reçoit la révélation; tandis qu'il rejette les faits comme exagérés, la doctrine comme absurde, la morale comme excessive, & qu'il craint que le Législateur des Chrétiens n'ait abusé les peuples, ou qu'il ne se soit abusé lui-même. Je conclus, mon fils, sans craindre de calomnier, que cet homme doit être regardé comme un moqueur, qui insulte Dieu & les hommes. Voici un nouveau trait qui achevera de vous en convaincre. « Le culte, dit il, est réglé, les formes en » sont prescrites, les loix sont établies, les » transgresseurs sont punis, on se soumet » en silence..... On fait comme les autres, » sauf à rire à son aise, en son particu-

Lettre à M. l'Archevêque, pag. 76.

» lier, de ce qu'on feint de respecter en » public ».

Plût à Dieu qu'il s'en fût tenu à rire en son particulie! le mal n'eût été que pour lui : mais pourquoi a-t-il cherché à inspirer son impiété à la jeunesse par ses détestables leçons? Pourquoi n'ouvre-t-il la bouche que pour blasphémer? Il veut que nous le respections, & il ne cesse d'attaquer Jesus-Christ. Irrité de voir ses ouvrages proscrits par l'autorité Ecclésiastique & séculiere, il annonce dans sa lettre à M. l'Archevêque, qu'il médite contre ses ennemis
Page 9. une *vengeance éclatante & durable. Dix lignes seulement*, dit-il, *& je couvre mes persécuteurs d'un ridicule ineffaçable.*

Tremblez pour moi, mon fils; car c'est encore ici un nouveau lion, qui, fatigué des bourdonnemens de la guêpe, va se réveiller & la tuer (*a*).

On ne devineroit pas quels sont ces persécuteurs, quelle est cette cabale puissante qui a médité la ruine de ce Philosophe? c'est un ou deux Théologiens, qu'il appelle *Jansénistes*. Et qu'ont ils fait pour le perdre? Ils ont, dans leurs écrits, réfuté les erreurs de ce Philosophe, & dévoilé

(*a*) C'est l'idée que M. d'Alembert nous donne de Voltaire dans son écrit intitulé : *Réflexions sur la destruction des Jésuites en France.*

le poiſon caché ſous les fleurs de ſon éloquence. Il invite toute la terre à être témoin de la vengeance qu'il va exercer.

« Que le public, dit-il, ne connoît-il » ceux qui ont médité ma ruine, & ce » qu'ils ont fait pour l'exécuter; par quels » miſérables inſectes, par quels ténébreux » moyens il verroit ſe mouvoir les Puiſ- » ſances; quel levain il verroit s'échauffer » par leur pourriture, & mettre les Parle- » mens en fermentation »!

Quelles idées! qu'elles ſont nobles! Des Théologiens ſont des *inſectes*; leurs écrits, de la *pourriture*; & les Parlemens qui ont condamné les ouvrages de ce Philoſophe à être brûlés, ont été mis en *fermentation* par le levain de ces Théologiens! Page 91

Après ce bel exorde digne d'un eſprit qui eſt mis en *fermentation* par le levain de ſon orgueil, il annonce qu'il va dévoiler un fait qui démaſquera ſes ennemis. On s'imaginera peut être que c'eſt quelque conjuration contre l'Etat qu'il va découvrir; ne craignez rien. « Les Théologiens » dont il eſt queſtion, ne lui ont déclaré » une guerre ſi ouverte que parce qu'il n'a » pas voulu embraſſer leur parti & prendre » la plume contre les Jéſuites ».

Je pourrois faire ici à Rouſſeau la réponſe du Pere Valérien; mais je crains ſon

rugiſſement. Je me contente de le défier publiquement de nommer les Théologiens qui l'ont invité à embraſſer leur parti. L'expérience que j'ai dans le monde, me perſuade que ces Théologiens ne forment point ce qu'on appelle de parti, & qu'ils n'ont jamais cherché à s'aſſocier avec des impies, quelques talens qu'ils aient; ils ſe font même gloire de les attaquer ſans aucun ménagement.

Rouſſeau ajoute un nouveau trait qui ne rendra pas plus croyable ce qu'il avance. C'eſt que M. de *Beaumont* eſt devenu le *ſatellite & l'inſtrument de leur animoſité*. Il faut que J. J. Rouſſeau ſoit bien peu inſtruit de ce qui ſe paſſe dans le monde, pour s'imaginer qu'il fera croire que M. de Beaumont eſt devenu l'inſtrument des Janſéniſtes. Il déclare que ce n'eſt qu'avec la plus grande peine qu'il décele cette colluſion du Prélat avec de ſi méchantes gens: qu'il ſe tranquilliſe, tout le monde en a ri, mais perſonne ne l'a cru. Continuons de ſuivre notre Philoſophe.

Il ne compte pas la prophétie parmi les caracteres qui doivent ſervir à atteſter la miſſion des hommes choiſis pour annoncer la parole de Dieu. Vous en devinez ſans doute la raiſon: c'eſt qu'il n'en fait pas grand cas.

Je vous ai exposé toutes les Prophéties qui concernent le Messie : vous avez dû voir que l'Histoire de Jesus-Christ a été tracée si fidélement par les Prophetes plusieurs siecles avant qu'il parût, qu'il est impossible de n'y pas reconnoître l'esprit de Dieu. Mais rien n'embarrasse un Philosophe qui sait raisonner.

« Pour croire aux Prophéties, dit-il, il » faudroit trois choses, dont le concours » est impossible, savoir : que j'eusse été té» moin de la Prophétie ; que je fusse té» moin de l'événement ; & qu'il me fût » démontré que l'événement n'a pu cadrer » fortuitement avec la Prophétie ». *Emil. t. 3, p. 171.*

Qu'appelle-t-on un blasphême, si ce n'en est pas un, à la vérité, d'une nouvelle espece ? Voilà Dieu déclaré imbécille, de s'être amusé à nous faire prophétiser Jesus-Christ, puisqu'il est impossible que la Prophétie fasse impression sur un esprit raisonnable. J. C. nous a trompés, quand il nous a dit que Moyse & les Prophetes parloient de lui. Les Apôtres, les Peres, en un mot, toute l'Eglise a été dans l'illusion en cherchant dans l'Ecriture-Sainte les Prophéties qui regardent le Messie. C'est le grand, l'incomparable Rousseau qui le décide. M'accusera-t-il de faire fermenter contre lui tout l'Univers en exposant son impiété ?

Qu'il ſache que tout ſon raiſonnement n'a pas le ſens commun. 1°. Quand Jeſus-Chriſt a paru, les Juifs avoient entre les mains les Prophéties. Ils ne pouvoient pas plus douter de la vérité de ces livres, que je doute que l'Hiſtoire Eccléſiaſtique qui porte le nom de M. Fleury eſt de lui. 2°. Ils ſavoient que dans ces livres étoient dépoſées les promeſſes du Meſſie, & les ſignes auxquels on devoit le reconnoître. 3°. Ils ont été témoins de l'accompliſſement. Ils n'avoient qu'à confronter les événemens avec la Prophétie. Ils pouvoient par ce moyen, ſans avoir été témoins de la Prophétie, s'aſſurer de ſa vérité & de ſa divinité. Auſſi c'eſt en conſéquence des Prophéties mêmes, mais très-mal entendues, qu'ils ont condamné Jeſus-Chriſt. Ils ſe ſont trompés dans ce jugement par les mauvaiſes diſpoſitions de leur eſprit & de leur cœur; & ce principe de leur erreur ne les a rendus que plus coupables. Ils n'ont point connu Jeſus-Chriſt, parce que ſa vie étoit une condamnation de la leur, & qu'il leur reprochoit avec force leurs déſordres. Mais bien loin que l'erreur des Juifs ſoit une raiſon de rejetter les Prophéties; c'eſt un nouveau motif d'y croire, puiſque ces Prophéties nous annoncent que les Juifs ſeront aveuglés à cauſe de leur ingratitude,

& que cette prédiction ſe vérifie depuis plus de 1700 ans.

Quant à la troiſiéme choſe qu'exige notre Philoſophe, ſavoir ; qu'il lui ſoit démontré que l'événement n'a pu cadrer fortuitement avec la Prophétie, elle ne mérite pas de réponſe, & ne montre qu'une incrédulité obſtinée.

Qu'un homme annonce qu'il tombera de la pluie demain, cette prédiction peut cadrer fortuitement avec l'événement. En eſt-il de même des prédictions touchant le Meſſie? Il n'eſt pas poſſible que ce ſoit fortuitement qu'une infinité d'actions qui dépendoient du libre concours des volontés de tant d'hommes, ſont arrivées exactement comme elles avoient été prédites, dans le même ordre, le même tems, les mêmes circonſtances. Il ſeroit auſſi abſurde de le dire, que de ſoutenir que le Monde a été fait par haſard.

Eh bien! mon fils, parlez ſincérement; n'eſt-il pas vrai que vous voyez la plus inſigne mauvaiſe foi dans tous les combats que Rouſſeau livre aux miracles, & aux autres preuves de la révélation; que dans le vrai il n'en admet aucune, & que c'eſt avec juſtice qu'on l'a condamné comme ennemi de la révélation?

On n'a donc pas tort de reprocher à

ce Philoſophe qu'il ne croit pas à l'Evangile. Ses juſtifications fourniſſent de nouvelles preuves de ſon impiété. L'anathême dont il eſt frappé, ne peut être levé que par une abjuration ſolemnelle de ſes erreurs; que Dieu lui en faſſe la grace, je le demande ſincérement pour lui.

Je, &c.



XX. LETTRE.

Théologie de J. J. Rousseau, favorable au Matérialisme & au Manichéisme.

Réfutation de son système.

NOTRE Philosophe, après avoir travaillé, mon fils, à saper tous les fondemens de la révélation, entreprend d'établir une nouvelle Religion assortie à son goût, qui flatte l'orgueil de l'esprit humain, qui bannisse tout remords & toute inquiétude, & qui ne gêne aucune passion; c'est cette Religion qu'il appelle la *Religion naturelle.*

Il compte, sans doute, que tous les hommes de chair & de sang s'uniront à lui, le reconnoîtront pour leur chef, & l'honoreront comme instituteur d'un nouveau culte. Il exhorte déja les Princes à se déclarer en sa faveur, à adopter sa Religion, & à bannir de leurs Etats quiconque ne sacrifiera pas sa vie aux loix qu'ils auront établies.

Il s'annonce comme le pacificateur de l'Univers, & prétend établir un contrat

ſocial qui uniſſe tous les humains, & faſſe ceſſer toutes diſputes de Religion. C'eſt un nouveau Platon, qui veut former une nouvelle République : ſon nom doit être mis ſur la liſte des bienfaiteurs du genre humain : on le comparera à Confucius, & ſur-tout à Mahomet ; car, comme ce dernier, il voudroit pour établir la paix partout, qu'on exterminât tous les Chrétiens.

O l'homme incomparable ! tel eſt le projet ambitieux de ce Philoſophe ; tel eſt l'eſprit ſocial qui l'anime.

Mais quelle nouvelle doctrine ſubſtitue-t-il à celle de la révélation ? Ecoutez-la, & vous verrez que la nouvelle chaire de Théologie qu'il veut ériger, n'eſt qu'une chaire de peſtilence.

Commençons d'abord par écouter les belles leçons qu'il va nous donner ſur la Divinité ; c'eſt de la raiſon qu'il les a appriſes ; il n'a point d'autre maître ; car, ſelon lui, *les plus grandes idées de la Divinité ne nous viennent que par la raiſon ſeule.*

Emil. t. 3, p. 112. « Cet être, dit-il, qui veut, qui peut, » cet être actif par lui-même, cet être enfin, quel qu'il ſoit, qui meut l'Univers, » & ordonne toutes choſes, je l'appelle » Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté, que » j'ai raſſemblées, & celle de bonté, qui

» en eſt une ſuite néceſſaire. Mais je n'en » connois pas mieux l'être auquel je l'ai » donné. Il ſe dérobe également à mes ſens » & à mon entendement. Plus j'y penſe, » plus je me confonds. Je ſais très-certai- » nement qu'il exiſte par lui-même; je ſais » même que mon exiſtence eſt ſubordon- » née à la ſienne, & que toutes les choſes » qui me ſont connues ſont dans le même » cas..... J'apperçois Dieu par-tout dans » ſes œuvres; je le ſens en moi; mais ſi-tôt » que je veux le contempler en lui-même, » ſi-tôt que je veux chercher où il eſt, ce » qu'il eſt, où eſt ſa ſubſtance, il m'échap- » pe, & mon eſprit troublé n'apperçoit » plus rien ».

Oh! la ſublime Théologie! on s'attendoit qu'un Philoſophe qui a déclaré que la raiſon lui a donné de Dieu les idées les plus pures, alloit faire luire à nos yeux un flambeau capable de les éblouir par la vivacité de ſa lumiere; & il nous déclare qu'il ne conçoit point cet être; que cet être ſe dérobe à ſon entendement; que plus il y penſe, plus il ſe confond; & que ſi-tot qu'il veut chercher où il eſt, ce qu'il eſt, ſon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Il reconnoît, à la vérité, l'exiſtence de Dieu, il lui accorde même le droit de mouvoir l'Univers, & d'ordonner toutes

chofes ; mais il anéantit en même-tems tous les titres de l'autorité qu'il femble donner à Dieu fur le monde.

Cette autorité lui appartient d'abord en qualité de Créateur ; mais, fi l'on en croit Rouffeau, Dieu n'eft qu'un artifte habile, qui a fu par fa fageffe façonner ce monde, & non pas le créer. La preuve qu'il en donne, c'eft que la raifon lui apprend que la création eft impoffible. Voici le jugement qu'il en porte.

Lettre à M. l'Arch. p. 48.

« Il y a deux manieres de concevoir » l'origine des chofes, favoir, ou dans deux » caufes diverfes ; l'une vive, l'autre morte ; l'une motrice, & l'autre mue ; l'une » active, l'autre paffive ; l'une effentielle, » & l'autre inftrumentale ; ou dans une » caufe unique, qui tire d'elle feule tout » ce qui eft & tout ce qui fe fait. Chacun » de ces deux fentimens débattus par les » Métaphyficiens depuis tant de fiecles, » n'eft pas devenu plus croyable à la raifon » humaine. Tant d'hommes & de Philofophes, qui dans tous les tems ont médité fur ce fujet, ont tous unanimement » rejetté la création, excepté peut-être un » petit nombre qui paroiffent avoir fincérement foumis leur raifon à l'autorité ; » fincérité que les motifs de leur fûreté, » de leur repos rendent plus que fufpecte,

» & dont il ſera impoſſible de s'aſſurer, » tant que l'on riſquera quelque choſe à » parler ainſi ».

D'après une telle déciſion, il faut, comme vous voyez, retrancher des titres de Dieu, celui de Créateur du Ciel & de la Terre : & tous tant que nous ſommes, qui faiſons profeſſion de le croire, nous ne ſommes que des hypocrites, qui ne penſons rien de ce que nous diſons, & qui ſans doute, dans le ſecret, rions à notre aiſe de ce que nous paroiſſons reſpecter en public.

Réduiſons en ſyllogiſme le raiſonnement de ce Philoſophe contre la création. Tout ce que de grands Philoſophes, comme nous, ne conçoivent pas, Dieu ne peut pas le faire. Or nous ne concevons pas la création : donc la création eſt impoſſible à Dieu. Peut-on imaginer un raiſonnement plus inſenſé ? C'eſt-là cependant à quoi ſe réduit en derniere analyſe toute ſa preuve contre la création.

Eſſayons d'en faire un, qui confonde notre Philoſophe devenu Théologien. Tout ce que nous concevons clairement eſt certain : or nous concevons très-clairement qu'il eſt impoſſible que le monde ſoit incréé & éternel : donc nous devons croire que le monde n'eſt pas increé. En voici un

ſecond. Dieu peut tout ; donc il a pu créer le monde.

Il n'y a que la ſeconde propoſition du premier argument qui ait beſoin d'être prouvée. Un peu d'attention vous en fera ſentir la juſteſſe.

Si le monde eſt incréé, il a l'être par lui-même : or s'il a l'être par lui-même, il eſt Dieu, & il en a toutes les perfections. Il doit par conſéquent être éternel, indépendant, immuable, infini. Or ſi le monde eſt Dieu, voilà donc deux Dieux. Mais comme il ne peut y en avoir qu'un, il faut que le monde ſoit Dieu, & que Dieu ſoit le monde. Ainſi nous voilà obligés d'embraſſer le Spinoſiſme, dont vous avez vu les abſurdités dans le mémoire de M. l'Abbé que je vous ai envoyé. C'eſt encore lui qui me fournit tous les raiſonnemens que je vous fais ici.

Si le monde matériel eſt incréé, le monde ſpirituel l'eſt auſſi. Car, ſelon ce Philoſophe, Dieu n'a rien créé. Or ſi la nature ſpirituelle a ce même privilege, la voilà donc auſſi élevée à la qualité de Dieu, elle a au moins le même droit que la matiere. Ainſi voilà trois Dieux : l'Etre des êtres, la matiere & l'eſprit, qui, ſans doute, tous trois n'en font qu'un.

Je ne m'arrêterai pas à vous montrer

toute l'abſurdité de ce ſyſtême. Rappellez-vous tout ce qui en a été dit dans le mémoire que j'ai inſéré dans la premiere partie de mes Lettres, ſur le Matérialiſme.

Si le monde eſt incréé, s'il a l'être par lui-même, il eſt indépendant, il n'eſt ſubordonné à perſonne, il eſt ſeul ſon maître. Dieu n'a donc aucun droit ni ſur les corps, ni ſur les eſprits; & ce Philoſophe a tort de dire que Dieu a tout formé, qu'il régit tout, qu'il gouverne tout. Quel droit Dieu a-t-il ſur nos ames pour les unir à de la matiere? Pourquoi ces deux êtres, qui par leur nature ſont indépendans de lui, ont-ils obéi à ſes ordres? Qui a donné à la matiere ces oreilles dociles au commandement de Dieu, cette agilité avec laquelle chacune de ſes parties a pris la place qu'il lui aſſignoit?

Si le monde eſt incréé, la nature ſpirituelle, qui tient le premier rang dans ce qui compoſe le monde, doit être une, puiſqu'elle eſt indiviſible par ſa nature. Ainſi toutes les ames enſemble n'en ſont qu'une. Or dès qu'elles n'en ſont qu'une, elles doivent avoir toutes en même tems les mêmes penſées, les mêmes ſenſations, les mêmes idées.

Si le monde eſt incréé, il doit être immuable; & la forme qu'il a eue dès ſon origine, fait ſon eſſence. Or les eſſences ne

changent point. Donc Dieu n'a pu lui donner la beauté qu'il a; il doit la tenir de lui-même, & sa forme doit être éternelle. Ainsi il ne doit jamais y avoir de changement.

Toutes ces conséquences, qui naissent du systême du monde éternel, en prouvent suffisamment l'extravagance. Donc j'ai eu raison de dire qu'il est impossible de concevoir que le monde soit increé. Donc tout Philosophe qui raisonne doit croire qu'il a été créé; & nous ne sommes pas des hypocrites en confessant que Dieu est le Créateur du Ciel & de la Terre.

J'admire comment Dieu humilie ces superbes Philosophes: ils s'annoncent avec ostentation, comme ayant reçu de la raison les idées les plus sublimes de la Divinité; & quand on les écoute, on ne voit qu'un amas confus d'idées bizarres, qui choquent la raison la plus commune, & qui feront conclure au dernier des Logiciens, que les *profondes méditations sur l'Etre Divin troublent dans ces têtes sublimes l'ordre didactique & rampant des idées vulgaires, & que dans la grande élévation de leur* orgueil, *la tête leur tourne si fort*, qu'ils ne voient pas les conséquences ridicules de leur systême. Suivons les leçons de ce Philosophe sur la Divinité.

Dieu n'eſt point Créateur, il n'eſt pas tout-puiſſant ; & cependant il eſt l'*Etre des êtres*. Mais à quel titre mérite-t-il ce nom? Dès que ce n'eſt pas lui qui a créé les êtres, il n'eſt pas l'Etre des êtres, à moins qu'on ne lui donne ce nom, comme au plus parfait & au premier des êtres. Mais entre deux êtres infinis, il ne peut y avoir de diſtinction. Je ne conçois pas que l'un puiſſe être plus parfait que l'autre : & ſi quelqu'être mérite ce beau titre, il me ſemble que ce ſeroit le monde, puiſque dans ſon univerſalité il comprend tous les êtres.

Dieu, quel qu'il ſoit, eſt l'Etre qui veut & qui peut ; & dans le fait il ne peut rien en ſuivant ces principes, puiſque tout ce qui exiſte, ſoit eſprit, ſoit corps, eſt indépendant de lui. Il meut l'Univers & ordonne toutes choſes ; & cependant comme il n'a aucun pouvoir ſur les volontés des hommes, il ne peut rien régler, rien ordonner, ni même rien prévoir, puiſqu'il n'a aucun moyen pour connoître les déterminations futures des hommes.

Je joins, dit Jean-Jacques, *à ce nom de Dieu, les idées d'intelligence, de puiſſance & de volonté que j'ai raſſemblées, & celle de bonté, qui en eſt une ſuite néceſſaire.*

Voilà encore une contradiction grossiere. Il avoit dit que c'eſt ſa raiſon qui lui donne de Dieu les idées les plus parfaites, que c'eſt de l'idée qu'il a de Dieu, qu'il tire la connoiſſance qu'il a de ſes attributs; & il dit à préſent qu'il raſſemble les idées de puiſſance, d'intelligence, de volonté, pour les donner à Dieu. Ce n'eſt donc pas de l'idée de Dieu même qu'elles découlent. C'eſt donc en lui-même que ce Philoſophe les prend. Mais comment le fini peut il donner l'idée de l'infini?

Que Rouſſeau a bien raiſon de dire que plus il penſe à l'Etre Divin, plus il ſe confond, & que ſon eſprit troublé n'apperçoit rien. Mais s'il n'apperçoit rien, pourquoi prétend-il que ſa raiſon lui apprend tout?

Vous avez vu que ſes raiſonnemens conduiſoient droit au Matérialiſme; ce n'eſt pas tout: ils tendent encore à établir le Manichéiſme, & il ne rougit pas de l'avouer. « La co-exiſtence de deux princi-
» pes, dit-il, ſemble expliquer mieux la
» conſtitution de l'Univers, & lever les
» difficultés qu'on a peine à réſoudre ſans
» elle, entr'autres l'origine du mal ».

Lettre, p. 51.

Ce ſyſtême le plus abſurde qui ſoit jamais ſorti d'une tête philoſophique, eſt aujourd'hui fort à la mode parmi nos beaux

esprits, ſur-tout depuis que Bayle a employé tout ce qu'il a d'adreſſe & de ſubtilité pour le faire valoir.

Comme je me ſuis apperçu par vos diſcours & par vos lettres, que les difficultés que fait ce Coriphée des impies contre la foi de l'Egliſe ſur l'origine du mal, faiſoient impreſſion ſur vous, j'ai prié M. l'Abbé de vouloir bien me donner une réfutation de ce ſyſtême, afin de vous convaincre que les Philoſophes qui veulent expliquer l'origine du mal par leurs propres lumieres, ne font que s'égarer, & qu'il n'y a que la révélation, qui puiſſe nous apprendre ſa véritable origine; il l'a fait avec bonté. Voici ſa diſſertation ſur le Manichéiſme. Je me flatte que vous en ſerez content.

Réfutation du Manichéiſme.

La queſtion de l'origine du mal a toujours beaucoup embarraſſé les Philoſophes qui veulent tout connoître, tout approfondir & s'ériger en juges de la conduite même de Dieu. Si l'homme, ont-ils dit, eſt l'ouvrage d'un principe ſouverainement bon, ſouverainement ſaint, ſouverainement puiſſant, comment peut-il avoir tant de mauvaiſes inclinations, commettre tant

Difficulté contre la croyance de l'Egliſe ſur l'origine du mal.

de crimes, & être exposé à tant d'accidens fâcheux? C'est le péché de l'homme, nous dira-t-on, qui en est la cause. Mais comment un si grand mal s'est-il introduit dans le monde sous l'empire d'un tel Etre? Il abhorre le péché, pourquoi l'a-t-il permis? Il a fait des créatures pour les rendre heureuses, pourquoi a-t-il consenti qu'elles devinssent malheureuses en tombant dans la désobéissance, puisqu'il ne tenoit qu'à lui de les préserver d'une telle chûte?

A de telles questions il y a une réponse fort courte, la voici : c'est un fait certain que Dieu a permis l'introduction du péché dans le monde. Or, Dieu étant la bonté & la justice par essence, ne peut rien faire de contraire à ces deux perfections. Donc l'idée seule que nous avons de la sainteté de Dieu, doit nous être un sûr garant que l'introduction du péché ne blesse ni sa justice, ni sa bonté. Notre regle, comme on voit, est de juger de ce qui est obscur, par ce qui est clair, au lieu que le Philosophe juge de ce qui est clair par ce qui est obscur. Aussi en prend-il occasion de blasphémer la bonté de Dieu; en quoi il est d'autant plus coupable que le péché même a servi à manifester cette bonté intime d'une maniere qui surpasse toutes nos pensées, par le remede qu'elle a apporté au péché.

Mais pourquoi, dira le Philoſophe, ne pas prévenir un ſi grand mal ? N'eſt-il pas plus ſage d'empêcher un homme de ſe caſſer la jambe, lorſqu'on le peut, que de travailler à le guérir lorſque le mal eſt arrivé ?

Qu'on raiſonne ainſi, quand il s'agit de la conduite des hommes, cela eſt juſte ; mais ne prétendons pas aſſujettir la Divinité à cette regle. L'homme n'eſt pas égal à Dieu, pour qu'il ſoit en droit de lui demander quelque choſe. Les penſées de Dieu ſont autant au-deſſus des nôtres, que le Ciel eſt élevé au-deſſus de la terre. Je ne conçois pas tous les deſſeins que Dieu a pu avoir en permettant le péché ; mais ce que je ſais certainement, c'eſt qu'il l'a permis, & qu'il eſt ſaint & juſte dans toutes ſes œuvres. Il a créé l'homme vraiment heureux ; il lui a fait eſpérer un bonheur encore plus parfait, qui conſiſte dans la poſſeſſion éternelle & immuable de Dieu même ; & il n'a différé de le lui accorder, qu'afin qu'il ſentît davantage ſa dépendance ; il l'a laiſſé pour cela dans la main de ſon conſeil, afin qu'il pût ſe déterminer librement dans le choix qu'il feroit.

Si cette ſouveraine félicité eût été accordée à l'homme au moment de ſa formation, il eût pu croire qu'elle lui étoit dûe, & qu'elle étoit attachée à ſa nature. Dieu a

voulu le laisser quelque tems sans entrer dans la jouissance du parfait bonheur auquel il le destinoit ; il a voulu de plus qu'il méritât ce bonheur par la soumission à sa loi. Dieu a donc exigé de lui un tribut de sa dépendance, de son amour & de sa reconnoissance. Dans cette vue, il lui a fait un précepte facile à accomplir, mais dont l'accomplissement eût été un hommage & un acte d'adoration. Il lui a laissé la liberté de choisir, de se déterminer ou au bien ou au mal; mais pour le détourner du mal, & l'attacher au bien, il lui a donné la lumiere dans l'esprit, les affections saines dans le cœur; & enfin il y a joint les promesses & les menaces. Malgré cela l'homme est tombé par sa seule faute. Il a préféré le mal au bien, sa volonté propre à celle de Dieu. Voilà l'origine de tous les maux. L'homme ne doit s'en prendre qu'à lui de sa chûte; Dieu n'y a aucune part. Mais comme il est infiniment bon, il a résolu de tirer sa gloire de la malice même de l'homme. Le péché avoit abaissé la nature humaine au dessous du néant; Dieu qui est riche en miséricorde, a entrepris de la tirer du plus profond abyme, & de l'élever au-dessus même de la nature angélique, & c'est ce qu'il a fait en unissant sa nature divine à notre nature dans la personne de Jesus-

Chriſt, qui eſt Dieu & Homme en même tems. Par cette union ineffable, Dieu s'eſt formé un adorateur digne de lui, un adorateur qui lui eſt égal, un adorateur qui offrira éternellement à ſa gloire, un ſacrifice proportionné à ſa Majeſté infinie : & en aſſociant tous ſes élus à Jeſus-Chriſt, il les a rendus ſes enfans adoptifs, les a fait participans de ſa nature divine, & leur a préparé les ſecours les plus efficaces pour arriver à la gloire.

Le Philoſophe, qui n'a aucun goût pour les choſes de Dieu, mépriſe toutes ces vues, que la foi nous montre ; & comme il juge que Dieu ne peut pas avoir de bonnes raiſons pour faire une choſe, dès que lui Philoſophe ne peut les appercevoir, il a bâti dans ſon imagination, pour expliquer l'origine du mal, différens ſyſtêmes, qui ſont l'élixir de l'extravagance philoſophique, & qu'il juge cependant très-propres à expliquer la nature du mal, *parce qu'ils ſont*, dit-il, *plus conformes aux lumieres naturelles & aux idées de l'ordre.*

1. Syſtême philoſophique ſur l'origine du mal. Tout eſt bien.

Le premier de ces ſyſtêmes, c'eſt de nier qu'il y ait aucun déréglement, ſoit phyſique, ſoit moral dans la nature. Tout eſt bien, dit Pope. Ce qui paroît un mal particulier, eſt un bien dans l'ordre général. Tous les déſordres qui arrivent ſont des

ingrédiens néceſſaires à la perfection du tout. Les tempêtes, les peſtes, &c. ſont des ſuites des loix générales; ainſi point de mal phyſique. Quant au mal moral, il n'eſt que dans l'imagination des hommes. Il n'y a point de crimes proprement dits, parce qu'il n'y a point d'autres loix que celles que les hommes ont établies arbitrairement. Les idées de juſtice, de ſainteté, de probité ſont des idées factices. Elles ſont le réſultat des conventions faites entre les hommes pour la bonne police, auſſi ſont-elles différentes ſelon les divers pays. Tel homme eſt ici coupable & jugé digne de mort pour une action, qui dans un autre coin du monde méritera des louanges.

Je laiſſe là ce ſyſtême ridicule & impie; il ſuffit de l'expoſer pour le réfuter; d'ailleurs il m'a paru qu'il l'étoit ſuffiſamment dans les premieres Lettres qui m'ont été communiquées. Paſſons donc au ſecond.

2. Syſtême. Manicheiſme.

Ce ſyſtême conſiſte à admettre deux êtres ſubſiſtans en eux-mêmes, éternels, indépendans, oppoſés l'un à l'autre, dont l'un eſt ſouverainement bon, & l'autre ſouverainement méchant. Ils ſont tous deux également maîtres de la nature, & ont concouru tous deux enſemble à former l'homme, mais diverſement: l'un y a mis tout

ce qu'il y a de bon, & l'autre, tout ce qu'il y a de mauvais, c'eſt ainſi qu'ils ont partagé l'ouvrage. Ce n'eſt point de ſon plein gré, à la vérité, que le bon principe a ſoumis l'homme au péché & à la miſere, il n'y a conſenti que pour éviter un plus grand mal, & pour ainſi dire à ſon corps défendant. Il voyoit que le mauvais principe vouloit tout perdre. Il s'y eſt oppoſé autant qu'il a pu, & par accord il a obtenu l'état où les choſes ſont réduites. Il a fait comme un Monarque, qui, pour éviter la ruine de ſes Etats, eſt obligé d'en ſacrifier une partie au bien de l'autre.

Selon ce ſyſtême, ces deux principes, las du chaos où chacun bouleverſoit ce que l'autre avoit fait, convinrent de s'accorder. Chacun céda quelque choſe, ainſi chacun eut part à la production de l'homme & aux loix de l'union de l'ame & du corps. Le bon principe obtint celles qui procurent à l'homme mille plaiſirs, & conſentit à celles qui expoſent l'homme à mille douleurs. Au reſte, s'il conſentit que le bien moral fût infiniment plus petit dans le genre humain que le mal moral, il ſe dédommagea ſur quelqu'autre eſpece de créature, où le vice ſeroit moindre que la vertu. Si pluſieurs hommes dans cette vie ont plus de miſere que de bonheur, on compenſe cela dans

un autre état; ce qu'ils n'ont pas sous la forme humaine, ils le recouvreront sous une autre forme (par la Métempsycose). Par cet accord le chaos se débrouilla, le chaos, dis-je, principe passif, qui étoit le champ de bataille des deux principes actifs.

Si je lisois de pareilles extravagances dans les Contes des Fées, je n'en serois pas surpris; mais les trouver dans un Philosophe célebre comme Bayle, qui les expose sérieusement, & qui prétend qu'elles sont plus propres à expliquer l'origine du mal que tout ce que la Religion nous apprend, c'est ce qui n'est pas croyable.

Je ne puis attribuer un tel renversement de bon sens dans un homme d'esprit, qu'à la haine de la Religion; & je me dis à moi-même, il faut que la Religion soit bien belle & bien certaine, puisqu'on ne peut l'attaquer, qu'en donnant dans les plus grossieres & les plus ridicules absurdités. Elles ne mériteroient qu'un souverain mépris; mais il est bon de les exposer afin de convaincre tout homme raisonnable, que la philosophie ne peut rien dire que d'insensé, dès qu'elle ouvre la bouche contre la Religion; & que les combats qu'elle lui livre, tournent toujours au triomphe de la foi.

Premiere absurdité. Y pense-t-on, de

donner au *mal* une exiſtence réelle, d'en faire une ſubſtance qui ſoit par elle-même, & qui ſoit indépendante? Le bien, c'eſt-à-dire, la vérité, la juſtice, la ſageſſe ont une exiſtence réelle en Dieu, puiſque Dieu eſt lui-même par eſſence tout bien : il eſt vérité, juſtice, ſageſſe, ſainteté, bonté. Ces perfections ne ſont pas en Dieu des modalités, elles forment ſa ſubſtance, elles ſont lui-même. Tout ce que nous affirmons de Dieu, nous l'affirmons de la vérité : nous diſons que la vérité exiſte par elle-même, qu'elle ne peut jamais périr, qu'elle eſt indépendante, éternelle, que perſonne ne peut lui réſiſter. Et en parlant ainſi, c'eſt Dieu que nous avons en vue, parce que la vérité & Dieu ſont une même choſe.

En eſt-il du mal comme du bien? Pouvons-nous donner au menſonge une exiſtence réelle? La vérité, & l'erreur qui la contredit, peuvent-elles exiſter enſemble? Si l'erreur avoit une exiſtence réelle, elle ne ſeroit plus erreur, elle ſeroit vérité. Notre langage ordinaire ſuffit pour nous le faire ſentir : quand nous voulons aſſurer qu'une choſe eſt vraie, nous diſons : *elle eſt*; & au contraire, quand nous voulons aſſurer qu'une choſe eſt fauſſe, nous diſons qu'*elle n'eſt pas*. La propoſition qui aſſure que deux & deux ſont quatre, eſt vraie; la

contradictoire peut-elle l'être aussi? Donner l'existence à l'erreur comme à la vérité; c'est supposer que les ténebres & la lumiere peuvent subsister en même tems. Le mal n'est donc autre chose qu'un défaut, qu'une privation de bien, qu'un néant; & les esprits de malice, que la foi nous apprend être répandus dans l'air, ne sont point mauvais dans leur être physique, puisqu'ils sont l'ouvrage de Dieu. La méchanceté, qui est en eux, est une privation volontaire de sainteté. *Leur nature est bonne*, comme dit S. Augustin; mais *elle est viciée par les mauvaises affections auxquelles elle s'est livrée.* Il est donc absurde d'imaginer qu'il y ait un *être* dont la substance soit le *mal proprement dit, & le principe du mal*, puisqu'il n'y a que le bien qui puisse avoir une existence réelle.

Natura bona, voluntate perverſ. de civit. 11, c. 32.

2me *Absurdité.* Le Manichéen ne se contente pas de donner un être réel au mal; mais ce qui est le comble de l'extravagance, il lui donne les mêmes perfections qu'à la bonté par essence. Selon lui le mauvais principe est éternel, indépendant, infini, tout-puissant, immuable, il est par lui-même. Voilà donc deux Dieux. Quelle plus grande folie! Ce qui les différencie, dira-t-on, c'est que l'un est souverainement bon, & l'autre souverainement mauvais. Mais le

Manichéen n'y penſe pas d'admettre un Dieu mauvais, lui qui part de la bonté qu'il croit eſſentielle en Dieu, pour dire qu'il ne peut pas permettre le mal. Comment peut-il croire qu'il y ait un Dieu qui puiſſe être ſouverainement mauvais? Il ne lui donne pas le nom de Dieu, mais il lui en donne tous les attributs eſſentiels. Or c'eſt en faire un Dieu.

3[me] *Abſurdité.* Si le principe du mal eſt un être éternel, indépendant, &c. il faut dire qu'il eſt un être neceſſaire. Or, un être néceſſaire ne doit avoir aucunes bornes, rien ne peut le limiter. Il faut qu'il ſoit infini, & tout-puiſſant. Or, s'il eſt infini & tout-puiſſant, il doit réunir en lui toutes les perfections, autrement il ſeroit borné, il ne ſeroit plus indépendant. Ainſi voilà l'être ſouverainement mauvais, qui eſt auſſi ſouverainement bon. Il eſt donc un avec le principe qui eſt ſouverainement bon. Il n'y a donc pas deux principes, c'eſt le même être qui eſt à la fois infiniment bon, infiniment méchant, infiniment juſte, infiniment injuſte; il eſt un aſſemblage de vices & de vertus, d'erreurs & de vérités, de ténebres & de lumiere. Il ſe combat lui-même.

4[me] *Abſurdité.* Le Manichéen fait deux principes oppoſés l'un à l'autre également

tout-puiſſans. Mais n'eſt-ce pas là encore le délire le plus complet? Car conçoit-on que deux êtres oppoſés l'un à l'autre, ſoient tout-puiſſans? l'oppoſition qui eſt entr'eux, ne prouve-t-elle pas qu'ils ſont tous les deux impuiſſans? Partager la toute-puiſſance, la diviſer, c'eſt l'anéantir : car ſi ces deux êtres étoient tout-puiſſans, ils ſe détruiroient l'un l'autre. S'ils ne ſont pas tout-puiſſans, ils ne ſont donc pas Dieux. Ainſi le Manichéiſme conduit à l'athéiſme.

5me *Abſurdité.* Rien de plus extravagant que le combat que le Manichéen ſuppoſe entre les deux principes; combat, qui, ſelon lui, eſt éternel & ne peut jamais finir, parce qu'il faudroit la deſtruction de l'un des deux, ce qui ne ſe peut, puiſqu'ils ſont éternels & indépendans. Si le bon principe eſt aſſez puiſſant pour tirer les êtres du néant, comment ne l'eſt-il pas aſſez pour garantir ſon ouvrage des mauvaiſes influences du mauvais principe? La vérité ne l'emporte-t-elle pas toujours ſur le menſonge, la juſtice ſur l'injuſtice, la ſageſſe ſur la folie, le bien ſur le mal? Ne voyons-nous pas viſiblement que l'erreur eſt toujours obligée de céder à la vérité? Pourquoi donc admettre un équilibre de force dans deux principes ſi oppoſés? Il faut

n'avoir aucune idée de Dieu pour admettre de pareilles contradictions.

6me *Absurdité.* Il faut bien peu connoître les droits de la vérité, pour supposer qu'elle s'accorde avec le mensonge, qu'elle cede du terrein pour avoir la paix. La vérité est inflexible, parce qu'elle est immuable. Elle cesseroit d'être vérité, si elle consentoit à perdre quelque chose, à composer avec son ennemi. C'est cependant ce que suppose le Manichéen. Il enseigne que le bon principe s'est accordé avec le mauvais; qu'il lui a permis d'entrer en société avec lui; qu'ils ont composé ensemble; que le bon a permis au mauvais de travailler avec lui, de mêler leur ouvrage ensemble, afin de former l'univers; & que le mauvais a bien voulu suspendre une partie de sa malice par le contrat qu'ils ont passé entr'eux. Nos Philosophes devroient bien nous montrer la minute d'un tel contrat.

7me *Absurdité.* L'accord chimérique entre ces deux principes renferme encore une contradiction ridicule: il faut que le bon principe ait cessé d'être bon, & que le mauvais ait cessé d'être mauvais, pour céder ainsi réciproquement de leurs droits; il faut qu'ils aient renoncé à leur propre nature. Le bon ne peut faire que du bien,

& cependant il a fait du mal, en permettant que son ouvrage soit gâté par son ennemi; & le mauvais a fait du bien, en laissant agir le bon, & en lui accordant de faire du bien. Remarquons en passant que le Manichéen retombe ici dans le défaut qu'il reproche aux Orthodoxes, puisqu'il convient que le bon principe a permis au mal de s'introduire dans son ouvrage. Je peux faire ici tous les raisonnemens que Bayle fait faire à son Zoroastre Manichéen, dans la dispute qu'il a avec Mélissus au sujet de l'origine du mal. Je ne veux que cela pour le confondre.

8me *Absurdité.* J'ai prouvé plus haut que ces deux principes, le bon & le mauvais, ne doivent faire qu'un seul être: en voici une nouvelle preuve. Dieu étant l'Etre par lui même, il renferme nécessairement tout ce qui est être par soi-même: il est la plénitude de l'être. Si donc le mal est être par soi-même, ainsi que le bien, il appartient à la nature divine, il est un avec elle. Ce sont deux parties inséparables de l'être, & qui ne sont qu'un en Dieu. Peut-on dégrader davantage la nature divine que de la rendre, non-seulement coupable de tout le mal qui est dans le monde, mais encore d'en faire un composé monstrueux du bien & du mal?

9me *Absurdité.* Selon le Manichéen, le mauvais principe est indépendant, il est au moins aussi puissant que le bon. Pourquoi ne se donne-t-il pas les mêmes perfections qui appartiennent au bon principe ? Le bon ne doit, ni ne peut s'y opposer : il ne le doit pas, puisqu'il doit au contraire le desirer, le souhaiter, afin de faire cesser le combat, & de plus, parce qu'il doit être bien aise que le bien se fasse ; il ne le peut pas, puisque l'autre est aussi puissant que lui. D'un autre côté, le mauvais doit être las de faire le personnage qu'il fait. Il ne peut être que malheureux en rendant les autres malheureux. Que ne se rend-il donc heureux en devenant bon ?

10me *Absurdité.* Ce mauvais principe doit être, dans le systême du Manichéen, plus puissant que le bon. La preuve en est claire : l'homme éprouve plus de douleurs que de plaisirs, & il y a plus d'hommes malheureux qu'il n'y en a d'heureux. Donc l'empire du mauvais principe est plus grand que l'empire du bon principe ; donc il est plus puissant. Et une deuxiéme preuve, c'est que le bon n'a pu débrouiller le chaos sans en avoir reçu la permission du mauvais.

11me *Absurdité.* Si l'homme est l'ouvrage de deux principes tout-puissans, il n'est plus libre. Ce n'est plus lui qui fait

le bien, c'est le bon principe; ce n'est plus lui qui fait le mal, c'est le mauvais. Il est le malheureux jouet de deux êtres, auxquels il ne peut résister, il n'est responsable de rien. Il est bon ou mauvais, selon que le bon ou le mauvais principe l'emporte l'un sur l'autre. Il ne mérite ni ne démérite. Il seroit injuste de le rendre responsable du mal qui arrive : il faut s'en prendre au mauvais être qui le tourmente, & même au bon qui ne combat pas assez fortement contre le mauvais. Ainsi les Juges ont tort de punir les méchans. Il faudroit remonter plus haut, attaquer le mauvais principe. Mais si Dieu ne peut pas venir à bout de le détruire, ils seroient bien téméraires de l'entreprendre.

12[me] *Absurdité.* Si le mauvais principe est si puissant, il faut l'adorer, le prier, pour obtenir qu'il ne s'oppose pas au bien que le bon veut nous faire. Et je crois même qu'il mérite plus nos prieres que le bon ; car le mal qu'il nous cause, nous rend insensibles au bien que le bon nous fait ; & nous sommes plus tourmentés par le mal, que consolés par le bien.

13[me] *Absurdité.* Le principe du mal, selon le Manichéen & selon Rousseau, c'est la matiere. Mais conçoit-on comment la matiere, qui est brute & inanimée, sans

penſée, ſans ſentiment, ſans volonté, peut être principe du mal ? A-t-elle réſiſté à la volonté de Dieu, quand il l'a employée ? N'a-t-elle pas pris toutes les formes qu'il a voulu, ſans murmurer, ſans ſe plaindre ? Si elle a quelque défaut dans ſa forme, ce n'eſt pas à elle qu'il faut s'en prendre; c'eſt ou à l'impuiſſance de celui qui l'a diſpoſée comme elle eſt, ou à la malice d'un autre principe différent d'elle-même.

Fin de la Réfutation.

Je me flatte, mon fils, que vous ſerez ſatisfait de cette réfutation, & que vous conviendrez que Rouſſeau nous trompe, lorſqu'il nous dit que les plus grandes idées qu'il a de la Divinité lui viennent de la raiſon. Une raiſon qui approuve le Manichéiſme, ne mérite d'autre ſéjour que celui des Petites-Maiſons.

Concluez, mon fils, de tant d'abſurdités, que ſi le Philoſophe étoit de bonne foi, il conviendroit qu'il eſt obligé, malgré lui, de confeſſer des vérités qui répugnent à ſa raiſon, telle qu'eſt l'introduction du mal ſous un Dieu ſouverainement juſte & bon. Car dire que le mal n'eſt pas mal, c'eſt folie; admettre deux principes, c'eſt extravagance. Mais, dira-t-il, com-

ment concilier cette bonté avec l'introduction du mal? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que Dieu étant souverainement bon & souverainement juste, ne peut rien faire qui ne soit bon & juste. Cela me suffit. Ainsi je me soumets sans répugnance à la foi, bien persuadée que Dieu est trop élevé au-dessus de moi, pour que je puisse pénétrer les raisons de sa conduite, toujours pleine de sagesse. Faites-en autant, mon fils, & vous aurez la paix.

Je, &c.



XXI. LETTRE.

Blaſphêmes de Rouſſeau contre la ſainteté de Dieu.

JE ne veux point, mon fils, paſſer ſous ſilence une autre propoſition de Rouſſeau, concernant le mal moral, elle eſt auſſi contraire à l'intérêt des hommes, qu'à la gloire de Dieu : vous n'aurez pas de peine à juger qu'elle eſt parfaitement aſſortie à tout ſon ſyſtême impie.

« La Providence, dit-il, n'empêche pas » les hommes de faire le mal, ſoit que, de » la part d'un être ſi foible, ce mal ſoit nul » à ſes yeux, ſoit, &c.

Comment, le mal nul aux yeux de celui qui eſt la ſainteté même! y penſez-vous, grand Philoſophe? Vous convenez qu'il y a un mal réel, qui eſt ſans doute le violement de la juſtice, de la verité, de la loi éternelle, de cette loi que vous dites vous-même être gravée dans le cœur de tous les hommes. A quels yeux ce mal eſt-il donc mal, ſi ce n'eſt aux yeux de Dieu? Car s'il n'eſt mal qu'aux yeux des hommes, il n'eſt donc pas mal en lui-même? Il n'eſt pas mal, quand il n'eſt pas vu? Mais com-

ment ſe peut-il faire qu'il ſoit mal aux yeux des hommes, & qu'il ne le ſoit point aux yeux de Dieu? Les hommes ſont donc plus ſaints que Dieu? Ils déſapprouvent le mal que Dieu ne déſapprouve pas. Ils puniſſent des crimes que la Juſtice divine ne juge pas dignes d'être punis, ils ſont donc plus juſtes que Dieu, ou plutôt ils ſont injuſtes, puiſque leur juſtice eſt contraire à celle de Dieu.

Mais quand Rouſſeau a avancé une impiété auſſi horrible, a-t-il réfléchi ſur l'inſulte qu'il fait à Dieu, en le dégradant & le dépouillant des attributs les plus eſſentiels de la Divinité? Dieu eſt la vérité, la ſainteté & la juſtice même. Si ce Philoſophe n'a pas de Dieu cette idée, qu'il me diſe donc quel eſt ſon Dieu. Si ſon Dieu eſt comme le nôtre, le Dieu de ſainteté, de vérité & de juſtice, comment peut-il imaginer que la juſtice ne ſoit point bleſſée par l'injuſtice, la vérité par le menſonge, la ſainteté par le violement de la loi? Dieu n'eſt donc plus la loi, s'il ne condamne plus ce qui la bleſſe? S'il n'eſt pas la loi éternelle, qu'eſt-il? Il ſe renonce lui-même, s'il ne condamne pas ce qui eſt condamnable. Telles ſont les abſurdités & les contradictions dans leſquelles on tombe néceſſairement, quand on ne prend pour

guide dans le jugement que l'on veut porter de Dieu & de ſes perfections, que ſa ſuperbe raiſon.

L'égarement prodigieux de cet homme eſt une démonſtration complette de la néceſſité de recourir à la révélation. Qu'il ſoit donc confondu, lui qui oſe dire que la Religion naturelle lui ſuffit, & que la révélation « n'ajoute rien aux moyens na- *Emil. t.*
» turels que Dieu a donnés à chacun de *3, p. 129.*
» nous de connoître la vérité ».

Son erreur vient de ce qu'il juge du mal, non par la grandeur infinie de Dieu qui le défend, mais par la petiteſſe de l'homme qui le commet, de ce qu'il s'imagine que ce n'eſt pas ſur la loi qu'il faut juger du crime, mais par la foibleſſe de la créature. Ainſi la créature ſera exempte, à raiſon de ſa foibleſſe, d'obſerver la loi de Dieu ; il n'y aura point de crime que l'on ne puiſſe commettre, ſans craindre la juſtice divine.

Ce Philoſophe, par ſon doute injurieux à la Divinité, ouvre donc la porte à tous les déſordres. Il fait des Magiſtrats qui puniſſent les crimes, de vrais tyrans qui exercent une autorité qu'ils n'ont point reçue de Dieu, qui condamnent ce qui eſt nul à ſes yeux. Ai-je tort, mon fils, de dire que les impiétés de cet Auteur attaquent & l'intérêt de la ſociété & la gloire de Dieu ?

C'eſt ſans doute ſur la fauſſe ſuppoſition, que le crime eſt nul aux yeux de Dieu, que cet impie ſe raſſure contre ſes jugemens.

Emil. t. 3, p. 85. « Ne me demandez pas, dit-il, ſi les tourmens des méchans ſeront éternels : je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curioſité d'éclaircir des *queſtions inutiles*. Que m'importe ce que deviendront les méchans? Je prends peu d'intérêt à leur ſort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils ſoient condamnés à des tourmens ſans fin ».

Vous l'entendez, mon fils; ne frémiſſez-vous pas d'indignation contre un homme qui ſe croit ſi juſte, qu'il ne craint pas les jugemens de Dieu; qui eſt aſſez ſuperbe pour déclarer qu'il ne prend aucun intérêt au *ſort des méchans?* Quoi, il ne craint rien, lui qui a donné des leçons de vices à toute la jeuneſſe; qui a corrompu les cœurs encore tendres, par ſes abominables principes; qui a tendu des pieges à l'innocence; qui a appris aux hommes à ne reſpecter aucunes loix; qui a rompu toutes les barrieres du crime!

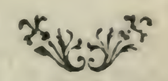
Tom. 2, pag. 22. Il ne craint rien, lui qui a fait une vertu de la vengeance & de la trahiſon la plus P. 323. noire; qui a anéanti la ſainteté du mariage, en mettant en problême s'il faut avoir une Tom. 3, pag. 91. femme en propre; qui a corrompu la loi

ſainte de Dieu, en faiſant entendre qu'elle favoriſoit le crime, parce qu'elle ne prononçoit point de peine contre une fille, qui, étant dans la campagne, auroit été déshonorée par la violence! Il ne craint rien, lui qui a blaſphémé contre Dieu, contre ſes œuvres, contre ſa loi, contre ſa vérité; qui a inſulté Jeſus-Chriſt; dans ſa perſonne, dont il dit que la trop grande élévation lui a fait tourner la tête; dans ſes miracles, qu'il traite de faux; dans ſa doctrine, qu'il ſoutient être contraire à la raiſon; dans ſa morale, qu'il accuſe d'être outrée: lui, qui a inſulté l'Egliſe, ſes Miniſtres & nos myſteres! Enfin, il ne craint rien, lui qui a tout arraché, tout renverſé; le corps & l'ame de la Religion, le culte intérieur & extérieur, le dogme & la morale; qui a foulé aux pieds l'autorité divine & humaine, le ſacré & le politique; qui n'a rien épargné ni reſpecté! Le mal qu'il a fait ſe perpétuera de génération en génération. Ses Livres impies ſont d'autant plus dangereux, que l'élégance de ſon ſtyle & le nerf de ſes expreſſions les font lire de tous les eſprits curieux, & portent le poiſon le plus ſubtil dans le cœur. Depuis qu'ils ont paru, l'incrédulité eſt devenue preſque générale; la jeuneſſe n'ayant plus de frein eſt devenue perverſe & corrom-

P. 13.

Rép. à M. l'Archevêque, pag. 7.

pue ; tous les liens de la ſociété ſont coupés. Et il oſe dire qu'il ne prend aucun intérêt au ſort des méchans! Mais où en trouvera-t-on, s'il ne l'eſt pas? Quel crime Dieu punira t il, s'il ne punit ceux de ce blaſphémateur? Qu'il apprenne que « les
Apoc. 14, v. 20. » meurtriers (des ames, encore plus que » des corps), les empoiſonneurs, les menteurs, les fornicateurs ſeront jettés dans » l'étang de feu & de ſoufre; qu'ils boiront » du vin de la colere de Dieu, de ce vin » tout pur préparé dans le calice de ſa colere; qu'ils ſeront tourmentés dans le feu » & dans le ſoufre devant les ſaints Anges » & en préſence de l'Agneau, & que la » fumée de leurs tourmens s'élevera dans » les ſiecles des ſiecles, ſans qu'ils aient » aucun repos ni jour ni nuit ». Séparez-vous donc de lui, mon fils, comme les Iſraélites ſe ſéparerent de Coré, de Dathan & d'Abiron, de peur d'être dévoré par le même feu, qui conſumera éternellement les impies. Je, &c.



XXII. LETTRE.

Blasphêmes de Rousseau sur la justice de Dieu.

IL faut que Rousseau soit tombé dans le dernier degré d'endurcissement pour oser dire qu'il ne craint point les jugemens de Dieu. J'ai cette confiance, mon fils, que vous avez horreur d'un pareil langage, & qu'ainsi vous ne regardez pas comme une question inutile de savoir s'il y a des tourmens préparés pour les méchans; que vous vous intéressez à leur sort, parce que nous devons tous craindre, & avec raison, d'être de ce nombre. Il y auroit bien de la folie à se rassurer sur la parole d'un tel homme. Vous conviendrez au moins qu'il peut se tromper, qu'il n'est pas infaillible. Or s'il se trompe, quel désespoir pour lui & pour ceux qui se fiant à sa parole, auront vécu, comme lui, en impies!

Le doute, mon fils, que je parois admettre ici sur la punition éternelle des méchans, n'est pas de ma part un doute réel: il seroit criminel. Mon dessein, en le supposant possible, est de vous faire comprendre, que quand même ce doute auroit

quelque fondement, il y auroit de la ſtupidité à demeurer dans la ſécurité que ce Philoſophe cherche à nous inſpirer. Peut-on, mon fils, ſi on eſt ſenſé, s'endormir ſur le bord d'un précipice? Mais s'il y a de la ſtupidité à demeurer tranquille en ſuppoſant qu'il y a lieu au doute, il y a de l'extravagance à faire le brave, tandis qu'il eſt démontré que les tourmens préparés aux méchans ſeront infinis & éternels?

Au reſte, ces diſcours de Rouſſeau ne ſont que les paroles d'un fanfaron, qui croit mériter le titre d'eſprit fort par ces bravades ſacrileges. Il n'en faut point d'autre preuve que la contradiction perpétuelle où il eſt avec lui même. *Le crime*, a-t-il dit, *eſt peut-être nul aux yeux de Dieu.* Et dans un autre endroit, il convient que Dieu le punit. « La Suprême Juſtice, dit-il, » ſe venge dès cette vie: elle emploie les » maux que vous vous faites, à punir les » crimes qui les ont attirés. C'eſt dans vos » cœurs inſatiables, rongés d'envie, d'ava» rice & d'ambition, qu'au ſein de vos » fauſſes proſpérités, les paſſions vengereſ» ſes puniſſent vos forfaits. Qu'eſt-il be» ſoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre » vie? il eſt dès celle-ci dans le cœur des » méchans ». Le crime des méchans n'eſt donc pas nul aux yeux de la Juſtice Suprê-

Emil. t. 3, p. 89.

me, puiſqu'elle le punit dès cette vie même par les maux que les hommes ſe font les uns aux autres ? C'eſt donc elle qui arme les méchans; qui maîtreſſe des volontés, les fait ſervir à l'exécution de ſes arrêts ? Pourquoi a-t-il donc dit que, l'homme étant libre & actif, tout ce qu'il fait librement, n'entre point dans le ſyſtême ordonné par la Providence? Comment a-t-il haſardé que le *crime étoit nul aux yeux de Dieu*, puiſqu'il convient maintenant que la Juſtice Suprême, par les remords cuiſans qu'elle excite dans le cœur des méchans, les châtie dès cette vie, & punit *leurs forfaits au milieu même de leurs plus brillantes proſpérités?* Cette Juſtice Suprême ne laiſſe donc rien d'impuni. Le crime n'eſt donc pas nul à ſes yeux, puiſque c'eſt elle qui, intérieurement par ſes durs reproches, répand l'amertume ſur nos plaiſirs ?

Mais ſi elle le fait dès cette vie-ci, où elle affecte en quelque façon de ſe couvrir d'un nuage, que ſera-ce dans l'autre vie, où elle paroîtra dans tout l'éclat de ſa puiſſance & de ſa ſainteté ? Si l'enfer eſt dès ici bas dans le cœur des méchans par les remords cuiſans de la conſcience, & ſi la Juſtice Divine les pourſuit par ſes reproches; faut-il croire que cet enfer ceſſe d'y

être après cette vie, où l'ame dégagée du corps, verra toute sa perversité, sans en pouvoir détourner les yeux un instant?

Ici bas, que de criminels, qui vivent dans une parfaite sécurité, qui n'éprouvent aucune adversité, & qui, à force de multiplier les crimes, sont venus à bout d'étouffer tous remords! S'il n'y a dans l'autre vie aucun châtiment pour ceux-là, disons-le hardiment, il ne faut point être criminel à demi, il faut, comme Rousseau, braver toute crainte, mépriser les jugemens de Dieu, & acheter le repos de la conscience par une incrédulité parfaite.

Notre Philosophe auroit-il oublié ce qu'il a dit de la nécessité d'admettre une autre vie, où la vertu soit récompensée & le crime puni? Voici ses paroles : « Quand » je n'aurois d'autre preuve de l'immortalité, que le triomphe du méchant & l'oppression du juste en ce monde; cela seul » m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me feroit chercher à la résoudre. » Tout ne finit pas pour nous avec la vie, » tout rentre dans l'ordre à la mort ». Comment tout rentre-t il dans l'ordre? C'est sans doute parce que le triomphe du méchant est changé en ignominie, sa vie voluptueuse en une vie de tourmens; & qu'au

Emil. t. 3, p. 84.

contraire le juste est tiré de l'oppression & élevé en gloire. Ainsi de cet aveu il suit que l'ame est immortelle, qu'il y a une autre vie, où Dieu rend à chacun selon ses œuvres. Rousseau va même plus loin ; parlant de cette opinion des Mahométans, qu'il y a un pont placé sur un feu éternel, qu'ils appellent *poul serrho*, où se fait le jugement final des ames, & la séparation des bons & des méchans, il fait cette réflexion: *Croirai-je que l'idée de ce poul serrho qui répare tant d'iniquités, n'en prévient jamais ?* Et après avoir déclaré qu'il seroit très-nuisible d'ôter aux Persans cette crainte, il s'écrie : *Philosophe, cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du poul serrho.* C'est déclarer hautement, qu'il croit l'existence d'un lieu où les opprimés seront vengés de leurs tyrans après la mort. Cependant cet aveu est encore démenti; on va le voir: *Où finissent nos soins périssables*, dit Rousseau, *où cessent nos desirs insensés, là doivent cesser aussi nos passions & nos crimes. De quelle perversité de purs esprits seroient-ils susceptibles? N'ayant besoin de rien, pourquoi seroient-ils méchans ?*

Emil. t. 3, p. 201.

Tom. 3, pag. 30.

Pitoyable raisonneur ! Ils seront méchans après la mort, parce qu'ils l'ont été pen-

dant la vie. L'ame qui hait la vérité, la justice, & la sainteté dans cette vie, a contracté une habitude & une disposition, qui est en elle permanente. Elle demeurera pour toujours telle qu'elle est. Son amour fait son poids. Si c'est Dieu qu'elle a aimé, elle se portera vers lui de toute l'ardeur de ses desirs : si ce sont les créatures qu'elle a aimées, elle les cherchera, & ne les trouvant pas, elle se trouvera dans un vuide effroyable, qui fera son désespoir. Le Dieu qu'elle a méprisé, la repoussera loin de lui. Elle ne connoîtra plus d'autre asyle pour éviter ses regards terribles, que de se précipiter dans cet abyme préparé pour tous les esprits rebelles, & où le glaive de la justice de Dieu les poursuivra éternellement. Craignez donc Dieu, mon fils, ou plutôt aimez-le, & ne craignez que le péché. Bouchez-vous sur-tout les oreilles aux leçons détestables de ces faux sages, qui crient à toute la terre : Ecoutez-nous : Pleins de l'esprit philosophique, nous allons vous montrer le chemin de la vraie sagesse. On les écoute, & on ne voit sortir de leur bouche que contradictions & absurdités. Convenez-en de bonne foi.

Je vous, &c.



XXIII. LETTRE.

Blaſphêmes de Rouſſeau ſur la providence.

VOUS venez, mon fils, de voir Rouſſeau enlever à Dieu ſa qualité de Créateur. « Si » Dieu a créé la matiere, les corps, les eſ- » prits, je n'en ſais rien, dit-il. L'idée de » création paſſe ma portée. Je la crois au- » tant que je puis la concevoir ». C'eſt en bon françois dire qu'il ne la croit pas; puiſqu'il déclare qu'il ne la conçoit pas, & qu'ailleurs il a même établi, qu'il falloit ſuſpecter la ſincérité de ceux qui font profeſſion de la croire, en ſoumettant leur raiſon à l'autorité. Il ne laiſſe donc à Dieu que le titre de régiſſeur & de gouverneur de l'univers. Dieu, ſelon lui, n'a rien fait; mais cependant il gouverne tout. J'ai démontré l'inconſéquence de ce ſyſtême; mais peut-être que quelque jour ce Philoſophe nous expliquera ce myſtere d'un Dieu qui gouverne le monde, quoique le monde ne ſoit point ſon ouvrage. Lui qui ne croit que ce qu'il conçoit, nous fera comprendre d'où vient à Dieu cette auto-

Emil. t. 3, p. 92.

rité ſur des êtres pleinement indépendans de lui. En attendant qu'il ſatisfaſſe là-deſſus notre juſte curioſité : voyons s'il eſt bien d'accord avec lui-même ſur l'autorité qu'il donne à Dieu dans le gouvernement du monde.

Il faut convenir que dans le gouvernement de ce monde, la partie la plus eſſentielle n'eſt pas le gouvernement de ce monde matériel & groſſier, compoſé de corps inanimés & ſans ſentiment : le monde ſpirituel, compoſé des êtres animés & intelligens, ce corps d'hommes qui habitent ſur la terre, pour qui tout paroît être fait, mérite encore plus ſans doute d'être l'objet des attentions & des ſoins de la providence. Comme c'eſt elle qui a uni les ames aux corps, elle doit s'intéreſſer particuliérement à leur conſervation. Rouſſeau ne nie peut-être pas cette vérité, que c'eſt cet Etre des êtres, qui, maître des eſprits & de la matiere, a réuni des ames avec des corps : s'il la nioit, je lui demanderois quel intérêt Dieu prend donc à l'homme, quel droit il a ſur lui. S'il n'a créé ni les eſprits ni la matiere ; ſi ce n'eſt pas lui qui a uni l'un avec l'autre ; l'homme ne lui eſt de rien, ne lui doit rien, l'homme n'a donc aucun rapport à Dieu. Mais ne faiſons pas ce Philoſophe plus im-

pie & plus inconſéquent qu'il n'eſt ; ſuppoſons qu'il croit que c'eſt Dieu qui a formé le corps de l'homme, & qui a répandu ſur lui ce ſouffle de vie, qui eſt l'ame qui nous anime. Je lui demande maintenant, ſi la divine providence ſe mêle du gouvernement du monde ſpirituel. Ecoutons ſa réponſe.

« Si l'homme, dit-il, eſt actif, s'il eſt » libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il » fait librement n'entre point dans le ſyſ» tême ordonné de la providence, & ne » peut lui être imputé. Elle ne veut point » le mal que fait l'homme, en abuſant de » la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne » l'empêche pas de le faire, ſoit que de la » part d'un être ſi *foible, ce mal ſoit nul à* » *ſes yeux, ſoit qu'elle ne pût l'empêcher* » *ſans gêner ſa liberté*, & *faire un mal plus* » *grand en dégradant ſa nature* ». *Emil. t. 3, p. 77.*

L'alternative que propoſe ici ce Philoſophe eſt le comble de la folie. Il ſuppoſe ou que le *mal que fait l'homme eſt nul aux yeux de Dieu, ou que Dieu ne peut l'empêcher.*

Le mal, vous l'avez vu, mon fils, n'eſt mal que parce qu'il eſt un violement de la loi, qui eſt Dieu même. C'eſt donc une contradiction manifeſte, de dire que ce mal peut être nul aux yeux de Dieu.

Mais cette autre ſuppoſition, *que Dieu ne peut empêcher le mal*, eſt extravagante & impie; puiſqu'elle dépouille Dieu de ſa toute puiſſance, attaque ſa providence & nous le repréſente comme incapable de gouverner le monde. La preuve en eſt ſimple : ſi Dieu n'a pas le pouvoir d'empêcher le mal, il faut établir pour principe qu'il n'a aucun pouvoir ſur nos volontés. S'il n'a pas le pouvoir de changer nos volontés & de rendre bonnes celles qui ſont mauvaiſes; s'il n'eſt pas maître de diſpoſer des volontés des méchans, pour les faire ſervir à l'exécution de ſes deſſeins, diſons-le hardiment, un tel Dieu eſt un être oiſif, impuiſſant, qui ne doit ſe mêler de rien. Il n'en ſait pas plus que moi ſur tous les événemens qui doivent arriver : il ne peut rien prévoir, ni par conſéquent rien ordonner, rien régler. Car enfin dès que tout dépend des volontés libres des hommes, & que Dieu ne peut faire ſervir les volontés des hommes à ſes deſſeins, il ne peut deviner à quoi ils ſe détermineront; il ne ſait ni le tems des guerres, ni celui de la paix : tout cela dépend de la volonté d'un Prince, & ſouvent d'un favori. Ainſi Dieu n'entre pour rien dans le gouvernement du monde ſpirituel. Ce n'eſt plus lui qui donne les ſceptres & les couronnes,

qui régle les révolutions des Etats & des Empires. Il n'eſt que le ſpectateur oiſif de tous les événemens. C'eſt le haſard qui régle tout. Allons plus loin : la connoiſſance de Dieu ne va pas au-delà de lui-même. La naiſſance future des hommes dépend très-ſouvent de mille circonſtances réglées par les volontés libres des hommes, dont Dieu ne pourroit prévoir les déterminations. Donc Dieu ne ſait ni ceux qui doivent naître, ni le tems de leur naiſſance : le tems & le genre de notre mort doivent lui être auſſi très-ſouvent inconnus, puiſque mille événemens, qui dépendent des volontés libres des hommes, en peuvent décider. Voilà donc Dieu réduit à gouverner un peu de matiere, à faire tomber quelques gouttes d'eau; & encore, ſelon les nouveaux Philoſophes, il ne s'en mêle guère, il ne faut pour cela que les loix du mouvement, qui une fois établies, ne peuvent plus être changées. Dieu lui-même n'a pas droit d'y toucher : s'il s'aviſoit d'en déranger quelques reſſorts, tout s'écrouleroit; la moindre confuſion dans un ſeul monde, entraîneroit la ruine non-ſeulement de ce monde, mais du grand tout, ſelon Pope.

Il me vient une crainte à ce ſujet : c'eſt que quand on détache une pierre d'une montagne pour la placer ailleurs, il n'ar-

rive quelque dérangement dans le méchanifme du monde, & que de proche en proche ce dérangement ne fe faffe fentir à toute la machine, & qu'elle ne s'écroule. Que penfez-vous, mon fils, de ma crainte? Propofez-la à vos Philofophes, afin qu'ils fe confultent & qu'ils nous raffurent. Ne croyez pas que ma crainte foit fans fondement: Voltaire, ce fage par excellence, ce zélé rubricaire des loix de la nature, nous prophétife *un dérangement entier dans tout le monde, fi une roue de la grande machine vient à s'arrêter*; & pour s'arrêter, felon lui, il ne faudroit qu'une guérifon qui arriveroit furnaturellement. *Ainfi un miracle que Dieu opéreroit par une volonté particuliere, feroit une contravention aux loix de la nature; & fi Dieu le faifoit, il dérangeroit fon propre ouvrage*; ce feroit ôter un anneau de cette chaîne qui *lie toutes les parties de l'univers:* Or, Dieu fe donnera bien de garde de l'entreprendre; *fon immutabilité y eft intéreffée;* il eft affujetti à des loix facrées qu'il ne peut changer.

Telle eft la fublime Philofophie de ces hommes nés pour ramener le genre humain aux leçons de la raifon: une fievre guérie par miracle feroit écrouler le monde entier. Ai-je tort de craindre qu'une pierre détachée d'une montagne, où la main de

la nature l'avoit placée, n'entraîne la ruine entiere du monde?

Il me semble que toute l'étude de nos Philosophes d'aujourd'hui n'a pour objet que de dégrader le grand *Etre*, *l'Etre des êtres*. Ils ne peuvent concilier en lui deux perfections, telles que la toute-puissance & l'immutabilité: ainsi pour conserver celle-ci, ils détruisent celle-là. Dieu n'a pas droit de toucher à aucune partie de l'univers; la pendule est montée, il faut qu'il la laisse aller.

Ces grands génies, qui ont en main une balance pour y peser tous les droits de Dieu, décident que Dieu n'a point été libre même dans la création du monde. Ainsi ne soyons pas surpris, s'il ne l'est pas dans son gouvernement. Ce Dieu, souverain de tout, n'est maître de rien; il a des loix qu'il doit suivre; c'est le destin qui les lui a prescrites; il n'en est que l'exécuteur & le ministre. Vous croyez peut-être que je leur en impose: lisez ces paroles de l'Auteur de l'Esprit des Loix, un des plus célebres entre les nouveaux Philosophes « La création, qui paroît être un acte libre, suppose des regles aussi invariables que la fatalité des athées ».

Vous vous êtes trompé, mon fils, selon cet homme initié aux mysteres de la na-

ture, ſi vous avez cru que Dieu vous a créé, parce qu'il l'a bien voulu. Votre exiſtence eſt auſſi néceſſaire que celle de Dieu; tout ce que Dieu fait, il le fait parce qu'il y eſt forcé. Vous pouvez dire comme Rouſſeau : *Etre des êtres, je ſuis parce que tu es.* Mon exiſtence eſt une ſuite néceſſaire de la tienne, tu ne pouvois te diſpenſer de me donner la naiſſance, c'eſt à la fatalité qui te gouverne que j'en ai obligation. Cette fatalité eſt ton maître comme le mien. C'eſt donc la fatalité qui eſt notre Dieu, & qui eſt le Dieu de notre Dieu. Mais qui eſt-ce qui gouverne cette fatalité? Agit-elle d'elle-même? Eſt-ce elle qui a établi les loix invariables? peut-elle les changer? Non ſans doute, il faut donc qu'il y ait une autre fatalité ſupérieure qui la conduiſe, & ainſi à l'infini. Ces idées approchent aſſez des folies des Valentiniens, qui admettoient une multitude d'Eones, ou de perſonnes qui gouvernoient le monde, & dont le premier & le plus parfait étoit dans une profondeur *inviſible & inexplicable.*

Autre Abſurdité. Si le monde eſt néceſſaire, il faut qu'il ſoit ſouverainement parfait. Dieu n'a rien de plus que lui. Dieu l'a produit, je le veux; mais il l'a produit néceſſairement, il n'étoit pas maître de ne le

pas

pas produire : le monde eſt une émanation néceſſaire de l'être divin. Or, le droit à l'être renferme toutes les perfections qui appartiennent à l'être par lui même ; ce ſeroit une injuſtice de le borner, il a droit à tout être, dès qu'il a droit à l'être. Ainſi, ſuivant ce bizarre ſyſtême, le monde entier doit être éternel, il doit être parfait, chaque particulier doit auſſi participer à cette éternité & à cette ſouveraine perfection. C'eſt ainſi qu'on retombe dans toutes les extravagances du Pope François, qui dit que tout eſt parfait dans le monde, & qui juſtifie par-là tous les crimes, tous les déſordres, & donne le nom d'heureux aux plus miſérables. Il ſeroit inutile de vous répéter tout ce que je vous ai dit là-deſſus. Comprenez ſeulement par l'expoſé que je vous fais des abſurdités de nos Philoſophes, combien il eſt néceſſaire de s'en tenir à la révélation. Je, &c.



XXIV. LETTRE.

Blasphême de Rousseau sur la puissance de Dieu.

Vous avez vu, mon fils, dans ma lettre précédente, l'injure que Rousseau fait à la Divinité, en disant qu'elle ne peut *empêcher le mal;* la raison qu'il en donne est un blasphême contre la puissance de Dieu, & une absurdité palpable.

« Dieu, dit-il, *ne peut empêcher le mal,* » sans *gêner la liberté de l'homme,* & *faire* » *un plus grand mal en dégradant sa na-* » *ture.* Murmurer, dit-il encore, de ce que » Dieu n'empêche pas l'homme de faire le » mal, c'est murmurer de ce qu'*il le fit* » *d'une nature excellente,* de ce qu'il mit » à ses actions la moralité qui les anno- » blit, & de ce qu'il lui donne droit à la » vertu. Que pouvoit de plus en notre fa- » veur la Puissance divine elle-même? Pou- » voit-elle mettre de la contradiction dans » notre nature, & donner le prix d'avoir » bien fait, à qui n'a pas le pouvoir de fai- » re le mal? Quoi? pour empêcher l'hom- » me d'être méchant, falloit il le borner à » l'instinct, & le faire bête? Non, Dieu de

Emil. t. 3, p. 78.

» mon ame, je ne te reprocherai jamais de
» l'avoir faite à ton image, afin que je
» puiſſe être bon & heureux comme toi ».

Quelle manie a cet Auteur d'écrire ſur la Religion, à laquelle il n'entend rien? Qu'il ſeroit heureux! s'il avoit un ami fidele qui lui dît : vous avez des talens propres à ſervir utilement le public par des ouvrages de Littérature, tenez-vous-en là, & ne vous mêlez jamais de parler de la Religion chrétienne, qui eſt pour vous un livre ſcellé : tous les raiſonnemens que vous faites à ce ſujet, ſont autant d'abſurdités. Il ne faudroit, pour le prouver, que la derniere page que je viens de tranſcrire : chaque propoſition eſt une erreur groſſiere : Vous allez en juger.

Premiere abſurdité. Selon ce Philoſophe profond, c'eſt un titre de grandeur & *d'excellence*, que de pouvoir faire le mal; & ce ſeroit *dégrader la nature* de l'homme, l'avilir, que de l'élever à un état d'impeccabilité; ſi Dieu l'entreprenoit, Rouſſeau le citeroit à ſon tribunal, & le déclareroit plus coupable même que l'homme ne l'eſt en ſe portant au mal. Peut-on rien de plus extravagant?

Sachez, mon fils, que la malheureuſe liberté qu'a l'homme de pouvoir faire le mal, n'eſt point, comme le penſe ce Phi-

losophe, un titre de grandeur; c'eſt, au contraire, la marque la plus ſenſible de notre baſſeſſe; c'eſt l'apanage d'une nature tirée du néant. On ne peche que par ignorance, par foibleſſe, par dépravation de goût : ainſi, dire que c'eſt un avantage précieux, que de pouvoir pécher, & un ſujet de nous glorifier, c'eſt dire que l'erreur eſt bonne, que le vice eſt une vertu, que l'homme eſt heureux de pouvoir être malheureux; que c'eſt un avantage pour l'homme d'être ſujet à des infirmités, à des maladies & à la mort même; que c'eſt un titre glorieux pour un enfant, de ne pouvoir ſe ſoutenir ſur ſes jambes, & de faire des chûtes à chaque pas; que plus nous avançons dans la connoiſſance de la vérité, & nous nous affermiſſons dans l'amour du bien, plus auſſi nous nous dégradons; enfin que les Saints qui ſont dans le Ciel ont perdu de leur excellence, que l'heureuſe impuiſſance où ils ſont de ſe tromper, de ſortir des voies de la juſtice, eſt pour eux un malheur, qu'ils doivent par conſéquent murmurer de ce que Dieu les empêche de faire le mal, & de ce qu'il a ôté à leurs actions la moralité qui les annoblit. Convenez que rien n'eſt plus inſenſé que ce raiſonnement.

Cet homme qui veut s'ériger en doc-

teur de toutes les nations, n'a pas la premiere notion des choſes : il ne ſait pas que la perfection de tout être conſiſte à remplir parfaitement la fin pour laquelle il eſt fait. Nous diſons qu'une montre eſt plus ou moins parfaite, ſelon qu'elle marque plus ou moins exactement les heures. L'homme n'eſt & ne peut être fait que pour connoître & aimer Dieu. Donc plus il y a en lui de force & d'activité pour cette fin, plus il eſt parfait; & la pente au péché qui l'en détourne, eſt une grande imperfection. La nature de ſa liberté conſiſte donc dans le pouvoir de choiſir entre les moyens qui peuvent le conduire à Dieu, & non dans le pouvoir de s'éloigner de Dieu par le péché : c'eſt-là, au contraire, ſon imperfection, la ſuite de ſon néant; & la pente malheureuſe qui l'entraîne au péché, eſt la punition la plus terrible de ſa premiere déſobéiſſance.

2me *Abſurdité.* Rouſſeau ſuppoſe de plus, que c'eſt Dieu qui a mis dans l'homme le pouvoir de faire le mal; ce qui eſt une ſeconde erreur bien groſſiere. Dieu, l'auteur de tout don parfait, n'a pu mettre dans l'homme la pente au mal : il a créé l'homme droit & juſte, & l'homme n'eſt tombé que par ſa faute. Dieu ſeul eſt bon, & ſeul impeccable par nature; il n'en eſt pas de

même de la créature abandonnée à elle-même, elle peut se perdre & se précipiter, parce qu'elle peut se tromper par ignorance, en prenant l'erreur pour la vérité, & l'apparence du bien pour le véritable bien; mais ce défaut est dans sa nature même; ce n'est point Dieu qui l'y a mis : il auroit pu, s'il eût voulu, élever l'homme au même degré de perfection où il éleve les Saints qui sont dans le Ciel; mais il a jugé à propos, par une sagesse qu'il faut adorer, de le laisser dans *la main de son conseil*, afin de l'éprouver. Si l'homme eût été tout-à-coup rendu impeccable, il auroit méconnu la différence qu'il y a entre le Créateur & la créature; il auroit pu croire que le bien qui étoit en lui venoit de lui; que sa nature étoit parfaite comme celle de Dieu, & qu'il se suffisoit à lui-même. Adorons donc les jugemens de Dieu sur les hommes, bien convaincus que tout ce qu'il fait est infiniment sage & infiniment juste : mais donnons-nous de garde de lui attribuer le mal qui est en nous.

3me *Absurdité.* Notre Philosophe ne se contente pas d'attribuer au Créateur ce défaut qui se trouve dans sa créature, il ajoute une troisiéme absurdité : c'est de dire que la Puissance divine ne pouvoit rien de plus en notre faveur.

Les hommes entreprendront-ils toujours de borner la puissance du Tout-Puissant? Dieu, qui a fait l'homme de rien, qui l'a fait bon & juste, pouvoit ajouter un degré de plus à cette bonté, en la rendant inadmissible; & la preuve qu'il le peut, c'est qu'il le fait dans tous les Saints qu'il place dans le sein de sa gloire. S'il ne l'a pas fait en créant l'homme, c'est par des vues supérieures à notre raison. Mais il y a de la folie à dire qu'il ne pouvoit rien de plus en notre faveur. Il est maître de ses dons, il en donne ce qu'il veut, quand il veut, & à qui il veut. Il ne doit rien à personne. Voilà ce que la foi & la raison même nous apprennent.

Notre Philosophe emploie, pour prouver sa these, plusieurs raisonnemens, qui ne sont pas moins absurdes que sa these même. La premiere raison qu'il apporte, c'est que Dieu auroit mis de la contradiction dans notre nature.

4me *Absurdité*. Quelle contradiction y auroit-il dans une nature qui n'a pu être créée pour autre fin que pour connoître & aimer son Créateur, si Dieu avoit mis en elle un amour parfait de la justice & de la vérité? Rousseau croit donc qu'il est de l'essence d'une créature raisonnable d'être flotante perpétuellement entre le bien & le

mal, de n'avoir ni une connoiſſance entiere, ni un amour parfait de ſes devoirs, c'eſt-à-dire, des moyens qui ſeuls peuvent la conduire à ſa fin? Je l'ai dit, ce Philoſophe ſi vain ignore la premiere notion des choſes. C'eſt l'état préſent où nous ſommes, qui eſt vraiment un état perpétuel de contradictions. Nous avons en nous deux volontés qui ſe contrediſent ſans ceſſe. Une volonté bonne, qui nous vient de Dieu qui a gravé ſa loi dans nos cœurs, & qui nous convainc de ſa beauté & de ſa juſtice, lors même qu'elle nous condamne; & une volonté corrompue, qui nous vient de la concupiſcence. Voilà ce que j'appelle une véritable contradiction dans notre nature; contradiction, qui ne vient point de Dieu, mais de-nous-mêmes, & qui eſt une ſuite du péché; & cette contradiction ne ceſſera que quand nous ſerons délivrés du joug de cette concupiſcence, éclairés des plus pures lumieres de la vérité, & embraſés d'amour pour elle.

5me *Abſurdité.* Rouſſeau ajoute une autre raiſon, qui eſt encore une nouvelle abſurdité: *Dieu n'a pas empêché l'homme*, dit-il, *de faire le mal pour ne pas donner le prix d'avoir bien fait, à celui qui n'a pas le pouvoir de mal faire.*

Jeſus-Chriſt n'a jamais eu le pouvoir de

mal faire, puiſqu'il eſt ſaint par nature, & cependant Dieu lui a donné le prix de tout le bien qu'il a fait : & comme le bien qu'il a fait, eſt infini, la récompenſe qu'il lui a donnée eſt infinie. Ajoutons que Dieu peut nous faire du bien ſans qu'il y ait aucun mérite de notre part. Que d'élus dans le ciel qui n'ont jamais eu le pouvoir de mal faire, & que Dieu cependant a couronnés d'une gloire éternelle ! Tels ſont tous les enfans qui meurent avec la grace du baptême.

La ſource de tous ces faux raiſonnemens, c'eſt que l'orgueilleux Philoſophe ne veut devoir qu'à lui le bien qu'il prétend faire, & la récompenſe qu'il en attend. Il rougiroit de s'abaiſſer ſous la main de Dieu, & de recevoir à titre de grace & de miſéricorde, le bonheur éternel.

Que les penſées des humbles Chrétiens ſont différentes! Ils attendent de la pure libéralité de Dieu, & la vertu & le prix de la vertu.

6me Abſurdité. La troiſiéme raiſon de Rouſſeau eſt marquée au même coin d'abſurdité : il va juſqu'à ſoutenir *qu'empêcher l'homme d'être méchant, ce ſeroit le borner à l'inſtinct, & le faire bête.*

Que veut-il dire? Quoi ! ſi Dieu avoit mis dans l'homme, en le créant, un amour

parfait de la justice, il l'auroit réduit par là à la condition des bêtes? Cet amour de la justice, qui dans une créature raisonnable ne pourroit être fondé que sur une conviction toujours présente de la bonté, de la beauté, de l'excellence de Dieu, infiniment au-dessus de tous les biens créés; un tel amour, dis je, ne seroit qu'un instinct. Agir par instinct, c'est au contraire, agir par une impulsion aveugle, sans aucune connoissance, ni de la fin où l'on tend, ni des moyens que l'on prend pour y parvenir. C'est donc déraisonner que de dire que l'être qui, convaincu que Dieu est le seul bien digne d'être aimé, s'attache uniquement à lui, agisse par une impulsion aveugle. Si cela étoit, les Saints dans le Ciel n'agiroient donc que par instinct, puisqu'ils brûlent pour Dieu d'un amour que rien ne peut arrêter. Enfin, comme c'est l'amour qui nous porte vers un objet, & qui nous y attache; il faut donc dire que tout amour est un instinct, & qu'il nous réduit à l'état & à la condition des bêtes. De telles pensées, ou plutôt de telles idées peuvent-elles entrer dans une tête sensée? Oter à l'ame l'amour, c'est lui ôter son être: elle ne peut pas plus être sans aimer que sans penser.

Rousseau ajoute le blasphême à l'erreur:

il dit que si *Dieu empêchoit de faire le mal, il feroit un plus grand mal que nous, parce qu'il dégraderoit notre nature.*

Dieu faire le mal, en empêchant l'homme d'en faire, quel langage ! Quelle est donc la nature du mal que Dieu feroit? il mettroit dans l'homme l'amour du bien; voilà le mal qu'il feroit, il le perfectionneroit, & c'est ce que ce Docteur appelle *dégrader notre nature;* ainsi l'élever vers Dieu, c'est l'abaisser; la rendre semblable à Dieu, c'est lui faire perdre de son excellence.

Toutes ces erreurs de Rousseau découlent de ce faux principe où il est, que l'essence de la liberté emporte le pouvoir de faire le bien ou le mal, de tendre vers sa fin derniere, ou de s'en éloigner : au lieu qu'elle ne consiste essentiellement que dans la faculté de choisir entre les moyens qui peuvent nous conduire à notre derniere fin : *Vis electiva mediorum, servato ordine in finis.* (C'est mon Mentor qui ajoute ce texte de S. Thomas.)

Ce n'est pas tout, ce pitoyable Philosophe prétend encore que le mal que Dieu feroit en opérant une si grande perfection dans sa créature, seroit plus grand que le mal même qu'il auroit empêché.

Pour sentir toute l'extravagance de cette

assertion, il faut se souvenir que Rousseau ne connoît point la grace médicinale du Sauveur; qu'il croit qu'afin que l'homme soit libre & puisse mériter, il faut que ce soit par ses propres forces qu'il fasse le bien comme il fait le mal; que si Dieu par une grace actuelle empêchoit l'homme de faire le mal, & lui faisoit faire le bien, il ne *dégraderoit* pas moins *notre nature*, que s'il l'eût créée impeccable; *il feroit* également *un plus grand mal*, que celui qu'il feroit éviter à l'homme. Jugez delà, mon fils, de combien de crimes Dieu est coupable aux yeux de ce Philosophe; puisque dans la vérité, c'est lui qui par sa grace préserve tous ses élus des chutes qu'ils auroient faites, s'ils eussent été abandonnés à eux-mêmes. Chaque fois qu'il les empêche de tomber, il dégrade notre nature; & cet acte de dégradation est un plus grand crime que celui que l'homme eût commis, quelqu'énorme qu'il eût pu être. Je ne crois pas qu'il se soit débité semblable folie avant J. J. Rousseau. On n'est plus étonné d'entendre cet insensé déclarer qu'il n'a rien à demander à Dieu, puisqu'il ne croit pas que Dieu puisse le rendre bon. Mais quelle ressource lui reste-t-il pour s'abstenir du mal & faire le bien? Il n'en veut trouver qu'en lui-même. Que je le plains! Aussi Dieu, pour pu-

nir ſon orgueil, l'a-t-il abandonné à tous les égaremens de l'eſprit & du cœur, dont il rend toute la terre témoin par ſes livres pleins d'impiété & de corruption.

La priere qu'il adreſſe à Dieu pour le remercier de ce qu'il ne lui donne pas ſa grace pour le convertir, eſt aſſortie à ſon ſyſtême impie.

« Non, Dieu de mon ame, je ne te re-
» procherai jamais de l'avoir faite à ton
» image, afin que je puiſſe être bon & heu-
» reux comme toi ».

Arrêtons-nous un moment pour peſer toutes les paroles de cette priere, elle le mérite. Je commence par demander à cet orgueilleux, ce qu'il entend par ces paroles : *Dieu de mon ame?* Il croit donc que c'eſt Dieu qui l'a créée? Mais il avoit dit qu'il faut être de mauvaiſe foi pour dire que l'on croit la création, puiſqu'on ne peut la concevoir. *Je ne te reprocherai jamais*, dit-il à Dieu, *de m'avoir fait à ton image.* Rouſſeau, l'incomparable Rouſſeau, veut bien épargner à Dieu les reproches : mais c'eſt auſſi en quoi conſiſtera toute ſa priere : il n'a ni actions de graces à lui rendre, ni demande à lui faire. Il l'a déclaré : il ne lui fait point de reproches, c'eſt à quoi il borne tout le culte qu'il rend à Dieu.

Mais pourquoi Rouſſeau veut-il bien ne

pas reprocher à Dieu de l'avoir fait à son image ? C'est parce qu'il *peut être bon & heureux comme Dieu*. A s'en tenir à ces paroles, la priere ne renferme que l'hérésie Pélagienne, qui est la plus injurieuse à Dieu, celle qui mérite le plus sa colere : car ce Philosophe veut que nous puissions être bons & heureux par nos propres forces & sans le secours du Médiateur ; que nous le puissions *comme Dieu*, c'est-à-dire, par nous-mêmes, & indépendamment de tout aide, même du premier Etre.

Maintenant si nous joignons à cette priere ce que dit encore Rousseau, qu'il est de la perfection de l'homme de pouvoir *faire le mal*, elle renfermera de plus une impiété. Car ce qui constitue la perfection de notre être, c'est, sans doute, d'être fait à l'image de Dieu. Si donc c'est tellement une perfection de notre nature, de pouvoir faire le mal, qu'on ne puisse lui ôter ce pouvoir sans *la degrader*, il faut que ce pouvoir soit un trait de l'image de Dieu, que nous ressemblions à Dieu par ce pouvoir. Dieu a donc aussi le pouvoir de faire le mal ? Or le dire, le penser, c'est le comble de l'impiété & de l'extravagance. Peut-être ce Philosophe n'a pas vu jusqu'où le conduisoit son principe : mais s'il sent la folie qu'il y auroit à admettre en Dieu une

telle liberté, qu'il convienne donc que l'homme ſans ceſſer d'être libre, peut être élevé à un tel état de perfection, qu'il ne puiſſe plus pécher; qu'il avoue que l'homme ne ſera vraiment *l'image de Dieu*, que quand il ſera comme lui, dans l'heureuſe impuiſſance de faire le mal; c'eſt-à-dire, lorſque la cupidité ſera entiérement bannie de ſon cœur, & que la charité y regnera ſeule. C'eſt alors que l'homme participant à l'immutabilité de Dieu, & étant conſommé en lui, ſera bon & heureux comme Dieu lui-même.

Rouſſeau ne dit pas à Dieu : je ſerai heureux en toi, mais *comme toi*, ce qui eſt bien différent. L'homme ne peut être heureux qu'en Dieu, parce que Dieu eſt le ſouverain bien, & que hors de lui nous ne trouvons que miſere, affliction d'eſprit, & déſeſpoir. Notre Philoſophe a des penſées bien différentes. Sa préſomption eſt telle qu'il croit ſe ſuffire à lui-même, ſoit pour ſe donner la vertu, ſoit pour être heureux. Vous l'avez déja vu dans une de mes lettres précédentes, c'eſt dans la jouiſſance de lui-même, qu'il prétend trouver ſon bonheur, & c'eſt en cela qu'il ſe croit fait à l'image de Dieu. Dieu eſt à lui-même ſon propre bonheur, il ne trouve & ne peut trouver ſa félicité qu'en lui. L'homme

de même, ſelon Rouſſeau, doit trouver ſa félicité dans ſon propre fonds.

Ai-je tort de dire que ce Philoſophe devroit ſe condamner à un éternel ſilence ſur les matieres de Religion? Je le ſouhaite pour lui & pour le genre humain, qu'il infecte de ſes déteſtables maximes.

Je, &c.



XXV. LETTRE.

Contradictions de Rouſſeau ſur Jeſus-Chriſt.

Les contradictions de Rouſſeau ſur l'eſſence de Dieu, ſur ſa puiſſance, ſur ſa juſtice, ſur ſa bonté, ont dû achever de vous ouvrir les yeux, mon cher fils, & vous apprendre à vous défier de ces hommes qui ont l'art de farder leurs impiétés, & d'en impoſer aux eſprits ſuperficiels par leur hardieſſe, & le ton de ſuffiſance avec lequel ils les débitent. Ecoutez encore; ou plutôt bouchez vos oreilles aux blaſphêmes pleins de contradictions qu'il va débiter ſur Jeſus-Chriſt. On ne conçoit pas comment le même homme peut en parler ſi diverſement; mais c'eſt ici la ruſe du ſerpent, qui, pour s'inſinuer & ſe faire écouter, commence par faire un éloge, qu'il ſaura bien détruire dans la ſuite.

« Je vous avoue, dit-il, que la majeſté *Emil. t.* » des Ecritures m'étonne, la ſainteté de *3, p. 165.* » l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les » livres des Philoſophes avec toute leur » pompe, qu'ils ſont petits près de celui-là!

» Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime
» & si simple soit l'ouvrage des hommes ?
» Se peut-il que celui dont il fait l'histoire,
» ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce
» là le ton d'un enthousiaste ou d'un am-
» bitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle
» pureté dans ses mœurs ! Quelle grace
» touchante dans ses instructions ! Quelle
» élévation dans ses maximes ! Quelle pro-
» fonde sagesse dans ses discours ! Quelle
» présence d'esprit, quelle finesse, quelle
» justesse dans ses réponses ! Quel empire
» sur ses passions ! Où est l'homme, où est
» le sage, qui sait agir, souffrir & mourir
» sans foiblesse & sans ostentation ! Quand
» Platon peint son juste imaginaire, cou-
» vert de tout l'opprobre du crime, & di-
» gne de tout le prix de la vertu, il peint
» trait pour trait Jesus-Christ. La ressem-
» blance est si frappante, que tous les Peres
» l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de
» s'y tromper. Quels préjugés, quel aveu-
» glement ne faut-il pas avoir pour com-
» parer le fils de Sophronisque au Fils de
» Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre !
» Socrate mourant sans douleur, sans igno-
» minie, soutint aisément jusqu'au bout son
» personnage, & si cette facile mort n'eût
» honoré sa vie, on douteroit si Socrate,
» avec tout son esprit, fût autre chose qu'un

» ſophiſte. Il inventa, dit-on, la morale ;
» d'autres avant lui l'avoient miſe en pra-
» tique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient
» fait, il ne fit que mettre en leçon leurs
» exemples. Ariſtide avoit été juſte, avant
» que Socrate eût fait un devoir d'aimer ſa
» patrie ; Sparte étoit ſobre avant que So-
» crate eût loué la ſobriété ; avant qu'il eût
» défini la vertu, la Gréce abondoit en
» hommes vertueux ; mais où Jeſus-Chriſt
» avoit-il pris chez les ſiens cette morale
» élevée & pure, dont lui ſeul a donné les
» leçons & l'exemple ? Du ſein du plus fu-
» rieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe
» fit entendre, & la ſimplicité des plus hé-
» roïques vertus honora le plus vil de tous
» les peuples. La mort de Socrate philoſo-
» phant tranquillement avec ſes amis, eſt
» la plus douce qu'on puiſſe deſirer : celle
» de Jeſus-Chriſt expirant dans les tour-
» mens, injurié, raillé, maudit de tout un
» peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſ-
» ſe craindre. Socrate prenant la coupe em-
» poiſonnée, bénit celui qui la lui préſen-
» te, & qui pleure ; Jeſus-Chriſt au milieu
» d'un ſupplice affreux, prie pour ſes bour-
» reaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort
» de Socrate ſont d'un Sage ; la vie & la
» mort de Jeſus ſont d'un Dieu. Dirons-
» nous que l'hiſtoire de l'Evangile eſt in-

» ventée à plaisir? mon ami, ce n'est pas
» ainsi qu'on invente : & les faits de So-
» crate, dont personne ne doute, sont
» moins attestés que ceux de Jesus Christ.
» Au fond c'est reculer la difficulté sans la
» détruire. Il seroit plus inconcevable que
» plusieurs hommes eussent fabriqué ce li-
» vre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait four-
» ni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eus-
» sent trouvé ni ce ton, ni cette morale;
» & l'Evangile a des caracteres de vérité si
» grands, si frappans, si parfaitement ini-
» mitables que l'inventeur en seroit plus
» grand que le héros ».

Vous admirerez, sans doute, mon fils, cet éloge de Jesus-Christ; mais lisez-le avec réflexion, & vous verrez qu'il est plus condamnable par ce qu'il tait, qu'il n'est louable par ce qu'il dit. Rousseau ne parle de Jesus-Christ que comme d'un grand Philosophe, que comme d'un Sage élevé au-dessus de Socrate; mais il ne reconnoît en lui ni l'homme-Dieu, ni même l'envoyé de Dieu. De plus, vous devez remarquer que c'est une impiété de mettre quelqu'homme que ce soit en parallele avec Jesus-Christ. Le plus saint des hommes, fût il un Jean-Baptiste, n'est pas digne de dénouer le cordon de ses souliers. Eh! qu'est-ce que Socrate, pour être mis en

parallele avec le Fils unique de Dieu? Ce Philoſophe n'étoit qu'un de ces prétendus ſages, que S. Paul traite d'inſenſés, parce » qu'ils ont retenu injuſtement la vérité » captive, & qu'ayant *connu Dieu* (ſoit par le ſpectacle de la nature, ſoit par le commerce qu'ils ont eu avec des Juifs) ils » ne *l'ont pas glorifié comme Dieu*, & ne » *lui ont pas rendu graces; mais ſe ſont* » *égarés au contraire dans leurs raiſonne-* » *mens, & leur cœur a été rempli de té-* *nebres* ». Tel a été Socrate, un des plus célebres Philoſophes.

A la majeſté immortelle de Dieu il a ſubſtitué l'image d'un homme mortel; car la veille même de ſa mort, il a envoyé offrir un ſacrifice à Eſculape, ce que je regarde comme une abjuration publique des ſentimens qu'il avoit ſur la Divinité : & il y a toute apparence qu'il ſe flattoit par cette lâche complaiſance de fléchir ſes Juges, qui ne l'avoient condamné que parce qu'il ne reconnoiſſoit pas les mêmes dieux que le peuple.

Cette impiété de Socrate envers le vrai Dieu qu'il connoiſſoit, n'eſt pas le ſeul crime qu'on lui reproche. Il n'a donné que trop lieu de le ſoupçonner d'être un de ces Philoſophes que Dieu a livrés à un ſens dépravé, juſte punition de leur infidélité.

Voilà cependant l'homme que Rousseau met en parallele avec Jesus-Christ, la sainteté même. Il donne, me direz-vous, la préférence à Jesus-Christ. Il lui fait bien de la grace; mais il n'en est pas plus excusable, son crime est dans le parallele même.

Je vais encore plus loin, mon fils; je soutiens que plus cet éloge paroît grand, plus il est injurieux au Fils de Dieu.

Dans son systême, Jesus-Christ n'est qu'un Philosophe. Il ne l'adore certainement point comme Dieu, & il ne l'honore pas même comme Prophete; je crois sans calomnie pouvoir l'assurer. Que le nom *de Dieu*, dont il se sert, ne vous fasse pas illusion; ce n'est point une confession de la divinité de Jesus-Christ, mais seulement une expression forte pour marquer qu'il étoit plus sage que Socrate. Vous en avez déja de bonnes preuves, & je les rappellerai encore. Or si Jesus-Christ n'est point le Fils de Dieu, s'il n'est point le Prophete promis; c'est un imposteur, il n'y a pas de milieu; car certainement Jesus-Christ s'est donné pour Fils de Dieu. C'est-là ce qui a fait son crime aux yeux des Juifs, & ce qui l'a fait condamner à mort. Mais si Jesus-Christ a trompé tous les hommes, ses vertus n'étoient donc que celles d'un hypocrite: plus il a su frapper nos yeux par

une vertu apparente, plus il faut dire qu'il a su jouer le rôle d'imposteur. Alors que deviennent les louanges que lui donne notre Philosophe? Plus il le releve, plus il l'abaisse. Tout impie qui pensera comme lui, doit regarder le Saint des Saints comme le plus grand des fourbes.

Voyez, mon fils, si j'ai tort d'être indignée de voir l'éloge de Jesus-Christ dans la bouche de son ennemi. Il est ce pécheur à qui le Saint-Esprit a dit par la bouche de David: *Pourquoi te mêles-tu d'annoncer* Ps. 69, *mes justices, & de parler de mon alliance,* 10. *toi, qui as livré ta bouche au mensonge, & dont la langue ne concerte que des discours séducteurs?* Il n'appartient qu'à de vrais Chrétiens de louer Jesus-Christ: *l'instruc-* Prov. *tion que donnent les insensés, est une folie.* 16, 22.

J'admire comment dans certains écrits, même revêtus d'une autorité respectable, on a été assez simple pour relever tout cet endroit de Rousseau, comme un éloge honorable pour Jesus-Christ; mais quel besoin a Jesus-Christ d'un pareil témoignage? en quoi n'est-il pas défectueux? Les démons eux-mêmes & les possédés, lorsque le Fils de Dieu étoit sur la terre, n'ont-ils pas déclaré souvent & très-hautement que Jesus de Nazareth étoit le Fils du Dieu Très-Haut? Mais autant de fois qu'ils l'ont fait,

le Sauveur leur a imposé silence; *non sinebat ea loqui de se.* Il s'en faut bien que le témoignage de Rousseau soit aussi positif sur la divinité & les caracteres du Messie que celui des possédés. Cet éloge prétendu est une nouvelle injure lancée contre le Verbe fait chair, il le dégrade jusqu'à le comparer, ou tout au plus à le mettre au-dessus d'un Philosophe payen, tel que Socrate.

Quand même il renfermeroit une confession de foi exacte du Fils de Dieu; de la part de cet outrageux de profession, ce ne seroit qu'un témoignage de possédé & de démon, qui mériteroit également qu'on le fît taire. Qu'il commence à mettre sa bouche dans la poussiere : qu'il demande pardon publiquement à Dieu, à son Christ & à l'Eglise des scandales qu'il a causés : qu'il rétracte solemnellement les blasphêmes qu'il a vomis, & alors on pourra l'écouter.

Saint Paul étant à Philippes avec Silas, une fille qui avoit un esprit de Python, se mit à les suivre & à crier à haute voix pendant plusieurs jours : *ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-Haut qui vous annoncent la voie du salut.* Ce que saint Paul ayant peine à souffrir, il se tourna vers elle, & dit à l'esprit : *je te commande, au nom de Jesus-Christ, de sortir de cette fille :* & il sortit à l'heure même. Voilà l'important

service

ſervice qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'un nouveau Paul rendît à J. J. Rouſſeau.

Une plainte bien fondée que j'ai encore à faire de ce prétendu éloge de Jeſus-Chriſt, c'eſt de ce qu'il n'y eſt pas dit un mot de ſes miracles, & de ſa réſurrection, qui eſt le plus grand de tous, & celui qui a mis le ſceau à ſa miſſion divine. Ce faiſeur d'éloges ne peut pas dire que les miracles rapportés par les Evangéliſtes ſoient faux; il ſe contrediroit trop groſſiérement, lui qui dit qu'on ne peut pas croire que les faits de Jeſus-Chriſt ſoient inventés. Souvenez-vous de ces paroles: « Dirons-nous que l'hiſtoire » de l'Evangile eſt inventée à plaiſir? Ce » n'eſt point ainſi qu'on invente; & les faits » de Socrate, dont perſonne ne doute, » ſont moins atteſtés que ceux de Jeſus-» Chriſt ».

Les miracles de Jeſus-Chriſt ſont donc certains; ſa réſurrection ne peut être révoquée en doute; on voit dans la narration, qui en eſt faite, la même ſimplicité, la même nobleſſe; en un mot ce n'eſt pas ainſi qu'on invente. Pourquoi donc taire ſes miracles, s'ils ſont vrais? Pourquoi aſſurer la certitude de l'Evangile, s'ils ſont faux? Philoſophe, ſoyez conſéquent une fois en votre vie. Vous croyez que les Hiſtoriens qui rapportent ces faits ſont dignes de foi,

rendez-vous donc à leur évidence. En vain prétendez-vous ſeparer les miracles des autres faits, parce qu'ils ſont ſurnaturels; mauvaiſe défaite. On doit juger de la certitude de ces faits, comme de celle des faits naturels. Ils ſont à la vérité ſurnaturels dans leur principe; mais ils n'ont rien de ſurnaturel dans l'impreſſion qu'ils font ſur nos ſens. Je puis atteſter que j'ai vu un mort reſſuſcité, comme je puis atteſter que j'en ai vu conduire un autre en terre.

Les miracles de Jeſus-Chriſt vous tourmentent, vous en ſentez la force, & vous voudriez les faire diſparoître. Auſſi diſſimulez-vous ſi peu combien leur vue vous incommode, que dans le délire de votre impiété, vous vous écriez: *ôtez les miracles de l'Evangile, & toute la terre eſt aux pieds de Jeſus-Chriſt.* Le conſeil eſt ſingulier.

Que diriez-vous d'un homme qui vous ſachant en procès, viendroit vous conſeiller de jetter au feu tous les titres que vous avez favorables à votre cauſe, & qui vous aſſureroit que c'eſt le vrai moyen de gagner votre procès? Croiriez-vous qu'une pareille tête fût bien ſenſée? Vous êtes cet homme; que voulez-vous qu'on penſe de votre jugement? Votre malice eſt trop groſſiere pour n'être pas apperçue. Qu'on ôte les

miracles de l'Evangile, & il ne reſtera pas un ſeul adorateur à Jeſus-Chriſt. C'eſt là que vous en voulez venir.

Rouſſeau qui loue Jeſus-Chriſt, le connoît bien ſans doute. Je le ſomme donc de nous dire clairement ce qu'il en penſe. Jeſus-Chriſt n'eſt ni Fils de Dieu, ni Prophete, quoiqu'il l'ait dit. Il n'eſt ni un ſectaire ambitieux, ni un enthouſiaſte. Qu'eſt-il donc? N'attendons point ſa réponſe, elle eſt déja faite. Jeſus-Chriſt étoit une tête échauffée. Voilà en derniere analyſe le bel éloge que Rouſſeau a fait de Jeſus-Chriſt.

Ecoutez encore, mon fils, & vous allez voir juſqu'où cet homme pouſſe l'impiété.

« Qui ſait, dit-il, juſqu'où les méditations continuelles ſur la Divinité, juſqu'où l'enthouſiaſme de la vertu, ont pû dans leurs ſublimes ames (il s'agit des envoyés de Dieu) troubler l'ordre didactique & rampant des idées vulgaires? Dans une trop grande élévation la *tête tourne*, & l'on ne voit plus les choſes comme elles ſont. Socrate a cru voir un eſprit familier, & l'on n'a pas oſé pour cela l'accuſer d'être fourbe. Traiterons-nous les fondateurs des peuples, les bienfaiteurs des nations avec moins d'égard qu'un particulier »?

Lettre à M. l'Archevêque, pag. 84.

Vous le voyez, mon fils, la grande élé-

vation de Jesus-Christ lui a tourné la tête. Il a cru être un envoyé de Dieu. Ainsi il n'étoit pas un imposteur, mais un visionnaire, un imaginatif, en un mot un insensé. Voilà donc à quoi se réduit ce beau portrait de Jesus-Christ. Toute l'eau de la mer suffiroit-elle pour laver une pareille impiété? Oh! quel siecle que celui qui enfante de tels hommes, où l'on tolere que de tels hommes mettent au jour tous leurs blasphêmes & leurs impiétés!

Vous croyez au moins que Rousseau admire la morale de Jesus-Christ. Eh! qui ne le croiroit pas après les éloges qu'il vient d'en faire? *Quelle élévation dans ses maximes*, dit-il, *quelle profonde sagesse dans ses discours!* Mais ouvrez Emile, *Tome III, page 165*, voici ce que vous y lirez: avec tout cela *ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre.*

Il ne l'admet, ni ne le rejette, dira-t-on; il rejette seulement l'obligation de le reconnoître. Mais n'est-ce pas le rejetter, que de rejetter l'obligation d'y croire, puisque Jesus-Christ nous impose lui-même cette obligation comme indispensable? Rousseau n'a pour objet, que de faire regarder la mission de Jesus-Christ comme inutile.

Si elle eſt inutile, elle eſt fauſſe. Si elle eſt fauſſe, Jeſus-Chriſt eſt un impoſteur. Comment accorder cette horrible accuſation avec l'éloge qui a précédé ?

Je comprends ce myſtere. Notre Philoſophe n'affecte une apparence de ſincérité, qu'afin d'en impoſer à ſes Lecteurs, & d'être cru dans le jugement qu'il porte de la révélation. Quelle profondeur de malice dans ce véritable Antechriſt !

Je borne ici, mon fils, mes réponſes aux objections de Rouſſeau : il y auroit bien d'autres blaſphêmes à relever dans ſes écrits ; mais il me ſuffit de repouſſer les attaques qu'il porte à la révélation, parce que c'eſt le point déciſif. J'ai la confiance que la lecture que vous avez faite de mes lettres vous a convaincu qu'il n'y a que mauvaiſe foi, ou ignorance, dans l'expoſition que ce Philoſophe fait des principes de notre foi, vaines ſubtilités dans les combats qu'il nous livre, contradictions dans ſes raiſonnemens, abſurdités dans ſes conſéquences. Plaiſe à Dieu de répandre ſes bénédictions ſur mon travail, afin que j'aie la conſolation de voir que votre eſprit eſt véritablement convaincu, & votre cœur touché, c'eſt tout l'objet de mes vœux. Je vous, &c.

XXVI. LETTRE.

Acharnement de Voltaire contre la Religion chrétienne.

JE vous pardonne volontiers, mon fils, la petite infidélité que vous m'avez faite, en communiquant mes lettres contre J. J. Rouſſeau à pluſieurs perſonnes. Je ne rougis point, graces à Dieu, de ma foi, & je tiendrai à honneur d'être raillée & mépriſée par ceux qui mépriſent Jeſus-Chriſt. Il ne paroît pas au reſte que la réfutation que j'ai faite des erreurs de ce Philoſophe ait été mal reçue : ce qui me flatte le plus, c'eſt que M. le Chevalier * * * qui fait de Rouſſeau ſon idole, & qui comptoit que je ſuccomberois dans mon entrepriſe, ait été obligé de baiſſer le ton, quand il a vu qu'on applaudiſſoit à mes raiſons, & que chacun demeuroit étonné de voir tant d'abſurdités dans un Philoſophe, qui a tant d'admirateurs. Je bénis ſur-tout le Seigneur du zele qu'il a donné pour la Religion à Madame la Lieutenante Générale, chez qui on a lu mes lettres. Tout ce que vous me marquez de la vertu

de cette Dame me la fait infiniment respecter. Il me paroît que sa maison est encore un asyle pour la vertu, chose bien rare aujourd'hui : forcée par son état de recevoir chez elle des officiers, il paroît qu'elle y fait faire honorer la Religion. En lisant l'article de votre lettre, où vous me marquez que la gravité de son visage, la sagesse de ses discours, la solide piété qui anime toutes ses actions, ont fermé la porte à la licence & à l'impiété, je me suis écriée dans le transport de ma joie : il y a donc encore, même parmi les personnes obligées de vivre dans le monde, des cœurs chrétiens, qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole de l'impiété ? Je me ferai un vrai plaisir d'être en commerce de lettres avec cette Dame : demandez-lui pour moi la permission de lui écrire, pour la remercier de l'amitié dont elle vous honore, & du bon accueil qu'elle a fait à mes lettres : il paroît qu'elle exige de moi que je remplisse l'engagement que j'ai pris de relever quelques impiétés de Voltaire : son desir est pour moi un ordre, & je souhaite qu'elle prédise vrai, en disant qu'une main foible & tremblante dirigée par la protection du Seigneur, peut lancer contre le géant le plus redoutable, une pierre qui le renverse.

Je laiſſe donc là J. J. Rouſſeau ; car je vois que l'on paſſe aiſément condamnation contre lui : on avoue, à ce que vous me dites, que les objections de ce Philoſophe partent d'une imagination d'enthouſiaſte, qu'il ſe contredit perpétuellement, & qu'il ſuffit preſque de l'oppoſer à lui-même pour faire ſentir ſa turpitude ; mais il n'en eſt pas de même de Voltaire, à ce que l'on prétend ; il ſait mieux ſe déguiſer, & dans les attaques qu'il livre à la Religion, il fait uſage de tout ce que la fineſſe & la ruſe peuvent inſpirer pour ſaiſir les endroits les plus foibles de la place. Au reſte, ne vous effrayez pas ; j'eſpere vous faire voir que pour lui répondre, les talens les plus communs ſuffiſent. Voltaire eſt tantôt une lime ſourde, qui mord ſans qu'on s'en apperçoive ; tantôt c'eſt un aſpic, qui ſe cache ſous des fleurs ; mais le plus ordinairement, c'eſt un ennemi qui ſe montre à découvert, & il me paroît ſemblable à certains oiſeaux dont parle Virgile, qui par leur attouchement empoiſonnent les mets les plus excellens.

Je viens de lire ſa *Philoſophie de l'Hiſtoire* ; je ne crois pas qu'il ſoit ſorti de l'école de ſatan des livres plus déteſtables que ceux de ce prétendu Philoſophe. Vous di-

riez, à l'entendre parler, que c'eſt un ſage, qui, placé ſur le trône même de la vérité & de l'équité, va diſcuter avec poids & meſure tous les faits les plus intéreſſans de l'antiquité. Elevé ſur ſa guérite, il promene ſa vue ſur tous les anciens peuples, & entreprend d'en porter un jugement, où il aſſure qu'il ne dira rien que dans *l'exacte vérité;* mais il regne dans tout ſon examen une ſi mauvaiſe foi, qu'on voit qu'il n'a pour objet que d'ébranler les fondemens de la Religion. Il dirige tous ſes traits contre l'Hiſtoire ſainte, il met tout ſon eſprit à déguiſer les faits, en repréſentant comme fabuleuſes toutes les grandes merveilles que Dieu a opérées en faveur du peuple d'Iſraël. Le Légiſlateur des Juifs, ſi on l'en croit, n'a jamais exiſté: c'eſt un perſonnage fabuleux; c'eſt le Bacchus des Grecs, dont le Juif orgueilleux a voulu décorer ſon hiſtoire. Abraham n'eſt point le pere des Juifs; c'eſt quelqu'Indien, dont ce peuple ſe fait deſcendre, afin de ſe donner du luſtre. Toute l'hiſtoire de Moyſe n'eſt, ſelon lui, qu'un tiſſu de contes, qui répugnent à la vraiſemblance. En un mot, il n'y a pas de partie dans l'Hiſtoire ſainte, qu'il ne cherche à obſcurcir.

Ce ſuperbe Philoſophe montre contre

la Religion un acharnement qui tient du prodige : chaque année il donne au public quelques nouvelles rapsodies d'objections surannées, qu'il cherche à rajeunir par quelque coëffure élégante & à la derniere mode : & afin d'en imposer davantage au public, ce critique mordant a grand soin de les décorer du beau nom de *Philosophie : Lettres philosophiques*, *Philosophie de l'histoire*, *Dictionnaire philosophique*, &c. A en juger par le titre, on diroit que c'est la sagesse qui parle par sa bouche, & qu'il en est l'organe.

Que sont, au reste, tous ces beaux traités ? rien autre chose, qu'une misérable compilation d'objections qu'il va copier dans les Commentateurs, & dont il a bien soin de taire les réponses. Comment un Auteur si fécond ne l'est-il qu'en redites ? Peu content de répéter ce que les autres ont dit, il se répéte lui-même, & multiplie ses ouvrages, sans rien enfanter. Il y trouve un double avantage : ses dupes l'admirent, & l'annoncent par-tout comme fécond en productions savantes, & sa bourse se remplit par la vénalité de sa plume, & par l'art qu'il a de tirer du même manuscrit trois fois sa valeur, en le vendant à trois Libraires successivement au moyen de quel-

ques légers changemens qu'il y fait. Il va crier à la calomnie : en effet, il feroit honteux à un fi grand Philofophe d'agir en cela par un efprit d'intérêt : le fage eft au-deffus de ces baffeffes. C'eft le pur zele de communiquer fa fageffe, qui l'anime, & s'il gagne de l'argent par de telles voies, c'eft afin d'être en état de faire éprouver à l'humanité combien la belle Philofophie eft bienfaifante.

Mais laiffons là la raillerie, je fais qu'elle ne prouve rien. J'en viens au jugement que ce nouveau Rhadamanthe prétend porter de l'Hiftoire fainte. Je fens parfaitement, mon fils, que ce feroit une entreprife infiniment au-deffus de mes forces de réfuter tous les blafphêmes que Voltaire a vomis contre la Religion. Quelques fecours que je puiffe emprunter de l'érudition de mon zélé docteur, il n'eft ni de mon état, ni de mes lumieres, de fuivre tous les détours de cet homme artificieux. C'eft un labyrinthe où je me perdrois. Il cite des autorités de *Sanchoniaton*, *des Vedam*, *des Chinois*, de plufieurs Rabins, dont le nom m'eft, ainfi qu'à bien d'autres, parfaitement étranger : il a grand foin de ne jamais marquer le lieu précis d'où il tire fes paffages ; en forte que le lecteur fe voit obligé de l'en

croire ſur ſa parole, faute d'être en état de vérifier ce qu'il dit : cet artifice ſuffit ſeul pour le rendre ſuſpect. Je laiſſerai donc là ces citations, qui, ſelon moi, ne ſont d'aucune autorité : car quand ſa citation ſeroit vraie, il ne peut garantir l'infaillibilité de ces Auteurs. S'il rejette Moyſe, ne ſuis-je pas en droit de mépriſer ſon Vedam ? j'écris des lettres, & non des traités. C'eſt à un fils que je parle, non au Philoſophe préciſément. J'ai montré la beauté de la Religion par des preuves de ſentimens & par des faits. Voilà tout ce que je puis faire, & je crois que c'eſt beaucoup, & plus même que l'on n'en devoit attendre d'une femme. Auſſi quand il y auroit quelques-unes de mes réponſes un peu foibles, ma cauſe n'en ſeroit pas moins victorieuſe. Ma force n'eſt pas dans une réponſe iſolée ; elle eſt dans l'enſemble de toutes mes preuves. C'eſt un faiſceau de verges, que je défie au plus fort de rompre, en les laiſſant toutes réunies. Ainſi, mon fils, ne croyez pas que ma cauſe en ſoit moins bonne, parce que je ne prends pas Voltaire en détail, il me ſuffit d'expoſer à vos yeux quelques traits de ſa noire malice, & de relever quelques-uns de ſes faux raiſonnemens.

Heureuſe ſi, comme Débora, je ſuſcite

quelque Gédéon, pour venger la gloire de Dieu, & confondre ce fier ennemi de ſon peuple. Je vous, &c.

Poſt-ſcriptum.

Il a paru une Réponſe à Voltaire, intitulée : *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire.* Cet ouvrage m'a paru très-précieux par ſes recherches : il eſt de M. l'Archer, qui joint a une profonde érudition un grand zele pour la Religion. Il y convainc Voltaire d'être un miſérable plagiaire, un critique ignorant & un écrivain de mauvaiſe foi par ſes fauſſes citations. On comprend, après avoir lu cette réfutation, pourquoi notre Philoſophe a rougi de mettre ſon nom à ſon livre, & a emprunté, pour ſe couvrir, le nom de l'*Abbé Baſin.*



XXVII. LETTRE.

Premiere attaque portée par Voltaire à la Révélation.

Il jette des doutes ſur l'exiſtence de Moyſe.

RÉPONSE.

MOYSE a-t-il exiſté? a-t-il été le conducteur, le chef & le légiſlateur du peuple Hébreu? N'eſt-ce pas un héros fabuleux? N'eſt-ce pas enfin le Bacchus des Grecs? Tels ſont les doutes que Voltaire cherche à faire naître.

Avouez, mon fils, qu'après les preuves que je vous ai données de la miſſion de ce Légiſlateur, vous ne vous ſeriez pas attendu à de pareilles queſtions.

Apprenez de-là à connoître juſqu'où l'impiété porte ſa folie.

Si l'on doute de l'exiſtence de Moyſe, je ne vois plus de faits dans l'antiquité, dont on puiſſe garantir la certitude. Car quelles preuves pourra-t-on nous donner pour conſtater un fait, ſi celles que nous avons pour nous aſſurer de l'exiſtence de ce grand homme, ſont fauſſes? Je défie

aucune famille de pouvoir faire uſage des titres honorables qui prouvent ſon ancienne nobleſſe, ſi ceux qui dépoſent en faveur du Légiſlateur des Juifs ſont rejettés.

Que faut-il pour conſtater l'exiſtence d'un homme qui a vécu dans des tems éloignés ? Je vous mets à même de me fixer les preuves que vous exigez, & je crois pouvoir vous ſatisfaire.

Je voudrois, me direz-vous, qu'il y eût une famille nombreuſe, diſtinguée, qui, remontant d'âge en âge, pût prouver par ſa filiation, conſignée dans des regiſtres publics, qu'elle vient d'un tel homme. J'approuve une telle demande. Hé bien, liſez l'Hiſtoire ſainte, & vous ſerez content: car Moyſe a eu deux enfans, ſavoir : *Gerſon & Eliéſer*, qui ont été les tiges de deux familles de Lévites employées au ſervice du Temple. Nous voyons au premier Livre des Paralipomenes, Chapitre XV, que David, dans la diſtribution qu'il fit de toutes les fonctions du Tabernacle, aſſigna à ces deux familles des places diſtinguées parmi les Lévites. Elles ont occupé ces places, y ſont demeurées juſqu'à la deſtruction du Temple; & peut-être trouverions-nous encore dans cette nation des enfans qui ſe font gloire d'en deſcendre. Or, vous n'ignorez pas que l'on conſervoit

dans le Temple même les généalogies de toutes les familles, & sur-tout de celles des Prêtres & des Lévites.

Que demandez-vous de plus pour être certain de l'existence de Moyse? Seriez-vous content, si un tel homme avoit occupé dans l'Etat les premieres places, s'il avoit été à la tête des armées, s'il avoit fait des conquêtes célebres, & qu'il en restât des monumens authentiques? Si cet homme avoit fait des réglemens sages, adoptés par toute la nation, s'il avoit fait un code de loix, s'il avoit fondé le culte, si on voyoit son nom conservé dans toute la nation avec respect; si enfin tous les monumens historiques, soit de son pays, soit des nations voisines, faisoient de lui une mention honorable? Je ne vois pas qu'on pût résister à des preuves si multipliées & si fortes. Eh bien, vous trouverez tous ces caracteres réunis dans l'Histoire des Juifs. Il a été législateur, chef d'un peuple, son nom est consigné dans tous les monumens publics; sa vie, ses actions ont été célébrées d'âge en âge, & je défie Voltaire lui-même de me fixer le tems où la supposition d'une vie telle que celle de Moyse a pu se faire sans exciter aucune sensation dans toute cette nation. Suivez attentivement l'histoire de ce peuple, & vous verrez que tout

y parle de Moyſe. Tous les Hiſtoriens, tous les Prophetes en rappellent ſans ceſſe le ſouvenir. Son nom eſt écrit par-tout. C'eſt la loi qu'il a donnée, qui régle la Religion & la police de l'Etat. On ne connoît point d'autre crime que de violer cette loi. Il n'y a au monde qu'un homme tel que Voltaire qui puiſſe ſe flatter de faire paſſer Moyſe pour un perſonnage fabuleux.

D'autres Auteurs que des Juifs en ont parlé. Je ne ſuis pas aſſez verſée dans l'antiquité pour en faire la preuve; mais j'ai eu recours à mon reſpectable Mentor, & il m'a fourni les autorités que je vais vous citer.

Diodore, qui a traité avec ſoin de tout ce qui concerne l'hiſtoire des Egyptiens, dit qu'il a appris de leurs ſages, que Moyſe, homme auſſi recommandable par ſes mœurs que par l'étendue de ſon génie, & très-célebre parmi les Juifs, eſt le premier qui ait perſuadé aux hommes de vivre ſous le gouvernement de loix écrites. Il remarque que Moyſe étoit en ſi grande vénération chez les Egyptiens, qu'ils lui donnoient le nom de *Dieu*. Porphyre convient que Moyſe a écrit plus de mille ans avant les plus anciens Auteurs.

Strabon, Trogue-Pompée, Juſtin, Pline, Tacite, Juvenal, Lucien, Longin,

tous ces Auteurs anciens reconnoiſſent Moyſe pour légiſlateur des Juifs.

Joſeph cite pluſieurs Auteurs très-anciens, qui parlent favorablement de Moyſe, & des grandes choſes qu'il a faites.

Voltaire, qui connoît ſi bien toute l'antiquité, n'ignore pas tous ces témoignages. D'où vient donc qu'après avoir proteſté de n'écrire que pour éclaircir la vérité, il n'en fait aucune mention? Un Philoſophe, un ſage qui prétend juger de tout avec impartialité, ne doit-il pas balancer les raiſons pour & contre? Dans tous ſes ouvrages on ne trouve pas un trait de ſincérité ſur la Religion. Quand il s'agit des autres légiſlateurs, quelque douteuſe que ſoit leur hiſtoire, il l'admet, ſur-tout ſi elle peut ſervir à mordre contre le Chriſtianiſme. Rouſſeau eſt encore de meilleure foi, il fait de tems en tems des aveux qui le condamnent. Pour Voltaire, il agit toujours en ennemi déclaré. Dès-lors ſon témoignage n'eſt plus recevable, & jamais livre n'a moins mérité le titre factueux de *Philoſophie de l'Hiſtoire*, que la critique qu'il en fait.

J'ai établi les regles d'une critique ſage pour juger de l'exiſtence de Moyſe. Je vais maintenant répondre aux frivoles difficultés que fait notre Philoſophe contre cette exiſtence.

« Il s'eſt trouvé, dit-il, des perſonnes Ch. 4 ;
» d'une ſcience profonde, qui ont pouſſé p. 241.
» le Pyrrhoniſme de l'Hiſtoire juſqu'à douter qu'il y eût eu un Moyſe. Sa vie qui eſt toute prodigieuſe depuis ſon berceau juſqu'à ſon ſépulcre, leur a paru une imitation des anciennes fables Arabes, & particuliérement de Bacchus. Nous ſommes bien éloignés, dit-il, d'adopter ce ſentiment téméraire qui ſapperoit tous les fondemens de l'hiſtoire ancienne du peuple Juif ».

Remarquez ici l'adreſſe du ſerpent. Il commence par jetter du doute ſur ce point important, & afin de mieux cacher ſon jeu, il affecte de dire qu'il eſt bien éloigné d'adopter un pareil ſentiment. Mais c'eſt un tour de vieille guerre. Jamais Voltaire ne vomit plus hardiment des blaſphêmes contre notre ſainte Religion, que quand il commence par nous dire : « Notre ſainte Religion, ſi ſupérieure à toutes nos lumieres, nous apprend telle choſe. Si c'eſt là en effet le ſentiment de l'Egliſe, nous l'adoptons d'une foi ferme & conſtante, ſoumettant d'ailleurs tout ce que nous écrivons au jugement de cette Egliſe, qui eſt infaillible ».

Le ſaint homme! Son viſage n'eſt pas fait pour porter long-tems le maſque de

l'hypocrisie. S'il veut qu'on l'en croie, qu'il rétracte ce qu'il a dit dans son Epître à Uranie : *Je ne suis point Chrétien :* Qu'il efface par ses larmes les impiétés qu'il a mises dans ses vers sur Mademoiselle le Couvreur : Qu'il brûle de sa propre main tant de livres pleins d'obscénités, d'impiétés, dont il a infecté le monde entier, & qu'il en fasse une réparation publique ; & alors nous commencerons à croire qu'il adopte d'une foi ferme & constante ce que l'Eglise enseigne; autrement nous ne serons pas les dupes de ce langage emmiellé: & ne croyez pas que je lui cherche ici une mauvaise chicane. Vous allez voir qu'il emploie tout ce qu'il a d'art pour rendre suspecte, & détruire, s'il étoit possible, la vérité de l'histoire de Moyse.

Vous avez dû remarquer que pour affoiblir notre foi sur l'existence de Moyse, il emploie trois moyens : 1°. Il releve le mérite des savans, qui ont osé révoquer en doute son existence. 2°. Il fait valoir leurs difficultés sur le tems où il faut placer son histoire. 3°. Il déclare qu'il a paru impossible à ces savans, que Moyse ait gouverné deux ou trois millions d'hommes pendant quarante ans dans des deserts inhabitables; & que sa vie étoit si prodigieuse, qu'elle leur a paru une imitation

des fables Arabes. Afin d'appuyer ce ſentiment, il fait l'hiſtoire de Bacchus, & la rend, trait pour trait, la même que celle de Moyſe. Enſuite il nous dit avec un air de franchiſe, qui pourroit en impoſer à ceux qui ne le connoiſſent point : *Il n'eſt pas douteux que l'hiſtoire de Moyſe ne ſoit la vérité & que celle de Bacchus ne ſoit la fable*; mais en même tems il ajoute qu'*il paroît que cette fable étoit connue des nations long-tems avant que l'hiſtoire de Moyſe fût parvenue juſqu'à elles.* Ch. 28; p. 167.

Comprenez-vous, mon fils, tout ce que cela veut dire? Le voici :

L'hiſtoire de Moyſe n'a été connue des nations que long-tems après celle de Bacchus. Donc elle n'a pas pu ſervir de canevas à celle de ce héros fabuleux. Donc c'eſt celle de Moyſe qui eſt une imitation de la fable. Or ſi cela eſt, tous les fondemens de l'Hiſtoire ſont ébranlés, comme il le dit fort bien, & c'eſt auſſi où il en veut venir. Suivez avec moi la marche de cet homme cauteleux.

Ce ſont des hommes, dit-il, d'une ſcience profonde, qui ont révoqué en doute l'exiſtence de Moyſe. Donc il n'y a que des ignorans qui croient légérement ce fait, qui n'eſt appuyé que ſur de foibles preuves. Mais n'y a-t-il pas auſſi des hommes d'une

ſcience profonde qui l'ont cru très certaine? C'eſt ce qu'il ne dit pas. Premier trait de mauvaiſe foi.

Il y a bien de l'apparence que le grand mérite de ces hommes ſavans, aux yeux de Voltaire, c'eſt de n'avoir point de Religion. Tout homme, quelque ſavant qu'il ſoit, fût-il un Paſchal, dès qu'il croit à Moyſe, c'eſt un rêveur *ſombre* & *un fanatique.*

Qu'il y ait des ſavans qui combattent la révélation, nous n'en doutons pas. La foi n'eſt pas donnée à tous. Il faut être humble pour être Chrétien, & tous les ſavans n'ont pas cette vertu. Mais qu'eſt-ce que cela prouve? ſinon que des ſavans ſont tombés dans les plus groſſieres erreurs. Leur nom ne doit pas nous décider; ce ſont leurs raiſons qu'il faut peſer.

Peſons donc les grandes raiſons qui arrêtent nos Philoſophes. *On ne voit pas*, dit Voltaire, *préciſément le tems où il faut placer Moyſe.* On ne le voit point, quand on rejette l'autorité de l'Ecriture Sainte, & qu'on lui préfere des ſyſtêmes ridicules, qu'on a bâti dans ſon imagination. Ainſi il n'eſt pas étonnant que ce Philoſophe, qui ſuppoſe que les hommes ont habité long-tems dans les forêts comme des bêtes ſauvages, qu'ils ne ſe ſont réunis qu'après

plusieurs siecles, & ont formé peu-à peu des sociétés, donne au monde une antiquité plus reculée, qui ne s'accorde pas avec la chronologie de l'Histoire Sainte ; mais s'imagine-t-il que ces idées bizarres seront notre regle? Il prétend faire valoir des calculs des Egyptiens & des Chinois. Mais j'espere vous montrer qu'ils ne méritent aucune attention, & qu'ils ne sont fondés que sur des fables. Il en faut donc revenir à l'Ecriture Sainte, comme à l'Histoire unique dans le monde qui mérite notre croyance : Elle a des caracteres de vérité si frappans, qu'il faut être de mauvaise foi pour la combattre.

C'est la seule qui remonte à l'origine de toutes choses, qui prend le monde dès son berceau, & le suit d'âge en âge sans aucune interruption. Cette Histoire nous donne des lumieres sur toutes les autres nations, nous apprend leur origine & les noms de ceux qui ont été les premiers auteurs des peuples.

Tous les faits importans qu'elle rapporte, sont constatés par des monumens que le tems n'a pu effacer.

Elle mérite donc d'être crue préférablement à toutes les autres : sa chronologie doit être regardée comme exacte, & servir de regle pour juger de celle de tous

les autres peuples. Si on trouve quelque difficulté à les concilier, c'eſt à l'Hiſtoire profane qu'il faut s'en prendre. M. Boſſuet prouve que les Hiſtoriens Grecs ne ſont point d'accord avec eux-mêmes, eſt-il étonnant que ces Hiſtoriens ne le ſoient point avec les Auteurs ſacrés? Tenons-nous-en donc à l'Hiſtoire Sainte. C'eſt le ſeul moyen de jetter quelque lumiere ſur l'hiſtoire des autres peuples. C'eſt ce qu'ont fait nos plus célebres Chronologiſtes, & M. Boſſuet, ſur-tout, dans ſon Hiſtoire Univerſelle.

Une autre difficulté qui arrête notre critique, c'eſt qu'il lui paroît impoſſible qu'un ſeul homme ait gouverné pendant quarante ans trois millions d'hommes dans des deſerts inhabitables.

Qu'un peuple entier, las d'être réduit au plus dur eſclavage, cherche à s'établir ailleurs, & qu'il ſe choiſiſſe un chef, il n'y a rien en cela d'extraordinaire, le nombre n'y fait rien : au contraire, plus ce peuple eſt nombreux, plus il marche avec confiance. Il eſt vrai que ce qui eſt poſſible en ſoit, peut devenir impoſſible à raiſon des circonſtances & des obſtacles. Mais nous ne raiſonnons pas de l'hiſtoire du peuple Hébreu, comme de celles des autres peuples : les plus grandes difficultés ne nous

arrêtent point, parce que Dieu lui-même marchoit à la tête de ſon peuple; il en étoit le véritable chef, le véritable conducteur; Moyſe n'étoit que ſon Miniſtre, il ne faiſoit rien de ſa propre autorité; Dieu régloit toutes ſes démarches: le gouvernement de ce peuple fut une *Théocratie*, je vous l'ai démontré dans l'Hiſtoire de la Révélation. Dès-lors il n'y a plus de difficulté à faire, à moins qu'on n'établiſſe pour principe que Dieu ne ſe mêle de rien dans ce bas monde, & qu'il n'y influe en rien; mais dès qu'on reconnoît l'impiété d'un tel ſyſtême, on comprend aiſément que Dieu a fait ſans la moindre peine ce que l'homme n'auroit pu exécuter.

Il étoit impoſſible à Moyſe de faire ſortir d'Egypte le peuple Hébreu malgré Pharaon & toute ſa nation, ſans uſer de violence. Il étoit impoſſible à Moyſe d'échapper à la pourſuite de Pharaon, n'ayant point d'armes pour combattre; il lui étoit impoſſible de paſſer la mer rouge, qui lui fermoit le chemin; il lui étoit impoſſible de donner à boire à ce peuple dans un deſert où il n'y avoit point d'eau, & de l'y nourrir pendant quarante ans dans des lieux incultes, & qui ne produiſoient aucun fruit; il étoit impoſſible que ce peuple conſervât ſes habits & ſes ſouliers ſans les

uſer pendant ce long eſpace de tems ; il étoit impoſſible que Moyſe qui n'avoit ni gardes, ni licteurs, contînt pendant quarante ans dans ce deſert un peuple dégoûté & ennuyé de ne voir que des deſerts, & de ne vivre que de manne. Cependant ce que l'homme ne pouvoit faire, Moyſe l'a fait. Dieu étoit donc avec lui.

Revenir toujours à nier les faits, parce qu'on veut en juger comme on jugeroit de faits humains, c'eſt dire qu'on a les yeux & les oreilles fermés à la vérité : alors je ne ſuis plus étonnée des combats qu'on lui livre.

L'effort que fait Voltaire pour ſubſtituer à l'hiſtoire de Moyſe la fable de Bacchus, ne prouve que ſa malignité. « L'hiſ» toire de Bacchus, dit-il, étoit connue » des nations avant que celle de Moyſe » fût parvenue juſqu'à elles ».

On voit bien le but de cette aſſertion ; c'eſt de nous faire croire que la fable de Bacchus eſt vraie, & que l'hiſtoire de Moyſe eſt fauſſe. Mais ce judicieux critique auroit dû citer les autorités ſur leſquelles il ſe fonde, pour donner l'ancienneté à l'hiſtoire de Bacchus ſur celle de Moyſe. Il faut qu'il n'en ait pas, puiſqu'il ſe contente de dire : *il paroît*. Accordons-lui que les nations aient adoré Bacchus avant que d'en-

tendre parler de Moyse, il n'en sera pas plus avancé. Les nations qui honoroient Bacchus, avoient reçu ce culte des Grecs. Or, les Grecs avoient connu Moyse. La preuve en est, que Cécrops, qui fonda en Grece douze Villes ou Bourgs, étoit originaire d'Egypte, & qu'il en étoit parti dans le tems que Moyse étoit à la Cour de Pharaon. Il ne faut pas douter que depuis ce tems il n'y ait eu un commerce entre la Grece & l'Egypte. Est-il donc étonnant qu'une histoire aussi extraordinaire que celle de Moyse ait passé en Grece, & qu'elle ait inspiré à cette nation le même respect pour ce grand Législateur, qu'elle avoit inspiré, selon Diodore, aux Egyptiens; & que ce peuple, amateur du merveilleux, & pere de la fable, en ait fait un demi-Dieu, & lui ait donné un autre nom? C'est ce qu'ont pensé plusieurs Savans, & entr'autres le célebre Huet. Ainsi le culte de Bacchus a passé chez les nations qui l'ont honoré, sans connoître Moyse.

Ce n'est pas sur des *il paroît*, qu'un Philosophe qui veut porter son jugement sur l'Histoire, doit décider d'un fait aussi important. Pour nous, qui n'avons en partage que le bon sens, nous soutenons que l'histoire de Moyse n'est pas une imitation des fables Arabes, qu'elle est certaine, & que

c'eſt cette hiſtoire défigurée par les Grecs ; qui a donné lieu à la fable de Bacchus. Nous nous fondons, non ſur des imaginations creuſes, mais ſur des faits conſtans.

1°. L'hiſtoire de Moyſe eſt le plus ancien de tous les livres. Prophyre, ſi ennemi de la Religion, convient qu'il a écrit plus de mille ans avant les plus anciens Hiſtoriens. Donc cette hiſtoire ne peut pas avoir été compoſée ſur les fables Arabes, qui n'exiſtoient pas.

2°. La fable fait ſortir Bacchus de la cuiſſe de Jupiter. Or, on ne voit pas que le peuple Juif, ſi enclin à l'idolâtrie, & qui dans ſes égaremens ſe portoit à adorer les Divinités des peuples qu'il connoiſſoit, ait jamais entendu parler de Jupiter.

3°. Ne faut il pas être en délire pour imaginer qu'une fable auſſi ridicule & auſſi impertinente que l'eſt celle de Bacchus, ait donné lieu à une hiſtoire auſſi ſenſée & auſſi pleine de majeſté que celle de Moyſe ? Depuis quand a-t-on vu la vérité naître de l'erreur, le menſonge enfanter la ſageſſe? Je ne crois pas que dans le pays des Ottentots, on raiſonne auſſi mal que fait notre grand Philoſophe. Mais n'oublions pas que pourvu qu'il combatte la Religion, il adopte tout, au riſque de s'entendre dire des vérités dures & humiliantes. Car,

avouez, mon fils, qu'il n'eſt pas étonnant que je ſorte du caractere de modération que vous me connoiſſez, & que je montre de l'indignation contre un homme qui trouble l'Egliſe & l'Etat par tant d'écrits ſi déteſtables. Voyez comme ſaint Paul traite Elymas, qui cherchoit à ſéduire le proconſul Serge. *O! homme plein de toute ſorte de tromperie & de malice*, lui dit-il, *enfant du diable, ennemi de toute juſtice, ne ceſſeras-tu jamais de pervertir les voies droites du Seigneur?* *Act.* 13, 8.

« L'amour de la vérité, dit à ce ſujet un » Auteur très-judicieux, ſeroit moins ſaint » & moins utile, s'il étoit moins véhément » à l'égard des ſéducteurs d'office & des ca- » lomniateurs de profeſſion. C'eſt prudence » & charité, que de les faire connoître pour » ce qu'ils ſont. De tels hommes ne méri- » tent pas d'être ménagés. C'eſt une con- » duite & une regle apoſtolique, de les trai- » ter durement, ou pour les confondre, ou » pour les convertir, ou pour les empêcher » de nuire ».

Je vous fais cette réflexion, pour répondre à ce que vous me marquez dans votre lettre, que pluſieurs perſonnes ſont choquées de ce qu'il m'échappe quelques traits un peu vifs contre ces ennemis, qui ménagent ſi peu les Chrétiens, & J. C. lui-même. Je, &c.

XXVIII. LETTRE.

SECONDE ATTAQUE.

Moyse accusé d'imposture, & de charlatannerie.

RÉPONSE.

VOLTAIRE a bien senti que nier l'existence de Moyse, ce n'étoit pas un poste tenable, & que ce moyen, imaginé pour renverser la révélation, ne tourneroit qu'à la honte de l'incrédulité. Savez-vous, mon fils, ce qu'il fait pour réussir dans son projet, il attaque la personne même de Moyse, & cherche à le représenter comme un imposteur, un usurpateur injuste, un tyran cruel, & enfin il s'applique à faire passer toute l'histoire rapportée par Moyse comme une fable sans vraisemblance. Voilà le but unique de ce sage dans son livre de la *Philosophie de l'Histoire*. Les 53 chapitres n'ont que ce seul objet; & il n'y en a pas un seul, où il ne distille le venin de son incrédulité, mais il le fait avec tout l'art dont son génie fécond en artifices est capable. Il sait cacher sa marche, & ce n'est que par

des souterrains qu'il veut parvenir à son but. Voici le langage qu'il tient dans le dernier chapitre.

« Tout Législateur profane, qui osa feindre que la Divinité lui avoit dicté ses loix, » étoit *visiblement un blasphémateur & un* » *traître :* un blasphémateur, parce qu'il » calomnioit les dieux; un traître, parce » qu'il asservissoit sa patrie à ses propres » opinions. Il y a deux sortes de loix, les » unes naturelles, communes à tous, & » utiles à tous. *Tu ne voleras, ni ne tueras* » *point ton prochain; tu auras un soin res-* » *pectueux de ceux qui t'ont donné le jour,* » *& qui ont élevé ton enfance; tu ne ravi-* » *ras pas la femme de ton frere; tu ne* » *mentiras pas pour lui nuire; tu l'aideras* » *dans ses besoins pour mériter d'en être se-* » *couru à ton tour.* Voilà des loix que la » nature a promulguées du fond des Isles » du Japon aux rivages de notre occident. » Ni Orphée, ni Hermès, ni Minos, ni » Licurgue, ni Numa, n'avoient besoin » que Jupiter vînt au bruit du tonnerre an- » noncer des vérités gravées dans tous les » cœurs ».

Il ne faut pas avoir l'esprit bien pénétrant, pour voir que c'est Moyse que Voltaire a en vue ici : il n'ose le nommer; mais il le désigne par des traits qui ne permet-

tent pas de le méconnoître; les loix qu'il cite, & le bruit du tonnerre qui accompagne la publication de ces loix, ne laissent là-dessus aucun doute. Il est vrai qu'on pourra dire qu'il ne parle ici que de Législateurs *profanes*; mais c'est une de ces ruses dont on n'est pas la dupe; car tout Législateur qui se donne pour inspiré de Dieu, prétend dès lors n'être pas *profane*. Or le crime d'un Législateur, selon lui, c'est de se donner pour être inspiré, & par conséquent, pour n'être pas profane. Ceux qu'il nomme n'ont jamais donné les loix qu'il rapporte, comme leur ayant été révélées de Dieu au bruit du tonnerre. Cela ne convient qu'à Moyse; ainsi c'est de lui qu'il parle encore dans l'autre endroit que je vais transcrire.

« Si je m'étois trouvé vis-à-vis quelqu'un » de ces grands charlatans dans la place pu- » blique, je lui aurois crié, arrête: ne com- » promets pas ainsi la Div nité; tu veux me » tromper, si tu la fais descendre pour nous » enseigner ce que nous savons tous; tu » veux sans doute la faire servir à quelqu'au- » tre usage; tu veux te prévaloir de mon » consentement à des vérités éternelles, » pour arracher de moi mon consentement » à ton usurpation, je te défere au peuple, » comme un tyran qui blasphéme ».

C'eſt-à-dire que Voltaire déclare hautement que s'il ſe fût trouvé avec les Iſraélites dans le déſert, il ſe ſeroit joint à *Coré*, *Datan & Abiron*, pour ſe révolter contre Dieu & contre Moyſe ſon ſerviteur, & qu'il ſe rend coupable aujourd'hui aux yeux de toute la terre d'un crime que Dieu a puni d'une maniere ſi terrible. Comment n'appréhende-t-il pas un ſort pareil?

Moyſe traité de *blaſphémateur*, de *tyran*, d'*uſurpateur*, de *charlatan*, qui *ſe ſervoit de la Religion pour aſſervir ſes citoyens!* quelle impiété! rappellez-vous, mon fils, tout ce que je vous ai dit ſur les preuves de la miſſion de ce ſaint Légiſlateur, & ſur la conduite déſintéreſſée qu'il a tenue, & vous conviendrez qu'il n'y a qu'un ennemi de profeſſion qui puiſſe tenir un tel langage. N'en jugeons, je le veux, que par les lumieres de la raiſon: quel avantage Moyſe pouvoit-il trouver à conduire un peuple ſi nombreux, ſi difficile, dans un ſi affreux déſert? Avoit-il rien qui le diſtinguât du dernier du peuple? Avoit-il un palais, des officiers, une table bien ſervie, des habits plus précieux? S'il n'agiſſoit que par ſon propre eſprit, que n'alloit-il droit dans la terre de Chanaan? pourquoi errer ſi long-tems dans des lieux incultes? Un homme à la tête de ſix cens mille combat-

tans étoit en état de s'établir où il auroit voulu. Mais comment un peuple si nombreux s'est-il laissé conduire par un homme qui n'avoit pour se faire obéir ni armes, ni troupes contr'eux? Que n'ont-ils destitué Moyse? ils n'avoient rien à craindre de lui. Ce chef n'avoit autour de sa personne ni princes du sang, ni officiers qui fussent intéressés à maintenir son pouvoir, & à contenir ce peuple dans la soumission. Tout homme qui raisonne conviendra donc qu'il étoit impossible que Moyse tînt un peuple si nombreux dans sa dépendance, si Dieu ne se fût déclaré pour lui. Les murmures, les révoltes continuelles de ce peuple en sont une bonne preuve. Il faut donc que ce peuple ait vu de grands prodiges pour se persuader que c'étoit Dieu qui le conduisoit par le ministere de Moyse. Ne nous étonnons plus dès-lors si la loi a été donnée au bruit du tonnerre. Voltaire dit que s'il eût été présent, il auroit crié à l'imposture. Il suppose donc qu'un imposteur est le maître d'exciter des éclairs & des tonnerres? si quelqu'un avoit le pouvoir de faire descendre le feu du ciel, je crois que Voltaire, aussi poltron que fanfaron, garderoit le silence, & trembleroit.

La grande preuve que Voltaire nous donne que Moyse étoit un imposteur, c'est

qu'il a donné à ſon peuple les loix éternelles qui ſont gravées dans le cœur de tous les hommes. Il faut avouer que nos Philoſophes ont une pénétration d'eſprit qui n'eſt pas commune. Tout le monde admire la ſageſſe de ces loix qui apprennent à l'homme tout ce qu'il doit à Dieu, à lui-même & à ſon prochain ; & c'eſt la ſageſſe même de ces loix qui déplaît à ce critique, & qui l'engage à regarder le Légiſlateur des Juifs comme un *charlatan*. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il donne les plus grands éloges à *Zaleucus*, magiſtrat des Locriens, à cauſe de l'exorde de ſes loix. Or je demande à cet Auteur en quoi conſiſte la beauté de cet exorde ; n'eſt-ce pas en ce qu'il rappelle les hommes à reconnoître l'exiſtence de la Divinité par la vue de l'ordre & de l'harmonie qui regne dans l'univers, & parce qu'il les exhorte à honorer la Divinité par la pratique de la vertu ? Or, où *Zaleucus* a-t-il pris la connoiſſance de ces loix ? Ne les a-t-il pas trouvé gravées dans le cœur de tous les hommes ? oui ſans doute. Pourquoi donc louer *Zaleucus* d'avoir donné des loix ſi ſages, & traiter Moyſe de *charlatan*, pour avoir donné des loix pareilles ? La raiſon, c'eſt que *Zaleucus* permettoit le culte de tous les dieux, & que Moyſe ordonne de n'adorer qu'un ſeul

Dieu : & que, ſelon Voltaire, *la tolérance de toutes les Religions eſt une loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes?* Ainſi Moyſe étoit coupable d'un crime contre la loi naturelle, en ordonnant à tout ſon peuple de n'adorer qu'un ſeul Dieu.

Voilà du nouveau, perſonne ne l'avoit encore imaginé : la tolérance de toutes les Religions eſt une *loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes.* Ainſi ceux-là ſuivent la loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes, qui tolerent les adorateurs du bois, de la pierre; qui offrent leur encens à Bacchus, à Vénus. C'eſt ſans doute, en ſuivant la loi naturelle, que Voltaire eſt d'avis qu'on éleve un temple ſur le bord de la Seine à Mademoiſelle * * *, célebre Comédienne, afin qu'on aille, comme il dit, y adorer ſes talens, ſes graces, ſes appas : il a déja compoſé une hymne en ſon honneur. Il mérite certainement d'être le Grand-Prêtre de ce nouveau culte, & il ſuccédera à nos anciens Druides.

J'en reviens à l'accuſation de charlatannerie, intentée contre Moyſe. Il faut être bien inique pour trouver dans la ſainteté même de la loi donnée par Moyſe, un prétexte de le taxer ainſi d'impoſture & d'hypocriſie. J'en prends pour juges les partiſans même de Voltaire, ſi l'enthouſiaſme

du bel eſprit ne les a pas entiérement aveuglés. Peut-on faire un crime à un Légiſlateur de propoſer une loi auſſi belle, auſſi ſainte que celle de Moyſe? Elle étoit, dira-t-on, inutile, parce qu'elle eſt écrite dans le cœur de tous les hommes. Je conviens qu'elle y eſt écrite, & c'eſt préciſément ce qui prouve ſa beauté. Mais vouloir conclure delà qu'il étoit inutile de la donner, & en prendre prétexte de taxer Moyſe de s'en être ſervi pour réduire ſon peuple en eſclavage; c'eſt le comble de la folie. Si c'eſt un crime de rappeller aux hommes la loi naturelle, il eſt donc défendu d'exhorter les hommes à la vertu, de leur parler du culte qu'ils doivent à Dieu; car ces devoirs ſont écrits dans le plus intime de nous-mêmes; & ſoupçonner dans un Légiſlateur de mauvaiſes intentions par cela ſeul qu'il preſcrit des loix ſages, c'eſt ouvrir toutes les portes à la calomnie. La conduite de Moyſe ne permet pas d'admettre un tel ſoupçon: d'ailleurs la néceſſité de donner aux Iſraélites la loi du décalogue, eſt démontrée par l'ignorance où vivoient tous les hommes. Quand Moyſe a paru, l'idolâtrie étoit univerſelle, il n'y avoit pas une ſeule nation qui ſuivît cette loi naturelle. Je défie ce critique de produire un ſeul Philoſophe qui ait bien connu cette

loi, & qui en ait instruit les autres hommes.

Cette loi du décalogue est gravée sans doute dans nos cœurs, puisqu'elle n'est autre chose que la loi même éternelle; mais sa voix se trouve étouffée par le cri des passions, sa lumiere est obscurcie par les ténebres de la cupidité : Voltaire lui-même en est la preuve la plus éclatante. Il est assez orgueilleux pour vouloir qu'on le regarde comme l'homme le plus éclairé qui fût jamais, comme le plus beau génie qui ait existé; & sans parler de ses mœurs, on voit par ses écrits qu'il méconnoît la plupart des préceptes de la loi naturelle, il est peu de vices, même les plus honteux, qu'il ne justifie. Il étoit donc non-seulement utile, mais nécessaire d'y rappeller les hommes : Dieu a daigné le faire par le ministere de Moyse. Ce Philosophe y pense-t-il de trouver mauvais que Dieu ait donné cette loi avec tout l'éclat de la Majesté qui convient à un Dieu, qui veut instruire les hommes? Cet éclat étoit nécessaire pour faire respecter sa loi, & celui qui en étoit le ministre; pour autoriser sa mission, pour inspirer de la terreur à ce peuple, & le porter à observer ses préceptes au moins par crainte, s'il ne le faisoit par amour. Je dirois volontiers de ce Philosophe, ce que Jesus-

Chriſt dit de ſes ennemis : quelque choſe que Dieu faſſe, ſa mordante critique trouvera toujours quelque prétexte pour le cenſurer.

Si Moyſe eût donné cette loi comme lui ayant été révélée dans le ſecret, Voltaire s'en ſeroit moqué : il la donne au pied d'une montagne, où Dieu rend ſa préſence ſenſible à trois millions de perſonnes ; c'eſt un impoſteur qui fait deſcendre Dieu.

Ce Philoſophe, en parlant ainſi, a oublié qu'il nous avoit donné Moyſe pour un perſonnage fabuleux. Pourquoi s'amuſe-t-il après cela à nous le repréſenter comme un impoſteur, à cauſe de la loi qu'il a publiée? Si c'eſt lui qui a donné la loi; il a donc exiſté. L'iniquité ſe dément toujours elle-même.

Ce Philoſophe traite de *blaſphémateur* quiconque fait parler Dieu : & lui qui entreprend de le faire taire quand il parle, qui cherche à étouffer ſa voix, qui combat avec mauvaiſe foi toutes les preuves que Dieu a données de ſa révélation, qu'eſt-il donc ? C'eſt *calomnier les dieux*, dit-il, *de les faire parler*. Mais n'eſt-ce pas calomnier le vrai Dieu que de ſuppoſer qu'il autoriſe un impoſteur par des prodiges auſſi étonnans que ceux que Moyſe a opérés? n'eſt-ce pas calomnier les Saints que de repréſenter

Moyſe, le plus grand des ſerviteurs de Dieu, comme un traître qui aſſerviſſoit ſes citoyens?

Voltaire eſt bien peu jaloux de ſa gloire, de ne pas rougir d'exercer ainſi à la face du Ciel & de la terre le métier honteux de calomniateur des élus de Dieu. Qu'il ſache que c'eſt l'emploi que l'Ecriture ſainte donne à l'ancien ſerpent.

Jugez, mon fils, par ces traits combien ſont miſérables toutes les chicanes de Voltaire, & avouez qu'elles tournent toutes à la gloire de la Religion.

Je, &c.



XXIX. LETTRE.

TROISIÉME ATTAQUE.

Moyse accusé de cruauté.

RÉPONSE.

UN moyen, mon fils, que Voltaire employe pour détruire l'autorité de Moyse, c'est de soutenir qu'il n'étoit point animé de l'esprit de douceur & de charité qui caractérise les envoyés de Dieu.

« Un Législateur, selon nos notions » communes, dit-il, doit se faire aimer & » craindre, mais il ne doit pas pousser la » sévérité jusqu'à la barbarie : il ne doit » pas, au lieu d'infliger par les Ministres » des loix, quelques supplices aux coupa- » bles, faire égorger au hasard une grande » partie de sa nation par l'autre ». *Ch. 40, page 241.*

Ce Philosophe a en vue ici le zele que Moyse fit paroître, lorsqu'il ordonna à toute la Tribu de Lévi de s'armer pour punir le crime que le peuple venoit de commettre en adorant le veau d'or. Il condamne cette action comme inhumaine, & fait une supputation de tous ceux qui furent tués dans le desert par l'ordre de Dieu, en pu-

nition de leur prévarication. Il en compte deux cens trente-neuf mille. Enfin pour achever le portrait de la cruauté de Moyſe, il lui attribue la mort de tous les Chananéens, que le Seigneur avoit ordonné d'exterminer, & demande quel droit les Juifs avoient de venir s'emparer de la terre des Chananéens & de les détruire ? Il s'applique à nous préſenter cette conduite comme le comble de l'horreur. *Preſque tout événement humain*, dit-il, *chez les Juifs, eſt le comble de l'horreur.*

Mais pour voiler un peu l'impiété de ſon diſcours, après avoir demandé comment, après ces étonnantes boucheries, peut-on dire que Moyſe *eſt le plus doux de*
P. 242. *tous les hommes ?* il ajoute : « Avouons » qu'humainement parlant, ces horreurs » révoltent la raiſon & la nature. Mais ſi » nous conſidérons dans Moyſe le miniſ» tre des deſſeins & des vengeances de » Dieu; tout change alors à nos yeux : ce » n'eſt point un homme qui agit en hom» me, c'eſt l'inſtrument de la Divinité, à » laquelle nous ne devons pas demander » compte, nous n'avons qu'à adorer & » nous taire ».

Oui, ſans doute ; & plût à Dieu que vous euſſiez pris ce parti depuis long-tems, au lieu d'infecter la ſociété de vos blaſphêmes.

Vous cherchez ici à cacher votre impiété, mais c'eſt en vain, elle ſe montre à chaque page. Vous commencez par traiter le peuple Juif d'*abominable* pour avoir exterminé les femmes, les vieillards & les enfans des Chananéens. Vous dites enſuite que « vous n'examinez pas ſi les Livres qui rapportent ces faits ſont inſpirés, que puiſque notre Sainte Egliſe, qui a les *Juifs* en *horreur*, nous apprend que les Livres des Juifs ont été dictés par le Dieu créateur & Pere de tous les hommes, vous ne pouvez en former aucun doute, ni vous permettre même le moindre raiſonnement ».

Ch. 36; *page* 222.

P. 222.

Tout ce langage n'eſt qu'une dériſion ſacrilege de votre part. Vous commencez à peindre la conduite de Moyſe des couleurs les plus noires, & pour gazer votre impiété, vous nous dites que vous reſpectez comme divins les Livres qui renferment ces faits, & qui vous enſeignent que c'eſt par l'ordre de Dieu que tout cela eſt arrivé. Mais s'il eſt vrai que vous ne formiez aucun doute ſur ce point, pourquoi employez-vous tout ce que vous avez d'artifice pour en faire naître dans les autres? Vous ajoutez que vous ne vous permettez pas même des raiſonnemens; & tout votre Livre, & tous ceux que vous avez enfantés,

n'ont pour objet que de combattre les faits de la révélation, & de jetter un ridicule sur les grands prodiges qui y sont annoncés. Ce qui montre qu'il n'y a qu'hypocrisie dans ce langage, c'est que tout de suite vous ajoutez : « il est vrai que notre foible » entendement ne peut concevoir dans » Dieu une autre sagesse, une autre justi- » ce, une autre bonté que celle dont nous » avons l'idée. Mais enfin il a fait ce qu'il a » voulu, ce n'est pas à nous à le juger ».

Il faut, en effet, que l'entendement de ce Philosophe soit bien foible pour juger que la conduite que Dieu a tenue à l'égard des Chananéens est contraire à l'idée que nous avons de sa bonté, de sa sagesse & de sa justice.

S'il y a de la cruauté & de l'injustice dans l'ordre que le Seigneur a donné aux Hébreux d'exterminer les Chananéens, dont l'iniquité étoit montée à son comble, remontons plus haut, & disons que l'arrêt de mort prononcé contre tous les hommes est injuste & cruel. Or, qui s'est jamais avisé de reprocher à Dieu la condamnation de tous les hommes? Ne fait-il pas ce qu'il veut? Et ce qu'il veut n'est-il pas toujours la souveraine justice? La mort ne peut être que la solde du péché. Or, dès que tous les hommes sont condamnés à mourir, ils

ſont donc tous coupables. Et comme ils meurent ſouvent dans le ſein de leurs meres, il s'enſuit qu'ils ſont coupables dès leur origine. Voilà ce que l'idée de la juſtice, de la ſageſſe & de la bonté divine apprend à tout homme qui fait un uſage légitime de ſa raiſon. Il ſait que ſous un Dieu juſte, perſonne n'eſt miſérable, s'il n'eſt coupable. Et dès que la mort eſt une miſere, dès que c'eſt un châtiment, il faut néceſſairement conclure que l'homme l'a méritée.

Que ſi notre Philoſophe vient encore nous dire que ſon foible entendement ne peut concilier l'idée qu'il a des perfections de Dieu avec l'arrêt de notre condamnation, je lui répondrai que ce n'eſt point à un entendement ſi borné à juger des regles de la juſtice de Dieu. Il ſuffit que Dieu faſſe une choſe pour que nous ne puiſſions douter qu'elle ne ſoit bonne, ſainte & juſte. L'idée que nous avons de la Divinité nous en donne une pleine certitude.

Ce principe une fois reconnu, que l'arrêt de mort prononcé contre tous les hommes eſt juſte, pourquoi l'exécution de cette ſentence contre le peuple de Chanaan ſeroit-elle injuſte? Que Dieu faſſe périr une nation par la famine, par la peſte, par les dents des bêtes, ou par l'épée des ennemis, n'eſt-ce pas la même choſe? L'un n'eſt pas

plus injuste que l'autre. Pourquoi donc taxer Dieu d'injustice, de cruauté, pour avoir ordonné aux Israélites de faire mourir les femmes & les enfans des habitans de la Terre Promise, puisque ce n'est qu'une suite de la premiere sentence prononcée contre les hommes?

Mais pourquoi, dira notre critique, faire perir à la fois toute une nation? Je réponds que quand nous ignorerions les raisons que Dieu a eues de la traiter avec tant de sévérité, nous n'avons pas droit de l'interroger sur sa conduite, & nous devons toujours l'adorer, bien convaincus qu'elle est souverainement bonne, sage, juste & sainte. Mais nous la savons, cette raison, puisqu'il lui a plû de nous la réveler. Pourquoi donc ose-t-il encore trouver à redire à l'ordre donné aux Israélites? Dieu nous a appris que ces nations avoient comblé la mesure de leurs iniquités; qu'elles avoient infecté la terre de leurs abominations; que le cri de leurs iniquités étoit monté jusqu'au ciel; qu'elles avoient lassé la patience de Dieu. Ces peuples étoient d'autant plus inexcusables, que Dieu les avoit appellés à la pénitence, en faisant luire à leurs yeux les exemples de la plus parfaite vertu. Abraham, Isaac, Jacob leur avoient appris à connoître, à aimer & à servir le

Seigneur, par le culte extérieur qu'ils lui rendoient, & par la vie ſainte qu'ils menoient. Les Chananéens au lieu de prendre de tels modeles pour regle de leur conduite, avoient ajouté de nouvelles prévarications aux anciennes. Eſt-il étonnant après cela que Dieu ait enfin levé ſur eux le glaive de ſa juſtice, & qu'il ſe ſoit ſervi de ſon peuple même, pour exécuter ſes vengeances? Il a voulu qu'Iſraël apprît par ſa propre expérience les châtimens préparés contre les impies.

Que notre Philoſophe, qui ne ſait point allier en Dieu les idées de juſtice & de bonté, ſe taiſe donc, & qu'il adore ce qu'il ne comprend pas. Qu'il redoute au moins cette juſtice, & qu'il craigne que la meſure de ſes iniquités ne ſoit bientôt comblée. S'il lui reſte encore quelque étincelle de la vraie ſageſſe, qu'il prévienne la colere de Dieu par la pénitence: peut-être que la porte de la miſéricorde n'eſt pas encore fermée pour lui, quoique certainement il l'ait bien mérité par ſes blaſphêmes, ſes railleries impudentes, & ſes cenſures ſacrileges de la juſtice divine.

Mais au reſte, pourquoi s'aviſe-t il d'attaquer les jugemens de Dieu? En ſuivant les principes de ſa philoſophie, il ne doit point blâmer la mort de tous les Chana-

néens. N'enſeigne-t-il pas que tout eſt bien dans le monde? Que les malheurs qui arrivent ſont des ingrédiens néceſſaires à la perfection du tout? Pourquoi donc reproche-t-il à l'Auteur de la Nature d'avoir commandé la deſtruction des Chananéens? Il doit penſer que c'étoit une ſuite des loix générales.

Notre Philoſophe ſe perd dans ſes raiſonnemens. Il ne ſait à qui s'en prendre, de Dieu ou de Moyſe, de la mort des Chananéens. Dieu ne ſe mêle de rien; voilà ſon grand principe. Cependant il dit ici que Moyſe n'étoit que *le miniſtre des deſſeins & des vengeances de la Divinité, à laquelle nous ne devons pas demander compte.* Selon lui, *nous n'avons qu'à adorer & nous taire.* Et il ſe tait ſi peu, qu'il dit que *ces horreurs révoltent la nature & la raiſon.*

La conduite de Dieu traitée d'*horreurs*, & d'horreurs qui révoltent la nature & la raiſon, quel blaſphême, & en même-tems quelle contradiction!

Ce ſage, battu des vents ſur la mer de l'incrédulité, ſans gouvernail, ſans bouſſole, eſt le jouet continuel d'opinions qui s'entrechoquent & ſe repouſſent.

Vous l'avez vu par rapport à la Divinité, vous pourrez encore mieux en juger par ſes ſavantes réflexions ſur Moyſe.

Il

Il convient que tout eſt ſurnaturel dans Moyſe, « que c'eſt Dieu qui fait tout dans » la conduite que Moyſe tient à l'égard du » peuple Juif; que c'eſt lui qui remédie à » tout, qui nourrit & vêtit le peuple par » des miracles. Moyſe, dit-il, n'eſt donc » rien par lui-même? Et ſon impuiſſance » montre qu'il ne peut être guidé que par » le bras du Tout-Puiſſant ». Comment ajoute-t-il enſuite qu'il ne conſidere en lui que l'homme, & non pas le Miniſtre de Dieu, & qu'il veut juger de lui ſelon les regles ordinaires, en mettant à part les preuves qu'il a données qu'il étoit inſtruit & conduit par l'eſprit de Dieu? Peut-on ſéparer l'un de l'autre dans le jugement que l'on veut porter de ſa conduite? Dès que c'eſt comme Miniſtre de Dieu qu'il agit, c'eſt Dieu même qu'il faut juger.

Ch. 40; pag. 249.

Que diroit-on d'un Juge qui voudroit faire mourir un ſoldat, parce que dans un combat ordonné par ſon Prince, il auroit tué des ennemis, & qui diroit pour raiſon: je vous juge, non comme l'exécuteur des ordres du Prince, qui vous a mis les armes à la main, mais comme un homme qui en a tué un autre de ſa propre autorité. C'eſt cependant ce que fait Voltaire. Avouez donc que ſa ſublime philoſophie eſt la déraiſon même. Y a-t-il, en effet, rien de

plus déraiſonnable que de vouloir juger d'un homme qui a agi par l'ordre de Dieu, comme s'il eût agi par ſon propre mouvement ? Qui ne voit qu'une action qui eſt bonne & juſte, quand on la fait par l'ordre de Dieu, devient criminelle quand on la fait par ſon propre eſprit ?

Le jugement de Voltaire n'eſt donc pas recevable. Mais vous verrez dans ma lettre ſuivante, qu'il manque non-ſeulement d'équité, mais de bonne foi. Je, &c.



XXX. LETTRE.

QUATRIÉME ATTAQUE.

Moyse accusé de faux dans l'Histoire de la Création d'un premier homme, duquel tous les autres sont sortis.

RÉPONSE.

VOUS avez vu, mon fils, que, si l'on en croit Voltaire, il respecte les livres saints, il s'interdit même tout raisonnement sur les faits rapportés dans ces livres. Cependant il nie hautement ces mêmes faits, il a l'audace de donner un démenti au Saint-Esprit qui nous les a révélés, à l'Eglise qui fait profession de les croire; à laquelle néanmoins il dit dans le même endroit, qu'il est humblement soumis : quelle mauvaise foi !

Moyse, comme vous savez, commence par raconter l'histoire de la création du monde. C'est le fait le plus intéressant pour nous, & celui par lequel la révélation devoit commencer, puisqu'il suffit seul pour nous apprendre ce que nous sommes, d'où

nous venons; le dessein que Dieu a eu en nous formant, & enfin la dépendance où nous sommes de lui. Or, c'est ce récit de la création du monde, que ce Philosophe, qui s'est interdit tout raisonnement, attaque par les raisonnemens les plus captieux.

Ch. 18, pag. 112. D'abord il se moque de tous les Législateurs qui ont entrepris de découvrir aux hommes l'origine du monde & sa création, il loue ceux qui ont gardé le silence sur ces grands événemens. Dans l'examen, qu'il fait en Philosophe, dit-il, de l'origine des choses, bien loin de prendre Moyse pour guide, il cherche à le contredire en tous points. C'est-là l'objet de toutes ses recherches. Il commence par attaquer ce dogme important de notre foi révélé dans les livres de Moyse, confirmé par toute la Religion, que nous naissons tous d'un seul homme; que Dieu a créé Adam & Eve, & que c'est d'eux qu'est sorti tout le genre humain.

Ch. 11, pag. 9. « Si l'on demande, dit-il, d'où sont venus les Américains, il faut aussi demander d'où sont venus les habitans des terres Australes, &c. On a déja répondu que la providence qui a mis des hommes dans la Norvege, en a planté aussi en Amérique, & sous le cercle polaire méridional,

» comme elle y a planté des arbres & fait » croître l'herbe.

» Il n'eſt permis, dit-il encore, qu'à un » aveugle de douter que les Blancs, les » Negres, les Albinois, les Hottentots, les » Lapons, les Américains, les Chinois, » ſont de race entiérement différente ».

Il auroit bien dû ajouter, *les Philoſophes*, que l'orgueil diſtingue ſi fort des autres hommes, & qui ſe regardent comme les ſeuls clair-voyans.

Voilà un démenti bien net donné à la parole de Dieu : c'eſt ainſi que ce Philoſophe s'interdit tout raiſonnement, & qu'il marque ſon profond reſpect pour l'Ecriture Sainte, & pour l'autorité de l'Egliſe.

N'admirez-vous pas avec quelle confiance il ſoutient ſon impiété ? Il ne permet pas le plus léger doute ſur ſa déciſion; c'eſt un oracle ſorti de la bouche même de la ſageſſe, quiconque n'y ſouſcrit pas eſt déclaré un ſtupide, un ignorant, qui a les yeux bouchés à la plus brillante lumiere.

Vous appercevez ſans doute, mon fils, la malice noire de ce Philoſophe dans le ſyſtême qu'il établit. Si Moyſe nous en impoſe dans le récit qu'il fait de la création du monde, ſon hiſtoire n'eſt plus qu'une fable impertinente, la révélation n'eſt plus qu'une chimere, la Religion n'a plus au-

cun fondement. Tout ce que la foi nous apprend de la dégradation de l'homme par le péché originel ne mérite que d'être sifflé. Les hommes font tels à préfent qu'ils font fortis des mains de Dieu. C'eft le Créateur qui a mis en eux la loi de la confcience qui leur prefcrit fans ceffe leurs devoirs, & la loi du péché qui les porte à les violer; c'eft lui qui leur a donné un defir d'être heureux, que rien ne peut arrêter, & qui les a plongés dans des malheurs, qu'aucune Philofophie ne peut prévenir. Quelle contradiction! L'idée que nous avons de la fageffe de Dieu, permet-elle d'écouter de tels blafphêmes? Mais au moins pour avancer & foutenir d'un ton fi décidé un fentiment qui combat autant la raifon que la révélation, il faudroit des preuves fans replique. Peut-on regarder comme telle la feule qu'il en donne, qui eft la diverfité des couleurs? De bonne foi, eft-ce là une objection à mettre en oppofition à toutes les preuves que nous avons données de la révélation? Un homme qui voudra s'emparer d'une riche fucceffion, fera-t-il écouté des Juges, lorfqu'il refufera de reconnoître fes freres, fous prétexte que l'un eft bafané, tandis qu'il eft blanc, qu'un autre a les cheveux blonds, tandis qu'il les a noirs.

La révélation & la tradition de tous

les ſiecles, nous apprennent d'une maniere certaine l'origine de tous les peuples ; & les loix de la phyſique ne les contrediſent point : elles doivent donc fixer notre jugement. En effet il faut juger des hommes non par leur viſage, mais par leurs inclinations & leurs caracteres : or ils ont tous les mêmes paſſions & les mêmes idées ; la même raiſon les éclaire tous ; l'organiſation du corps eſt la même dans tous : concluons donc que l'eſpece eſt la même.

Les différences qui ſe trouvent dans la couleur & les traits du viſage ne fourniſſent aucun prétexte pour établir le ſyſtême de l'incrédule. Car à quoi ſe réduit cette différence ? Il y a des hommes blancs & d'autres noirs. Ces noirs ont une chevelure crêpue comme la laine de nos moutons, le nez large, écraſé, épaté, de groſſes levres. Chaque peuple, chaque nation ſemble avoir ſa forme particuliere. On trouve à l'extrêmité de l'Amérique, du côté du Pole Antarctique, les Patagons, qui ſont d'une grandeur démeſurée : tranſportez-vous vers le Pole Arctique de notre continent, vous y trouverez des Lapons, qui ſont d'une petiteſſe extrême. D'un ſeul individu, diſent nos grands Philoſophes, il n'a pu naître tant d'eſpeces d'hommes ſi différens les uns des autres ?

Mais ce phénomene eſt-il plus ſurprenant, que celui que nous avons tous les jours ſous les yeux? Quelle variété ne trouve-t-on pas dans des enfans d'un même pere & d'une même mere, ſoit pour la couleur des yeux, ſoit pour celle des cheveux? Conſidérons les animaux : ne voyons-nous pas tous les jours une grande variété de couleur parmi leurs petits? Cependant c'eſt une même mere qui les a produits, & qui les a tous portés en même tems.

Il eſt donc vrai que quand la Phyſique ne nous donneroit aucune lumiere ſur cette variété de couleurs, ce ne ſeroit pas une raiſon de croire que l'eſpece eſt différente. Mais l'expérience vient ici à notre ſecours, & prouve que c'eſt la différence du climat qui produit ces différentes nuances.

Ceux qui voudront approfondir cette matiere pourront lire les diſſertations de M. l'Abbé de Manet, qui ſe trouvent à la fin de ſa nouvelle Hiſtoire de l'Afrique Françoiſe. Il a demeuré vingt ans en Afrique en qualité de Curé & d'Aumônier pour le Roi, & a fait à ce ſujet toutes les obſervations les plus judicieuſes.

Ce n'eſt pas ici un Phyſicien en chambre, qui de ſa guérite prétend décider des effets de la Nature, qu'il n'a jamais obſervés. C'eſt un homme qui a ſuivi de près

ſes opérations, qui l'a priſe, comme diſoit Fontenelle, ſur le fait; & qui, après avoir tout combiné, porte un jugement marqué au coin du bon ſens.

Il établit d'abord comme une vérité incontestable que le texte ſacré & la tradition conſtante de toutes les nations policées de l'Univers, nous apprennent que tous les hommes ſont ſortis d'un même pere & d'une même mere, & que nous devons regarder les blancs comme la tige de tous les hommes. Les trois enfans de Noé & leurs femmes étoient de cette même couleur. Ainſi les premiers habitans de l'Afrique étoient blancs. Mais le ſerein, le climat, & les réverbérations des rayons du ſoleil les rendirent d'abord baſanés, enſuite demi-noirs, & après quelques générations ils eurent la teinte plus ou moins noire, ſelon qu'ils furent plus ou moins expoſés aux influences des cauſes que je viens de rapporter : & ces métamorphoſes ſe ſont perpétuées de générations en générations. Ce n'eſt donc pas la nature de l'homme qui a changé, mais uniquement la couleur de ſa peau, qui a reçu les impreſſions du climat & des ardeurs du ſoleil. Et s'il a fallu un tems conſidérable pour opérer ce phénomene, un beaucoup plus court ſuffiroit pour que la nature, ſous d'autres climats,

reprît ſes droits; car il eſt hors de doute qu'une progéniture de negres & de négreſſes en Europe reprendroit ſa couleur naturelle & redeviendroit blanche. Le fait eſt conſtant par l'expérience.

Ceci n'eſt point un paradoxe, puiſque l'Hiſtoire nous apprend que dans le ſeptiéme ſiecle les Sarrazins, les Maures, les Iſmaélites, les Arabes envahirent l'Afrique Occidentale, y fixerent leur demeure, & y établirent leur langue, leurs loix, leur Religion & leurs uſages. Ces Sarrazins étoient certainement blancs, ou baſanés, ou jaunes, ſelon les influences des climats d'où ils ſortoient. Après quelques générations, ils changerent de couleur & devinrent auſſi noirs que les anciens habitans de l'Afrique, & aucun d'entr'eux n'a conſervé ſa couleur primitive ſous la zone torride. Leur langue, leur Religion, leurs loix, leurs uſages, métamorphoſerent l'Afrique, ainſi que l'Afrique métamorphoſa dans la ſuite leur couleur. Ceux d'entr'eux qui envahirent les royaumes de Maroc, de Salé & de Tafilet, & tant d'autres régions plus ou également éloignées de la zone torride, ont conſervé la couleur dominante des pays particuliers où ils ſe ſont établis, & ſont reſtes blancs ou baſanés, parce que dans ces régions le climat, le

ferein & le foleil y font moins puiffans, & n'y operent pas les mêmes effets que dans la Négritie.

Ces Sarrazins, ces Maures ont pouffé leurs conquêtes jufqu'en Efpagne, où ils n'ont certainement pas changé de couleur, comme firent ceux qui fe fixerent en Afrique. Ce n'eft donc que le climat & le foleil qui ont changé la couleur des Sarrazins d'Afrique, en donnant une teinte noire & étrangere à leur peau.

D'autres preuves viennent à notre fecours, (c'eft toujours M. de Manet qui parle) que l'Univers ne peut défavouer. Des Portugais, dont les defcendans exiftent encore aujourd'hui en Afrique, commencerent vers le milieu du quatorziéme fiecle, à y fixer leur demeure. Ils y formerent des établiffemens. Ils peuplerent, par la fuite, non-feulement les Ifles, mais les côtes. Ces Portugais n'étoient rien moins que noirs lors de ces établiffemens. Ceux qui fe font établis dans les Ifles de Canarie, les Ifles de fer, n'ont fubi aucun changement de couleur depuis trois fiecles qu'ils habitent ces ifles de peres en fils; ils font feulement d'un bafané plus foncé, qu'ils n'étoient auparavant. Les autres qui fe font établis fur les côtes d'Afrique, & qui font plus voifins de la zone torride, furent fin-

guliérement frappés des influences du climat, &, après quelques générations, ils se virent métamorphosés & aussi noirs que les naturels du pays. Ce changement auroit pu faire douter de leur origine; mais leur langue, leur Religion, leurs loix, leurs mœurs certifient qu'ils sont Portugais d'origine.

D'après ces faits, peut-on douter que la couleur des Negres ne soit accidentelle, & qu'elle ne vienne du climat qu'ils habitent? Personne n'ignore quel est le pouvoir de l'air sur notre tempérament, par les changemens qui arrivent dans la santé de ceux qui changent d'eau & d'air. Il ne doit donc plus paroître étrange que le climat, le serein, & les réverbérations du soleil, qui sont extrêmes en Afrique, soient la cause de la couleur des Negres.

En Moscovie, en Pologne, les ours, les loups, les renards sont blancs en hyver, & ils prennent leur couleur naturelle en été, parce que le serein, le climat, l'air, le soleil changent dans ces saisons.

Si la cire jaune, exposée au serein, & à la rosée, devient blanche, ce n'est que parce que l'ardeur du soleil dissout par l'humidité du serein le tissu des parties hétérogenes qui lui donnoient la couleur jaune. De même, le serein de l'Afrique, tou-

jours extrême, diſpoſe le tiſſu des parties de la peau à recevoir avec facilité ſes influences & celles des réverbérations du ſoleil, qui pénetrent & s'inſinuent tellement, qu'ils la rendent noire.

L'air, d'ailleurs, eſt rempli d'une infinité de corpuſcules inſenſibles qui s'exhalent ſans ceſſe des entrailles de la terre. Ils percent leur peau, la pénetrent. Ces corpuſcules ſont nitreux, ſulphureux ou métalliques, ſelon la nature des lieux; or peut-on douter qu'ils ne produiſent une grande variété dans la ſuperficie interne du corps, & conſéquemment une grande diverſité dans le coloris.

Les eaux jointes aux alimens, au climat, influent encore ſur les corps, & par conſéquent ſur le coloris, car on voit que la teinture dépend infiniment de la qualité des eaux, dans leſquelles on trempe les laines, les fils & les ſoies.

Les Negres ſont dans un climat brûlant, dans un pays de mines d'or, d'argent, de fer, & de ſoufre, mines qui brûlent tellement le ſol de la terre, qu'il n'y croît aucune herbe, ni aucuns fruits; mines qui exhalent des parties métalliques, nitreuſes, ſulphureuſes, qui empreignent, percent, pénetrent la peau des habitans, & la diſpoſent à recevoir tous les effets

physiques des influences de l'ardeur du soleil. La variété des couleurs vient donc de la combinaison de toutes ces causes différentes.

Sous la zone torride, les Asiatiques sont jaunes & cuivrés, les Afriquains noirs, les Amériquains jaunes & basanés.

Il en est de la peau comme des pellicules qui se forment sur la surface des gommes dissoutes, ou des colles farineuses. Qu'on approche une pelle rougie au feu, de la pellicule d'une crême cuite, elle devient d'abord basanée, ensuite brune, & enfin noire, relativement au tems & à la chaleur de la pelle rougie. Ainsi la peau de l'homme, dont la souplesse est entretenue par une huile qui en se figeant forme la graisse de l'homme, s'imbibe des parties nitreuses & métalliques, &, étant exposées aux ardeurs du Soleil, change de couleur relativement au tems & aux impressions plus ou moins vives qu'elle reçoit.

Une preuve sensible que la couleur n'est qu'accidentelle, c'est que les enfans, soit blancs, soit negres, naissent tous rougeâtres, parce que l'espece d'étuve d'où ils sortent les uns & les autres, appelle par sa raréfaction, le sang dans le réseau de la peau, & produit cette couleur rouge, comme nos pieds la prennent dans l'eau chaude.

Les enfans des vrais negres ne deviennent noirs que quelques mois après leur naiſſance, tandis que les enfans des Européens nés dans le même pays, de rougeâtres qu'ils étoient en naiſſant, deviennent blancs & enſuite baſanés.

Cette différence vient de ce que les enfans des vrais negres ont d'abord un commencement de teinte noire, & parce que leur peau eſt préparée, dès le ſein de leur mere, de pere en fils, de génération en génération, par la multiplicité des pores, plus grands, plus ouverts, que ceux de la peau des blancs, à recevoir d'un côté les parties volatiles, métalliques, nitreuſes, & ſulphureuſes, dont l'air eſt rempli; & d'un autre côté, l'abondance du ſerein, qui par les pores ſe mêle ſi facilement avec toutes ces parties hétérogenes, les réunit par toute la peau, & la prépare à un changement de couleur.

Quant aux enfans nés dans ces mêmes climats de peres & meres blancs, il en eſt tout autrement. La peau de ces peres n'eſt point changée, elle eſt la même que celle des autres Européens, & celle de leurs enfans a par conſéquent la même contexture & la même condenſité. Ainſi les pores plus reſſerrés ne ſont pas également ſuſceptibles des influences des cauſes phyſiques. Les

parties volatiles & métalliques dont l'air eſt rempli, ne trouvent pas les mêmes ouvertures que dans la peau des negres; ainſi le ſerein, le climat & le ſoleil ne peuvent y opérer le même effet. Il faut pluſieurs générations pour diſpoſer inſenſiblement cette peau à ouvrir ſes pores, à les multiplier par les tranſpirations extrêmes & inévitables dans cette partie du monde, & la rendre enfin ſuſceptible d'une entiere métamorphoſe.

Le changement qui arrive aux blancs en Afrique, arrive aux negres en Europe. Un negre & une négreſſe établis en Europe donneront des enfans, qui, dès la premiere génération, perdront beaucoup de la noirceur de leurs auteurs, & ſucceſſivement de génération en génération, ils deviendront auſſi blancs que les Européens.

Pour derniere réflexion, je remarquerai que les negres les plus foncés ont le dedans des pieds & des mains, le deſſous des aiſſelles, du menton, & des genoux bien moins noirs que les autres parties: il y a même une nuance & un fond de blancheur ſi remarquable, qu'on ne peut douter que la noirceur du reſte du cops ne ſoit accidentelle; car ſi la noirceur étoit naturelle aux negres, ils en auroient la teinte égale par tout le corps.

Quant à la configuration différente qui ſe trouve dans certaines parties du corps, on ne peut en tirer aucune conſéquence qui prouve différentes eſpeces d'hommes. Si les uns ont le nez camard & écraſé, la tête pointue; ceux-ci les reins enfoncés; ce n'eſt que parce que la coutume a tourné en nature ce que les caprices ſur la beauté ont fait imaginer à ces peuples. Comme ils ſe ſont imaginé que c'étoit un agrément & une phyſionomie prévenante d'avoir ou un nez écraſé, ou une tête pointue; pour y parvenir, on a applati au commencement le nez des enfans, pêtri, pour ainſi dire, leur tête, & enfoncé leurs reins, pour leur faire prendre cette figure bizarre. Dans la ſuite, les meres ne voyant plus que des nez épatés & des têtes terminées en pointe, &c. cette figure s'eſt gravée dans leur imagination, de maniere qu'il n'a plus été beſoin de recourir à des opérations.

M. de Manet remarque qu'il a vu en Afrique que les meres avoient ſoin d'écraſer de plus en plus le nez de leurs enfans, pour qu'ils ſoient plus camus, & qu'elles enfonçoient ou briſoient, pour ainſi dire, les reins de leurs filles, afin qu'ayant le dos en forme de ſelle de cheval, elles euſſent ſelon leur goût, plus d'agrément.

L'imagination des femmes influe beau-

coup ſur la formation du corps. On n'en peut guère douter après les expériences multipliées que nos Phyſiciens célebres, tel que le P. Malbranche, ont rapportées. C'eſt à cette imagination qu'il faut attribuer divers autres phénomens qui ſe trouvent dans des hommes de certains pays, qu'on ne peut expliquer par l'air, le climat & le ſoleil. C'eſt ici qu'il faut faire uſage du principe de Rouſſeau, que nous ne connoiſſons pas toutes les cauſes phyſiques, & que celles qui nous ſont inconnues peuvent produire des effets que nous ne pouvons comprendre.

Je me flatte, mon fils, que vous ſerez content de cette petite diſſertation que j'ai tirée de celles de M. l'Abbé de Manet. Je penſe qu'elle ſuffira pour vous convaincre du peu de cas qu'on doit faire de tous les raiſonnemens philoſophiques de Voltaire. Croyez moi, il n'y a que l'ignorance qui donne quelque vogue à ſes écrits. Lui-même, ſans doute, ſait à quoi s'en tenir; mais il combat la Religion, c'eſt ſon unique but. Vous en allez encore mieux juger par la ſuite. Je, &c.



XXXI. LETTRE.

CINQUIÉME ATTAQUE.

Moyſe accuſé de faux dans ſa Chronologie.

RÉPONSE.

VOLTAIRE, pour donner un nouveau démenti aux Livres ſaints, entreprend de prouver que le monde eſt plus ancien que Moyſe ne le fait. Suivons-le, mon fils, & nous verrons le preſtige de ſes raiſonnemens ſe diſſiper.

« Notre Sainte Religion, dit-il dévo- *Ch.* 10.
» tement, ſi ſupérieure en tout à nos lu- *Note.*
» mieres, nous apprend que le monde n'eſt
» fait que depuis environ ſix mille ans, ſe-
» lon la Vulgate; ou environ ſept mille,
» ſuivant les Septantes. Si c'eſt-là en effet
» le ſentiment de l'Egliſe, (admirez ce
» doute) nous l'adoptons d'une foi ferme
» & conſtante, ſoumettant d'ailleurs tout
» ce que nous écrivons au jugement de
» cette Sainte Egliſe, qui eſt infaillible.....
» Nous prévenons toujours le Lecteur que
» nous ne touchons en aucune maniere aux

» choſes ſacrées. Nous proteſtons contre
» toutes les fauſſes interprétations, contre
» toutes les inductions malignes que l'on
» voudroit tirer de nos paroles ».

Voilà de beaux ſentimens, c'eſt dommage, mon fils, qu'il n'y manque que la ſincérité. Voltaire couvre même ſi peu ſon jeu, que je ne ſais pas comment il n'en rougit pas. Vous allez voir qu'il n'y a pas de raiſonnemens qu'il ne faſſe, pour convaincre de faux l'Ecriture Sainte, & pour prouver que le monde eſt plus ancien que Moyſe ne le dit, de pluſieurs milliers de ſiecles. Ce n'eſt pas ſur de fauſſes interprétations ni ſur des inductions malignes que je fonde cette accuſation contre lui; ſon deſſein ſaute aux yeux, & il faudroit ne pas ſavoir lire pour en douter. Je n'ai pas certainement deſſein de le rendre plus coupable qu'il l'eſt; mais qu'il ne s'imagine pas non plus m'en impoſer par ſes petits détours uſés. N'eſt il pas ridicule de dire qu'on reſpecte les jugemens de l'Egliſe, tandis que l'on fait tous ſes efforts pour la convaincre d'erreurs? C'eſt imiter les bourreaux de Jeſus-Chriſt, qui ſe mettoient à genoux devant lui, & lui donnoient des ſoufflets.

Venons au fait. Voltaire, pour prouver que le récit que Moyſe fait de la création eſt faux, ſoutient que le monde eſt beaucoup

plus ancien que cet Hiſtorien ne le dit. Il voyage dans le pays des eſpaces imaginaires, & il y découvre des ſiecles antérieurs à l'Hiſtoire & à la Chronologie de Moyſe, pendant leſquels il ne s'eſt rien paſſé d'intéreſſant & dont perſonne n'a fait mention. Il en vient enſuite aux preuves; les voici : la premiere, c'eſt qu'il a fallu un tems prodigieux pour que les hommes épars çà & là, ſe réuniſſent pour former une ſociété. La ſeconde, c'eſt que les antiquités des autres peuples remontent à des ſiecles bien plus éloignés.

« Lors, dit-il, qu'après un grand nom- » bre de ſiecles, quelques ſociétés ſe furent » établies, il eſt à croire qu'il y eut quel- » que Religion, quelque eſpece de culte » groſſier........ Tous les peuples furent » donc pendant des ſiecles, ce que ſont » aujourd'hui les habitans de pluſieurs cô- » tes méridionales de l'Afrique ».

Voilà, ſelon ce grand Philoſophe, les hommes errans dans les forêts, dans les montagnes pendant pluſieurs ſiecles; ils ſe réuniſſent enfin, & forment des ſociétés. Mais que de ſiecles, ſelon lui, n'a-t-il pas fallu pour cultiver ces peuples, former parmi eux un langage, trouver le ſecret de cultiver la terre, afin d'en tirer la nourriture, bâtir des maiſons, inventer les Arts

d'abord nécessaires, pénétrer ensuite dans les sciences, & s'élever jusqu'à celle de l'Astronomie ?

Où ce Philosophe a-t-il pris que les hommes sont demeurés plusieurs siecles sans vivre en société ? C'est une consequence qui naît d'une autre idée qui n'est pas moins extravagante, savoir : que les hommes ont été jettés sur la terre, comme l'herbe dans les champs, qu'ils ont vécu à l'aventure, comme les bêtes dans les forêts, se faisant peur les uns aux autres, n'ayant, comme elles, aucun moyen pour se communiquer leurs pensées ; mais dès qu'on lui niera toutes ces conjectures, tout son raisonnement tombe ; & la conclusion que j'en tire, c'est que Voltaire n'est qu'un vain discoureur, un diseur de rien.

Il n'a pas fallu des siecles pour réunir les hommes ; & leur union n'est pas l'effet du hasard, c'est la naissance qui a produit les sociétés. Les enfans d'un même pere ont composé une famille, & cette famille, en se multipliant, a formé un peuple. Dans la suite il a fallu des Loix pour maintenir la paix & l'union dans les familles & garantir le foible de l'oppression du fort. Il a fallu des Magistrats pour faire observer ces Loix. La crainte d'un voisin ambitieux a resserré les liens de cette union. Voilà

l'origine naturelle de toutes les ſociétés, & il faut avoir envie de ſe ſignaler en donnant du nouveau, pour en imaginer une autre. Rien de ſi bizarre & de ſi oppoſé au bon ſens, que de dire qu'il a fallu des ſiecles pour nous apprendre à parler. Dès que l'homme a été créé, il a reçu ſurnaturellement le don d'expoſer ſes penſées par des ſons articulés. Adam, en donnant aux animaux des noms qui exprimoient leur nature différente, a prouvé qu'il avoit déja un langage tout formé, qu'il n'avoit appris qu'à l'école de Dieu. Les enfans qui ſont nés de lui, ont appris ce même langage par l'uſage.

Il en eſt de même des arts néceſſaires à la vie : Adam les avoit appris de Dieu même : il avoit une ſcience infuſe des ſecrets de la nature, comme on en peut juger par celle qu'il avoit des animaux.

Voltaire met encore la connoiſſance de Dieu & du culte qui lui eſt dû, au rang des ſciences que les hommes n'ont appriſes qu'après la révolution de bien des ſiecles. Mais c'eſt encore ici un nouveau trait de ſon impiété. Il veut nous faire entendre que les hommes n'apportent en naiſſant aucune idée de Dieu; qu'ils ne lui doivent par conſéquent aucun culte, & que la Religion des peuples n'a été produite que par la ſuperſtition.

Ces grossieres absurdités prouvent encore mieux que ne seroient mes raisonnemens, que ce Philosophe ne cherche qu'à faire prévaloir son impiété, en détruisant tous les fondemens de la Religion ; mais elles servent aussi à le confondre & à prouver la divinité de la Religion, puisqu'il ne peut la combattre qu'en déguisant les faits, en les attaquant avec mauvaise foi, sans aucune preuve, & en tombant dans toutes sortes de contradictions.

La seconde preuve que Voltaire employe pour établir son systême de l'antiquité du monde, est tirée des annales de plusieurs peuples, qui remontent selon lui, à des milliers de siecles. Il parcourt ces annales, il va fouiller dans les archives de la Chine & des Indes, que tous nos savans ont regardées comme des chimeres, & il découvre des traditions admirables de plusieurs milliers d'années dans ces beaux monumens que personne ne peut approfondir. Il parle des Babyloniens & des Egyptiens, il s'applique à faire valoir la vérité d'une période de trente-six mille ans durant lesquels ces peuples prétendoient avoir eu des Rois.

Ch. 11, *pag.* 57. Cependant il convient que le calcul des Chaldéens, qui comptent quatre cens soixante & dix mille ans est *exorbitant*, &

& il avoue que Cicéron s'en est moqué. Il va même jusqu'à dire qu'il vaut mieux s'en tenir au Pentateuque qu'à Sanchoniaton & à Béroze. Mais si, de son aveu, le calcul des Chaldéens est fabuleux, je ne vois pas que je doive faire grand cas du calcul des autres peuples. Voici le jugement que M. Rollin porte de celui des Egyptiens.

« Il n'y a point, dans toute l'antiquité, » d'histoire plus obscure & plus incertaine » que celle des premiers Rois d'Egypte. » Cette nation fastueuse & follement en- » têtée de son antiquité & de sa noblesse, » trouvoit qu'il étoit beau de se perdre dans » un abîme infini de siecles qui sembloit » l'approcher de l'éternité. Si on l'en croit, » les dieux d'abord, ensuite les demi-dieux » ou héros la gouvernerent pendant l'es- » pace de plus de vingt mille ans. *Rollin, tom. 1.*

» Après les dieux & demi-dieux, regne- » rent des hommes Egyptiens, dont Ma- » nethon nous a laissé trente dynasties ou » principautés, si on suppose ces dynas- » ties successives, elles composent plus de » cinq mille trois cens ans jusqu'au regne » d'Alexandre, ce qui est manifestement » convaincu de fausseté. Aussi les savans » conviennent aujourd'hui, que les Rois » dont il est parlé dans les différentes dy- » nasties, ne se sont pas tous succédés les

» uns aux autres, mais que plusieurs ont
» regné en même-tems dans les différen-
» tes contrées.

L'obscurité des histoires des Indiens, dont parle Voltaire, ôte aussi toute autorité à leur calcul. Il semble que lui-même en convienne, puisqu'il dit qu'il ne parlera point des anciens monumens dont les Brames se vantent; preuve certaine qu'il sent le peu de fond qu'il y a à faire sur cette histoire, car il ne néglige rien de ce qui peut autoriser son systême.

Le calcul qu'il fait le plus valoir est celui des Chinois, il releve beaucoup le mérite de cette nation, en la mettant par un tour malin en opposition avec celle des Juifs.

Ch. 17, p. 112. « Point d'histoire, dit il, chez eux avant
» celles de leurs Empereurs, point de *fic-*
» *tions*, *aucun prodige*, nul homme *inspiré*.
» Dès que ce peuple écrit, il écrit *raison-*
» *nablement*. Il differe sur-tout des autres
» nations, en ce que leur histoire ne fait
» aucune mention d'un college de *Prêtres*,
» qui ait jamais influé sur les loix. Les Chi-
» nois ne remontent pas jusqu'aux tems
» des Sauvages, où les hommes eurent be-
» soin qu'on *les trompât* pour les conduire.

» D'autres peuples commencent leur
» histoire par l'origine du monde. Le Zend

» des Perſes, le Védam des Indiens, Sanchoniaton, Manethon, enfin juſqu'à Héſiode, tous remontent à l'origine des choſes, & à la formation du monde. Les Chinois n'ont point eu *cette folie;* leur hiſtoire n'eſt que celle des tems hiſtoriques. Leur Religion étoit ſimple, ſage, auguſte, libre de toute ſuperſtition & barbarie. Jamais elle ne fut déshonorée par *des impoſteurs*, jamais troublée par des querelles. Leur *Confucius* n'enſeigna ni nouvelles opinions, ni nouveaux rits. Il ne *fit ni l'inſpiré, ni le Prophete, il ne prêcha aucun myſtere* ».

Il ne faut pas avoir l'eſprit bien ſubtil pour voir que Voltaire n'a ici en vue que Moyſe. Il le déſigne ſans le nommer, c'eſt ſa ruſe ordinaire. Ainſi le peuple Chinois eſt infiniment préférable au peuple Juif, parce que ſon hiſtoire ne fait mention d'aucun prodige, qu'il n'y a point eu parmi ce peuple d'*homme inſpiré*, de *College de Prêtres* chargé du culte divin, ils n'ont point eu beſoin qu'*on les trompât* pour les conduire; & leurs hiſtoriens n'ont point eu *la folie de remonter*, comme Moyſe, à *l'origine des choſes*. Enfin leur *Confucius* n'a point enſeigné *de myſtere*.

Ainſi, ſelon Voltaire, ſi nous étions ſages, nous irions embraſſer la Religion des

Chinois, nous faire initier à leurs ſuperſtitions. Toute Religion paroît bonne à cet homme, excepté la Religion chrétienne, ſa tolérance ne va pas juſque-là. Il ne tient pas à lui qu'elle ne ſoit entiérement bannie de la ſociété, & que toutes les autres, l'idolâtrie même, ne ſoient rétablies.

Voltaire n'a-t-il pas bonne grace après cela de proteſter qu'il ne touche en aucune maniere aux choſes ſacrées ? C'eſt une gaze qui voile ſon impiété, elle eſt ſi tranſparente qu'elle n'en peut cacher la laideur. Qu'il ne s'inſcrive donc point en faux contre les interprétations & les inductions que l'on pourroit tirer de ſes paroles; elles ne ſont que trop claires. Je, &c.



XXXII. LETTRE.

Voltaire convaincu de faux dans l'éloge qu'il fait de la Religion des Chinois.

LA néceſſité de diſſiper la vaine illuſion que Voltaire peut vous faire par ſes raiſonnemens ſubtils, m'oblige, mon fils, d'entrer dans quelque détail de la Religion & de l'hiſtoire des Chinois, afin de vous faire voir que l'antiquité de leurs annales ne mérite aucune croyance, & qu'il n'y a point de peuple plus ſuperſtitieux; vous jugerez delà que Voltaire n'eſt pas plus vrai dans les éloges qu'il donne aux Chinois, que dans les injures qu'il dit aux Juifs. J'ai tiré tout ce que je vous dirai à ce ſujet de l'hiſtoire moderne de la Chine.

Les faits que je vais mettre ſous vos yeux, vous convaincront que jamais auteur ne reſpecta moins la vérité, que notre critique. Il ne voit pas qu'il ſe déshonore par ſes impoſtures. Puiſqu'il eſt ſi avide de la gloire des hommes, que ne ſe renferme-t-il dans le genre de ſcience qui lui convient, qui eſt d'amuſer les eſprits

oisifs, frivoles & superficiels par ses pieces de vers; mais qu'il ne se mêle pas de parler de la Religion chrétienne qu'il ne connoît pas, & qu'il n'aime pas.

Religion des Chinois.

La Chine est partagée en trois Sectes, qui forment aujourd'hui les trois Religions dominantes. La plus ancienne est celle qui reconnoît *Foë* pour son fondateur, ensuite est venue celle de *Lao-Kiau*, & enfin celle de *Confucius.*

Foë naquit, dit-on, dans les Indes, environ mille ans avant Jesus-Christ : ce *Foë* enseigna le dogme absurde de la *métempsycose*, & fut le fondateur de l'ordre des *Bonzes*, qui dans la suite l'adorerent comme un dieu. Ce *College* de prêtres enseigna, d'après son fondateur, qu'après la mort, les ames passent en d'autres corps, & qu'il y a des peines & des récompenses dans l'autre vie, qui consistent en ce que ces ames sont envoyées dans différens corps suivant qu'elles ont été bonnes ou mauvaises. Ainsi les mauvaises renaissent sous la forme d'un rat, d'un âne, d'un cochon, & des plus vils animaux, & les bonnes reparoissent sous la forme de quelque Prince ou Philosophe. N'admirez-vous pas la

beauté de cette Religion? Elle eſt du goût de notre critique, parce que tout Matérialiſte approuve la métempſycoſe.

Ces *Bonzes* prétendent que *Foë* a laiſſé aux hommes cinq Commandemens. 1°. De ne tuer aucune créature vivante, de quelque eſpece qu'elle ſoit. 2°. De ne point s'emparer du bien d'autrui. 3°. De s'abſtenir de toute eſpece d'impudicité. 4°. De ne point mentir. 5°. De ne point boire de vin. Ces *Bonzes*, ſi l'on s'en rapporte à l'extérieur, menent la vie du monde la plus auſtere. Ils pratiquent les pénitences les plus extraordinaires pour toucher le peuple de compaſſion, & tirer de lui de l'argent.

Il y a pluſieurs Temples dans la Chine conſacrés à ce Dieu *Foë*, & il y eſt repréſenté ſous la figure d'un homme d'une prodigieuſe grandeur, avec un ventre monſtrueux, aſſis à la maniere des Orientaux, avec les jambes croiſées. On l'appelle l'*Idole de l'Immortalité.* Ce pays, dont la Religion, ſelon Voltaire, eſt ſi ſage, ſi ſimple, eſt rempli d'idoles, la plupart très-hideuſes. Il y en a une qu'on appelle *l'Idole des Plaiſirs*. Elle eſt d'une grandeur giganteſque. Une troiſiéme, fort célebre, eſt celle du grand roi Kang. Outre ces divinités, on trouve quantité de petites idoles

dans les Temples, dans les maiſons, ſur les chemins, dans les barques, & tous les Chinois idolâtres ont leur dieu pénate, appellé *Jos*. Tel eſt le peuple qui doit ſervir de modele à tous les autres en fait de religion.

La ſeconde ſecte eſt celle de *Lao-Kiau*, qui naquit environ ſix cens ans avant Jeſus Chriſt. La fable de ſa naiſſance eſt des plus ridicules : ſa mere ſe trouva groſſe tout-à-coup par la vertu vivifiante du ciel & de la terre. Sa groſſeſſe dura quatre-vingt ans. Au bout de ce terme, elle accoucha ſous un prunier, & mit au monde un fils qui avoit les cheveux & les ſourcils blancs comme la neige. Ce jeune vieillard s'appliqua dans la ſuite à l'étude des ſciences, & compoſa un Livre intitulé *Tau-tſa*, ouvrage qui immortaliſa ſon auteur. La doctrine de ce Philoſophe peut être du goût de Voltaire; car il enſeignoit que Dieu étoit matériel : il admettoit avec lui d'autres dieux ſubalternes : il ſoutenoit que les ames périſſent avec le corps, & il faiſoit conſiſter la félicité de l'homme dans le ſentiment d'une volupté douce & paiſible, qui ſuſpend toutes les fonctions de l'ame. Ce Philoſophe, pour accréditer ſa ſecte, ſe vanta d'avoir trouvé le ſecret de prolonger la vie humaine au-delà de ſes bor-

nes ordinaires. Dans la ſuite les Empereurs ont fait dreſſer à ce Philoſophe un Temple ſuperbe, on lui érigea des ſtatues. Les Prêtres de ce dieu firent accroire à l'empereur nommé *Chin-tſong*, qu'ils avoient reçu du Ciel un Livre myſtérieux concernant l'invocation des génies & des démons. Ce fut alors que l'adoration des démons & le culte idolâtre de toutes ſortes de génies commencerent à s'introduire à la Chine.

Les Prêtres de cette religion ſont infatués des viſions de l'Aſtrologie judiciaire, & des abominables ſuperſtitions de la magie. Ils ſe mêlent d'annoncer l'avenir, & ils accompagnent leurs cérémonies de heurlemens horribles, de contorſions, & d'un bruit effroyable de tambours & de baſſins de cuivre. Voilà, comme vous voyez, des religions à choiſir.

Voltaire auroit bien dû nous apprendre quelle eſt la religion ſi ſage qu'il faut embraſſer. Il y a toute apparence qu'il donnera la préférence à celle de *Confucius*, c'eſt celle des *lettrés*, c'eſt-à-dire, des ſavans. Voyons donc quelle eſt cette religion qui mérite ſi fort ſon eſtime.

Confucius, ce Philoſophe célebre par toute la Chine, naquit cinq cens vingt ans avant Jeſus-Chriſt. Il ſe donna tout

entier à l'étude de la philoſophie. Quand il eut acquis un aſſez grand fonds de connoiſſances, il commença à inſtruire les autres, & parcourant les provinces, il tâcha d'inſpirer aux peuples l'amour de la vertu, le mépris des richeſſes, & la fuite des plaiſirs. Mais il eut la politique de ne point heurter directement les préjugés populaires en matiere de religion. C'eſt-à-dire, que ce docteur s'embarraſſa peu du culte dû à la Divinité. Il n'eut pour objet que de rappeller les hommes à la pratique des vertus ſociales ſans aucun rapport à Dieu.

Nous étonnerons-nous après cela que Voltaire en faſſe tant d'éloge ? Toute la belle philoſophie n'a pour objet aujourd'hui que de porter les hommes à laiſſer là le culte de la Divinité, comme la choſe la plus indifférente, de tolérer toute religion, quelle qu'elle ſoit, & d'unir ſeulement les hommes par quelques loix morales, c'eſt ce qu'ils appellent faire un contrat *ſocial*. Tel a été le plan de *Confucius*, & c'eſt ce qui rend ſa mémoire ſi précieuſe aux yeux de nos Philoſophes. Ils le regardent comme un des grands Apôtres de la Religion naturelle. C'eſt tout dire.

La morale de ce Philoſophe eſt aſſez pure, il parle de Dieu comme d'un *Etre infiniment parfait, origine & eſſence de*

tout être ; mais il ne connoît point ce dogme ſi important pour l'homme, & qui relevera toujours la Religion chrétienne au-deſſus de toutes les autres, c'eſt que Dieu a créé l'homme pour être heureux en lui.

Les principes fondamentaux de la doctrine de *Confucius* ſe réduiſent aux chefs ſuivans. « 1°. Ce qu'on appelle raiſon dans » l'homme doit être conſidéré comme une » émanation céleſte & divine. 2°. On appelle loi ce qui s'accorde avec la raiſon » & la nature. 3°. La loi a été donnée aux » hommes par infuſion, c'eſt un don du » Ciel. 4°. Les paſſions viennent de la nature, & la raiſon doit s'appliquer à les » ſubjuguer. 5°. Dès que l'homme eſt dans » l'âge de faire uſage de ſa raiſon, il doit » former ſa conduite ſur les trois regles » qui ſuivent. 1°. Rendre aux auteurs de » ſa naiſſance les mêmes devoirs qu'il exige de ſes propres enfans. 2°. Avoir pour » ſon Prince la même fidélité & la même » obéiſſance qu'il exigeroit en pareil cas de » ſes inférieurs. 3°. Aimer ſes égaux comme lui-même, & ne rien faire aux autres qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît ».

Telle eſt en abrégé la doctrine de *Confucius*, où l'on voit qu'il ne parle nullement du culte que l'on doit à Dieu & de

la fin que l'on doit se proposer dans toutes ses actions, qui est de l'honorer.

Ce Philosophe eut un grand nombre de disciples, qui prêcherent sa doctrine. Mais ce qui a rendu son nom encore plus célebre, c'est d'avoir expliqué, commenté & augmenté les *Cinq-King*, dont Voltaire paroît faire un grand cas. Les Chinois donnent ce nom à certains Livres, qui contiennent, disent-ils, les plus sublimes mysteres, & en regardent les auteurs comme des gens *inspirés du Ciel*. *King* signifie doctrine sublime. Les docteurs distinguent plusieurs ordres de ces Livres sacrés, suivant le degré d'autorité qu'il leur plaît de leur donner; mais ils en comptent cinq qui sont du premier ordre. Le peuple Chinois a pour eux la vénération que nous avons pour la Bible, & les lettrés en font l'objet de leurs plus sérieuses études. Ces Livres ont quelque ressemblance à ceux de Moyse. On y trouve un mélange de mysteres qui confondent la raison, de préceptes religieux, d'ordonnances légales, de poésies allégoriques & de faits qui concernent l'Histoire Chinoise.

Le premier de ces livres s'appelle *Y-King*. Les Chinois l'attribuent à *Fohi* leur fondateur, qui se disoit inspiré par un serpent, lequel est en grand honneur chez

les Chinois : ce livre n'eſt qu'une table de figures hiéroglyphiques, qui dans tous les tems ont exercé la vaine & crédule ſagacité de ce peuple. Ces figures, qu'on peut réduire à huit principales, ſont compoſées chacune de trois lignes, parties entieres, & partie briſées. Au-deſſus de chaque figure eſt un de ces huit mots : *Ciel*, *Eaux*, *air*, *montagnes*, *tonnerres*, *feu*, *vents*, *eaux des montagnes*. En combinant ces ſignes de huit manieres, il en réſulte ſoixante-quatre figures repréſentées dans une grande table, que les Chinois appellent *Y-King*, ou Livre des *Tranſmutations*. C'eſt-là proprement l'ouvrage de *Fohi*. Le reſte conſiſte en explications & en commentaires, tirés de divers docteurs, principalement de *Confucius*. C'eſt le premier des Chinois qui ait débrouillé ce chaos. Ce Philoſophe en rapporte toute la doctrine partie à la nature des élémens, partie aux mœurs & à la maniere de gouverner les hommes. Il commença par perſuader aux Chinois que ces ſignes ſymboliques contenoient de grands myſteres pour la conduite des Etats. Il réaliſa ces vaines chimeres & en tira méthodiquement d'excellentes inſtructions.

« Dès que le ciel & la terre furent pro-
» duits, dit-il, tous les autres êtres matériels

» existerent. Quand les êtres matériels existerent, il y eut des animaux de deux sexes; il y eut alors pere & fils; quand il y eut pere & fils, il y eut Prince & sujet. De-là, conclut *Confucius*, l'origine des loix & des devoirs de la vie civile ». Ce commentateur entre dans le détail de ces devoirs, & on peut dire qu'il y a de très-beaux principes de morale & de politique; mais c'est dommage qu'ils aient pour base un ouvrage aussi extravagant que le *Y-King*.

Le second de ces livres a été appellé *Chu-King*. Il contient l'histoire des trois premieres dynasties, en y comprenant l'histoire d'*Yao* & de *Chun* que l'auteur fait regner avant les dynasties.

Le troisiéme, qu'on nomme *Chi-King*, est un recueil de Poésies, partie dévotes, partie impies, partie morales & partie libertines, la plupart très-froides.

Le quatriéme & le cinquiéme *King* ont été compilés par *Confucius*. Le premier est purement historique, & sert de continuation au *Chu-King*. L'autre traite des rits, des usages, des cérémonies légales, & des devoirs de la société civile.

La doctrine renfermée dans ces livres est la plus à la mode chez les Chinois. Les lettrés ne sont pas les seuls qui en font profession, les Empereurs, les Princes, les

personnages les plus distingués se font gloire de la suivre : & le respect qu'on a pour ce docteur va jusqu'à l'adoration. Dans presque toutes les villes on lui a érigé un oratoire où les Mandarins & les lettrés s'assemblent certains jours, & lui font des offrandes qui présentent l'idée d'un véritable sacrifice. On apporte du vin, de la viande, du riz, des fruits, des fleurs qu'on met sur une table parmi des flambeaux & des cassolettes. Après plusieurs inclinations profondes, le premier Mandarin prend successivement les viandes, le vin, le riz, & le présente devant la tablette de *Confucius*. En même tems on chante quelques vers en son honneur. On enterre le sang & le poil d'un cochon, qu'on a écorché la veille, & l'on brûle une grande piece de soie.

D'après ce court exposé, comment un homme de bon sens peut-il entreprendre de faire l'apologie d'une telle religion, & la traiter de sage, de simple & d'auguste? Qui ne voit que tout cet éloge est fait en haine de la Religion chrétienne, qu'on a dessein d'abaisser? Je, &c.



XXXIII. LETTRE.

Voltaire convaincu de faux dans ce qu'il dit de l'antiquité de l'Empire de la Chine.

LE jugement, mon fils, de Voltaire sur l'antiquité de l'empire de la Chine, est aussi faux que celui qu'il porte de sa Religion. « Si quelques annales, dit-il, portent un caractere de certitude, ce sont » celles des Chinois, qui ont joint l'histoire du Ciel à celle de la terre. Seuls » de tous les peuples, ils ont constamment » marqué leurs époques par les éclipses, » par les conjonctions des planetes. Et nos » astronomes, qui ont examiné leurs calculs, ont été étonnés de les trouver presque tous véritables. Les autres nations » inventerent des fables allégoriques, & » les Chinois écrivirent leur histoire la plume & l'astrolabe à la main, avec une simplicité, dont on ne trouve point d'exemple dans le reste de l'Asie.

» Il n'y a point de *lettrés* à la Chine, » qui doute que les *Cinq-King* n'ayent été » écrits deux mille trois cens ans avant notre ere vulgaire.

Ce tems ne suffit pas à Voltaire pour y placer l'établissement de l'empire de la Chine; il veut qu'on fasse usage de son grand principe; savoir : « qu'une nation » dont les premieres chroniques attestent » l'existence d'un vaste empire, puissant & » sage, doit avoir été rassemblé en corps » de peuple pendant des siecles antérieurs. » Il prétend encore qu'il y auroit de la » démence à ne pas voir que pour être » exercé dans tous les arts qu'exige la so- » ciété des hommes, il avoit fallu plus de » tems que l'empire Chinois n'a duré, en » ne comptant que depuis l'empereur *Fohi* » jusqu'à nous : » c'est-à-dire, qu'il faut ajouter quatre mille ans aux quatre mille, dont il prétend que nous avons une histoire suivie; &, enfin, à ces huit mille ans, il faut ajouter tous les tems où les hommes vivoient dans les bois comme les bêtes sauvages, se fuyant les uns les autres, & ne pouvant encore exprimer leurs pensées par les sons de la voix.

Ne vous laissez pas étourdir, mon fils, par tous ces beaux raisonnemens de Voltaire, qui n'a pour objet que d'enlever toute l'autorité aux Livres de Moyse, en les convaincant de faux sur l'âge du monde. Vous allez voir combien est fausse sa Philosophie de l'Histoire.

L'analyse que je vous ai faite des *Cinq-King*, doit d'abord fixer votre jugement sur la fausseté de ce que dit Voltaire, que ces Livres sont les plus anciens monumens du monde; & qu'ils sont écrits avec une simplicité dont on n'a pas d'exemple dans le reste de l'Asie, (pas même en Judée sans doute).

Voltaire, pour prévenir tous les doutes que l'on pourroit avoir sur la certitude de ces Livres, éleve le ton, & nous cite au tribunal des Mandarins pour en apprendre l'antiquité. « Il sied bien, dit-il, à des » *lettrés* de Paris, de contester l'antiquité » des livres chinois, regardés comme au- » thentiques par tous les tribunaux de la » Chine »?

Et pourquoi n'oserions-nous pas le faire, puisque nous voyons des *lettrés* de Paris qui révoquent en doute l'antiquité des Livres de Moyse, jugés authentiques par tous les tribunaux des Juifs, & même des Chrétiens?

Voltaire ignore-t-il donc que les *lettrés* de Paris ont de bonnes raisons pour suspecter ces livres, puisque l'Histoire de la Chine nous apprend que l'empereur *Chi-Hoang-ti*, qui regnoit deux cens ans avant Jesus-Christ, publia un Edit, qui ordonnoit, sous peine de la vie, de brûler tous

les livres, excepté ceux d'Agriculture, d'Architecture & de Médecine, comme ne servant qu'à fomenter l'oisiveté aux dépens de l'Agriculture, & des autres arts plus utiles. Cet ordre fut exécuté avec la derniere rigueur. On fit sur-tout une sévere recherche des Livres d'Histoire & de Morale. Or les *Cinq-King* ne furent pas plus épargnés que les autres. Qui donc m'assurera qu'ils ayent échappé aux flammes, & que ce ne soient pas de nouveaux livres qu'on a composés depuis, & qu'on a fait paroître sous le nom des *Cinq-King* pour les faire respecter? Mais je veux que ce soient ceux que *Confucius* a commentés ou composés : leur antiquité n'est pas bien grande, puisqu'elle ne remonte qu'à *Confucius*, qui ne vivoit, selon le calcul des Chinois, que cinq cens ans avant Jesus-Christ. Il est donc faux de dire que ce soient les plus anciens monumens du monde, puisque ceux de Moyse ont été écrits quinze cens ans avant Jesus-Christ.

Voltaire soutiendra, sans doute, pour défendre leur antiquité, qu'il faut les attribuer à *Foki*; mais j'espere prouver que l'antiquité que l'on donne au regne de cet Empereur, est entiérement fabuleuse; ainsi l'antiquité de son livre doit subir le même sort. Enfin je laisse là, si l'on veut, leur

antiquité, je prétends qu'en les ſuppoſant même anciens, ils ne méritent pas d'avoir plus d'autorité; car les plus fameux Docteurs de ce peuple, honteux de l'irréligion & du libertinage qui ſe trouvent dans les poéſies du troiſiéme King, qu'on appelle *Chi-King*, diſent, pour le juſtifier, qu'il a été altéré par des mains profanes. Or ſi un de ces livres ſacrés a été altéré, qui me prouvera que les autres ne l'ont pas été? Nul fond donc à faire ſur eux. Mais indépendamment de ces raiſons, examinons, j'y conſens, ſi l'on doit beaucoup compter ſur les prétentions ambitieuſes de cette nation par rapport à l'antiquité de leur empire.

V. P. du Halde, t. II, page 291.

Les Chinois regardent *Fohi* comme leur premier empereur, & le fondateur de leur monarchie. Les annales le font regner quelques trois mille ans avant Jeſus Chriſt, c'eſt-à-dire, près de ſix cens ans avant la période, où la Chronologie vulgaire de l'Ecriture place le déluge. Quelques écrivains Chinois enchériſſent ſur ce tems, & mettent un intervalle de trente à quarante mille ans entre le premier établiſſement de leurs compatriotes à la Chine, & le regne de *Fohi*. Je ne veux d'abord que cette diviſion entre les auteurs Chinois ſur l'antiquité de leur nation, pour vous convain-

cte qu'il n'y a nul fond à faire ſur leurs époques. Auſſi les auteurs Jéſuites, qui ordinairement ne ſont que trop favorables aux Chinois, non-ſeulement regardent comme fabuleux ces tems qui ont précédé *Foki*, mais rejettent l'époque que les antiquités chinoiſes aſſignent à ſon regne. Il y a, à la vérité, quelques écrivains qui ſoutiennent cette époque de *Fohi;* mais c'eſt ſans préjudice à l'Hiſtoire de Moyſe, car ils prétendent que cette époque eſt compatible avec l'Hiſtoire Sainte, pourvu qu'on adopte la Chronologie Samaritaine, ou celle des Septantes, qui placent le déluge beaucoup plus haut que le calcul des Hébreux. C'eſt le ſentiment de M. Fourmont & de pluſieurs de nos ſavans modernes. M. Schucford a adopté ce ſyſtême, & prétend que *Fohi* eſt le même que *Noé*. Il eſſaye de le prouver par la conformité qu'il trouve entre l'hiſtoire de ce Patriarche, & celle du fondateur des Chinois. Il ajoute que l'arche, où *Noé* fut ſauvé du déluge, s'arrêta ſur une montagne voiſine de la Chine, & que c'eſt dans ce pays qu'il a établi ſon ſéjour.

Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures, l'opinion la plus commune eſt que la Chine commença à ſe peupler un ſiecle ou deux après le déluge, lorſque la con-

fusion des langues dispersa dans l'Asie différentes colonies des Babyloniens.

Histoire univ. liv. 4, c. 11, tradition Franç. in-4°. 1752. Les auteurs Anglois de la nouvelle Histoire universelle non-seulement regardent comme fabuleuses toutes les histoires qui précédent le regne de *Fohi*, mais ils s'inscrivent en faux contre les monumens beaucoup plus modernes. Ils prétendent que les Chinois, non contens d'avoir rempli de fables leur *Chu-King*, & d'autres anciens livres, ont achevé dans la suite de corrompre leurs propres antiquités, ce qui rend une bonne partie de leur histoire tout-à-fait méprisable aux yeux des personnes sensées. Leurs historiens, ajoutent nos critiques, ont ridiculement appliqué à l'état ancien de leur Monarchie, les notions confuses que la tradition leur avoit transmises touchant la création du monde, la formation de l'homme, le déluge, & l'institution des arts. De tout cela, ils ont composé un systême monstrueux d'histoire, rangeant leurs fables sous des époques réglées, comme autant d'événemens & de faits incontestables. Ils ont étendu au-delà de ses bornes légitimes leur prétendu Cycle sexagenaire, dont l'invention est assez moderne, & ils ont rapporté à ce Cycle quantité d'événemens fort antérieurs à son institution, ce qui donne d'étranges soup-

çons contre la ſincérité de leur Chronologie. Enfin ces auteurs Anglois ſoutiennent que ces prétendues antiquités hiſtoriques, dont les Chinois font tant de cas, doivent être conſidérées comme des productions modernes, en comparaiſon des tems dont il eſt fait mention, de maniere qu'on n'en peut tirer aucune certitude, quoiqu'on y découvre de tems en tems quelque lueur de vérité. M. Boyer, auteur très-verſé dans l'Hiſtoire Chinoiſe, & cité par les auteurs Anglois, n'a pas meilleure opinion des anciens monumens de ce peuple. Il fait même aſſez peu de cas du *Chun-Cieu* de Confucius, ouvrage plus moderne, qui contient une hiſtoire aſſez informe des dynaſties, qui ont précédé le tems de ce Philoſophe. Ce docte écrivain qui a donné une traduction de cette chronique, ne craint point de la comparer aux Mémoires d'un bon Fermier, qui s'aviſeroit d'écrire l'hiſtoire de ſon pays. Si Confucius, concluent nos hiſtoriens, a compoſé une ſi miſérable Chronique, ſoit faute de talens, ſoit plutôt, comme il l'avoue lui-même, faute de bons matériaux, que doit-on penſer des hiſtoriens Chinois, qui écrivoient dans les ſiecles les plus reculés? Ce grand Philoſophe ſe plaint dans le *Chun-Cieu* de la diſette des monumens hiſtori-

ques, la plupart des anciens matériaux ne ſubſiſtant plus dans le tems qu'il écrivoit. Et cependant, diſent nos Anglois, les Jéſuites, de concert avec les Chinois modernes, oſent produire au jour une hiſtoire authentique des Monarques de la Chine, qui précéderent ce Légiſlateur de plus de deux mille ans.

La preuve que Voltaire prétend tirer des obſervations Aſtronomiques pour autoriſer l'authenticité de cette hiſtoire n'eſt pas plus juſte. Nos hiſtoriens Anglois ſoutiennent que les Chinois ne furent en état de faire des obſervations tant ſoit peu paſſables, que pluſieurs ſiecles après le regne de *Chan-Kang*, tems auquel on rapporte la fameuſe éclipſe dont le *Chu-King* fait mention. Il eſt certain que ces peuples n'avoient, il y a cent ans, que des notions fort imparfaites de l'Aſtronomie. Ils en étoient réduits à recourir à des Aſtronomes Mahométans pour la compoſition de leurs propres Calendriers; & probablement ils ſeroient encore dans la même ignorance, ſi les Jéſuites ne les euſſent inſtruits. Que doit-on penſer après cela de leurs obſervations aſtronomiques ſous les premieres dynaſties? Et comment ſe perſuader que près de quatre mille ans avant l'arrivée des Mathématiciens Jéſuites, les Chinois fuſſent déja capables

capables de calculer les éclipſes? Celles dont il eſt parlé dans le *Chu-King* & dans d'autres livres, peuvent avoir été calculées après coup; & rien n'empêche de croire qu'on les a frauduleuſement inſérées dans des annales publiques. Rien de plus ordinaire aux Chinois que de feindre des conjonctions de planetes, ou d'autres phénomenes, pour amuſer & flatter leurs Princes. De pareilles conjonctions notoirement fauſſes ſe trouvent aſſez fréquemment dans les annales de ce peuple, ſur-tout au commencement d'une révolution, qui met ſur le trône une nouvelle dynaſtie. On a reconnu la chimere de pluſieurs obſervations céleſtes, rapportées dans les plus anciennes hiſtoires. Le Pere Martini, Jéſuite, a lu dans un de leurs plus anciens livres, que ſous le regne d'*Yao* le ſoleil éclaira la Chine dix jours & dix nuits ſans interruption, ce qui fit craindre un embraſement univerſel. Ceux qui donnent croyance à cette impertinente fiction, diſent nos Auteurs, peuvent auſſi ajouter foi à l'éclipſe obſervée ſous le regne de *Chan-Kang* deux mille cent cinquante-cinq ans avant l'ere chrétienne, & fonder ſur cette vaine obſervation l'antiquité fabuleuſe de la nation Chinoiſe.

M. Fouquet, évêque titulaire d'Eleu-

theropolis, publia en 1729 une table chronologique de l'empire Chinois, rédigée par un Seigneur Tartare, qui étoit viceroi de ce canton en 1720. Ce Seigneur l'avoit tirée du *Chang-cun*, ou des grandes annales de la Chine. Cette table fixe le commencement de la véritable chronologie des Chinois au regne de *Lyc-vang*, dont l'époque se rapporte à l'année 434 avant Jesus-Christ. Les auteurs du *Chang-cun* ne remontent pas plus haut & conviennent de bonne foi que la chronologie des tems qui précedent, est remplie d'erreurs & d'incertitudes. M. Fouquet observe qu'on pourroit, pour de très-bonnes raisons, placer encore plus bas l'ere de la véritable histoire chinoise, & que les annales de ce pays ne méritent aucune créance, si l'on remonte quatre cens ans au-delà de Jesus-Christ. Le même auteur ajoute que M. Maigrot, évêque de Conon, ne croyoit pas le cycle chinois fort ancien; que suivant les idées de ce Prélat, c'étoit une erreur grossiere, que d'en attribuer l'institution à *Wang*, second successeur de *Fohi;* que les auteurs du *Chang-cun* l'ont employé les premiers pour compter les années, & que jusques-là, on ne s'en étoit servi que pour compter les jours; qu'enfin on ne peut faire aucun fond sur la chronologie des an-

ciens tems, & que les années & les éclipſes ont été ajuſtées ſuivant la fantaiſie des hiſtoriens.

Jugez, d'après ces autorités, mon fils, quel fond on doit faire ſur tous les raiſonnemens de Voltaire. Vous voyez qu'il eſt convaincu de faux ſur tous les articles qu'il avance.

Il eſt faux qu'il y ait un concert unanime ſur les annales chinoiſes ; il eſt faux que nos Aſtronomes, qui ont examiné leurs calculs, ayent été étonnés de les trouver preſque tous véritables ; il eſt faux qu'il n'y ait aucune contradiction dans leurs chronologies ; il eſt faux que leur hiſtoire ſoit écrite avec ſimplicité, & c'eſt une emphaſe ridicule de nous dire qu'ils ont écrit, *la plume & l'aſtrolabe à la main ;* il eſt faux que l'on ait des hiſtoires de leurs empereurs écrites par des auteurs contemporains ; il eſt faux qu'ils aient marqué leurs époques par des éclipſes & des conjonctions de planetes qui ſe trouvent juſtes ; il eſt faux qu'ils ne parlent jamais de révolutions phyſiques, puiſqu'ils parlent d'un ſoleil qui les a éclairés pendant dix jours & dix nuits ; il eſt faux qu'ils n'aient point inſéré des fictions dans leur hiſtoire, qu'ils n'y parlent point de prodiges, qu'ils n'aient point eu d'homme qui ſe ſoit dit *inſpiré ;*

il eſt faux que leur hiſtoire ne faſſe aucune mention de College de Prêtres.

Tout eſt donc faux dans ce que Voltaire dit des Chinois. Jugez des autres articles par celui-là, & convenez avec moi de la vérité de ce proverbe : quiconque s'eſt fait connoître par une fraude honteuſe, ne mérite pas d'être cru, lors même qu'il dit la vérité.

Quelle confuſion pour les admirateurs de Voltaire, de voir qu'ils ayent donné leur confiance à un homme qui la mérite ſi peu, & qui n'écrit que pour tromper !

Avant que de finir cet article, je ferai une obſervation qui me paroît importante. Voltaire ſe pique d'une profonde érudition, & je ne la lui diſpute pas, puiſqu'il nous cite le *Vedam* & *Sanchoniaton*, &c. Mais au lieu d'aller creuſer dans des ſources ſi éloignées, que ne puiſe-t-il ſa ſcience dans les mémoires de l'Académie des Inſcriptions ? il trouvera dans les années 1758, 1759 & les ſuivantes, pluſieurs diſſertations du ſavant M. de Guignes ſur les antiquités chinoiſes, dans leſquelles cet Académicien prouve, que l'hiſtoire des Chinois n'eſt que celle des Egyptiens défigurée. Ce célebre Académicien a découvert une parfaite conformité entre les lettres hyerogliphiques des Chinois, & l'al-

phabet des Egyptiens; & en pouſſant plus loin ſes recherches, il a reconnu la même reſſemblance dans l'hiſtoire des deux peuples, dans leurs coutumes & leurs loix; enfin il a remarqué que la longue ſuite des vingt-deux dynaſties Chinoiſes, qu'ils font remonter à vingt mille ans, n'eſt copiée que ſur l'hiſtoire fabuleuſe des Egyptiens, leſquels, comme nous l'avons déja dit, n'ont fait que coudre bout à bout, les dynaſties de pluſieurs rois qui étoient contemporains. M. de Guignes s'eſt apperçu de cette ſupercherie par la comparaiſon qu'il a faite des noms des rois de ces deux peuples. Il a vu qu'il y avoit très-peu de différence; & on reconnoît aiſément qu'elle ne vient que de la variété qui ſe trouve dans les deux langues : il eſt donc viſible que les auteurs Chinois, pour flatter l'orgueil de leur nation, ont copié l'hiſtoire menſongere des Egyptiens, & l'ont adoptée; ne s'imaginant pas qu'il s'éleveroit un ſavant en France qui découvriroit leur ſupercherie.

Que penſer après cela des éloges outrés que donne Voltaire à l'hiſtoire & à la chronologie des Chinois, qui, dit-il, n'écrivent que l'aſtrolabe à la main? Qu'on apprenne de cette bévue à ſe défier de ſon érudition. Au reſte, j'ai de la peine à croire qu'il n'ait

pas lu les mémoires de M. de Guignes ; & alors il y auroit en lui de la mauvaise foi; s'il ne les a pas lus, qu'il avoue son ignorance, & qu'il ne mette plus à la tête de ses livres le titre fastueux de *Philosophie de l'Histoire.* Je sens qu'il doit être dur pour lui de s'entendre faire de pareilles leçons par une femme ; mais il le mérite bien par sa hardiesse à attaquer la Religion chrétienne.

Quelqu'animé que soit Voltaire contre le Christianisme, il lui échape cependant des aveux importans, qui peuvent nous servir à constater la vérité des livres de Moyse. Il est juste que nous en profitions. Il dit au *chapitre* 17, *page* 109, que « le » Vedam des anciens Bracmanes, (c'est le » rituel de leur Religion) enseigne que le » premier homme fut *Adimo*, & la pre- » miere femme, *Procrite. Adimo* signifioit » *Seigneur*, & *Procrite* vouloit dire *la vie*; » comme *Eva* chez les Hébreux signifioit » aussi *la vie*. Cette conformité mérite, » dit-il, une grande attention. Et il ajoute : » n'oublions pas sur-tout qu'ils eurent » un *Paradis terrestre*, & que les hommes » qui abuserent des bienfaits de Dieu fu- » rent chassés de ce Paradis ». Voltaire convient encore que la chûte *de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de*

Philosophie de l'histoire, chap. 32, *page* 13.

presque toutes les anciennes nations, & il parle des cérémonies qu'employoient les peuples des Indes pour obtenir de l'Etre Suprême d'effacer les péchés que l'enfant peut avoir commis, quoiqu'il ne soit né que depuis huit jours.

On trouve, selon lui, dans leur *Vedam* dix commandemens, qui sont dix péchés à éviter, qui reviennent aux commandemens de Moyse. Enfin il est parlé dans cette loi des sacrifices pour les morts. Nous adoptons tout ce que dit ici ce Philosophe.

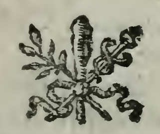
Nous ajoutons que l'on trouve encore dans l'histoire de Ceylan, d'anciennes traditions également favorables à l'histoire de Moyse. Les Ceylanois prétendent que leur Isle étoit anciennement une portion du Paradis terrestre. Ils connoissent le premier homme sous le nom d'Adam, ils disent qu'il a été créé sur une de leurs montagnes, nommée *Amalec*, & conservent un grand respect pour une grande pierre sur laquelle est imprimé, disent-ils, le vestige d'un de ses pieds, une fois plus grand que nature. Il y a un lac très-profond situé sur la cime de la même montagne, qu'ils croyent avoir été formé des pleurs d'*Eve* à la mort d'*Abel*. Ils prétendent que ces traditions avoient cours dans le pays sous le regne de *Vigia-Ragja*, qui vivoit cinq cens

ans avant Jesus-Christ, & qui donna à l'Isle le nom de Terre-Sainte.

Tout est précieux dans ces témoignages. D'où peut venir, en effet, cette conformité de l'histoire des Indiens avec celle de Moyse ? comment ont-ils pû se trouver d'accord avec les Juifs, nation qui leur étoit pleinement inconnue, sur les noms du premier homme & de la premiere femme, sur la chûte de l'homme, sur son expulsion du Paradis terrestre, sur les dix commandemens, sur une autre vie, sur ce que Dieu écoute les prieres pour les morts ?

Si on est de bonne foi, on doit convenir que cette conformité de sentimens sur des faits que l'esprit humain ne peut inventer, prouve que tous les peuples ont une même origine, & qu'ils ont puisé dans la même source la croyance des principales vérités, connues de nos premiers Peres. Les hommes, en se dispersant après le déluge, étoient instruits de tous ces dogmes précieux. La plupart les ont oubliés; d'autres en ont conservé une partie, & y ont mêlé bien des fables, c'est ce qui fait que nous retrouvons dans ces fables mêmes, les grands traits de l'histoire des premiers siecles, telle qu'elle est rapportée par Moyse.

Rien ſur-tout n'eſt plus important que l'aveu de notre ennemi déclaré, que « la » chûte de l'homme dégénéré eſt le fon- » dement de la Théologie de preſque tou- » tes les anciennes nations ». La croyance du péché originel n'eſt donc pas un dogme particulier aux Chrétiens. Or, cette réunion des peuples à admettre un dogme qui répugne ſi fort à la Philoſophie, en prouve la vérité. Il eſt viſible que la tradition s'en eſt conſervée chez tous les peuples. Ce dogme, une fois admis, la Religion chrétienne eſt démontrée, comme je crois l'avoir prouvé dans mes lettres. J'ai donc eu raiſon de dire que Voltaire nous fourniſſoit des armes contre lui. Telle eſt la gloire de la Religion de faire ſervir la main de ſes plus cruels ennemis à lui élever un trophée. Honorez-la, mon fils, & vous aurez part à ſon triomphe. Je, &c.



XXXIV. LETTRE.

SIXIÉME ATTAQUE.

Voltaire prétend qu'Abraham n'est point le Patriarche des Juifs.

RÉPONSE.

VOUS avez lu, mon fils, l'Histoire sainte, & par conséquent la vie d'Abraham. Je suis persuadée qu'il ne vous est pas venu dans l'esprit que cette histoire ne fût qu'un roman inventé par les Juifs pour se faire honneur de descendre d'un homme célebre. Je crois qu'avant Voltaire, aucun de ceux qui ont lu cette histoire, sans haine contre la Religion, ne l'ont pensé; & en effet, indépendamment de l'autorité divine qui la garantit, elle porte avec elle des caracteres de vérité, qui ne laissent aucun doute sur sa certitude. C'est ainsi qu'en a jugé M. Bossuet.

« Abraham, dit cet Auteur si judicieux, » a toujours été célebre dans l'Orient. Ce » ne sont pas seulement les Hébreux qui le » regardoient comme leur pere, les Idu- » méens se glorifioient de la même origine. » Ismaël, fils d'Abraham, est connu parmi

» les Arabes, comme celui dont ils sont
» sortis. La Circoncision leur est demeurée
» comme la marque de leur origine, & ils
» l'ont reçue de tout tems, non pas au
» huitiéme jour à la maniere des Juifs,
» mais à treize ans, comme l'Ecriture nous
» apprend qu'elle fut donnée à Ismaël leur
» pere. Coutume qui dure encore parmi
» les Mahométans. D'autres peuples Ara-
» bes se souviennent d'Abraham & de Cé-
» thura, & ce sont les mêmes que l'Ecri-
» ture fait sortir de ce mariage. Ce Patriar-
» che étoit Chaldéen, & ces peuples re-
» nommés par leurs observations astrono-
» miques, ont compté Abraham comme
» un de leurs plus savans observateurs ».

La terre de Chanaan étoit pleine de monumens précieux, qui rappelloient sans cesse aux Juifs le souvenir de leur saint Patriarche. On y voyoit les lieux qu'il avoit habités, ceux où Dieu s'étoit communiqué à lui, les autels qu'il avoit dressés, les bois qu'il avoit plantés, les puits qu'il avoit creusés; & enfin les tombeaux où reposoient ses cendres. Ces lieux ont toujours été en vénération à ce peuple, puisqu'il sacrifioit sur les montagnes où Dieu s'étoit manifesté à ce Patriarche, malgré l'ordre que le Seigneur avoit donné de ne plus sacrifier qu'à Jérusalem.

Tant de témoignages n'en imposent pas à Voltaire. Il est glorieux à un Philosophe de ce mérite, de ne point penser comme le commun des hommes. Il sait que pour se faire admirer de ses confreres en impiété, il faut se distinguer par les sentimens les plus hardis. Oser nier un fait cru universellement depuis quatre mille ans, c'est agir en grand philosophe. C'est aussi ce qu'il a entrepris par rapport à Abraham : il a formé le plan de l'enlever aux Juifs, afin de combattre l'histoire de Moyse, & de sapper toute la révélation. Il semble qu'on auroit dû au moins attendre d'un tel critique une dissertation savante pour faire voir au genre humain qu'il étoit dans l'illusion sur ce point ; mais non, l'oracle des Philosophes n'est point assujetti à cette regle. Son sentiment doit faire autorité, aussi s'est-il dispensé de donner aucune preuve de la fausseté qu'il impute à l'Histoire sainte. Une petite conformité qu'il trouve entre le nom d'Abraham & le nom d'une divinité des Indiens, fait toute sa preuve. Ce grand observateur, placé sur sa guérite philosophique, prend en main son télescope, promene sa vue sur les pays les plus éloignés, perce dans les siecles les plus reculés, & découvrant que dans l'Inde on adore un ancien roi connu sous le nom

de *Bram*, & dont les Prêtres portent le nom de *Brames*, il en conclut que c'eſt ce *Bram* que les Juifs ont pris pour leur Patriarche, afin de s'illuſtrer.

Donnez-vous bien de garde, mon fils, de rire d'une imagination auſſi groteſque, vous ſeriez déclaré coupable de leze-majeſté philoſophique, & tout l'Aréopage Encyclopédique vous condamneroit à une amende honorable envers le grand Papa (*a*), qui ne manqueroit pas de vous traiter d'ignorant, de ſuperſtitieux & de fanatique.

Pour moi, qui ai levé le maſque, & qui m'attends bien que ces Meſſieurs m'honoreront d'un ſouverain mépris, & qu'ils diront pour toute réponſe, ce n'eſt qu'une femme qui parle, laiſſons-la dire, je vais profiter de mon droit, & philoſopher ſur l'hiſtoire d'Abraham, afin de la venger des attaques de ce mordant critique.

Je commencerai par propoſer quelques queſtions à notre Philoſophe. Qu'il me diſe donc d'abord dans quel tems les Juifs ont comploté entr'eux une pareille fourberie, quelle en eſt l'époque? eſt-ce après le retour de la captivité de Babylone qu'il faut la placer? Non, ſans doute; car on peut

---

(a) C'eſt le nom que les adulateurs de Voltaire lui donnent par reſpect.

voir par leurs Prophetes & leurs livres historiques, que cette imposture prétendue étoit déja établie : elle l'étoit avant David, qui parle souvent d'Abraham ; elle l'étoit sous Josué. Les douze Tribus, qui subsistoient alors, regardoient toutes Abraham comme leur Patriarche. Dira-t-on que c'est Jacob qui leur a fait accroire qu'il descendoit d'un Abraham, qui n'avoit jamais existé, & qu'il avoit pris cette idée de la connoissance qu'il avoit de ce *Bram*, dieu des Indiens ? Mais avant que d'établir une telle hypothèse, il faudroit prouver que Jacob avoit connoissance de ce dieu des Indiens, ce qui n'a aucune vraisemblance. 2°. Comment imaginer que Jacob ait pû persuader une telle imposture à tous ses enfans qui avoient vécu avec Isaac, fils d'Abraham ? Il faudroit donc qu'Isaac fût entré dans le complot ; il faudroit que tous les esclaves se fussent prêtés à soutenir une telle imposture ; il faudroit que tous les peuples voisins y eussent consenti. Or, un homme sensé peut-il admettre de telles suppositions ? N'est ce pas heurter de front la raison ? Ne seroit-il pas échappé quelques paroles aux petits enfans des Patriarches qui auroient découvert toute l'imposture ? Et les Rabins, si attentifs à ramasser toutes les histoires vraies ou fausses, auroient-ils man-

qué d'en faire quelque mention ? En un mot, je dis hardiment qu'il est absolument impossible qu'une pareille fourberie s'introduise sans laisser quelque trace. Or, il n'y en a aucune dans l'histoire. Voltaire ne doit qu'à lui-même cette pensée, personne ne la lui dispute, elle est digne de lui, & il n'y a qu'une haine aveugle & forcenée contre la Religion qui puisse lui faire enfanter de pareilles calomnies.

Une seconde question que j'ai à faire à ce juge impartial, c'est de me dire quel motif pouvoit engager Jacob ou les Juifs, à se décorer d'une fausse généalogie ? C'est pour s'illustrer, dit-il, d'un beau nom. Mais, ou les voisins connoissoient ce dieu des Indiens, ou ils ne le connoissoient pas. S'ils le connoissoient, ils n'auroient pas manqué de se moquer des Juifs, qui auroient eu la folie de le prendre pour leur Patriarche ; s'ils ne le connoissoient pas, les Juifs n'en pouvoient tirer aucune gloire.

Voilà donc Voltaire réduit à l'impuissance de me fixer le tems où cette fable a commencé à s'établir, de m'en nommer l'auteur, & de me dire un motif raisonnable qui ait porté les Juifs à adopter une telle fourberie. Donc notre critique doit être déclaré calomniateur de tout le peuple de Dieu. Ce nom ressemble assez à celui

d'*accusateur des enfans de Dieu*, qui est donné dans l'Apocalypse à Satan.

Voltaire, dira-t-on, n'a aucune preuve à donner de ce qu'il avance si témérairement; mais en pouvez-vous donner de la certitude de l'histoire d'Abraham ? Oui, sans doute; & de bien propres à satisfaire tout esprit raisonnable, & à fermer la bouche de ces esprits contentieux, qui ne combattent la vérité que parce qu'ils ne l'aiment pas.

Le peuple Juif est de tous les peuples celui dont l'histoire est la plus certaine, tant par les caracteres de vérité & de simplicité qu'elle porte, que par l'autorité divine qui la garantit. Rappellez vous ce mot de Rousseau, en parlant de l'Evangile : « Mon » ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente. » L'Ecriture Sainte a des caracteres de vé» rité si frappans, que l'inventeur en seroit » plus grand que le héros ».

Chez les Juifs, l'histoire faisoit partie de la Religion; tout y étoit sacré pour eux, parce qu'ils étoient convaincus que Dieu influoit dans tous les événemens qui les regardoient. Aussi voyons-nous que tous les faits importans étoient consignés dans des registres publics, & qu'ils étoient écrits par des Prophetes. L'histoire abrégée que nous avons des Rois nous renvoye continuelle-

ment aux annales des rois de Juda & d'Iſraël, & nous cite les Prophetes qui les avoient compoſées.

On voit par les Paralipomenes, que les Juifs étoient ſur-tout très-curieux de conſerver leur généalogie. Chaque famille étoit en état de produire ſes titres, & de montrer ſa deſcendance depuis Abraham. Qu'on juge après cela, s'il étoit poſſible qu'il s'introduisît quelque fauſſeté dans une généalogie conſervée ſi précieuſement? Toute une famille, toute une tribu, tout un peuple y étoit intéreſſé, & veilloit ſur ce point important. En ſorte que j'oſe dire que les actes de nos Notaires & nos regiſtres de baptêmes ne méritent pas plus de foi que ces généalogies, ſi religieuſement conſervées. Or, ſi on ne peut ſoupçonner une généalogie particuliere d'avoir été altérée; comment peut-on penſer que toutes les généalogies de tant de familles l'ayent été dans le point capital? Toutes venoient ſe rejoindre à Abraham comme à un centre de réunion, & c'eſt delà que tous les Juifs partoient pour ſe regarder comme freres. Il n'y a jamais eu entr'eux à ce ſujet la plus légere conteſtation. Celui de la Tribu de Ruben n'envioit point à celui de la Tribu de Lévi la gloire d'avoir le Sacerdoce; & celui de la Tribu de Juda ne ſe prévaloit

point de la gloire qu'il avoit d'être de la Tribu dans laquelle ſe trouvoit le Sceptre. Tous ne connoiſſoient d'autre gloire que celle d'être enfans d'Abraham. Ce titre faiſoit toute leur nobleſſe, & c'eſt ſur ce titre qu'ils ſe regardoient comme élevés au-deſſus de toutes les autres nations.

Comment un prétendu ſage oſe-t-il aujourd'hui attaquer ce titre, & cela ſans preuve, ſans raiſon? Pourquoi montre-t-il plus de haine contre ce peuple que n'en ont montré les nations voiſines des Juifs? Jamais les Iſmaélites, les Iduméens & tant d'autres peuples qui deſcendoient auſſi d'Abraham, n'ont conteſté aux Juifs l'honneur d'être de la branche ainée, la branche privilégiée, & d'être les héritiers de toutes les promeſſes faites à Abraham. Or, l'auroient-ils ſouffert, s'il y avoit eu lieu à la contradiction? Ils ont toujours regardé les Juifs comme leurs ennemis, ne leur auroient-ils pas diſputé ce privilege, s'ils l'euſſent pû?

Que l'impoſteur rougiſſe donc de ſon impudence à attaquer les vérités les plus inconteſtables. Tout chez les Juifs leur rappelloit la mémoire d'Abraham. Ils vivoient tous dans l'eſpérance de voir s'accomplir les promeſſes qui avoient été faites à ce Patriarche, d'un fils en qui toute la terre ſeroit bénie. Ils ſavoient qu'ils ne poſſé-

doient la Terre promiſe que comme héri-tiers d'Abraham, auquel Dieu avoit pro-mis de la donner pour lui & ſes deſcen-dans.

La Circoncifion enfin, qui étoit le ſi-gne de leur alliance avec Dieu, & qu'ils avoient reçue d'Abraham, leur en rappel-loit ſans ceſſe le ſouvenir. La premiere le-çon qu'on apprenoit à un Juif, c'eſt qu'il étoit fils d'Abraham, qu'il étoit béni en lui, & que c'étoit en qualité d'enfant d'A-braham qu'il étoit du peuple de Dieu.

Que ſi malgré tant de preuves qui atteſ-tent qu'Abraham, né en Chaldée, étoit le vrai Patriarche des Juifs, Voltaire s'obſti-ne encore à le révoquer en doute, je dis alors qu'il n'y a plus pour lui de fait dans l'hiſtoire ſur lequel il puiſſe compter. Ainſi qu'il renonce à nous en citer un ſeul; qu'il laiſſe-là toute ſon hiſtoire des Chinois qu'il nous vante tant. Nous pourrons douter des faits qui nous intéreſſent le plus, tel que celui du regne de Clovis, dont nous voyons encore le tombeau au milieu de nous, ſi on doute de celui d'Abraham.

Voltaire, pour appuyer cette groteſque & ridicule hypothèſe ſur l'hiſtoire d'Abra-ham, fait une difficulté qui peut paroître embarraſſante à ceux qui n'approfondiſſent rien. Voici ſes paroles.

Phil. de l'hist. ch. 16, p. 95.

« La Genese dit qu'Abraham sortit d'Aran âgé de soixante-quinze ans, après la mort de son pere. Mais la même Genese dit que Tharé son pere l'ayant engendré à soixante-dix ans, vécut jusqu'à deux cens cinq ans. Ainsi Abraham avoit cent trente-cinq ans quand il quitta la Chaldée ».

Je ne sais où Voltaire a trouvé dans la Genese que Tharé étoit mort quand Abraham sortit d'Aran : c'est saint Etienne qui le dit, *Act.* 7, 4, &c. Dirai-je que c'est ignorance dans cet homme? On ne me croira pas; disons donc que c'est malice. Il a cherché à mettre de la contradiction dans la Genese même. Mais, direz-vous, au moins, c'est une contradiction dans l'Ecriture sainte. Voici la réponse que m'a fourni mon Mentor.

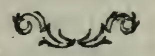
Il est vrai que le texte Hébreu, tel qu'on l'a aujourd'hui, porte comme la Vulgate, que Tharé vécut deux cens cinq ans. Mais il est juste de consulter le Pentateuque Samaritain, parce qu'il est écrit en caracteres Samaritains, qui sont les premiers caracteres dont les Hébreux se sont servis jusqu'au tems d'Esdras. Les savans conviennent assez généralement aujourd'hui de l'authenticité & du prix de cet exemplaire du Pentateuque ; & ceux qui se donneront

la peine de le confronter avec le Pentateuque, écrit en caracteres Caldaïques, conviendront, ſans doute, qu'il s'eſt gliſſé dans ce dernier un grand nombre de fautes qui ne ſe trouvent point dans le Pentateuque Samaritain.

Ainſi dans l'endroit objecté par l'auteur, on lit dans le Pentateuque Samaritain que Tharé mourut âgé de cent quarante - cinq ans. Ce nombre d'années s'accorde avec ce que ſaint Etienne dit dans les Actes : Tharé âgé de ſoixante - dix ans engendra Abraham, & Abraham demeura avec ſon pere juſqu'à la mort de celui-ci, arrivée en ſa cent quarante - cinquiéme année. Alors Abraham âgé de ſoixante - quinze ans part d'Aran, & va en Chanaan.

Je ne puis croire que Voltaire, qui eſt un homme univerſel, ait ignoré cette réponſe, qui ſe trouve dans les Commentateurs; mais il s'eſt établi juge, non pour diſcuter les preuves de la Religion, mais pour les combattre.

Je le plains, mais je plains encore plus ceux qu'il ſéduit. Fuyez - le comme vous fuiriez un ſerpent. Je, &c.



XXXV. LETTRE.

SEPTIÉME ATTAQUE.

Voltaire critique plusieurs autres points de l'Histoire de Moyse.

RÉPONSE.

JE ne finirois point, mon fils, si j'entreprenois de vous exposer toute la mauvaise foi qui regne dans tous les écrits de Voltaire contre la Religion. Vous en avez déja vu plusieurs traits, je vais encore en exposer à vos yeux quelques autres, & vous verrez que toute sa batterie est dressée contre les Livres saints. Premiere attaque. « Il est faux, selon lui, que Moyse ait été » sauvé des eaux du Nil par la fille du roi » Pharaon, la preuve, c'est que personne » ne se baigne dans le Nil, à cause des cro- » codiles ». Mais peut-on croire que les crocodiles approchassent d'une ville telle que Memphis, remplie d'un peuple innombrable, où on leur auroit fait la guerre? D'ailleurs étoit-il difficile que cette fille du Roi eût fait pratiquer sur un bras de ce

fleuve des endroits où elle pouvoit ſe baigner ſans courir aucun riſque ?

2°. Voltaire demande comment Pharaon pouvoit pourſuivre les Juifs avec une cavalerie nombreuſe, après que les chevaux étoient morts dans la cinquiéme & ſixiéme plaies ?

Cette objection a été réfutée mille fois, pourquoi rebattre toujours la même choſe ?

Plus cette contradiction eſt ſenſible, plus on doit comprendre qu'elle n'auroit pas échappé à Moyſe, ſi elle avoit quelque réalité; Moyſe parloit à un peuple qui ſavoit ce qui en étoit, & qui n'avoit pas beſoin d'explication. Ainſi moins il prend de précautions, moins il doit être ſuſpect.

Mais nous pouvons aiſément comprendre que ces deux plaies n'avoient fait mourir que les beſtiaux qui étoient ou dans la campagne, ou autour de la ville de Memphis, dans laquelle Moyſe opéroit ſes prodiges.

3°. « Qu'eſt-ce, dit Voltaire, qu'un » vieillard de quatre-vingts ans, pour entreprendre de conduire par lui-même » tout un peuple, ſur lequel il n'a aucun » droit ? ſon bras ne peut combattre, ſa » langue ne peut articuler, il eſt décrépit » & begue ». *Ch. 40, page 139.*

Tout eſt ici exagéré, & préſenté d'une maniere odieuſe. Moyſe avoit, à la vérité, quatre-vingts ans, mais il n'étoit pas décrépit pour cela, il avoit encore toute ſa force & ſa vigueur; l'Ecriture ſainte nous en donne la preuve, puiſqu'elle nous dit que Moyſe à l'âge de cent vingt ans avoit conſervé ſa vue & ſes dents. Cette force conſervée à Moyſe, n'a rien de ſi extraordinaire : l'Hiſtoire de tous les peuples & de tous les ſiecles nous fournit des exemples pareils. Au reſte quand on jugeroit la choſe impoſſible naturellement, il ne ſeroit pas difficile de comprendre, que celui qui a conſervé les habits & les ſouliers des Iſraélites pendant quarante ans, ſans qu'ils s'uſaſſent, pouvoit auſſi conſerver les forces à ſon Miniſtre, ſans qu'elles s'affoibliſſent.

Voltaire, en ſuivant les principes de ſa Philoſophie, conclut hardiment que Moyſe n'étoit pas en état de conduire un peuple ſi nombreux. Il ſuppoſe, ce qui eſt faux, qu'il a entrepris de lui-même de le conduire, tandis qu'il eſt démontré qu'il n'a pas fait un pas ſans l'ordre de Dieu, & ſans être conduit par l'Ange qui l'accompagnoit.

Moyſe, dit notre critique, n'étoit pas en état de combattre. Qu'en ſait-il? mais je

je le veux. La force d'un Commandant est-elle dans le bras, n'est-elle pas plutôt dans l'esprit? Un vieux Commandant n'en fait-il pas plus que mille bras dans la guerre ?

La langue de Moyse, dit Voltaire, n'articuloit pas aisément. Qu'est-ce que cela fait? Il avoit bien su se faire entendre de Pharaon & des Egyptiens. D'ailleurs un homme qui commande à toute la nature est toujours bien éloquent.

4°. « Moyse, dit notre Philosophe, ne » conduit ses suivans que dans des solitu- » des affreuses pendant quarante ans. Il » veut leur donner un établissement, & il » ne leur en donne aucun. Il est à la tête » de six cens mille combattans, & il ne » pourvoit ni au vêtement, ni à la subsis- » tance de ses troupes. *Ibidem.*

5°. » Moyse veut aller dans la contrée » de Jéricho, & il tourne à l'orient, pays » sauvage, stérile, hérissé de montagnes, » sur lesquelles il ne croît pas un arbuste, » sans aucun ruisseau, sans sources ». P. 140.

Moyse ne régle pas la marche du peuple d'Israël, c'est l'Ange du Seigneur qui est à sa tête, & c'est lui qui marque les campemens; les affreuses solitudes, où ce peuple demeure pendant quarante ans, prouvent qu'il n'y a que Dieu qui ait pu l'y nourrir;

& Moyse plein de confiance dans la Providence, n'avoit pas besoin de pourvoir à ses vêtemens & à sa subsistance. S'il ne leur donne aucun établissement, c'est que le moment n'en étoit pas encore venu. Ainsi toutes les réflexions que fait Voltaire sur l'état du peuple dans le desert, ne servent qu'à prouver que Moyse ne consultoit point son goût, & qu'il partageoit sans murmure avec son peuple toutes les fatigues inséparables d'un tel voyage. S'il eût suivi son propre esprit, il ne seroit pas demeuré si long-tems dans ces pays *sauvages, stériles, hérissés de montagnes, & qui étoient sans sources & sans ruisseaux*. Ce Législateur n'ignoroit pas la route qu'il falloit suivre, puisque lui même l'avoit tenue lorsqu'il se retira chez Jethro, Madianite, & lorsqu'il en revint; & que d'ailleurs il n'auroit pas manqué de guide. Tout un peuple n'auroit jamais consenti à s'engager dans de pareils chemins, s'il n'eût connu la volonté de Dieu : d'autant mieux que Dieu seul pouvoit y fournir à ses besoins, & qu'il ne le pouvoit même que par des miracles. Or ce peuple y a réellement subsisté. Dieu a donc opéré des miracles.

6°. « Les Chananéens ou Phéniciens, » sur le bruit de cette irruption d'un peu» ple étranger, viennent le combattre dans

» ces deserts vers Cades-Borné, comment
» se laisserent-ils battre, à la tête de six
» cens mille soldats, dans un pays qui ne
» contient pas aujourd'hui trois mille ha-
» bitans » ?

Les premiers ennemis qui vinrent attaquer les Israélites dans le desert, furent les Amalécites, qui furent vaincus. Ils vinrent une seconde fois avec les Chananéens : la plupart des Israélites voulurent combattre, quoique Dieu le leur eût défendu, & que Moyse, Josué, & un nombre de leurs freres, soumis à la défense de Dieu, n'eussent pas voulu sortir du camp : est-il étonnant que les désobéissans aient été vaincus? Où Voltaire a-t-il pris que le lieu où se donna le combat ne pouvoit contenir que trois mille hommes? Ce critique veut tout savoir, son œil perce dans les deserts les plus inaccessibles. J'ai consulté les plus habiles Géographes sur ce point: & ils disent qu'on ne peut connoître ce pays, que ce sont des deserts immenses, & qu'il y a de l'absurdité à dire que cet endroit ne pouvoit contenir que trois mille hommes. Mais quand il seroit vrai que les Israélites, qui allerent au combat, se seroient engagés dans des gorges de montagnes qui ne pouvoient contenir que trois mille hommes, que s'ensuivroit-il? sinon que le reste

de l'armée qui n'auroit pas combattu seroit demeuré dans la plaine.

7°. Voltaire reproche à Moyse de n'avoit point instruit son peuple de l'immortalité de l'ame, des peines & des récompenses après la mort. Il en prend occasion de le mettre au-dessous de tous les autres Législateurs, & même de Mahomet : puis il ajoute : « Cette objection accablante » contre un Législateur ordinaire, tombe » & perd toute sa force, quand il s'agit » d'une loi donnée par Dieu même. Tout » événement humain, dit-il ensuite, chez » le peuple Juif, est le comble de l'hor» reur. Tout ce qui est divin est au-dessus » de nos foibles idées. L'un & l'autre nous » réduisent toujours au silence ».

Ce silence vient toujours bien tard. C'est quand il a vomi ses blasphêmes qu'il dit qu'il garde le silence. Il est visible que par *horreurs* il entend tous les faits qui ont Dieu pour auteur. Il ne l'est pas moins aussi que c'est à Dieu même qu'il reproche de n'avoir point instruit ce peuple des récompenses & des peines après la mort.

A Dieu ne plaise que j'entreprenne de justifier la conduite de Dieu, il n'a pas besoin de ma plume pour le défendre. Il fait ce qu'il veut. S'il avoit voulu ne conduire ce peuple grossier & charnel que par la vue

des biens temporels ; qui ſommes-nous pour lui demander compte de ſa conduite? Lui demanderons-nous auſſi raiſon de l'ignorance dans laquelle il a laiſſé preſque tous les hommes pendant tant de ſiecles? Je vous ai déja dit, mon fils, que Dieu ne nous doit rien, & qu'il donne ſes dons à qui il veut, & comme il veut. Adorons & tremblons.

Mais rien n'eſt ſi faux que cette aſſertion de Voltaire, que les Juifs n'ont eu aucune connoiſſance, ni de l'immortalité de l'ame, ni des biens & des maux de l'autre vie, que vers le tems de Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai que ces vérités n'étoient pas clairement exprimées dans la loi écrite, & que le Juif charnel, comme Voltaire, pouvoit ne les y point appercevoir : mais elles y étoient renfermées ſous des emblêmes, & le Juif ſpirituel ſavoit les découvrir à travers l'écorce de la loi. La promeſſe que Dieu fait à Abraham, qu'il *ſeroit ſa grande récompenſe*, ne dit-elle pas tout? Auſſi, les ſaints Patriarches *ſe regardoient-ils*, dit ſaint Paul, *comme étrangers & exilés* Hebr. 11, 13.
ſur la terre, & attendoient une autre patrie. Tous les hommes animés de la foi connoiſſoient qu'il y a une autre vie que celle-ci, & travailloient à s'en rendre dignes par une conduite ſainte.

On diroit que Voltaire n'a jamais lu l'Ecriture ſainte, quand il oſe avancer que les Juifs n'ont eu aucune connoiſſance d'une autre vie. Il ſuffit d'ouvrir le livre de
Sageſſe, c. 5. la Sageſſe, pour y voir un jugement dernier, des récompenſes éternelles pour les bons, & des ſupplices pour les méchans (*a*). Que d'endroits ne trouve-t-on pas dans les Pſeaumes, où il eſt dit que les Juſtes vivront éternellement? N'eſt-il pas parlé
2. Mach. 12, 43. dans le livre des Machabées de prieres & de ſacrifices offerts pour les morts? C'eſt donc ou ignorance ou malice, de dire que les Juifs n'ont connu l'immortalité de l'ame que du tems de Jeſus-Chriſt. Il y avoit, à la vérité, parmi eux comme parmi nous, des Saducéens, qui ne croyoient rien; mais Jeſus-Chriſt les confond par un ſeul mot, en diſant, que dès que Dieu prenoit le nom
Matt. 22, v. 32. de Dieu *d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob*, il faiſoit connoître que ces Patriarches étoient vivans après leur mort, puiſqu'il n'eſt pas le Dieu des morts.

Je m'arrête ici, mon fils, pour ne pas trop vous ennuyer par ces diſcuſſions dégoûtantes. Je vous, &c.

(*a*) Voyez dans le Cantique de Tobie la deſcription qu'il fait de la céleſte Jéruſalem.

XXXVI. LETTRE.

HUITIÉME ATTAQUE.

Peinture affreuſe que fait Voltaire du Peuple Juif.

NE vous laiſſez point éblouir, mon fils, par le beau nom de *Philoſophie de l'Hiſtoire.* Ce livre mérite à plus juſte titre d'en être appellé la *falſification.* Vous en allez juger par la peinture que l'Auteur fait du peuple Juif.

Le grand objet de ce Philoſophe, c'eſt de rendre odieux & mépriſables tous les ſerviteurs du vrai Dieu, ſoit les Iſraélites, ſoit les Chrétiens. Auſſi a-t-il grand ſoin de relever le mérite des peuples qui ne connoiſſoient point le Dieu véritable, & de rabaiſſer ceux qui le ſervent. Il ne voit dans le culte que les Chrétiens rendent à Dieu que ſuperſtition & fanatiſme, & au contraire que ſageſſe dans les myſteres infames des Payens. Selon lui, les Gentils, les Idolâtres avoient une religion très-pure. Je ne doute pas, dit il, *que le fond des myſteres de Cérès Eleuſine ne fût ſage & utile.* Il prétend que ſous ces myſteres étoient

cachées des vérités très-importantes. Les Payens, par exemple, *qui adoroient Cérès conduisant Triptoleme sur un char traîné par des dragons, adoroient le Dieu suprême, qui permit que Cérès & Triptoleme missent l'agriculture en honneur.*

Ch. 37, page 231.

Oh! la belle découverte, & qu'elle est bien digne de la recherche d'un Philosophe! Je suis d'avis qu'on établisse une chaire de Docteur du Paganisme, & qu'on la donne à Voltaire. Ce nouveau Théologien nous expliquera ce que signifient ces dragons, ce char, ce Triptoleme, &c. Il fera revivre tous ces anciens mysteres, dont le monde a rougi lorsque le Christianisme a tiré le rideau qui voiloit leur turpitude. Car il est prêt d'admettre toute religion, quelque ridicule qu'elle soit, pourvu qu'on bannisse la seule véritable. Il consentira même à y adorer des *mysteres*. Des mysteres! me direz-vous, nos Philosophes n'en veulent pas. Distinguez : ils n'en veulent pas dans la Religion chrétienne; mais ils en admettent dans la Religion naturelle. Elle en fourmille, comme je vous l'ai prouvé. Ils en admettent dans l'idolâtrie. Il y a plus; c'est qu'ils auront recours aux figures, pour expliquer les folies du Paganisme, tandis qu'ils nous traitent d'imbécilles, de visionnaires, d'imaginatifs, si

nous entreprenons d'expliquer le culte & les cérémonies judaïques par des figures : ils se moqueront, par exemple, des explications que je vous ai données des sacrifices ordonnés par la loi ; & ils exigeront que je respecte la folie des Egyptiens, qui adoroient la vache, parce que c'étoit, selon eux, le Dieu suprême qu'ils adoroient sous ce symbole.

Passons du culte aux personnes : notre Philosophe s'épuise en éloges à l'égard de tous les peuples de la terre, & sur-tout des Chinois. S'agit-il des Juifs, il ne connoît pas d'hommes plus vils, ni plus méprisables. Ce n'étoient, selon lui, *qu'une horde* (ou bande) *d'Arabes du desert.* Il regarde leurs entreprises sur la *terre de Chanaan*, *comme celle de brigands exécrables* qui s'emparent d'un pays sans en avoir aucun droit. Il tourne en ridicule les merveilles que Dieu a opérées pour mettre son peuple en possession de cette terre, qu'il avoit promise à leurs peres.

« Je ne cherche point, dit-il, pourquoi » Josué faisant passer le Jourdain à sa horde, a besoin que Dieu suspende le cours » de ce fleuve, qui n'a pas quarante pieds » de largeur dans cet endroit, & sur lequel » il étoit plus aisé de jetter un pont de » planches ; je ne demande point pourquoi

Ch. 41, *pag.* 247.

» Jéricho tombe au ſon des trompettes ; je
» n'examine point de quel droit Joſué ve-
» noit détruire des villages qui n'avoient
» jamais entendu parler de lui ».

Je n'examine rien, dit-il ; & pourquoi n'examine-t-il pas ? Il verroit que ce qui paroît incompréhenſible à la lumiere de ſa raiſon, devient très-intelligible à la lumiere de la foi.

Le Jourdain eſt une riviere petite à la vérité ; mais elle eſt quelquefois ſi enflée, qu'il n'y a point de pont de planches qui puiſſe la faire traverſer. Or l'Ecriture ſainte nous avertit que dans le tems du paſſage, les eaux étoient extrêmement débordées. Sa critique eſt donc abſurde.

Jéricho tombe au ſon des trompettes, parce que Dieu l'ordonne ainſi, pour des raiſons qu'il n'a point ſoumiſes au jugement des hommes. On ne raiſonne point ſur des faits, & encore moins ſur des faits divins. Dès qu'ils ſont conſtatés, il n'y a plus à demander pourquoi. Il eſt vrai que ce ruſé critique dit qu'il n'examine point ; mais on ne s'y trompe pas. Ce reſpect apparent n'eſt qu'une inſolente ironie de la conduite de Dieu.

Toutes ces malheureuſes chicanes diſparoîtroient bientôt, ſi l'on vouloit convenir de bonne foi, que c'eſt Dieu qui a été

le conducteur du peuple d'Iſraël. Je me flatte, mon fils, de vous avoir démontré ce point : dès-lors toutes les réponſes ſont faites. Joſué a détruit des villages & des bourgs, parce que Dieu l'a commandé. Qui lui conteſtera le droit de punir des coupables ?

Suivez un peu, avec moi, la marche philoſophique de ce critique dans le jugement qu'il va porter de l'état des Juifs, après leur entrée dans la terre de Chanaan.

« Ils étoient, dit-il, ſi foibles, que les » Phéniciens les traitoient à peu près com- » me les Lacédémoniens traitoient les Ilo- » tes ». Les Iſraélites étoient, ſelon lui, des eſclaves, auxquels il n'étoit pas permis d'avoir des armes, ils n'avoient *point le droit de forger le fer, pas même d'éguiſer les ſocs de leurs charrues, & le tranchant de leurs cognées.* P. 234.

Tout eſt faux dans ce récit, parce que tout y eſt exagéré. Dieu, pour punir les prévarications de ce peuple, a quelquefois permis qu'il fût opprimé par les nations voiſines; mais dès qu'il revenoit à lui, le Seigneur lui ſuſcitoit un défenſeur, qui lui rendoit ſa liberté avec avantage. Voltaire tait habilement, ou plutôt méchamment ces faits.

Au commencement du regne de Saül

l'oppreſſion a été ſi grande, qu'il n'étoit pas permis aux Iſraélites d'avoir des armes; mais ce tems dura fort peu; & notre prétendu ſage a la bonne foi de faire entendre que les Juifs ſous les Juges ont toujours été dans cet état. Où eſt l'équité?

Il continue dans le Chapitre 42 à faire la peinture de l'état des Juifs ſous les Rois; il ne prend de cette hiſtoire que les époques où la nation a été dans l'oppreſſion, toujours à cauſe de ſes infidélités; & il finit ce tableau, en expoſant l'état préſent de cette nation depuis la deſtruction de Jéruſalem: voici le jugement qu'il en porte.

Ch. 42, p. 260. « En ſuivant le fil hiſtorique de la petite » nation Juive, on voit, dit-il, qu'elle ne » pouvoit avoir une autre fin. Elle ſe vante » elle-même d'être ſortie de l'Egypte com- » me une horde de voleurs, emportant tout » ce qu'elle avoit emprunté des Egyptiens. » Elle ſe fait gloire de n'avoir jamais épar- » gné ni la vieilleſſe, ni le ſexe, ni l'enfan- » ce, dans les villages & les bourgs, dont » elle a pu s'emparer. Elle oſe étaler une » haine irréconciliable contre toutes les » autres nations. Elle ſe révolte contre ſes » maîtres. Toujours ſuperſtitieuſe, tou- » jours barbare, toujours rampante dans » le malheur, inſolente dans la proſpérité.

» Voilà ce que furent les Juifs aux yeux

» des Grecs & des Romains; mais aux yeux
» des Chrétiens éclairés par la foi, ils ont
» été nos précurſeurs, ils nous ont préparé
» la voie, ils ont été les hérauts de la pro-
» vidence ».

Tout eſt ici marqué aux traits de la plus noire malignité. Quelle infidélité dans ce tableau! Pourquoi ne jamais faire mention des ordres de Dieu? Je le vois, c'eſt qu'il n'a pas deſſein de juſtifier, mais de condamner. Ignore-t-il que c'eſt Dieu qui a ordonné aux Juifs d'emporter les richeſſes des Egyptiens? Pourquoi donc les traite-t-il de voleurs? Peut-on un droit mieux acquis? D'ailleurs ces richeſſes doivent être regardées comme la juſte, mais foible récompenſe des travaux, auxquels les Egyptiens les avoient aſſujettis avec autant d'injuſtice que d'ingratitude. Ignore-t-il que c'eſt Dieu qui a ordonné aux Iſraélites d'exterminer les Chananéens, ſans épargner l'âge ni le ſexe. J'ai déja répondu à cette difficulté, & j'ai fait voir que Moyſe & les Juifs n'avoient fait qu'exécuter les ordres de Dieu. Or leur fera-t-on un crime d'avoir obéi à celui qui eſt la Juſtice même?

Si les Juifs ont eu de l'éloignement pour s'allier avec les autres nations, cela ne vient point d'une haine perſonnelle, mais

de l'ordre de Dieu, qui vouloit les préserver de la contagion de l'idolâtrie.

On ne doit point appeller *révolte contre des maîtres*, les efforts légitimes que les Juifs ont faits pour recouvrer leur liberté, que des tyrans leur avoient enlevée, d'autant plus qu'ils le faisoient toujours par ordre de Dieu.

Qu'entend Voltaire, lorsqu'il accuse cette nation d'avoir toujours été superstitieuse? Si ce reproche tombe sur l'attachement scrupuleux de ce peuple aux cérémonies légales, c'est à Dieu, qui les a données, qu'il doit s'en prendre. S'il a en vue la prévarication de ceux qui ont imité les superstitions des Gentils, il ne reprend que ce que Dieu a lui-même condamné par la bouche de ses Prophetes. Qu'on parcoure l'histoire de toutes les nations, & l'on verra que les plus sages ont donné dans les superstitions les plus ridicules. Je ne vois guère de vrais adorateurs de Dieu, que parmi les Juifs.

Le Juif n'étoit point *barbare*, mais humain, même envers les étrangers, que la loi lui ordonnoit de nourrir. Loin d'être *rampant dans l'adversité*, c'est alors qu'il a montré le plus grand courage. Il ne faut, pour le prouver, que ce qui se passa au tems des Machabées, où l'adversité fut

extrême. Enfin je ne vois pas ſous quel prétexte Voltaire accuſe ce peuple d'avoir été inſolent dans la proſpérité. C'eſt dire des injures pour le plaiſir d'en dire, ou ſeulement pour faire des antithèſes. Cette accuſation ſeroit-elle fondée ſur les Cantiques que ce peuple compoſoit pour éterniſer la mémoire de ſes victoires, & en rendre gloire à Dieu ? Si c'eſt là ce qu'il appelle être inſolent dans la proſpérité, cette injure retombe ſur l'Eſprit de Dieu, qui a dicté lui-même ces Cantiques : c'eſt un blaſphême qui fait horreur. Je vous, &c.



XXXVII. LETTRE.

Questions intéressantes proposées au Philosophe, qui s'érige en Juge de l'Histoire du Peuple Juif.

JE comptois, mon fils, renfermer dans une seule lettre ma réponse aux injures grossieres que Voltaire dit aux Juifs; mais il termine son tableau par un trait si plein de noirceur, que je crois devoir y faire quelques réflexions. Je ne doute pas que vous n'en ayez été frappé, tant il est insultant. J'ai de plus quelques questions intéressantes à lui proposer.

Notre Philosophe, après avoir peint les Juifs comme des brigands, des barbares, des usurpateurs injustes, &c. dit avec un air de franchise qui en impose: « voilà ce » que furent les Juifs aux yeux des Grecs » & des Romains; mais aux yeux des Chré» tiens éclairés par la foi, ils ont été nos » précurseurs, ils nous ont préparé la voie, » ils ont été les hérauts de la Providen» ce ».

C'est donc à dire que les Chrétiens approuvent des crimes que toutes les person-

nes raiſonnables condamnent; que les lumieres de la foi nous font reſpecter ce que les ſimples lumieres de la raiſon nous font déteſter. Ainſi voilà les Chrétiens complices de toutes les prétendues *horreurs* (c'eſt le terme de Voltaire) qu'on voit chez les Juifs. Ainſi les Chrétiens ont pour peres, pour modeles, pour précurſeurs, des hommes qui doivent être regardés comme des monſtres dans la nature.

J'impoſe ici ſilence à mon indignation, mon fils, car s'il m'échappoit quelque parole un peu dure, votre chevalier ne manqueroit pas de dire : on ne voit que fiel dans l'ame de ces dévotes. Mais le ſilence que je m'impoſe ne va pas juſqu'à vous laiſſer lieu de douter du jugement que je porte des Juifs : je ne rougis pas de le dire, & tout Chrétien le dira comme moi : nous adorons la conduite que Dieu a tenue ſur le peuple Juif. Nous reſpectons les ordres qu'il lui a donnés. Nous nous faiſons gloire de dire que les Juifs nous ont préparé la voie, puiſque c'eſt d'eux que nous avons reçu la connoiſſance du vrai Dieu; nous les regardons enfin comme les *hérauts de la Providence*, parce que leur hiſtoire nous la montre clairement, conduiſant & gouvernant tout, & ayant toujours les yeux attentifs ſur les enfans des hommes.

Que les Philoſophes prennent delà le prétexte de nous inſulter; le maſque hideux dont ils veulent nous couvrir le viſage, nous laiſſe ce que nous ſommes; ils ſe déshonorent, & nous les plaignons de ce qu'ils n'emploient leurs talens qu'à combattre une religion qui eſt hors de la portée de leurs traits.

Pourquoi, par exemple, Voltaire, en qui on reconnoît une imagination vive, féconde, mais malheureuſement déréglée & un jugement faux, n'emploie-t-il pas ſes talens à faire des recherches plus curieuſes & plus dignes d'un véritable ſage? Il veut examiner l'hiſtoire en philoſophe; hé bien! j'y conſens, & je vais lui propoſer une matiere digne d'occuper un eſprit philoſophique; c'eſt-à-dire, un eſprit amateur de la vérité, judicieux, équitable, ſans paſſions, ſans préjugés: & puiſque ces recherches ont pour objet principal le peuple Juif, qu'il daigne nous expliquer les faits que je vais lui propoſer. On lui en ſaura gré, & il ſe fera un nom dans la poſtérité.

1°. Le peuple Juif eſt l'unique qui forme une ſeule & même famille: depuis près de quatre mille ans qu'il ſubſiſte, il ne s'eſt jamais allié avec les autres peuples de la terre: ce caractere eſt digne de remarque.

Voltaire voudroit-il bien nous expliquer pourquoi ces Juifs avoient tant d'éloignement de contracter des alliances avec les autres nations, au milieu desquelles ils étoient obligés de vivre? Ils auroient participé à leurs avantages, & auroient effacé l'opprobre dont ils se trouvent couverts encore aujourd'hui.

2°. Ce peuple est le seul qui remonte jusqu'à la premiere antiquité, & qui ait conservé le plus long-tems la généalogie exacte de tous ses ancêtres; en sorte qu'il est tel Juif, qui pourroit encore aujourd'hui remonter de génération en génération jusqu'à Abraham, & d'Abraham jusqu'à Adam, formé des mains de Dieu.

3°. Ce peuple est le seul qui nous mene jusqu'au berceau du monde, qui nous fait connoître l'unité de Dieu, lequel a tout fait d'une seule parole; enfin, c'est le seul qui nous donne une juste idée des perfections du créateur.

4°. Ce peuple a été pendant long-tems le seul adorateur de ce vrai Dieu, le seul qui eût un temple élevé à sa gloire.

5°. Long-tems il a été le seul qui ait prétendu avoir une révélation claire de la loi de Dieu, & du culte par lequel il veut être servi.

6°. Ce peuple est le seul qui nous expli-

que l'énigme de l'homme, en nous apprenant pourquoi, ſortant des mains de Dieu, il eſt miſérable, ſujet à la maladie & à la mort, & enfin quelle eſt la raiſon de cette perpétuelle contradiction, qui eſt entre la loi que nous portons gravée dans notre ame, & les affections de notre cœur.

7°. Lui ſeul nous montre une loi conforme à tous les ſentimens de juſtice, de vérité, de ſainteté, qui ſont gravés dans nos cœurs; en un mot, une loi, qui eſt l'expreſſion fidelle de celle que la raiſon nous met ſans ceſſe devant les yeux.

8°. Lui ſeul nous montre une providence toujours attentive à conduire ſes enfans, à les récompenſer ſenſiblement quand ils ſont fideles à ſa loi, & à les punir quand ils la violent.

9°. Lui ſeul a eu pour unique étude celle qui peut ſervir à rendre l'homme meilleur. Il ne s'appliquoit ni à la Phyſique, ni à la Géométrie, ni à l'Hiſtoire des autres nations, ni à tant d'autres ſciences qui enflent ſi fort la tête de nos Philoſophes. Connoître Dieu, le ſervir, obſerver ſes préceptes, voilà où il bornoit ſes recherches. Auſſi ne trouvons-nous chez ce peuple que peu de livres, mais tous livres remplis de la plus haute ſageſſe, tout y porte à Dieu : ſon hiſtoire eſt celle même de Dieu. Ses livres

de morale entrent dans tous les devoirs particuliers de la vie civile, & n'ont pour objet que de conduire l'homme à Dieu. Les cantiques qu'il chantoit, & qui ſont de la plus ſublime éloquence, ne parlent que de Dieu & de ſes merveilles. Enfin les livres de ſes Docteurs, qui étoient des hommes prophétiques, annoncent ſans ceſſe les grandeurs de Dieu, & nous avertiſſent des jugemens qu'il exerce dès cette vie, & de ceux qu'il exercera dans l'autre.

10°. Ce peuple eſt le ſeul qui ait toujours vécu dans l'attente d'un roi futur, d'un chef, d'un envoyé de Dieu, qui devoit lui procurer les plus grands & les plus ſolides biens. Ce Meſſie lui eſt annoncé comme le Prophete, le Pontife, le Prêtre du très-Haut, le Libérateur, le Sauveur, le prince de la paix, le pere du ſiecle futur, le fort, le fils de Dieu, l'admirable, le conſeiller, l'attente des nations. Enfin le tems de ſa venue, le lieu de ſa naiſſance, la famille dont il devoit naître, & les circonſtances dans leſquelles il devoit paroître; & pour tout dire en un mot, ſa vie, ſa mort, ſa réſurrection, ſa gloire, tout eſt prédit.

11°. C'eſt au milieu de ce peuple qu'a paru dans les tems marqués un homme, qui a dit qu'il étoit le Meſſie promis, qui

a fait voir qu'il en portoit tous les caracteres annoncés par les Prophetes, & qui a confirmé sa mission, en opérant les plus étonnans prodiges à la vue de tout le monde. Cependant cet homme si bienfaisant, cet homme qu'on n'a pu convaincre d'aucun péché, & à qui on n'a reproché d'autre crime, que de se dire le fils de Dieu, a été condamné par ce même peuple à la mort la plus injuste, la plus cruelle, la plus honteuse, & il l'a soufferte avec une patience & un courage, qui a été admiré même de ses ennemis.

12°. Ce peuple, séduit par ses Prêtres & ses Pontifes, en demandant la mort de cet homme déclaré innocent par le Juge lui-même, quoique payen, a consenti que son sang retombât sur lui & sur ses enfans; & afin qu'on ne vînt pas publier qu'il étoit ressuscité, il a fait mettre des gardes à son tombeau, & sceller la pierre qui le fermoit. Malgré toutes ces précautions, ce même peuple a appris trois jours après la mort de cet homme, par la bouche de ses Disciples, qu'il étoit ressuscité; & ces Disciples timides, qui avoient fui à l'approche de ses ennemis, & qui avoient perdu toute espérance de le revoir, ont eu le courage d'assurer qu'ils l'ont vu vivant, ont opéré les plus grands & les plus étonnans mira-

cles, pour confirmer la vérité de cette résurrection, & enfin ont donné leur vie même pour attester ce fait.

13°. C'est du milieu de ce peuple que sont sortis les Disciples de ce crucifié ressuscité, gens grossiers, sans science, sans protection, sans force, & qui cependant ont persuadé à toute la terre que cet homme étoit le fils de Dieu, Dieu lui-même, qu'il s'étoit fait homme pour nous délivrer par sa mort d'une réprobation éternelle, à laquelle nous étions condamnés.

14°. Tels sont les hommes à qui le monde a l'obligation d'avoir changé de face, en renonçant au culte insensé des idoles, pour adorer le vrai Dieu.

15°. La nation Juive, si comblée de faveurs, est la seule qui n'ait point voulu reconnoître & adorer ce Messie, & qui ait toujours conservé pour lui une opposition qui tient de la fureur, tandis que les différens peuples du monde, convaincus par les livres mêmes des Juifs de la mission de ce Sauveur, se sont successivement soumis à lui, & ont embrassé sa loi.

16°. Les Juifs, depuis ce crime, paroissent livrés à l'anathême le plus terrible. Ils ont vu la Ville sainte, le temple détruits jusqu'aux fondemens, ses habitans passés au fil de l'épée, après avoir éprouvé la fa-

mine, la peste & tout ce que la guerre a de plus effroyable.

17°. Chassés de cette terre, où Dieu lui-même les avoit établis *par son bras fort*, dispersés parmi toutes les nations, portant par-tout un caractere de malédiction, couverts, pour ainsi dire, du sang innocent qu'ils ont répandu, ils sont l'objet de la haine & du mépris de tous les peuples.

18°. Malgré leur dispersion par toute la terre, chacun d'eux conserve toujours le plus profond respect pour la loi de ses peres, pour les Prophetes, & pour tous les livres qu'il prétend venir de Dieu; & nous sommes étonnés, en les lisant, d'y trouver les prédictions de tous les événemens qui sont arrivés à ce peuple. Ces prédictions sont si claires, qu'elles ressemblent plutôt à une histoire; & cependant ce peuple n'y voit pas ce que nous y voyons tous; preuve invincible de l'accomplissement des prophéties, qui prédisoient aussi le terrible aveuglement auquel il seroit livré.

19°. Ce peuple ainsi dispersé subsiste toujours; caractere bien singulier. Toutes les anciennes nations ont disparu. Les Egyptiens, les Grecs, les Medes, les Assyriens, les Romains ne sont plus, ils n'ont pas même laissé de traces. Les Juifs seuls, après avoir

avoir été successivement les esclaves, la proie de tous ces peuples, conservent une existence. On les connoît, on les distingue; ils ont leur loi, leur gouvernement particulier; & l'attachement à leur Religion forme un lien d'union & de commerce entr'eux, que nulle séparation, nul éloignement ne peut rompre.

20°. Au milieu de tant de revers, de tant de calamités, ce peuple conserve toujours une ferme espérance de voir un jour l'accomplissement des promesses qui lui ont été faites. Il soupire après le Messie; il attend le jour heureux qui doit rétablir sa nation dans sa premiere splendeur; il a toujours les yeux tournés vers Jérusalem, comme le lieu destiné à sa gloire.

Il croit cette espérance fondée sur les livres saints; & nous qui les lisons, nous y voyons toute autre chose; nous y voyons des promesses toutes spirituelles, les Juifs conservés pour être enfin convertis, pour rétablir les pertes que l'Eglise aura faites, pour contribuer à la gloire de la Religion chrétienne, & rappeller eux-mêmes toutes les nations à l'adoration du Sauveur qu'ils ont crucifié.

C'est ainsi, mon fils, qu'en suivant le fil de cette petite nation, on remarque, sans être grand philosophe, une suite de faits

dignes certainement de l'étude de tout homme ſenſé. Ils ſont importans, puiſqu'ils intéreſſent le monde entier, & que leur connoiſſance peut faire notre bonheur éternel. Au prix de cette ſcience, toutes les autres ſont vaines & frivoles.

Un traité ſur cette matiere mériteroit à juſte titre d'être appellé la *Philoſophie de l'hiſtoire*, s'il étoit fait avec fidélité, ſincérité & équité. Ne s'appliquer au contraire qu'à déguiſer l'hiſtoire, mettre à l'écart tous les grands traits, tous les caracteres ſinguliers de ce peuple, ne préſenter à ſon lecteur qu'un ſquelette décharné, qu'un tableau hideux, qu'un portrait infidele, c'eſt la honte de la philoſophie, c'eſt l'opprobre de la raiſon; c'eſt inſulter au ſens commun, que de nous donner un tel livre pour la *Philoſophie de l'hiſtoire*, tandis qu'il n'en eſt qu'une critique pleine de mauvaiſe foi. Je ſomme donc notre Philoſophe, s'il lui reſte quelqu'amour pour ſon honneur, d'étudier ces traits qui caractériſent ſi bien cette nation, & d'y conſacrer ſes talens. Je le deſire plus que je ne l'eſpere. L'Ethiopien ne change point ſa peau. Je vous, &c.



XXXVIII. LETTRE.

NEUVIÈME ATTAQUE

Portée à l'Hiſtoire des Juifs, à leurs Fêtes, à leurs Prophetes, & à leurs Prieres.

RÉPONSE.

UNE des objections que les Philoſophes font le plus valoir contre l'Hiſtoire ſainte, c'eſt, mon fils, qu'aucun des Auteurs profanes ne confirme les faits énoncés par les écrivains ſacrés ; d'où ils concluent qu'il n'y a rien de certain dans l'hiſtoire des Juifs. J'embarraſſerois bien Voltaire ſi je lui demandois de me citer les Hiſtoriens qui parlent des Indiens, des Chinois. Lui, qui ſe pique de connoître ſi bien l'antiquité, a-t-il jamais lu quelques auteurs qui s'accordent avec les auteurs Chinois ſur les récits qu'ils font ? Pourquoi donc ſoutient-il avec tant d'aſſurance la certitude de cette hiſtoire, quoiqu'elle n'ait aucun autre garant que ſes propres hiſtoriens, tandis que, ſous ce prétexte, il croit devoir mépriſer l'hiſtoire des Juifs ?

Mais eſt-il vrai que l'hiſtoire des Juifs ait été inconnue aux nations étrangeres ? Voltaire voudroit bien le faire accroire aux ignorans, qui le prennent pour un oracle; mais rien n'eſt plus faux. Je vous ai déja cité pluſieurs auteurs qui ont parlé avantageuſement de Moyſe. Les auteurs profanes, à la vérité, ne ſont pas entrés dans le détail de l'hiſtoire du peuple Juif, ſoit par ignorance, ſoit par mépris, parce que cette nation paroiſſoit pauvre; mais ils ne diſent rien de contraire à ſon hiſtoire, & l'on trouve même que tous les monumens des hiſtoires profanes s'accordent parfaitement avec l'hiſtoire des Juifs.

Ecoutez, je vous prie, les réflexions judicieuſes qu'a faites à ce ſujet l'auteur d'un livre intitulé, *l'Oracle des Philoſophes.*

« Il eſt certain, dit-il, que la nation » Juive eſt dans ſa forme & dans ſa race la » plus ancienne & la plus ſuivie de toutes; » qu'elle eſt la ſeule dont l'origine ne ſoit » point fabuleuſe; que le commencement » de toutes les autres eſt rempli d'inepties; » que néanmoins ce qu'elles ont d'hiſtori» que & de vrai, s'accorde avec les monu» mens de l'hiſtoire ſainte : qu'elle ſeule » peut diriger toutes les autres, parce qu'el» les n'ont en elles-mêmes ni guide, ni » époque primordiale; qu'elle leur rend au

» centuple le peu de lumiere qu'elle en » pourroit recevoir ; que les hiſtoires de » l'Egypte & de l'Aſie concourent admira- » blement avec celle du peuple de Dieu, » quand les rois de ces nations ont eu des » affaires communes avec les ſiens ; que » toutes celles de la Grece & de Rome ont » emprunté leurs principaux traits des li- » vres & de la vie de Moyſe pour embel- » lir, par des déguiſemens, le culte de leurs » Héros.

» Nous trouvons, dit-il encore, dans » l'hiſtoire ſainte les archives de toutes les » autres nations qui ont habité ſur la ter- » re : elle contient leurs titres primor- » diaux ; en ſorte que c'eſt dans nos écri- » tures qu'elles peuvent apprendre à con- » noître les chefs dont elles ſont ſorties ».

Le ſavant Bochard fait voir que ce ſont les enfans & petits-enfans de Noé, qui ont donné leurs noms aux différens pays où ils ont fixé leur ſéjour. Ainſi l'Egypte a été appellée la terre de *Cham*, parce que c'eſt ſur le bord du Nil que ce fils de Noé alla s'établir avec toute ſa famille. Chanaan, l'un de ſes fils, alla demeurer dans le pays qui a porté ſon nom ; & ſes enfans, qui ſont *Sidon*, *Heth*, *Jebus*, *Amorrhé*, *Jerſé*, & *Hevée*, furent les chefs des différentes colonies qui habitoient dans ce pays,

quand les Iſraélites vinrent s'en emparer par l'ordre de Dieu.

L'hiſtoire ſainte a donc un rapport ſenſible avec l'hiſtoire de tous les autres peuples, puiſqu'elle montre leur origine, fixe leurs époques, redreſſe leurs annales, éclaircit ce qui eſt obſcur, nous apprend la ſucceſſion des Princes, les différentes révolutions des royaumes, & nous explique la cauſe de leur renverſement.

Les prodiges que Dieu a opérés en faveur des Juifs, ont fait une ſi grande ſenſation parmi tous les peuples de la terre, qu'ils en ont conſervé la mémoire. Leurs hiſtoires quoique fabuleuſes, ſont autant de monumens de la vérité de l'hiſtoire ſainte. Le ſavant M. Huet en a fait voir les rapports ſenſibles avec ce que nous liſons dans les livres de Moyſe.

Rappellez-vous, mon fils, ce que je vous ai dit de la reſſemblance qu'il y a, ſelon Voltaire lui-même, entre l'hiſtoire de Moyſe & la fable de Bacchus, & vous conviendrez que celle-ci eſt copiée ſur la premiere. Notre critique, qui prend en tout le contrepied de l'Ecriture Sainte, emploie, comme je l'ai déja dit, tout ce qu'il a d'adreſſe pour faire croire que l'hiſtoire de Moyſe a été fabriquée ſur celle de ce Héros de la Grece. Mais je doute qu'avec toute

ſon éloquence, il puiſſe faire accroire une telle abſurdité à un enfant de douze ans. Celui-ci ne manqueroit pas de lui répondre qu'on ne lui perſuadera jamais qu'une fable auſſi pleine d'impertinence que celle de Bacchus, ſoit le canevas d'une hiſtoire auſſi ſuivie, auſſi naturelle, auſſi pleine de ſageſſe que celle de Moyſe. Jamais la vérité ne naîtra du menſonge. Mais il n'eſt pas étonnant que les hommes corrompent la vérité par le menſonge. On connoît le goût des Grecs pour le merveilleux, ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils aient mis ſur le compte de leurs Héros les faits prodigieux qui regardent le peuple Juif, & qui ont retenti par toute la terre. Mais d'imaginer que les Juifs, qui n'avoient aucun commerce avec les autres peuples, qui même, ſelon Voltaire, les mépriſoient, aient été fouiller dans l'hiſtoire Grecque, qu'ils ne connoiſſoient pas, pour y chercher les actions d'un Bacchus, & en décorer un Légiſlateur imaginaire; c'eſt croire qu'on n'écrit que pour des idiots.

Nos Philoſophes modernes devroient au moins reſpecter quelquefois le jugement du public, & ne pas imaginer que les gens de bon ſens prendront pour des oracles les productions de leur imagination. Le ton avec lequel ils décident tout, n'en impoſe

qu'à ceux qui veulent bien être trompés ; qui cherchent même des impies semblables à eux, qui calment les remords de leur conscience, en attaquant la Religion. Au reste, ils ne parlent jamais plus affirmativement que quand ils avancent quelque proposition révoltante : vous en allez juger par cet exemple.

Tous les critiques judicieux ont toujours regardé les Fêtes établies pour conserver la mémoire d'un fait *éclatant & public*, comme preuve de la vérité de ce fait. Notre Philosophe a senti tout l'avantage que nous pouvons tirer en faveur de l'histoire des Juifs, des fêtes établies pour perpétuer la mémoire des merveilles opérées par Moyse. Ecoutez ce qu'il va dire pour nous enlever cet avantage, & reconnoissez ici l'esprit qui l'anime.

« Par quel excès de démence, dit-il, » par quelle opiniâtreté absurde, tant de » compilateurs ont-ils voulu prouver dans » tant de volumes énormes, qu'une fête » publique établie en mémoire d'un évé- » nement, étoit une démonstration de la » vérité de cet événement ? Quoi ! parce » qu'on célébroit dans un temple le jeune » Bacchus sortant de la cuisse de Jupiter, » ce Jupiter avoit en effet gardé ce Bac- » chus dans sa cuisse ? Quoi ! Cadmus &

» ſa femme avoient été changés en ſerpens
» dans la Béotie, parce que les Béotiens
» en faiſoient commémoration dans leurs
» cérémonies » ?

Oui : ce ſeroit une *démence* que de croire que des faits *ſecrets*, *impertinens*, *ridicules*, ſont vrais, parce qu'ils ſont conſacrés par la ſuperſtition ; mais il y a une *opiniâtreté abſurde* à refuſer de croire des faits publics, qui ont eu pour témoins des milliers d'hommes, qui intéreſſent l'Etat & la Religion, qui ont été écrits dès leur origine, & dont on a voulu rendre la mémoire perpétuelle par des fêtes publiques, dont enfin on ne peut aſſigner l'origine qu'au tems où le fait eſt arrivé : or tels ſont les faits conſacrés par les fêtes des Juifs. Ainſi il y a de la *démence* à les mettre en parallele avec celui de Bacchus ſortant de la cuiſſe de Jupiter, & à nous dire, d'un ton d'oracle : « Soyez bien sûrs que quand vous
» voyez une ancienne fête, elle eſt l'ouvra-
» ge de l'erreur : cette erreur s'accrédite au
» bout de deux ou trois ſiecles : elle de-
» vient enfin ſacrée, & on bâtit des tem-
» ples à des chimeres ».

Pour vous faire mieux ſentir la fauſſeté du raiſonnement de Voltaire, prenons pour exemple ce qui ſe paſſe ſous nos yeux. Nous célébrons toutes les années la réduc-

tion de Paris ſous l'autorité de Henri IV ; qui étoit le Roi légitime. Je demande ſi au bout de trois ſiecles on pourra dire, comme fait Voltaire, que l'on doit être sûr que cette fête eſt l'ouvrage de l'erreur, & que nous honorons une chimere. Il en eſt de même des fêtes des Juifs. Elle ſont des ſignes d'autant plus certains des événemens qu'on y célébroit, qu'il eſt impoſſible d'en fixer l'établiſſement à un autre tems qu'à celui même de Moyſe : de plus, elles ſont toutes liées enſemble, & ont un rapport néceſſaire à la loi & à toute la religion. Ce ſont autant de monumens hiſtoriques qui ne ſont ſujets à aucune variation, ni à aucune altération, & c'eſt parce que l'ennemi de la révélation en ſent toute la force, qu'il prend un ton ſi affirmatif, en aſſurant que ces fêtes ſont l'ouvrage de l'erreur : je ſuis faite à ſon langage, il n'éleve jamais la voix plus haut, que quand il ſent la foibleſſe de ſa cauſe.

Vous voyez, mon fils, qu'à chaque pas que je fais, en ſuivant ce contradicteur des œuvres de Dieu, je le ſurprends tendant un piege à la ſimplicité de ſes lecteurs.

Malheur à celui qui le lit ſans précaution, & par une vaine curioſité. L'extrait qu'il fait des Prophetes, pour nous en donner, dit-il, *une idée juſte*, eſt marqué

au coin de la plus noire malice; jugez-en vous-même.

Il ramaſſe dans les Prophetes certaines actions & certaines expreſſions, qui paroiſſent répugner à nos uſages, mais qui étoient très-propres à frapper un peuple groſſier & charnel, tel que le Juif, & à lui faire connoître la honte de ſes crimes, & le châtiment qui alloit tomber ſur lui. Voltaire fait de ces traits, réunis avec artifice, le portrait des Prophetes.

Je demande ici où eſt la bonne foi? Eſt-ce ſur un extrait ſi informe qu'on doit juger de ces hommes inſpirés de Dieu? Tout y eſt ſaint certainement; mais tous les lecteurs ne ſont pas en état d'en juger ainſi. C'eſt donc pour tromper que cet Auteur nous préſente ce tableau.

Un autre trait de la malignité de Voltaire, c'eſt la peinture qu'il fait des prieres des Juifs. Vous vous ſouvenez, mon fils, de ce que je vous ai dit dans une de mes lettres ſur les inſtructions que les ames chrétiennes trouvent dans les Pſeaumes dictés par l'Eſprit-Saint. Je ne puis tarir quand je parle de ces admirables Cantiques, qui ſont ici bas toute notre conſolation. Nous y trouvons tout ce que nous pouvons deſirer. L'ame y eſt ſans ceſſe élevée vers Dieu par le récit de ſes bienfaits,

& par la vue de ses ouvrages; la foi y est nourrie par la connoissance de ses perfections, & par l'annonce du mystere de Jesus-Christ; l'espérance y est soutenue par les promesses des plus grands biens; & la charité y est animée par la beauté de la loi qui y est sans cesse exposée à nos yeux. Ces admirables prieres renferment un excellent antidote contre les tentations du monde. Nos pieds sont-ils ébranlés à la vue de la prospérité des méchans? Ils sont bientôt raffermis par la peinture que nous y trouvons de la fin malheureuse de ces superbes, dont le vain éclat, semblable à celui de l'éclair, brille, frappe & disparoît en un instant. Sommes-nous effrayés à la vue des complots des méchans, qui conspirent contre Dieu & contre son Christ? Nous sommes rassurés par les promesses d'un secours qui brisera les lances, les épées & les arcs, & jettera la confusion parmi nos plus terribles ennemis. Nous apprenons dans ces prieres à gémir sur nos miseres, & à nous consoler dans l'espérance de la miséricorde de Dieu: nous y apprenons à regarder la terre comme un exil, & le Ciel comme notre patrie. Telles sont, en peu de mots, les importantes leçons que nous trouvons dans ces saints Cantiques, qui ont toujours fait les délices des enfans de Dieu.

Outre ces vérités ſi conſolantes pour les fideles ſerviteurs de Dieu, les Pſeaumes renferment encore d'autres vérités terribles aux méchans. La loi de Dieu nous y eſt repréſentée comme une regle d'or, qui ne peut jamais être altérée ni changé, & qui condamne avec une ſévérité inflexible les plus légers violemens. S'il y a de grandes promeſſes pour ceux qui l'accompliſſent, il y a de terribles menaces contre ceux qui la violent. Ceux qui la combattent, qui la condamnent, qui la perſécutent y ſont peints avec des couleurs qui les couvrent de confuſion. L'Eſprit-Saint les accable des reproches les plus amers, les frappe d'anathême, & fait demander à Dieu par ſes Saints, qu'il délivre ſon Egliſe de l'oppreſſion de ces ennemis, & qu'il ferme pour toujours la bouche des impies qui blaſphement ſon ſaint Nom. Nous demandons dans ces prieres le triomphe de la miſéricorde de Dieu & de la grace de Jeſus-Chriſt dans le ſalut des Elus, la manifeſtation de la puiſſance & de la juſtice de Dieu dans la punition des réprouvés; la ſainteté & la gloire de ſon regne en toutes choſes. Auſſi c'eſt moins nous qui parlons que Jeſus-Chriſt lui-même, qui, en qualité de ſouverain Juge, demande à ſon Pere la condamnation de ce monde, ſi

coupable à ses yeux, puisque c'est lui qui a formé le corps des réprouvés, en corrompant leurs cœurs pour l'opposer à Dieu ; & qu'il a voulu détruire le corps des élus, en leur ôtant la vie, ainsi qu'à lui-même, & en étouffant en eux, s'il l'avoit pû, la vérité de Dieu, la grace du Sauveur, & le témoignage qu'ils en rendoient par leurs instructions & leur vie.

Doit-on être étonné que de telles vérités déplaisent à un homme qui a renoncé hautement aux biens préparés aux élus, qui s'est déclaré ouvertement l'ennemi de Dieu, de sa loi & de ses œuvres; à un homme qui a fait leçon d'impiété, & qui a perverti la terre par sa morale impure, sa doctrine sacrilege, & ses horribles blasphêmes? Son orgueil se révolte quand il entend le Saint-Esprit dire à l'impie : *Pour-*
P. 51. *quoi te glorifies-tu de ta malice, ô homme puissant dans l'iniquité? Ta langue concerte tous les jours des moyens de nuire : elle tranche comme un rasoir affilé, & met en œuvre toutes sortes de tromperies. Tu te plais à faire plutôt le mal que le bien, & à calomnier plutôt qu'à parler selon la justice. Langue trompeuse, tu as aimé toutes les paroles meurtrieres; aussi Dieu te détruira pour toujours, il t'enlevera, il t'arrachera & te détruira de la terre des vivans. Les*

justes le verront, ils craindront Dieu, & ils se riront de ce méchant : voici, diront-ils, cet homme puissant en malice qui n'a point pris Dieu pour son appui; mais qui a mis sa confiance dans le mensonge, & sa force dans son habileté à tromper.

Cette peinture est effrayante sans doute pour Voltaire, à qui la conscience reproche tous ces crimes. Il est comme ce mauvais serviteur, qui ne voit dans les mains de son maître que la verge dont il mérite d'être frappé. Mais qu'il se convertisse au Seigneur; qu'il fasse pénitence; qu'à l'exemple de Racine, de la Fontaine, il efface par ses pleurs les scandales qu'il a donnés, & toute l'Eglise demandera miséricorde pour lui; dès-lors il apprendra par sa propre expérience combien le Seigneur est miséricordieux & clément envers ceux qui retournent à lui de tout leur cœur; & il sera un témoin éternel que la miséricorde de Dieu est infinie, puisque, quelqu'éloigné que soit de lui un pécheur, il trouve accès auprès du trône de sa grace, quand il s'humilie, qu'il confesse son péché & qu'il en fait pénitence. Que s'il endurcit son cœur, s'il continue à pervertir les voies du Seigneur, & à insulter au camp d'Israël, qu'il ne se plaigne plus de ce que ceux qui s'intéressent à la gloire de Dieu,

au ſalut des fideles, & à la paix de l'Egliſe, demandent au Très-Haut de briſer les dents des pécheurs, de faire ſécher leurs mains, de les couvrir de confuſion, & de les diſſiper comme le vent diſſipe la pouſſiere.

Je vous embraſſe, &c.



XXXIX. LETTRE.

Religion de Voltaire ; il est Matérialiste, Manichéen & Fataliste.

MON dessein, mon fils, n'est pas, comme je vous l'ai dit, de réfuter pied à pied tous les blasphêmes de Voltaire ; ma cause est gagnée, dès que je vous ai prouvé la révélation : c'est donc par surabondance de droit que j'ai exposé à vos yeux quelques-uns des faux raisonnemens de ce Philosophe, afin de vous convaincre que toutes les fleches qui partent de l'arc qu'il a bandé contre nous, ne servent qu'à lui percer la main. J'en demeurerai là ; mais avant que de finir, je suis bien aise de vous faire connoître quelle Religion il veut substituer à la Religion chrétienne. Il commence d'abord par travailler à étouffer dans son cœur, & dans celui des autres hommes, tous remords & toute crainte de la justice divine. Il ne s'en cache pas.

Tu veux, *dit-il* à Uranie,
Et qu'enfin ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.

C'eſt donc par un reſte de reſpect humain que ce Philoſophe parle de la *Religion*, même *naturelle*, d'un Dieu rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime; car ſon vrai ſyſtême, qu'il n'expoſe qu'avec réſerve, c'eſt le Matérialiſme tout pur. Suivons-le, & vous verrez que je ne lui en impoſe pas.

Ce Philoſophe commence par faire de grands raiſonnemens pour prouver que perſonne ne peut ſavoir ſi Dieu ne peut pas rendre la matiere penſante; & il va juſqu'à dire que c'eſt borner la puiſſance de Dieu, que d'affirmer le contraire.

Pitoyable raiſonnement! comme ſi c'étoit borner le pouvoir de Dieu que de dire qu'il ne peut pas faire qu'un corps ſoit dans le même tems en mouvement & en repos; que ce qui eſt or, ſoit en même tems plomb; & de même que ce qui eſt matériel, ſoit en même tems ſpirituel.

Voltaire, après avoir cherché à établir cette prétendue poſſibilité, ne repréſente jamais l'ame que comme de la matiere. C'eſt, ſelon lui, une *ame aérienne*, *une ombre du corps*. C'eſt-là, dit-il, l'idée que les anciens en ont eue.

Or, ſi l'ame n'eſt qu'une vapeur, ſi elle n'eſt qu'un air agité; elle eſt donc matiere: dès-lors qui peut douter qu'elle ne ſoit

anéantie à la mort par la ceſſation du mouvement, & par l'inaction des parties volatiles, qui la formoient ?

Une difficulté paroît ici arrêter notre Philoſophe ; c'eſt la croyance de tous les peuples qui admettent tous la permanence des ames après la deſtruction de notre corps. On n'imagineroit pas comment Voltaire prétend que s'eſt établie cette opinion de la permanence des ames. Il ne rougit pas de dire que c'eſt le rêve de quelque bonne femme qui a introduit cette penſée. Admirez la profondeur de l'eſprit philoſophique qui fait de ſi admirables découvertes.

« Il doit être arrivé, dit-il, qu'un homme ſenſiblement touché de la mort de ſon pere, (& à plus forte raiſon une femme de la mort de ſon mari) ait vu dans un ſonge la perſonne qu'il regrettoit. Deux ou trois ſonges de cette nature auront inquiété toute une peuplade; voilà un mort qui apparoît à des vivans, & cependant le mort rongé de vers eſt toujours à la même place; c'eſt donc quelque choſe qui étoit en lui, qui ſe promene dans l'air; c'eſt ſon ame; ſon ombre, ſes mânes; c'eſt une figure légere de lui-même. Tel eſt le raiſonnement naturel de l'ignorance, qui commence à

Philoſophie de l'hiſtoire, chap. 4, pag. 77.

» raisonner. Cette opinion est celle de tous
» les premiers tems connus, & doit avoir
» été par conséquent celle des tems igno-
» rés. L'idée d'un être purement immaté-
» riel n'a pu se présenter à des esprits qui
» ne connoissent que la matiere ».

Oh! la sublime Métaphysique! Avant ce songe, personne n'avoit jamais pensé que l'ame subsistât après la mort du corps; & comme ce Philosophe a la vue bien perçante, il voit des milliers de siecles qui sont ignorés de tout le monde, où les hommes ont méconnu une vérité si importante.

Ch. 5, pag. 79. Il en est de même de la connoissance de Dieu. Selon cet oracle des Philosophes: « Tous les hommes ont été (sans excep-
» tion) pendant des siecles ce que sont au-
» jourd'hui les habitans de plusieurs cô-
» tes méridionales d'Afrique. Ces peuples
» n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant
» tout fait, présent en tous lieux, existant
» par lui-même dans l'éternité.

» Pour savoir comment les cultes, ou
» les superstitions, se sont établis, il me
» semble (c'est Voltaire qui parle) qu'il
» faut suivre la marche de l'esprit humain
» abandonné à lui-même. Une bourgade
» d'hommes presque sauvages voit périr les
» fruits qui les nourrissent; une inonda-
» tion détruit quelques cabanes; le ton-

» nerre en brûle quelques autres. Qui leur
» a fait ce mal : Ce ne peut être un de leurs
» concitoyens, car tous ont également ſouf-
» fert. C'eſt donc quelque puiſſance ſecre-
» te; elle les a maltraités, il faut donc l'ap-
» paiſer. Comment en venir à bout? En la
» ſervant, comme on ſert ceux à qui on
» veut plaire, en lui faiſant de petits pré-
» ſens. Il y a un ſerpent dans le voiſinage :
» ce pourroit bien être ce ſerpent. On lui
» offrira du lait près de la caverne où il ſe
» retire : il devient ſacré dès-lors : on l'in-
» voque, quand on a la guerre avec une
» bourgade voiſine, qui de ſon côté a choi-
» ſi un autre protecteur.

» Chaque état eut donc avec le tems ſa
» divinité tutélaire, ſans ſavoir ſeulement
» ce que c'eſt qu'un Dieu ».

Qui n'admirera la marche de cet eſprit philoſophique, dans l'expoſition qu'il nous fait de la maniere dont le culte de Dieu s'eſt établi ! C'eſt dommage que ce génie univerſel, qui a écrit en tout genre, n'ait pas compoſé des Contes des Fées; voilà des idées dignes d'y être placées & bien propres à intéreſſer le Lecteur.

Selon lui, les hommes ont été jettés ſur la terre comme des brutes, ignorant ce qu'ils ſont & pourquoi ils ſont. Dieu qui les a créés ne leur a preſcrit aucun devoir, ni

exigé d'eux aucun culte ; il ne leur a donné aucune connoiſſance, ni de lui, qui étoit l'auteur de leur être, ni de la fin de leur être. Il les a condamnés ſans aucune raiſon à traîner ici bas une vie miſérable, à être expoſés à toutes ſortes de maladies, & à une mort ſouvent cruelle ; il a mis dans leur cœur des inſtincts, des paſſions qui les tourmentent. Voilà l'homme tel qu'il eſt ſorti des mains de Dieu.

Des milliers de ſiecles ſe ſont écoulés ; ſans que l'homme ait ſeulement penſé à ſe demander : qui m'a fait ? qui ſuis-je ? pourquoi ſuis-je ? & que deviendrai-je après ma mort ? tout périt-il en moi ? Enfin après pluſieurs révolutions de ſiecles, une femme, dont l'imagination étoit vive, a rêvé à ſon mari qu'elle avoit perdu. Elle a cru le voir en ſonge ; elle en a fait part à ſa voiſine ; elles ont conclu qu'il falloit qu'il reſtât quelque choſe de l'homme après ſa mort. Delà eſt venu l'idée d'une ame, qu'on n'a regardée que comme *l'ombre de ſon corps, une image aérienne.* Ainſi, c'eſt à ce ſonge que les hommes ſont redevables de l'idée qui s'eſt introduite de la permanence d'une ame après la mort, mais d'une ame toute matérielle. Après cette premiere connoiſſance, dont la Philoſophie eſt redevable à l'imagination échauffée d'une

femme, les hommes en ont acquis une ſeconde, qui n'eſt pas moins importante: c'eſt celle de l'exiſtence d'un Dieu. Or, comment s'eſt-elle établie? C'eſt ici qu'il faut admirer la pénétration de ce profond Philoſophe: il porte ſon œil philoſophique dans les ſiecles les plus reculés, & va nous découvrir des myſteres que perſonne avant lui n'avoit pu pénétrer.

Une inondation eſt ſurvenue, le tonnerre eſt tombé ſur une chaumiere, il a tué quelqu'un. Qui eſt-ce qui a fait cela? C'eſt un être ſupérieur, qui diſpoſe des élémens, qui eſt maître de la mer & de la terre. Mais comment eſt-il fait? chacun ſe le demande. Pendant qu'on agite ſérieuſement cette queſtion, un homme de la peuplade vient avertir qu'il a apperçu un gros ſerpent dans un trou. Tous auſſi-tôt s'écrient: Ah! voilà l'être ſouverain que nous cherchons, appaiſons-le, portons-lui un peu de lait, afin que le tonnerre ne tombe plus ſur nous, & que nos champs ne ſoient plus inondés par un déluge.

Avouez, mon fils, que vous n'auriez jamais découvert un pareil myſtere? Ni moi non plus, je vous l'avoue. Nos eſprits-forts, qui ſont redevables à leur oracle d'un ſi grand ſecret, doivent ſans doute avoir battu des mains. Je ne m'étonne pas après

cela s'ils ſifflent Moyſe, & s'ils regardent comme des contes ce que cet Hiſtorien nous rapporte de la création du monde, de la chûte de l'homme, de l'oubli dans lequel il eſt tombé ſur ſes devoirs envers Dieu. Toute cette hiſtoire avoit paru juſqu'à préſent aux gens ſenſés ſeule propre à expliquer le myſtere de l'homme, & à juſtifier Dieu; & voilà aujourd'hui un nouveau ſyſtême, que toute l'école des Philoſophes Epicuriens adoptera ſans doute.

Comme ce nom ne m'en impoſe pas, trouvez bon que j'oppoſe mes difficultés à ce ſyſtême, ou plutôt que j'en faſſe voir l'abſurdité. Elle eſt telle, ſelon moi, cette abſurdité, que je ne comprends pas comment un pareil ſyſtême a pu entrer dans une tête organiſée. Je pardonnerois au pere éternel des Petites-Maiſons de me faire de pareils contes; mais que Voltaire les propoſe ſérieuſement, & qu'il ſoit applaudi, c'eſt pour moi un phénomene nouveau, & qui ſera à jamais la honte de la philoſophie de notre ſiecle. De quel front, en effet, peut-on propoſer des contes de vieille, qu'une folle imagination a enfantés, & les ſubſtituer au récit ſi naturel & ſi raiſonnable que Moyſe nous a fait de la création du monde, dans lequel nous apprenons ſûrement d'où vient dans l'homme l'idée de

de Dieu, celle de la ſpiritualité & de l'immortalité de notre ame. Rien ne prouve plus l'abſurdité d'un tel ſyſtême, que de voir ce Philoſophe ſe contredire perpétuellement.

Je demande à l'oracle, s'il a oublié qu'il a dit nettement qu'il n'y avoit jamais eu ni d'athées, ni d'idolâtres ſur la terre; cepenpendant, ſelon lui, il s'eſt paſſé des milliers de ſiecles pendant leſquels les hommes n'ont point connu de Dieu, n'en ont point adoré. Ils étoient donc alors ſans Dieu, ſans religion. Or, qu'eſt-ce qu'un athée? ſinon un homme qui ne connoît point de Dieu. Après l'athéiſme, eſt venu le polythéiſme. Chaque peuplade, ſelon lui, s'eſt fait ſon Dieu: l'une a pris un ſerpent pour ſon dieu tutélaire, une autre a pris une vache, & *la connoiſſance d'un Dieu créateur, rémunérateur & vengeur n'eſt le fruit que de la raiſon cultivée.* Or, comme elle n'a été cultivée, ſelon ſon ſyſtême, qu'après bien des ſiecles, il s'enſuit que pendant tout ce tems, les hommes ont été de vrais idolâtres. Ces contradictions dans nos Philoſophes ne doivent pas vous ſurprendre; elles ſont ſi connues, qu'elles ne méritent pas d'être relevées. Arrêtons-nous à des difficultés plus ſérieuſes.

Les nouveaux Philoſophes nous accu-

ſent perpétuellement de repréſenter Dieu comme cruel, injuſte & auteur de tout le mal qui eſt dans l'homme; mais eſt-ce que je rêve, quand je vois plus clair que le jour, que c'eſt le ſyſtême bizarre & extravagant de Voltaire, qui renferme toutes les abſurdités que ces Philoſophes nous reprochent injuſtement?

Nous diſons, à la vérité, que l'homme naît miſérable; mais nous ſoutenons qu'il n'eſt pas tel qu'il eſt ſorti des mains de Dieu, qu'il s'eſt révolté contre lui, & qu'il a perdu les dons de Dieu. Où eſt ici l'abſurdité? Dieu n'eſt-il pas juſtifié? & ne voyons-nous pas que la ſource de nos miſeres ne vient que de nous? Il n'en eſt pas ainſi dans le ſyſtême de notre critique. L'homme eſt ſorti des mains de Dieu tel qu'il eſt à préſent: d'où il ſuit que le dieu de Voltaire eſt un être impuiſſant, qui n'a pas pu faire l'homme bon; ou un être injuſte, puiſqu'il l'a créé malheureux.

Chap. 6. Ce Philoſophe, pour juſtifier ſon Dieu, a recours à une autre extravagance: c'eſt d'admettre deux principes comme les Manichéens, & il prétend autoriſer cette impiété par le conſentement unanime de tous les peuples de la terre, & même par le livre de Job.

Pag. 31. Il rapporte une vieille fable auſſi ridi-

cule qu'indécente, imaginée par les Indiens, pour expliquer cette origine du mal, & dit que les peuples, sans le savoir, ont été d'accord sur la croyance de deux principes, & que l'Univers connu étoit en quelque sorte *Manichéen*. Il prétend trouver dans le livre de Job de quoi autoriser son erreur. On voit, dit-il, dans ce livre, que Satan est un être très-puissant, capable d'envoyer sur la terre des maladies, & de tuer les animaux.

Satan n'auroit aucun pouvoir sur l'homme, si l'homme n'eût préféré la voix de satan à celle de Dieu; & dès qu'on ne connoît point de péché originel, on ne peut penser que Dieu ait donné au démon de pouvoir sur l'homme pour l'affliger par des maladies. Or, ce pouvoir, que Dieu laisse au démon pour punir l'homme, est toujours tellement subordonné à celui de Dieu, qu'il ne peut faire tomber un seul cheveu de notre tête sans sa permission. Il n'est donc par lui-même que l'exécuteur des jugemens de Dieu.

Tout se suit, comme vous voyez, dans la Religion chrétienne; tout se contredit au contraire dans cette religion prétendue naturelle, que l'on cherche à établir. Jugez-en encore par ce point. Nous prétendons que l'homme, par le péché, est de-

venu esclave de la cupidité ; que sa liberté pour le bien a été tellement affoiblie, que sa volonté le porte toujours au mal, si elle n'est délivrée par la grace toute-puissante du libérateur. Voltaire, sans reconnoître aucune iniquité dans l'homme, qui ait mérite une telle punition, le prive de sa liberté, & le met au rang des êtres inanimés, que Dieu gouverne par des loix qui leur imposent nécessité. Il suppose qu'il en est de l'homme comme des plantes & des animaux ; que les mêmes loix immuables qui gouvernent toutes les parties de la nature, lient aussi la volonté de l'homme, en sorte qu'il est soumis à une fatalité & à un destin qu'il ne peut éviter. Au reste, ne nous fâchons pas de ce que Voltaire y soumet l'homme, puisqu'il y soumet Dieu lui-même ; on peut le voir par son songe de Platon, où il fait la plus sanglante & la plus horrible satyre contre le Créateur & ses ouvrages. Il introduit le grand Dieu, qui, après avoir créé la matiere, charge les génies de travailler chacun sur un morceau de cette matiere. Un de ces génies ayant arrangé la terre de la maniere dont on la voit aujourd'hui, prétendoit mériter des applaudissemens pour la beauté qu'il avoit donnée à ce morceau de boue ; mais au lieu de louanges, il ne reçoit que des huées :

on le critique ſur les défauts qui ſe trouvent dans ſon ouvrage; on lui reproche d'avoir formé des animaux ennemis & incommodes pour l'homme, des plantes venimeuſes, & de n'avoir pas pourvu aux fléaux qui affligent la terre; & dans ce ſonge, ce génie ne s'excuſe, qu'en diſant qu'il ne pouvoit pas mieux faire, par la dépendance, ſans doute, où il eſt du deſtin, qui eſt le grand Dieu.

Vous voyez que cet audacieux n'épargne perſonne dans ſa critique. Le ſeul nom de Jeſus-Chriſt le met en fureur, & il en a la même horreur que les démons, dont il eſt l'organe. Il l'inſulte à chaque inſtant par les traits les plus ſatyriques, en quoi il ſurpaſſe tous les impies qui ont été ſur la terre; puiſque Rouſſeau lui-même parle de Jeſus-Chriſt avec une ſorte de reſpect. Puis-je élever trop haut ma voix, pour marquer l'horreur que j'ai de tels blaſphêmes? Et eſt-on Chrétien quand on me reproche de ne pas ménager davantage dans mes expreſſions un homme qui inſulte un Dieu trois fois ſaint? Donnez-moi des Chrétiens qui ſoient dévorés du zele de la maiſon de Dieu, juſqu'à rompre leurs reins, comme autrefois les Prophetes, à force de crier, ils applaudiront à mes juſtes plaintes, & diront avec moi: *levez-*

vous, Seigneur, jugez vous-même votre cause : voyez quelles impiétés l'ennemi a
Ps. 73. 3. *commises dans votre sanctuaire !* Il a blasphémé contre votre puissance, contre votre sagesse, contre votre sainteté, contre votre bonté, & contre la vérité de vos paroles; il a insulté avec une audace sacrilege à ce Fils unique que vous avez fait asseoir sur votre trône, & il en a fait le sujet de ses insolentes railleries. Il a blasphémé contre l'Esprit-saint, en taxant de mensonge les faits que l'Esprit de vérité nous a révélés; de fanatisme, la conduite que l'Esprit de sagesse a tenue sur les Juifs; de superstition, les loix saintes qu'il leur a imposées, & d'imposture, les merveilles qu'il a opérées.

Il a maudit ceux que vous avez bénis, & béni ceux que vous avez maudits. Il a insulté à vos Prophetes, & à tous ceux que vous avez consacrés par votre onction. Il a mis des pieges devant les yeux des enfans d'Israël par des écrits d'autant plus dangereux, qu'ils sont embellis des traits de l'éloquence, & plus propres par-là à amorcer les lecteurs.

Il a travaillé également à corrompre les cœurs & à pervertir les esprits. Il représente le vice sous les couleurs les plus séduisantes; couvre la vertu du masque le plus

hideux. Il attaque toutes les loix de la vérité, de la justice, de la probité, de la pureté, de la fidélité. Il autorise tous les vices que la loi condamne, & ne connoît d'autre bonheur pour l'homme que la jouissance des plaisirs & des voluptés qui affectent nos sens.

Confondez, ô mon Dieu, ce chef des impies, qui ose dire, *qu'il est le maître de dire ce qu'il lui plaît; que personne ne peut lui imposer silence, & qu'il est bien aise de se faire un nom par son langage sacrilege.*

Qu'il soit couvert d'une confusion salutaire, qui le fasse rentrer en lui-même & détester son impiété. Cette merveille seroit digne de la puissance de votre bras. N'en désespérons point, mon fils, car le bras du Seigneur n'est pas raccourci. Je, &c.



XL. LETTRE.

Parallele entre la Religion chrétienne & la Religion des Philosophes.

JE me flatte, mon fils, que j'ai satisfait aux engagemens que j'ai contractés avec vous. Je vous ai démontré que la Religion chrétienne est seule conforme à la raison, & seule révélée. J'ai de plus répondu aux principales objections que nos ennemis les plus déclarés font contre la révélation : je les ai convaincus d'ignorance, de mauvaise foi, & de la plus noire malice, dans le combat qu'ils nous livrent. Il ne me reste plus qu'à mettre devant vos yeux un parallele de la Religion chrétienne avec celle de nos Philosophes, afin de vous affermir pour jamais dans l'amour de l'une & l'horreur de l'autre. La réunion de tous les traits qui caractérisent notre sainte Religion, vous en fera appercevoir davantage la beauté & la force ; & vous connoîtrez mieux la difformité de l'autre par l'opposition qu'elle a dans tous ses traits avec le Christianisme.

Oppoſition entre les Chrétiens & les Incrédules.

1°. *Sur tous les devoirs de l'homme.*

La Religion chrétienne n'eſt dans le fond que la vraie Religion naturelle, puiſqu'elle n'a pour objet que de nous élever à Dieu, de nous le faire connoître, & de nous le faire adorer. Elle nous donne de lui les plus grandes idées : elle nous le montre comme le centre de toutes les perfections, le principe & la fin de notre être, comme la regle immuable de tous nos devoirs, & comme le ſouverain bien qui doit faire notre unique & éternelle félicité ; vérités qui ſont toutes gravées dans notre ame.

La Religion prétendue naturelle, que les incrédules profeſſent, n'eſt qu'une ſuperbe philoſophie, qui ne connoît ni la nature, ni les perfections de Dieu, ni le culte qui lui eſt dû. Elle n'a pas encore décidé ſi l'homme eſt l'ouvrage de Dieu, ou celui du haſard : & ſon ignorance ſur ce point important, l'empêche de découvrir quels ſont les devoirs de l'homme, & quelle ſera ſa fin.

2°. *Sur les principes qui les conduiſent.*

La Religion chrétienne ne connoît d'au-

tre Docteur & d'autre maître que Dieu même. C'eſt dans ſon ſein qu'elle a puiſé toutes les vérités qu'elle fait profeſſion de croire ; c'eſt la parole de Dieu qui eſt la colonne lumineuſe qui l'éclaire au milieu des ténebres de cette vie ; elle ne fait aucun pas qu'elle ne ſoit dirigée & conduite par l'Eſprit - ſaint ; c'eſt lui qui la protege & la défend : auſſi dit - elle hardiment qu'elle ne craindroit rien, quand elle verroit autour d'elle des ennemis nombreux armés pour la détruire.

La Religion des Philoſophes ne veut de lumiere que celle qui lui vient d'une raiſon aveugle & corrompue. Elle dit hardiment : que Dieu ne nous parle pas, mais que ce ſoit l'homme qui nous parle. Elle ne s'appuie que ſur ſa propre ſageſſe, & ne marche qu'à tâtons dans les ténebres de cette vie : elle ne voit de la colonne qui nous éclaire que le côté obſcur, & c'eſt ce qui l'aveugle : elle ne s'appuie que ſur le menſonge, auquel elle a l'art de donner les couleurs de la vérité par le preſtige de l'éloquence.

3°. *Sur les preuves de la Révélation.*

La Religion chrétienne produit, pour ſa juſtification, une chaîne d'événemens miraculeux, dont le premier anneau eſt

attaché à l'arbre de vie planté dans le Paradis terreſtre, & qui s'étend juſqu'à nous, ſans avoir jamais ſouffert aucune interruption. Elle ſoutient que c'eſt Dieu qui l'a fondée, & appelle en témoignage les hommes les plus ſenſés, les plus équitables & les plus vertueux de tous les ſiecles, & enfin toute la nature, laquelle, par ſon obéiſſance à la voix des Miniſtres du Seigneur, publie qu'ils étoient les dépoſitaires de ſes volontés & les oracles de ſa bouche.

La Religion prétendue naturelle ferme les yeux à tous les prodiges qu'il a plu à Dieu d'opérer. Elle rejette le témoignage de tous les ſiecles, qui dépoſent qu'ils ont été témoins des changemens fréquens arrivés dans les loix de la nature à l'ordre des envoyés de Dieu ; & leur endurciſſement eſt tel, qu'ils déclarent qu'ils croiroient plutôt à la magie, que d'admettre aucun miracle.

4°. *Sur le culte de la Divinité.*

La Religion chrétienne rend à Dieu un culte intérieur & ſpirituel, qui conſiſte dans l'amour ; mais elle y joint encore un culte extérieur. Elle éleve des temples en l'honneur de Dieu, lui conſacre des autels, lui offre un ſacrifice par les mains des Miniſtres que Dieu lui-même a établis. Toutes

les cérémonies de ce culte ſont pleines de grandeur & de majeſté, & ſont autant de moyens établis par la bonté & la ſageſſe divine pour purifier l'homme, l'éclairer & l'inſtruire de ſes devoirs, le délivrer du joug de ſes paſſions, le ſanctifier & le conduire dans le ſein de Dieu.

La Religion prétendue naturelle ne fait conſiſter le culte intérieur qu'elle rend à Dieu, que dans les penſées de l'eſprit, qui reconnoît un ſouverain être; mais elle ne ſait ce que c'eſt que cette adoration intérieure, qui conſiſte à lui conſacrer toutes les affections du cœur, à l'adorer en eſprit & en vérité par un amour pur & parfait. Elle dédaigne de lui offrir un culte extérieur, & rejette avec mépris tous les moyens que Dieu a inſtitués pour rendre digne de lui l'hommage que l'homme lui doit.

5°. *Sur l'état préſent de l'homme.*

La Religion chrétienne explique à l'homme le myſtere des contradictions qu'il éprouve en lui-même, en lui découvrant le péché originel. Elle lui montre d'où vient ſa grandeur & ſa baſſeſſe, ſa force & ſa foibleſſe, ſes lumieres & ſes ténebres, l'admiration où il eſt de la beauté de la vertu, & la pente qu'il a vers le vice. Enfin elle lui préſente un remede à ſes

maux, un moyen efficace pour faire cesser ces contradictions, & remettre tout dans l'ordre; elle l'assujettit à un culte particulier, mais qui est proportionné à l'état où il est tombé par le péché, en lui fournissant un moyen pour satisfaire à la Justice divine, & pour s'approcher avec confiance du trône de la miséricorde de Dieu.

La Religion naturelle refuse de reconnoître la dégradation de l'homme par le péché. En conséquence, le Philosophe prétend n'avoir besoin ni de victime pour satisfaire à la Justice divine, ni de Prêtre pour l'offrir, ni de médiateur qui intercede pour lui. Il méconnoît ses maladies & sa corruption; en conséquence, il repousse la main charitable qui veut verser l'huile & le vin dans ses plaies, & plein de confiance en ses propres forces, il s'expose sans crainte à toutes les tentations où la vertu la plus forte est ébranlée.

6°. Sur les grandes idées de la Divinité.

La Religion chrétienne développe à nos yeux l'action de toutes les perfections de Dieu, qui brillent dans la formation & le gouvernement du monde matériel & spirituel. Elle nous montre sa puissance dans la création, sa sagesse dans les mouvemens réglés de tous les corps organisés, sa sain-

teté dans la beauté de sa loi, sa justice dans les terribles châtimens dont il a frappé sa créature rebelle, sa bonté dans les moyens qu'il a pris pour rétablir l'homme dans la justice qu'il avoit perdue, sa libéralité dans les biens infinis qu'il répand sur tous ceux qui sont à lui, sa vérité dans l'accomplissement de ses promesses; & de plus, elle nous apprend à les aimer & à les adorer.

La Religion naturelle ne connoît qu'un Dieu de boue, ou si elle le distingue de la matiere, elle le relegue dans un sanctuaire impénétrable, où occupé de sa seule contemplation, il ne voit toutes les créatures que d'un œil de dédain, sans bonté pour les misérables, sans compassion pour les opprimés, sans amour pour les justes, sans récompense pour la vertu, sans châtiment pour le crime, sans providence pour le gouvernement du monde qu'il abandonne au hasard.

Nos sublimes Philosophes sont si bornés, & ont une si basse idée de la sagesse infinie & de la toute-puissance de Dieu, qu'ils ne conçoivent pas qu'il pût tout gouverner, tout ordonner dans le monde corporel & spirituel, qui, devant lui, est moins qu'un grain de sable, sans être dans des soins & des occupations perpétuelles, qui troubleroient son repos & sa félicité.

7°. Opposition des deux Religions dans les fruits qu'elles produisent.

La Religion chrétienne est sublime dans ses dogmes, pure dans sa morale, sainte dans ses préceptes, lumineuse dans ses principes, ferme dans sa foi, sage dans ses regles, sévere dans sa discipline, consolante dans ses vues, digne de Dieu, dont elle honore toutes les perfections, utile & nécessaire à l'homme qu'elle associe à la divinité. Elle annonce la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à la qualité des personnes. Elle apprend à respecter les Princes, mais à préférer la volonté de Dieu à celle de l'homme. Elle est l'école de toutes les vertus, ennemie irréconciliable de tous les vices, le plus doux lien de la société, la gardienne de toutes les loix, la fidelle compagne de la paix, & enfin un chef-d'œuvre de beauté prise dans tout son ensemble.

La Religion prétendue naturelle n'est qu'un tissu de contradictions. Elle rejette tous nos mysteres, & substitue à ces mysres des absurdités ridicules. Elle ne présente qu'une morale perverse & corrompue, flatte toutes les passions des hommes, bannit tout remords, étouffe toute crainte pour l'avenir, persuade à l'homme que

toutes les Loix les plus ſacrées ne ſont que de bienſéance & de police ; autoriſe tous les crimes, rompt tous les liens de la ſocié-té, méconnoît l'autorité la plus légitime qu'elle traite d'uſurpation, affecte l'indé-pendance, porte par-tout le trouble & la diviſion, & n'eſt qu'un tiſſu monſtrueux d'égaremens & de contradictions.

8°. *Oppoſition de caractere entre les uns & les autres.*

La Religion chrétienne ſe glorifie d'a-voir porté dans ſon ſein une ſucceſſion non-interrompue de fideles adorateurs du vrai Dieu, qui n'ont eu pour objet que de le ſervir & de l'aimer, qui ont tout ſacrifié à ſa gloire, qui ſe regardoient ſur la terre comme étrangers & voyageurs, ſoupirant ſans ceſſe après une autre vie, où l'homme réuni à ſon Dieu, le verra face à face, ſera raſſaſié de la plénitude de ſa gloire, & jouira du bonheur de le poſſéder ſans par-tage & ſans crainte de le perdre. Auſſi ces hommes vraiment vertueux fuyoient les dignités, mépriſoient les richeſſes, regar-doient les plaiſirs comme le poiſon de la vertu. Ils évitoient avec ſoin la compagnie des pécheurs, & aimoient mieux vivre dans les deſerts, dans les ſolitudes avec les bêtes, qu'avec des hommes ennemis

de toute justice, de toute vérité & de toute sainteté. Animés de la plus vive confiance en Dieu, ils rendoient publiquement témoignage à la vérité & à la justice, sans craindre les moqueries, les fouets, les chaînes, les tortures; ils ont été lapidés; ils ont été sciés, & sont morts par le tranchant de l'épée, plutôt que de manquer de fidélité à Dieu. Ces vrais sages ne s'occupoient que du bien de la société; & comme ils n'étoient retenus par aucune passion, ils sacrifioient leurs biens, leur vie même, au salut de leurs concitoyens. Où trouvera-t-on ailleurs que dans la Religion chrétienne des hommes solidement vertueux?

La religion des Philosophes n'a pour maîtres que des hommes de chair & de sang, esclaves des passions les plus honteuses, qui même se font gloire de donner leçon du vice, & d'insulter à la vertu. Enflés de leur propre mérite, ils regardent d'un œil dédaigneux tous ceux qui leur sont inférieurs en science, & d'un œil de jalousie ceux qui les effacent par leur réputation. Ingrats envers Dieu, ils rougiroient de lui rendre hommage des talens qu'ils ont reçus, & de les consacrer à sa gloire. Comme ils se croient dispensés de le remercier de ce qu'ils ont, ils croiroient s'abaisser en lui demandant ce qu'ils n'ont pas. Pour

familiariser leur conscience avec le crime; ils bannissent toute crainte de leur esprit, traitent de superstitieux ceux qui croient les Jugemens de Dieu, & de séducteurs tous ceux qui les annoncent. Ils vivent ici bas à l'aventure, sans s'embarrasser de ce qu'ils deviendront après cette vie; & occupés uniquement du desir de se faire un nom sur la terre & de s'y établir, ils appellent sagesse la stupide illusion dans laquelle ils vivent. Ils détournent les yeux de la loi sainte de Dieu, & ne reconnoissent d'autre principe de conduite que celui de l'instinct, ni d'autre ressort que celui de l'intérêt propre. Ils ne marchent point dans la voie de la paix, mais déclarent une guerre ouverte à Dieu & à ses serviteurs. Ils traitent leur foi d'imbécillité, le culte qu'ils rendent à la divinité de fanatisme, la fidélité à sa loi d'hypocrisie; la crainte de ses Jugemens n'est à leurs yeux qu'une foiblesse d'esprit, l'espérance dans sa miséricorde qu'illusion, & la confiance dans sa bonté que superstition. Ils les attaquent par des calomnies, & disent en eux-mêmes: *Rompons leurs chaînes, & jettons loin de nous le joug qu'ils veulent nous imposer:* on peut dire avec vérité, qu'*il leur a été donné une bouche, qui se glorifie insolemment, & qui ne s'ouvre que pour blas-*

phémer contre Dieu, pour blaſphémer ſon nom, ſon tabernacle, & ceux qui habitent dans le Ciel. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'eſt qu'un grand nombre des habitans de la terre les ſuivent, & dans l'admiration où ils ſont de leur vaine éloquence, & du crédit qu'ils ſe ſont acquis par leur confédération, ils croient que perſonne ne pourra les attaquer, ni combattre contr'eux.

9°. *Complot des impies contre la Religion manifeſté.*

Le complot des impies contre la Religion chrétienne n'eſt plus aujourd'hui une choſe problématique; ils ſe montrent à viſage découvert, & lancent chaque jour quelques nouveaux traits empoiſonnés contre la Cité de Dieu. Tous les livres qu'ils publient ſont infectés de leur venin : *Dictionnaires Philoſophiques, Hiſtoires, Phyſique, Pieces de Théâtre, Poéſies de tout genre, Traités de morale, Plans d'éducation, Livres ſur les Loix, ſur les Arts, Romans, Diſcours Académiques, Eloges*, tout eſt marqué au coin de l'impiété. Auſſi voyons-nous que l'apoſtaſie devient preſque générale : elle regne dans les campagnes, dans les villes, parmi le peuple comme parmi les grands, dans les cercles des femmes comme dans les Académies. C'eſt-là le fruit des écrits

de nos prétendus beaux eſprits, qui flattent le goût par l'élégance de leur ſtyle, & ſe font des admirateurs par la ſcience apparente qu'ils y étalent.

10°. *Impiété du Roman de Béliſaire.*

Le nouveau roman de Béliſaire remplit la meſure du ſcandale : jamais le poiſon de l'impiété ne fut préparé avec plus d'artifice que dans ce Livre. Pour vous en convaincre, mon fils, rappellez-vous ce que je vous ai dit ſouvent, qu'il n'y a de ſalut à eſpérer que par Jeſus-Chriſt; qu'on ne peut ſe préſenter avec confiance devant le trône de Dieu que par la foi en ſon nom; qu'on ne peut accomplir la loi que par ſa grace, & parvenir à la gloire que par les mérites de ſon ſacrifice. C'eſt là le grand objet de la révélation : l'attaquer, c'eſt donc ſapper la Religion par ſes fondemens.

En effet, ſi on peut être ſauvé ſans la foi au Médiateur; ſi le Payen a le même droit au Ciel que le Chrétien; diſons-le, Jeſus-Chriſt eſt venu inutilement ſur la terre, ſa mort a été ſuperflue, la Religion qu'il a établie n'eſt plus qu'une vaine ſuperſtition, il n'étoit lui même qu'un ſéducteur; & toutes les merveilles que Dieu a opérées pour conſtater la révélation ne ſont que des illuſions & des preſtiges. C'en eſt donc fait

de la Religion, si on attaque cette importante vérité. C'est, cependant, contre cette vérité, pour laquelle tout Chrétien doit être prêt à donner jusqu'à la derniere goutte de son sang, que l'Auteur de Bélisaire s'éleve aujourd'hui avec une hardiesse qui n'a point d'exemple.

Suivez avec moi, mon fils, la marche de cet ennemi de Jesus-Christ, & voyez comment il dispose les esprits à écouter ses maximes, afin de les engager à les suivre. Il introduit pour les prêcher un héros fameux, qui a vécu à la Cour de Justinien, & a commandé avec honneur les armées de cet Empereur. Les malheurs de ce Général intéressent le Lecteur. Les diverses épisodes semées dans ce roman piquent sa curiosité, le style d'ailleurs plaît, les maximes pour le gouvernement en sont belles: on y trouve des principes de morale qu'on admire; la vertu y est présentée par le côté qui nous intéresse le plus, car tout y est rapporté à l'utilité de l'homme: on y apprend à un Empereur à ne regner que pour le bonheur des peuples, à se consacrer tout entier à servir l'Etat: on lui montre les dangers qui l'environnent; on lui apprend à se défier des flatteurs: Bélisaire, le héros de cette piece, est représenté comme réunissant en lui les plus grandes vertus. Il

paroît doux & affable dans la prospérité, ferme & constant dans l'adversité, plein de zele pour son Prince, d'amour pour le peuple, d'humanité pour les misérables; en un mot, c'est un vrai patriote, sur le modele duquel la nouvelle philosophie prétend former tous les autres hommes.

Tel est le Docteur qu'on tire du tombeau, pour l'ériger en Apôtre de la tolérance de toutes religions : c'est dans sa bouche que l'on met les principes les plus opposés à l'Evangile, afin de les faire recevoir sans défiance : mais de peur d'effaroucher les esprits, Bélisaire commence par louer la Religion chrétienne ; il déclare qu'il y est attaché, parce qu'heureusement
Ch. 15, page 240.
elle est selon son cœur. « Aimer Dieu, » dit-il, aimer ses semblables, quoi de plus » simple & de plus naturel! Vouloir du » bien à qui nous fait du mal, quoi de plus » sublime! Ne voir dans les afflictions que » les épreuves de la vertu, quoi de plus » consolant pour l'homme »! Voilà ce qu'il admire dans l'Evangile, & ce qui le porte à le respecter. Il va même plus loin; il admet la révélation. « Qu'on me propose, » ajoute-t il, de croire des mysteres inconcevables, je m'y soumets, & je plains » ceux dont la raison est moins éclairée, » ou moins docile que la mienne ». Mais

tous ces aveux ne ſont qu'une dériſion. A quoi bon nous propoſer de croire des myſteres, ſi on peut être ſauvé ſans les croire? Quelle néceſſité d'embraſſer une religion ſi auſtere, ſi le Ciel eſt ouvert également à tous les hommes de quelque religion qu'ils ſoient? Or, c'eſt ce qu'enſeigne le faux Béliſaire. « Ma religion, dit-il, eſt la bonne, » parce qu'elle ſauve les gens de bien de » tous les pays & de tous les âges ». Et afin qu'on ſache ce qu'il entend par gens de bien, il nomme les *Titus*, les *Antonin*, les *Trajan*, les *Caton*, les *Ariſtide*, en un mot, des Payens, des perſécuteurs des Chrétiens, des ſuicides. Il canoniſe même Antonine, ſon épouſe, qui meurt dans des tranſports de rage & de déſeſpoir. Pourvu, ſelon lui, qu'on ait témoigné quelqu'amour pour le bien public, & qu'on ait rempli les devoirs de la vie civile, il n'en faut pas davantage pour entrer dans la gloire céleſte : les crimes qui en excluent ſont rares; car ſi l'on ſe trompe dans l'idée que l'on ſe forme de Dieu & de ſa juſtice; ſi on ne connoît point le médiateur, on ne doit rien craindre, parce qu'on doit être aſſuré que l'erreur eſt innocente.

Quant aux crimes que l'on peut commettre, en ſuivant ſes paſſions, il ne faut pas s'en alarmer. Dieu *nous a créés foibles*. Ibid.

Remarquez cette expreſſion; c'eſt-à-dire, que c'eſt Dieu qui a mis en nous la pente au mal : notre miſere, notre ignorance, notre corruption, ne viennent point du péché originel; c'eſt Dieu qui nous a fait tels que nous ſommes. Auſſi eſt-il indulgent. *Il ſait bien que nous n'avons ni la folie, ni la malice de vouloir l'offenſer. C'eſt une rage impuiſſante & abſurde, que l'on ne con-*
Ibid. *çoit pas même.* Dès-lors le crime doit être nul à ſes yeux, puiſqu'en s'y abandonnant, on ne s'eſt pas propoſé de l'inſulter, on n'y a pas même penſé. Ainſi on eſt innocent.

On objecte vainement à Béliſaire, que
Ibid. Dieu eſt un Dieu terrible; il déclare qu'il aime à ne ſe le repréſenter que ſous l'idée de bonté, & à ſe le peindre ſous les *traits les plus doux*, pour en compoſer ſon image. Il déclare que ſi *Marc-Aurele* & *Caton* n'étoient pas dans le Ciel, il en aimeroit moins l'Etre excellent qui nous a faits; il va même juſqu'à dire « qu'il abandonneroit » une Religion qui le rendroit farouche, » dur, impitoyable, & qu'il diroit à Dieu, » dans l'alternative cruelle d'être incrédule
Ibid. » ou méchant : je fais le choix qui t'offen- » ſe le moins ». C'eſt-à-dire, j'aime mieux ne rien croire, que de croire que Dieu puniſſe éternellement tous ceux qui n'ont point eu la foi en Jeſus-Chriſt, & qui n'ont point

point accompli sa loi. « Ne voulez-vous *Ibid.*
» pas, dit-il nettement, que je me repré-
» sente le Dieu que j'adore comme un ty-
» ran triste & farouche, qui ne demande
» qu'à punir » ?

Vous devez remarquer dans tous nos incrédules une mauvaise foi insigne dans les sentimens qu'ils nous prêtent. Parce que nous croyons un Dieu juste & terrible, qui punit les pécheurs avec la plus grande sévérité, par l'amour de l'ordre qui est infini en lui, nous en faisons, selon eux, un *tyran cruel & farouche, qui ne demande qu'à punir*. Quelle horrible calomnie! Quel est l'homme assez fou pour dire, même pour penser, que Dieu aime à punir? Qu'on nous cite un seul livre, où l'on ait jamais avancé une proposition si horrible. Personne ne releve davantage la bonté de Dieu & n'exhorte plus les hommes à recourir à sa miséricorde avec une ferme confiance, que ceux qui annoncent l'Evangile. Mais, dira-t-on, ils parlent des supplices préparés aux méchans. Oui, sans doute, ils en parlent; mais en le faisant, substituent-ils une doctrine étrangere à celle de l'Evangile? si cela est, ils méritent que tout le monde s'éleve contr'eux, & qu'on les bannisse de la société. Mais s'ils ne sont que les échos de l'Evangile, s'ils montrent

que leur doctrine eſt celle de toute l'Egliſe, qu'elle a toujours été enſeignée de tous tems & en tous lieux, pourquoi louer l'Evangile, & les traiter en même-tems d'*hommes jaloux*, *ſuperbes*, *mélancoliques*, *qui repréſentent Dieu comme colere*, *violent comme eux*, *& lui attribuent leurs vices?* Or, pour juger s'ils parlent d'eux-mêmes, il n'eſt queſtion que d'ouvrir l'Evangile. Ils diſent que l'on ne peut être ſauvé que par Jeſus-Chriſt; mais n'eſt-ce pas l'Apôtre ſaint Pierre, rempli du Saint-Eſprit, qui l'a dit en préſence de tout le Sanhédrin aſſemblé pour le juger? Voici ſes paroles:

Act. 4, pag. 12. « *Il n'y a point de ſalut par un autre que* » *par Jeſus-Chriſt; car nul autre nom ſous* » *le Ciel n'a été donné aux hommes par le-* » *quel nous devions être ſauvés* ». Ce paſſage eſt clair: inutilement j'en citerois pluſieurs autres. Il eſt donc conſtant que notre Religion enſeigne que *Titus & Antonin*, qui n'ont point connu Jeſus-Chriſt, ne ſont point ſauvés; & le pauvre Béliſaire ne ſe repaît que d'une vaine illuſion, en ſoutenant le contraire.

Ibid. Il prétend que *cette illuſion lui fait du bien*, *que Dieu n'en eſt point offenſé*, *qu'il ne l'en aime que davantage.* Jamais illuſion n'a pû être avantageuſe à l'homme, mais encore moins dans une affaire auſſi ſérieuſe que celle du

ſalut éternel. Se tromper dans ce point, c'eſt le plus grand de tous les malheurs. La ſécurité de Béliſaire eſt donc une ſtupidité monſtrueuſe : elle offenſe Dieu, parce qu'elle eſt contraire à ſa parole.

Ne nous étonnons pas au reſte de voir dans la bouche de Béliſaire une doctrine ſi oppoſée à celle de Jeſus-Chriſt. L'orgueil philoſophique ne s'accordera jamais avec la ſimplicité évangélique. Auſſi ne produira-t-elle jamais qu'une fauſſe vertu. Le nouveau Béliſaire en eſt une preuve : il n'eſt qu'un perſonnage fictif, tracé par le pinceau de l'imagination ; & cependant tout imparfait qu'il eſt, je ſoutiens qu'il ne trouvera jamais ſon original dans l'école des Philoſophes : la nouvelle philoſophie eſt par principe ennemie de la ſociété, puiſqu'elle apprend à l'homme qu'il doit tout rapporter à ſon intérêt propre, & qu'il ne doit chercher le bien public, qu'autant que le ſien y eſt intéreſſé. Le vrai patriotiſme, la bienfaiſance, l'humanité enfin, ſont des vertus étrangeres aux incrédules, parce qu'elles ne ſont point analogues avec leurs principes. Ainſi ces couleurs, dont l'Auteur ſe ſert pour farder ſon héros, ſont empruntées de la Religion chrétienne, à laquelle ſeule elles appartiennent de droit, parce qu'elle ſeule apprend à l'homme à

aimer la vertu pour elle-même. Auſſi voit-on que ce Béliſaire, quand on le regarde de près, n'a qu'une vertu de parade ; c'eſt un ſuperbe Stoïcien, qui prétend tirer de ſon propre fonds toute ſa force. L'orgueil eſt le principe de ſa vertu ; une vaine complaiſance en eſt le fruit, elle attend pour récompenſe l'eſtime des hommes, à laquelle il veut bien joindre les regards de l'Eternel.

Le perſonnage que fait Béliſaire dans ce Roman eſt ſingulier : c'eſt un pédant, qui n'ouvre la bouche que pour dire des ſentences. On fait comparoître devant lui Juſtinien comme un écolier devant ſon maître ; il y eſt repréſenté comme un idiot, qui n'a pas deux mots à répondre aux maximes impies qu'on débite devant lui. Il eſt aiſé d'avoir raiſon, quand on parle ainſi tout ſeul. Ce que je trouve de plus dangereux, c'eſt qu'on abuſe le lecteur, en lui faiſant accroire que tous les gens ſenſés de tous les tems, ont penſé comme nos Philoſophes.

Ce Béliſaire, après avoir parlé de la politique, du gouvernement, &c. ſciences qui peuvent être du reſſort d'un général d'armées expérimenté, s'aviſe auſſi de parler des matieres de foi, dont il n'a pas la plus légere teinture, & il en décide hautement & ſans appel.

« Dieu, dit-il, nous a donné deux gui- *Ch.* 15,
» des, qui doivent être d'accord ensem- *pag.* 138.
» ble : la lumiere de la foi & celle du sen-
» timent. Ce qu'un sentiment naturel &
» irrésistible nous assure, la foi ne peut le
» désavouer. La révélation n'est que le sup-
» plément de la conscience; c'est la même
» voix qui se fait entendre du haut du Ciel
» & du fond de mon ame ».

Voilà en peu de mots le principe fondamental de l'incrédulité établi : les merveilles les plus divines ne suffiront pas pour attester la révélation; il faut que le sentiment intérieur en décide; & malheur à la révélation, si ce sentiment n'est pas d'accord avec elle. Ainsi nos Philosophes sont en droit de rejetter nos mysteres, parce qu'ils diront que la voix qui se fait entendre du haut du Ciel, n'est pas la même que celle qui se fait entendre au fond de leur ame. Et s'ils nous disent qu'ils admettent des mysteres inconcevables, c'est, sans doute, ceux de la nature.

Vous avez vû par mes lettres combien ce principe de Bélisaire est faux, puisque l'expérience nous apprend que le sentiment intérieur est sujet à illusion, que la conscience est souvent erronée, & que la raison est aveugle dans les choses de Dieu. Bélisaire insiste beaucoup sur la conscience,

qui eſt, dit-il, une révélation ſecrete qui vient de Dieu, & qui ne peut nous tromper.

Mais ce Philoſophe ignore-t-il donc, que s'il y a une conſcience qui eſt droite, & qui a pour regle la Loi de Dieu, il y en a une qui eſt erronée, parce qu'elle eſt aveuglée par la paſſion, par les préjugés & par l'ignorance? La preuve, c'eſt qu'on voit tous les jours des fanatiques, qui croient honorer Dieu en faiſant ce que la foi défend. C'eſt donc la loi qui doit être notre regle, & par conſéquent notre guide & notre ſoutien. En un mot, la conſcience n'eſt point infaillible; ce privilege n'eſt dû qu'à la loi de Dieu.

Béliſaire, pour donner un exemple de
Ibid. la force de la conſcience, dit que, « ſi la » voix de Dieu qui ſe fait entendre au fond » de l'ame, dit que l'homme juſte & bien» faiſant eſt cher à la Divinité, cette même » voix partant du Ciel, ne doit point dire » qu'il eſt l'objet de ſes vengeances ».

Non, ſans doute, jamais la Religion chrétienne n'a admis une pareille contradiction; ce ſeroit une impiété de le ſuppoſer. Mais ce que la foi nous enſeigne, c'eſt que ce qui paroît juſte aux yeux des hommes, ne l'eſt pas toujours aux yeux de la ſouveraine Juſtice : ce qu'elle dit encore, c'eſt qu'il n'y a de vrais juſtes que ceux qui

ſont purifiés dans le ſang de Jeſus-Chriſt, qui participent à ſa juſtice, & qui ſont animés de ſon eſprit.

Eſt-ce ignorance, eſt-ce malice dans notre faiſeur de Roman, de prétendre trouver de la contradiction entre la voix qui ſe fait entendre au fond de l'ame, & celle qui vient du Ciel, parce qu'elle nous apprend que perſonne ne peut être ſauvé ſans Jeſus-Chriſt? J'aime mieux croire qu'il ignore entiérement la nature de la vraie Juſtice. En effet, il ne la fait conſiſter que dans le patriotiſme & la bienfaiſance. Il compte pour rien les devoirs envers Dieu. Selon lui, Trajan, Ariſtide & Socrate ſans doute, ſont chers à la Divinité, parce qu'ils ont fait du bien à leurs concitoyens; & ils ne peuvent être l'objet de ſes vengeances, quoiqu'ils ſoient coupables, ſelon que l'hiſtoire le rapporte, des crimes les plus honteux. Quelles horribles leçons! ne ſoyons plus étonnés de la préſomption de ce ſuperbe Philoſophe, qui dit hardiment: *je ſuis bon; mon ame eſt analogue* Pag. 234. *avec l'eſſence divine; je ne crains rien.* Il abuſe ſon lecteur par ce nom de *juſtes*, qu'il donne à ſes héros payens. Qu'il ſache que la juſtice eſt dans le cœur, ou qu'elle n'eſt nulle part. Elle conſiſte préciſément, non dans l'amour général du bien, qui eſt na-

turel à tous les hommes, mais à régler cet amour, relativement aux différens degrés de bonté qui se trouvent dans les objets que nous aimons. Par conséquent point de justice sans l'amour du souverain bien, qui est Dieu; point d'amour de Dieu, sans l'obéissance à sa volonté, & l'accomplissement entier de sa loi. Or, les justes, dont nous parle Bélisaire, étoient-ils dans cette disposition? eux, qui sourds à la voix de leur conscience & à celle de toute la nature, ont méconnu le vrai Dieu, & se sont rendus par-là indignes de connoître Jesus-Christ, lequel seul peut nous faire accomplir la Loi par amour, & nous conduire à la vie éternelle, qui consiste dans la connoissance parfaite de Dieu & de Jesus-Christ.

Voulez-vous, mon fils, une nouvelle preuve que notre Philosophe n'a pas la plus légere idée de la vraie Justice. Considérez le jugement qu'il porte sur la mort de Longin, & sur celle des Conféssseurs d'Afrique, dont je vous ai parlé dans une de mes lettres.

Bélisaire loue Longin, qui avoit commandé les armées Romaines sous l'empire
Pag. 221. de Trajan, parce qu'ayant été fait prisonnier par les Daces, il s'étoit empoisonné, pour ne laisser aucun retour à la pitié de

ſon Prince, qui, par la tendre amitié qu'il avoit pour lui, auroit pu accorder la paix au roi des Daces, qui la demandoit, avec menaces de faire mourir Longin, ſi on la lui refuſoit; & ce même Béliſaire porte l'impiété juſqu'à ſe moquer des Chrétiens qui ont mieux aimé mourir dans les plus cruels tourmens, que d'abandonner la foi de la divinité de Jeſus-Chriſt. Il introduit un Salomon qui commandoit en Afrique l'armée de Juſtinien, deſtinée à punir la révolte des Vandales, & à délivrer les Chrétiens de leur cruelle tyrannie, lequel traite de *rêveurs qui ne s'entendent pas*, ceux qui combattoient l'arianiſme. Il appelle des *ſubtilités qu'on ne comprend pas*, les diſputes élevées au ſujet de la divinité de Jeſus-Chriſt; & Béliſaire applaudiſſant à ce que Salomon dit, ajoute, que c'eſt *aſſez des paſſions humaines pour troubler un ſi vaſte Empire, ſans que le fanatiſme y vienne agiter ſes flambeaux.* Pag. 251.

Ainſi, s'empoiſonner pour procurer quelque avantage à ſa Patrie, c'eſt un héroïſme qui nous rend chers à la Divinité; & mourir pour la divinité de Jeſus-Chriſt, c'eſt un fanatiſme qui doit nous rendre l'objet de ſes vengeances. Avouez que la tête tourne à nos Philoſophes. Comment oſe-t-on ſe dire chrétien, quand on traite le zele

des Chrétiens pour une vérité ſi importante, d'un fanatiſme qui porte le flambeau de la diſcorde dans un Etat ?

Voulez-vous ſavoir quelles ſont les maximes qui peuvent cauſer un funeſte incendie dans un Royaume; écoutez ce langage
Pag. 221. de Béliſaire. *Si j'étois maître de l'Empire*, dit-il, *je dirois hardiment à mes ſujets : je vous mets les armes à la main pour me ſervir ſi je ſuis juſte, & pour me réſiſter ſi je ne le ſuis pas.* Etablir un tel principe, n'eſt-ce pas ouvrir la porte à la révolte? Le Prince le plus juſte ne fait-il pas toujours des mécontens, qui ſe plaignent du gouvernement ? Il leur ſera donc permis de ſe révolter, ſous prétexte que le Prince eſt injuſte. Que les principes de la Religion chrétienne ſont différens ! Elle nous défend de prendre jamais les armes contre le Roi, & elle ne lui donne pas même le droit de lever une telle défenſe. Sa perſonne eſt ſacrée ; c'eſt celle de Dieu même que nous devons voir en lui, & quand il abuſeroit de ſon autorité, il n'eſt jamais permis de tirer contre lui l'épée, qu'il ne nous met en mains que pour ſa défenſe & celle de l'Etat. Ce que je trouve de plus dangereux dans la maxime contraire, c'eſt qu'on la met dans la bouche d'un homme qu'on donne pour inſtruit des vraies regles du gouvernement,

& pour un modele de ſageſſe. Concluez que la doctrine de Béliſaire eſt auſſi funeſte à l'Etat qu'à l'Egliſe ; c'eſt à ceux qui ſont chargés du dépôt de la Foi, & de veiller à la tranquillité publique, de prévenir les maux qu'elle peut nous cauſer.

Pour nous, combattons par nos prieres pour la défenſe de la vérité, & rendons-lui un fidele hommage dans toute occaſion. Dieu vous en faſſe la grace, mon fils, c'eſt tout le fruit que j'attens de mes lettres ; & je me trouverai bien récompenſée de mon travail, ſi je vous vois marcher avec fidélité dans la voie du ſalut, que j'ai expoſée à vos yeux avec le plus de clarté qu'il m'a été poſſible.

Je vous embraſſe, &c.

Fin du troiſiéme & dernier Tome.

Addition à la page 12 du Tome III de cette nouvelle Edition, après le second alinéa, IXe Lettre, page 97 de la 2e Edition.

Outre la voie des miracles si décisive en elle-même, & si fort à la portée de tout le monde, les simples ont encore un autre moyen (& cela sans qu'il soit besoin de confronter ensemble toutes les Religions), de s'assurer que Jesus-Christ est le Messie, & que la Religion qu'il a établie est la seule vraie, la seule qu'on doive embrasser: ce sont les prophéties. Parmi les prophéties, il y en a, à la vérité, de hautes, de sublimes & de profondes qui demandent de la discussion & de la pénétration pour en faire l'application aux événemens. Mais il y en a quantité d'autres qui sont manifestes, connues universellement, & pour ainsi dire populaires, dont il n'y a qui que ce soit qui n'en puisse connoître les rapports avec l'exécution; tout le monde les a sous les yeux: les fideles sont sans cesse instruits de ce qui a été annoncé & prédit touchant le lieu, le tems & les circonstances de la naissance, de la vie, du ministere de Jesus-Christ, & des caracteres qu'il devoit réunir comme Homme Dieu; on leur en développe les preuves d'après l'Ecriture-Sainte, & dans

dans la croyance commune & immémoriale de l'Eglise. Chacun ſait que tout ce qui concerne ſa mort, ſa paſſion, ſa réſurrection & ſon aſcenſion a été prédit dans le plus grand détail; la ſeule lecture du Pſeaume XXI qu'ils liſent, & qu'ils entendent réciter ſi ſouvent, leur annonce tous ces faits, & par la lecture de l'Evangile & de l'hiſtoire qu'il contient, ils ſont à portée d'en reconnoître l'accompliſſement exact.

Ils croyent, comme il eſt dit dans ce Pſeaume, que Jeſus-Chriſt a éprouvé les inſultes & les outrages des Juifs, qu'il a été trahi par un de ſes diſciples; qu'on l'a couvert d'opprobres; que ſes mains ont été percées de clous, ſon corps étendu ſur la croix, ſon côté percé d'une lance; & que ſes vêtemens ont été jettés au ſort: c'eſt ce qu'ils voyent prédit & accompli.

Quand Rouſſeau dit qu'un Chrétien interrogé ſur ſa foi & ſur les myſteres qu'il croit, n'a d'autre réponſe à faire que celle-ci : *Je crois toutes ces choſes, parce que Dieu a dit de les croire, & je crois qu'il l'a dit, parce que mon Paſteur m'en a aſſuré;* ce n'eſt là qu'une réponſe gauche & une inſultante dériſion : ce fidele quelque ſimple qu'on le ſuppoſe, mais tant ſoit peu doué de raiſon, peut répondre qu'il croit toutes

ces vérités, parce que les Pasteurs ont toujours été d'accord à les enseigner ; parce que c'est la croyance commune de l'Eglise, qu'il sait par son *Credo* être infaillible, & ne pouvoir tromper ni être trompée; parce que cela a été cru de tout tems, en tout lieu & de tout le monde. Ces prophéties dont ils voyent l'accomplissement d'une maniere si évidente, viennent donc à l'apui des miracles. De plus, ils sont encore témoins de tout ce que Jesus-Christ a prédit si clairement sur l'établissement de l'Eglise, sur la répudiation de la Synagogue, la vocation des Gentils, les travaux, les souffrances des Apôtres & les succès étonnans de leur mission ; sur la ruine de Jérusalem & du Temple, la dispersion des Juifs, & la conservation de ce peuple au milieu des nations : tout cela ne forme-t-il pas en eux une conviction publique, indubitable, & proportionnée à l'intelligence des plus simples ? Cela suffit pour montrer combien la réponse que Rousseau met dans la bouche de son Chrétien est insipide. Voilà donc la Religion de Jesus-Christ prouvée par une multitude de faits, & de faits notoires & éclatans. Or il n'y a aucune Religion, &c.

FIN.



TABLE DES LETTRES

Contenues dans le Tome troisiéme.

SUITE DE LA TROISIÉME PARTIE.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS.

Fin de la Table du Tome III.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage qui a pour titre : *Lettres d'une Mere à son Fils.* A Paris, ce 5 Novembre 17[illegible]5.

Signé, PIDANSAT DE MAIROBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur NYON, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au Public : *Lettres d'une Mere à son Fils* : s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux

de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL: le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-neuviéme jour du mois de Novembre l'an mil sept cent soixante-quinze, & de notre Regne le deuxieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 467, folio 60, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 7 Décembre 1775.

Signé, HUMBLOT, *Adjoint.*

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande.





